



UNIVERSITÉ DE FRANCE.

Collége de Bayeux.

Prix accordés par la ville.

CLASSE DE *Rhétorique*

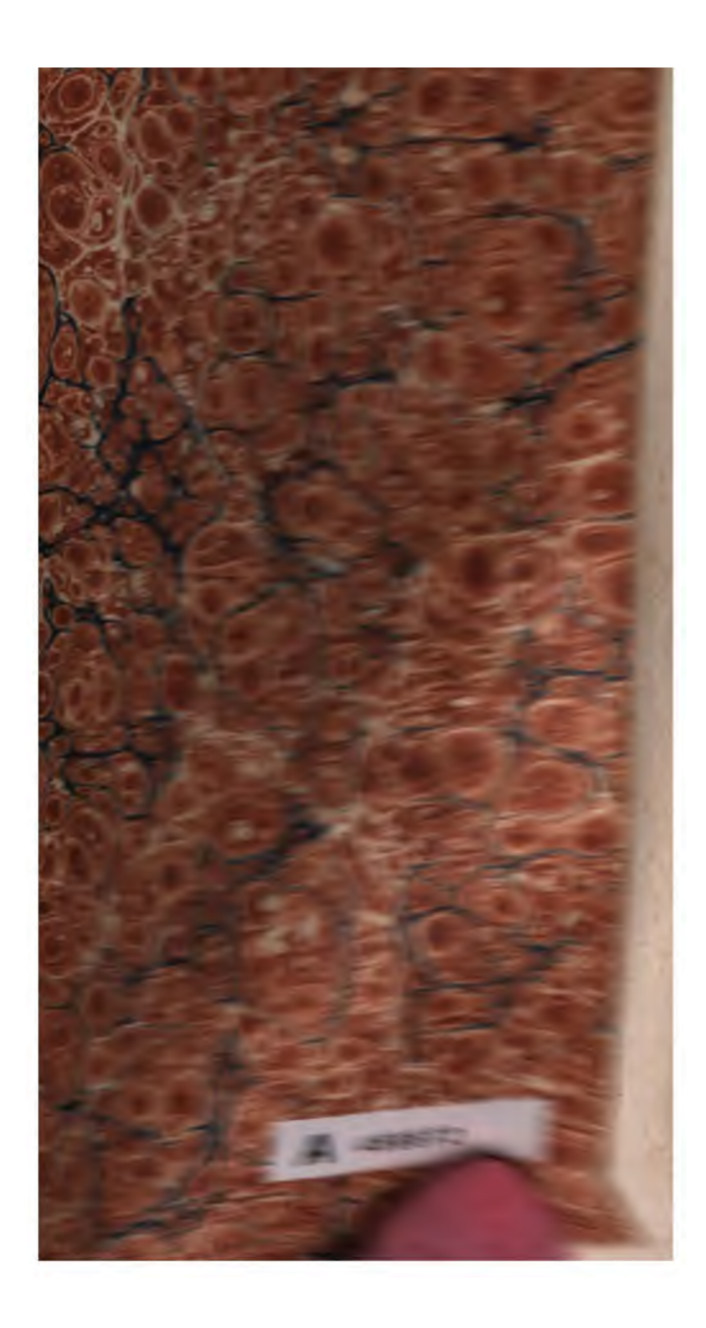
Prix d'Excellence

remporté par l'Élève *Youf,*
Pre Victor de Cormolain

le Jeudi 10 Août 1826.

Le Principal du Collége,

Le Coutey



DÉFENSE
DU CHRISTIANISME
OU
CONFÉRENCES
SUR LA RELIGION.

DE L'IMPRIMERIE D'AD. LE CLERE ET C[IE].

DÉFENSE

DU CHRISTIANISME

OU

CONFÉRENCES

SUR LA RELIGION,

PAR M. DE FRAYSSINOUS

ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS, PREMIER AUMÔNIER DU ROI.

In necessariis unitas, in dubiis libertas,
in omnibus caritas.
Dans les choses nécessaires unité, dans les
douteuses liberté, dans toutes charité.

TROISIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ ADRIEN LE CLERE ET C[ie],
QUAI DES AUGUSTINS, N° 35.

M DCCC XXV.

AU ROI.

Sire,

Témoin des ravages de l'impiété, le chrétien ne sauroit être sans alarmes pour l'avenir; mais son espérance se ranime, quand il porte ses regards sur ce trône de saint Louis, où, après tant de siècles, sont encore assises les mêmes vertus. Il ne peut croire que la foi de

ses pères soit destinée à périr chez une nation à qui le ciel a rendu de tels Princes.

Heureux les peuples, Sire, lorsque la religion, qui est leur premier besoin, trouve son appui dans les exemples, plus encore que dans la politique de ceux qui les gouvernent!

Ministre de cette religion sainte, il nous a été donné de la défendre dans la chaire de vérité. L'apologie que nous en avions entreprise en des jours difficiles, nous l'avons continuée en des jours meilleurs; et combien n'est-il pas consolant pour nous de pouvoir la publier maintenant sous les auspices augustes d'un Prince en qui brille une piété si noble et si vraie, et que les disciples de l'Evangile peuvent montrer

avec confiance aux ennemis comme aux amis du nom chrétien!

Daigne le Père des lumières et le Dieu des vertus faire servir nos Discours au triomphe de ces doctrines sacrées, qui sont la meilleure garantie et de la soumission des peuples et de la justice des Rois!

Je suis avec respect,

Sire,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant
et très-fidèle sujet,

✠ DENIS, ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS.

AVERTISSEMENT.

Les Discours que l'on donne ici au public ont été prononcés dans l'église de Saint-Sulpice, devant un auditoire composé surtout de jeunes gens appartenant aux classes éclairées de la société. Commencé en 1803, suspendu en 1809, repris en 1814, ce Cours d'instructions a cessé en 1822.



DÉFENSE

DU CHRISTIANISME.

DISCOURS D'OUVERTURE.

En jetant mes regards sur cette assemblée, si différente de celles qu'on voit ordinairement se former dans nos temples, il m'est impossible, Messieurs, de me défendre de cette pensée, que, parmi mes jeunes auditeurs, il en est sans doute qui, trompés par un philosophisme mensonger, n'ont sur la religion que des idées vagues ou fausses; qui, peut-être même, ne voient que des préjugés populaires dans les vérités les plus importantes et les plus sacrées. Oh! combien les temps et les esprits sont changés! Que nous sommes loin des sentimens de nos ancêtres et de leur pieuse docilité! Jadis, le Français, plein d'honneur, plein de foi et loyalement chrétien, avoit la noble franchise d'avouer ses torts, et toujours il respectoit la religion, lors même qu'il avoit la foiblesse d'en violer les préceptes. Si trop souvent ses mœurs n'étoient pas aussi pures que sa foi, s'il vouloit allier

le christianisme avec les plaisirs, la dévotion avec la volupté, du moins il ne cherchoit pas à justifier ses désordres par des blasphèmes; son cœur pouvoit être séduit, mais son esprit étoit docile. Il révéroit la religion aussi franchement qu'il aimoit son prince et sa patrie : alors on pouvoit corriger ses vices par sa foi, opposer avec succès à la dépravation de ses mœurs la pureté de ses principes religieux, et, pour le ramener au devoir, il ne falloit que le rappeler à sa croyance.

Aujourd'hui l'esprit est corrompu comme le cœur; le déréglement est dans les pensées comme dans les mœurs. Plus savans dans le mal, nous avons appris à le justifier; plus raisonneurs et moins raisonnables, c'est par un système réfléchi que nous suivons les penchans de la nature corrompue, que l'oubli de la Divinité, que la licence des discours et des actions sont mis au rang des choses légitimes. Aujourd'hui, avant de combattre le vice, nous sommes réduits à la déplorable nécessité de prouver que la vertu n'est pas une chimère; avant de prêcher la doctrine chrétienne, nous sommes forcés d'en faire l'apologie, et de plaider la cause de la religion devant ses enfans, comme le faisoient autrefois les Origène et les Tertullien devant les Juifs et les païens, ses ennemis. Oui, de nos jours, elle a été, plus que dans tout autre temps, attaquée, outragée, foulée indignement aux pieds; les choses saintes sont tombées dans l'avilissement; la piété de nos pères est devenue un objet de dérision pour leur postérité; l'im-

piété est descendue jusqu'au peuple, et les campagnes en sont infectées comme les cités. Ceux qui, par leur défaut d'instruction, devroient être les plus dociles, se montrent quelquefois les plus opiniâtres dans leur révolte grossière contre le ciel; chez eux, l'ignorance a tout l'orgueil du savoir, et le ministre de l'Evangile a la douleur de rencontrer, même parmi le peuple, des ames non-seulement égarées, mais endurcies contre la vérité.

Ces réflexions ont je ne sais quoi de triste et de décourageant pour les orateurs chrétiens. Quel espoir avons-nous de ramener sous les drapeaux de la foi un peuple de déserteurs? et que peuvent tous nos efforts contre les débordemens de l'impiété? Messieurs, le mal est grand, très-grand sans doute; mais faut-il donc le regarder comme incurable? et pourquoi cette main divine, qui a retiré la France du plus profond des abîmes, n'acheveroit-elle pas son merveilleux ouvrage?

C'est ici surtout, c'est au milieu de vous, Messieurs, que je dois concevoir de douces espérances. Que vois-je, en effet, dans cette enceinte? Une nombreuse et brillante jeunesse qui, à la voix de la religion, se réunit dans le lieu saint, s'arrache à la dissipation du siècle, et pour un temps à des études profanes, se presse autour de la chaire évangélique pour nourrir son esprit et son cœur des vérités religieuses et morales; spectacle singulier et consolant tout ensemble, qui porte à croire que tout n'est pas perdu pour la foi dans notre patrie, que le feu sacré n'y est pas éteint, et qu'il

peut s'y rallumer encore avec une activité toute nouvelle. Si trop souvent le jeune âge est l'époque des passions orageuses et des plus tristes naufrages, c'est aussi le temps de la franchise, des sentimens généreux; c'est l'époque de la vie où les cœurs, plus sensibles à la vérité, sont plutôt désèrteurs qu'ennemis de la vertu: heureux si, par notre ministère, nous pouvions seconder des dispositions aussi précieuses, ramener aux saines doctrines une jeunesse égarée par les passions et le mensonge, sauver les uns du milieu des écueils et de la tempête, et empêcher les autres de s'y précipiter.

Aujourd'hui, Messieurs, nous ne traiterons aucun des sujets particuliers qui font la matière de nos instructions; nous croyons devoir, dans un discours préliminaire, en faire connoître le motif, le but et la forme.

Tous les siècles ont vu des esprits impies et remuans, ennemis de la religion et de l'autorité; l'orgueil se trouve partout, il est de tous les temps et de tous les lieux. Or l'orgueil est un germe de révolte contre Dieu et contre les hommes: seulement il arrive des époques où, par l'influence de certaines causes particulières, ce levain de corruption originelle fermente avec plus d'activité et fait de plus grands ravages. Je reconnois que, sur la fin du règne de Louis le Grand, les esprits avoient plus de penchant qu'auparavant vers les nouveautés hardies et funestes; penchant que facilitoit l'état même de la civilisation. En effet, la culture

de l'esprit, devenue plus universelle, multiplia ces demi-lumières qui font apercevoir les difficultés sans donner la force de les résoudre, et, en exaltant la vanité d'une nation naturellement si vaine, tendit à la rendre plus indocile. Les progrès des sciences, des arts, de l'industrie, portèrent dans les caractères une mollesse, dans les habitudes de la vie une sensualité qui rendirent les hommes plus impatiens du joug des vérités salutaires, et l'épicurisme des mœurs prépara celui des opinions. Déjà quelques écrivains étrangers ou nationaux étoient venus flatter dans les ames cet amour secret de l'indépendance : aussi Fénelon nous apprend, dans ses discours, qu'il avoit l'oreille frappée d'*un bruit sourd d'incrédulité;* et Leibniz, qui voyoit de si haut et si loin devant lui, étoit alarmé de je ne sais quel esprit pervers qui commençoit à se répandre, et qui, s'il n'étoit pas arrêté, devoit amener des catastrophes.

Toutefois il est bien certain qu'à cette époque les mauvaises doctrines étoient loin de former l'opinion dominante des classes supérieures et éclairées de la société. On sait que les idées et les sentimens d'une nation et d'un siècle se retrouvent dans les auteurs contemporains; et c'est ainsi, comme l'a dit un grand écrivain de nos jours, que la littérature est l'expression de la société. Or en général, sous le règne de Louis XIV, tout ce qu'il y avoit de savans, de philosophes, de moralistes, de poètes, d'orateurs, d'écrivains illustres, portoit à la religion le respect le plus profond; partout

leurs ouvrages, goûtés du public, nourrissoient, fortifioient l'amour de l'honnête et du beau; et la France se trouvoit universellement saine et forte de principes et de croyances : même les plus solides productions de l'esprit n'étoient pas sans attrait pour le sexe le plus frivole, et l'on sait avec quelle avidité cette femme que ses *Lettres* ont rendue immortelle alloit écouter le grave Bourdaloue. Oui, lorsque, chez un peuple, ceux qui sont faits pour régler les esprits, pour dominer l'opinion, sont bien sincèrement religieux, il est impossible que ce peuple soit impie : alors les sources publiques sont pures, et les eaux qui en découlent portent au loin la vie et la fécondité.

Autre temps, autres mœurs. Louis XIV descend dans la tombe, et semble y emporter avec lui le génie de son siècle. La mort prématurée du duc de Bourgogne amène la régence; c'est l'époque du mépris de toute bienséance, de l'impudence dans l'irréligion comme dans le vice, de la manifestation audacieuse des idées perverses, de l'indifférence marquée pour le culte, les institutions et les lois de la patrie : les germes pernicieux que recèle le corps social se développent de toutes parts sous le gouvernement d'un prince qui, par ses principes et ses exemples trop connus, met en crédit la licence la plus effrénée; ce qui n'est fait que pour prêter des armes à la vérité et des charmes à la vertu, le talent, flatte lâchement cette disposition fatale des esprits au lieu de la combattre, et se prostitue indignement au vice et au mensonge.

Quel spectacle affligeant vont donner, à ce sujet, des écrivains qui doivent exercer sur leur siècle un si grand empire!

Dans les écarts d'une jeunesse inconsidérée, Montesquieu publia des *Lettres*, empreintes, si l'on veut, d'un talent original, mais souillées aussi de ce libertinage d'esprit qui dépasse les bornes, fronde ce que le sage respecte, et fait couler dans l'ame du lecteur, à l'aide d'une diction neuve et piquante, le poison des doctrines téméraires et funestes.

Né avec un esprit prodigieux, Voltaire verse le ridicule à pleines mains sur ce qu'il y a de plus sacré; assaisonne l'obscénité par le blasphème, et le blasphème par l'obscénité; travestit avec une malice réfléchie le christianisme, ses livres saints et son histoire; propage dans la nation entière cet esprit de scepticisme, de frivolité, de moquerie, qui ne croit rien, se joue de tout, s'amuse des vices des hommes comme de leurs travers, affoiblit l'horreur du crime, relâche les liens de la société, et dispose tout gaîment pour la dissolution universelle des mœurs et des lois.

Jean-Jacques paroît : malheureusement pour ses contemporains, c'est un des hommes les plus éloquens de son siècle. Pour quelques vérités qu'il défend avec force, et dont on ne profite guère, il répand avec profusion de brillans mensonges qui séduisent; avec l'audace de ses paradoxes et le feu de son imagination, il subjugue les esprits, et le siècle qui s'est appelé lui-même le siècle des lumières se prosterne devant le sophiste étranger

drie et les Origène; cet Origène, qui, par l'innocence de ses mœurs, l'immense variété de ses connoissances, les charmes de son talent, attiroit, gagnoit les païens et les philosophes eux-mêmes. Or la religion n'a-t-elle pas, de nos jours, des ennemis aussi subtils, aussi dangereux que les sophistes de la gentilité? Que dis-je, Messieurs? plus heureux que nous, les anciens apologistes n'avoient guère à combattre qu'une grossière idolâtrie; et nous, nous sommes aux prises avec des hommes qui, portant la corruption dans la science même, sont tombés dans un raffinement de pensées plus funeste encore et plus incurable que la plus barbare ignorance.

Qu'on se livre avec ardeur à l'étude des lettres humaines, qu'on cultive les arts, qu'on cherche à pénétrer dans les secrets des plus hautes sciences, tout cela est louable sans doute : ce qui occupe l'homme utilement, ce qui perfectionne la société ou même l'embellit sans la corrompre, ce qui sert à la prospérité publique, tout cela, la religion, loin de le condamner, le consacre et le sanctifie; elle ne redoute pour elle que l'ignorance et le préjugé : en même temps qu'elle exige de ses disciples la docilité de l'esprit et la pureté du cœur, elle ouvre devant eux tous les trésors des connoissances humaines; et l'histoire atteste que c'est principalement aux premiers pontifes de l'Eglise chrétienne, qu'appartient la gloire d'avoir lutté contre la barbarie, ranimé le goût des lettres et des arts, encouragé tous les talens, et donné naissance aux plus

beaux siècles de l'Europe moderne. Mais enfin tout a ses justes bornes. Il est pour les sciences un zèle légitime, comme il est pour elles aussi une espèce de fanatisme. Sachons nous défendre de tout excès : n'allons pas croire que tout soit fini pour l'homme, parce qu'il connoît l'histoire des plantes et des animaux ou les règles du bon goût. On peut absolument se passer de connoître les merveilles de la nature ou les préceptes de l'art de bien dire; la plus grande partie du genre humain ignore ces choses. Que de savans se sont trompés ou se trompent encore sur le vrai système du monde physique et sur la cause des phénomènes qu'il présente, sans que les destinées du genre humain en soient compromises, sans que le monde politique et moral cesse de rouler suivant ses lois ordinaires! Mais nul ne peut se passer d'être un homme de bien, de connoître ses devoirs et de les remplir; et, sans être un esprit à préjugés, on peut très-bien penser que l'étude la plus digne de l'homme, c'est l'homme lui-même.

Nous sommes fiers de notre raison, de cette intelligence qui est l'apanage et le beau privilège de notre nature; mais quel plus noble usage pouvons-nous en faire que de l'employer à connoître, à sentir profondément ces grandes vérités morales et religieuses, qui mettent au vice un frein si puissant, remplissent l'ame des sentimens les plus généreux, offrent au malheur de si solides consolations, et ne tendent ainsi à nous rendre meilleurs que pour nous rendre plus heureux? Comment ne

pas déplorer l'égarement de l'homme qui s'occupe de tout avec une ardeur infatigable, excepté de ce qui devroit le toucher davantage? Sans doute, disoit autrefois à ce sujet un docteur de l'Eglise chrétienne, dont nous allons emprunter le langage (1), c'est une émanation de la lumière éternelle, que cette raison qui nous éclaire; c'est par elle que l'homme est marqué d'un sceau divin, qu'il est si élevé au-dessus de tout ce qui respire, qu'il est vraiment le roi de la nature; c'est par elle que, foible de corps, il se joue de la force des animaux les plus vigoureux, qu'il fait plier le taureau sous le joug, qu'il rend docile au frein le coursier le plus fougueux; c'est par elle qu'il ose, sur un léger esquif, se lancer sur le vaste océan, qu'il mesure la hauteur des cieux et calcule le cours des astres. Mais comment se fait-il que cet être si docte, si intelligent, n'étudie pas le bien véritable et les règles de la solide sagesse? Quoi! poursuit le saint docteur, vous, doué d'intelligence et de raison, vous ne recherchez pas ce qui convient à votre nature, ce qui peut la conduire à sa véritable fin! vous négligez vos futures destinées; vous ne vous interrogez pas vous-même pour vous demander, dans le silence des passions : Que suis-je, et que dois-je devenir?

De nos jours surtout, dans quel mépris, dans quel oubli, dans quelle ignorance, ne vit-on pas de tout ce qui regarde la religion de nos pères! Si nous rappelons ce que ses mystères ont de plus au-

(1) Saint Grégoire de Nysse.

guste, de plus touchant, de plus digne de la bonté de Dieu et de plus glorieux pour l'homme, on semble n'y voir qu'une sorte de mythologie semblable à celle des Grecs ou des Indiens. Si nous rappelons la sévérité de ses maximes, les devoirs qu'elle impose, les sacrifices qu'elle exige, on n'y voit que des commandemens arbitraires, des conseils plutôt que des préceptes. Que si nous développons la grandeur de ses promesses et la terreur de ses menaces, on les traite de chimères, d'inventions aussi fabuleuses que celles de l'Élysée et du Ténare. Oui, on regarde la religion comme une chose surannée, et l'on s'étonne qu'on veuille la défendre sérieusement.

Messieurs, nous venons réclamer contre un préjugé aussi funeste qu'il est impie; appeler de la jeunesse, égarée par une philosophie trompeuse, à la jeunesse plus éclairée; fixer son attention sur une cause qui, loin de craindre l'examen, le provoque, assurée du triomphe au tribunal d'une impartiale raison.

Si quelque chose étoit à craindre, ce seroit de la voir compromise par la foiblesse de ses défenseurs. Certes nous serions bien à plaindre, si nous ne sentions pas tout ce qui nous manque pour défendre une si belle cause d'une manière digne d'elle : quand on se rappelle ces grands hommes qui ont écrit en faveur de la religion d'une manière si docte, si éloquente ou même si sublime, on ne peut que se confondre dans le sentiment de sa foiblesse, et l'aveu qu'on en fait est bien loin

d'avoir le simple mérite de la modestie. Il est pourtant une considération qui peut rassurer, c'est d'abord que nous sommes forts ici de toute la force même de la vérité et du sentiment d'une conviction profonde, conviction que l'incrédule n'aura jamais; c'est encore que nous pouvons nous couvrir des riches dépouilles de tant de beaux génies qui ont professé, défendu le christianisme avec tant de gloire et de succès. Et le ministre de l'Evangile pourroit-il d'ailleurs oublier tout ce qu'il a droit d'attendre, pour éclairer les esprits et toucher les cœurs, de celui dont la *voix ébranle le désert et brise les cèdres*, pour parler avec l'Ecriture, et qui ne s'appelle pas en vain le *Père des lumières* et le *Dieu des vertus?* Muni de toutes ces armes, et dans l'espoir de tous ces secours, on peut, avec moins de défiance, entrer dans la carrière. Sans doute il importeroit au triomphe de la vérité qu'elle fût annoncée avec tout l'éclat et toute la force qui lui conviennent; mais, ne fût-elle annoncée que d'une manière simplement raisonnable, son empire se feroit toujours sentir : elle brille d'un éclat inévitable, elle est plus ou moins aperçue de ceux mêmes qui voudroient se dérober à ses rayons. Les passions peuvent bien se soulever contre elle; mais leur frémissement même est un hommage rendu à sa présence : avec les nuages de nos subtilités et de nos sophismes, nous pouvons bien obscurcir sa lumière; nous ne saurions l'éteindre, ni l'empêcher de se montrer à nous par intervalles : c'est le soleil qui se fait jour à travers les sombres

vapeurs de la terre, et qui montre à l'œil ébloui son disque étincelant.

Vous connoissez les motifs et l'objet de nos Conférences : il nous reste à vous dire quels en seront la manière et le caractère particulier.

Exposer les mystères de la foi, les préceptes de l'Evangile, les devoirs et les pratiques de la piété, voilà ce qu'on a coutume de faire dans la chaire chrétienne, et voilà bien les matières qu'ont traitées nos premiers orateurs avec une élévation de pensées, une force de raison, une beauté d'élocution, qui placent leurs discours parmi les chefs-d'œuvre de l'éloquence humaine. Ici, Messieurs, nous suivrons une voie différente; nous nous bornerons à considérer uniquement la religion dans ses principes fondamentaux, dans les preuves qui en établissent la vérité, dans les reproches généraux que lui font ses ennemis; et, sous tous ces rapports, nous chercherons à la venger des attaques de l'incrédulité. Plus d'une fois vous aurez occasion de vous apercevoir que nos discussions sont purement philosophiques, qu'on pourroit les faire dans une académie comme dans cette chaire; et je l'avoue, en considérant la sainteté du lieu où nous sommes réunis, notre caractère de ministre de la religion, l'habit dont nous sommes revêtus, nous aurions en quelque sorte à rougir de parler dans la chaire de l'Evangile un langage profane qui devroit en général y être étranger. Toutefois ce qui peut nous justifier, c'est que les temps où

nous sommes semblent demander un nouveau genre d'instruction : il faut bien que le médecin approprie ses remèdes aux besoins, au tempérament du malade; or telle est la maladie actuelle des esprits, qu'on ne peut bien opérer leur guérison qu'en suivant une marche nouvelle. Que si nos Conférences ne sont pas sans utilité, on voudra bien nous pardonner ce qu'elles ont de singulier, de trop éloigné du ton ordinaire de la chaire chrétienne; et je me persuade que leur utilité, si elle est réelle, doit nous absoudre devant Dieu et devant les hommes.

Ne pensez pas, Messieurs, qu'en défendant la religion nous nous livrions à de vaines et pompeuses déclamations contre ce qui s'est appelé la philosophie du dix-huitième siècle, avançant tout et ne prouvant rien, exagérant des preuves légères, et taisant à dessein les difficultés sérieuses : la cause que nous avons à défendre n'a pas besoin des détours et des ruses d'une dialectique artificieuse. Notre marche sera droite et franche comme la vérité. Dans chaque question, remonter aux principes des choses, en tirer des conséquences, exposer les objections et les résoudre, telle sera notre manière de procéder. La religion ne craint pas le grand jour; elle aime à se montrer à découvert; elle invite à l'examen, elle le commande même : si elle se sent outragée par l'orgueil du blasphémateur, elle ne se sent pas honorée par les hommages d'une stupide crédulité; non, non, les disciples de l'Evangile ne sont pas ceux de l'Alcoran.

Occupés du dessein d'instruire et d'éclairer, nous chercherons à vous convaincre et non à vous entraîner, ou plutôt nous chercherons à vous entraîner par la conviction même. Nous compterions pour rien des émotions fugitives : il ne s'agit pas ici de vous porter à une bonne action, à un effort généreux, mais passager ; il s'agit de vous attacher à la religion par les liens de la conviction la plus réfléchie et la plus profonde : heureux, si chacun de nos discours dissipe en vous quelque préjugé, vous fait concevoir des alarmes sur l'insouciance dans laquelle vous avez vécu jusqu'ici, fortifie dans vous le désir de vous instruire; en sorte que vous ne quittiez pas cette assemblée sans emporter dans vos ames l'aiguillon de la vérité !

Que si nous essayons de mettre quelque énergie dans notre langage, on voudra bien se souvenir alors que nos discours ne s'adressent point aux personnes, mais tombent sur des systèmes qu'il nous est bien permis de regarder comme le fléau des mœurs et de la société. Nous ne mettrons pas dans nos paroles un fiel qui n'est pas dans notre cœur : le malheureux qui s'égare est encore plus digne de commisération que de courroux. A la vue de l'incrédule, nous devons nous rappeler la parole l'apôtre : « Que celui qui est debout craigne » de tomber, » et nous souvenir que, si la religion est sans ménagement pour les erreurs, parce qu'elle est vérité, elle est pleine de condescendance pour les personnes, parce qu'elle est charité. Mais n'oublions pas aussi que la charité n'est pas

foiblesse ; que, pour être indulgente, elle ne flatte pas les passions ; que, si elle s'attendrit sur le sort de ceux qui s'égarent, elle a le courage de troubler leur fatale indifférence : généreuse, elle cherche les vrais intérêts de l'homme ; elle s'attache à le conduire au véritable bonheur, à écarter les obstacles qui l'en éloignent. Or ces obstacles, ce sont les erreurs et les vices ; et c'est précisément parce que la charité fait aimer les personnes, qu'elle porte à s'élever avec force contre le mensonge et les passions qui les séduisent.

Nous n'ignorons pas que, dans un siècle d'indifférence, le zèle pour la religion s'est appelé *fanatisme*; mais ce n'est là qu'un déplorable abus de langage, qu'une dénomination aussi injuste qu'elle est odieuse. Messieurs, si nous ne connoissons d'autres armes que celles du raisonnement et de la persuasion, si nous nous abstenons de toutes personnalités offensantes, si nous ne mettons dans nos paroles que la force commandée par les choses, où est alors la haine, où est le zèle violent et emporté, où est le fanatisme? Eh quoi ! si je m'élevois même avec véhémence contre le vol, contre l'homicide, contre le parjure, contre la calomnie, mon zèle paroîtroit raisonnable ; et si je combats avec quelque force des erreurs funestes, mon zèle ne seroit plus que du fanatisme ! Quelle inconséquence ! Certes, les mauvaises doctrines sont bien autrement redoutables que les mauvaises actions ; l'exemple peut bien entraîner au vice, mais il ne le justifie pas ; il donne plus d'audace, mais sans

étouffer le remords : pour les mauvais principes, ils tendent à légitimer, à sanctifier le crime, à rendre les hommes méchans par système, à donner au vice le calme de la vertu. La raison est la règle du bien et du beau parmi les hommes; elle doit présider à la destinée des États comme des familles et des particuliers; et si l'on va jusqu'à corrompre la raison elle-même, si l'on obscurcit les lumières de l'entendement, si l'on confond toutes les notions du juste et de l'injuste, et si en même temps, par le silence des gens de bien, ce déréglement de pensées, cette altération de toute vérité s'étend à toutes les classes de la société, on n'aura pour résultat de cette indifférence impie qu'un effroyable désordre : une génération aura semé tranquillement le mensonge, une autre génération en recueillera des crimes et des désastres; et du levain des erreurs funestes, qui aura quelque temps fermenté, on verra sortir le double monstre de l'athéisme et de l'anarchie : et c'est alors qu'on sentira que le zèle contre les erreurs étoit sagesse et non pas fanatisme.

Ce seroit bien aussi sans fondement qu'on nous accuseroit de livrer d'injustes attaques à la philosophie, comme si nous prétendions que toute philosophie est indigne de notre estime et de nos éloges. Ici il faut bien nous expliquer pour nous entendre, et nous serions bien peu philosophes, si nous nous laissions abuser par une vaine équivoque de langage. Il est une philosophie digne de nos hommages, parce qu'elle tend à perfectionner l'homme;

[illegible] tous nos mépris, parce qu'elle [illegible] il est une fausse philosophie [illegible] en sophismes, comme il est une fausse éloquence qui fait les déclamateurs; le philosophe fait un bon usage de sa raison, le sophiste en abuse: suivant l'acception primitive du mot, qui dit philosophie dit amour de la sagesse. Tous les siècles ont eu de vrais et de faux sages qui ont été opposés de doctrines, des défenseurs et des ennemis des vérités morales et religieuses : c'est dans tous les temps le génie du mal luttant contre le génie du bien. Chez les anciens, Socrate et Platon, Cicéron et Marc-Aurèle furent philosophes; non que tout soit irrépréhensible dans leur doctrine et leur conduite, mais on voit par leurs écrits qu'ils étoient touchés de l'amour de l'honnête et du beau; et nous devons admirer comment, au milieu des ténèbres et de la corruption du paganisme, ils ont pu s'élever à de si hautes pensées et de si nobles sentimens. Chez les modernes, Bacon et Pascal, Descartes et Newton, Locke et Malebranche, Bossuet et Leibniz, ont été philosophes. Si dans plusieurs points tous n'ont pas professé la vérité toute entière, on voit néanmoins combien ils avoient en horreur des doctrines si répandues de nos jours, qui ne sont bonnes qu'à justifier le vice et ruiner toutes les vertus; même parmi les personnages illustres que je viens de nommer, il n'en est pas un seul qui n'ait révéré la religion chrétienne comme l'ouvrage de Dieu même.

Oui, il est une philosophie sage et modérée,

qui seule en mérite le nom; éclairée, mais point orgueilleuse, qui étudie les facultés et les opérations de l'entendement humain, sans enseigner l'absurde et vil matérialisme; les merveilles et les lois de la nature, sans blasphémer contre son auteur; la politique et ses ressorts, sans ébranler les fondemens de la société; la morale et ses préceptes, sans nier la distinction du bien et du mal : cette philosophie est digne d'être cultivée par tous les bons esprits. Mais il est aussi une philosophie prétendue qui s'élève contre Dieu et la providence, qui assimile l'homme à la brute, et traite le christianisme d'invention humaine. Cette philosophie a été celle de plusieurs écrivains de nos jours; il n'y a eu que trop d'athées, de matérialistes, de déistes, qui non-seulement l'ont été pour eux-mêmes, mais qu'on a vus tourmentés de la manie de faire des prosélytes; or ces ennemis de Dieu, de la vie future, de la religion chrétienne, se sont eux-mêmes appelés philosophes. Sans doute leur manière de philosopher n'étoit pas en tout la même; chacun avoit ses opinions chéries, qu'il cherchoit à faire prévaloir : on pouvoit en quelque sorte compter autant d'écoles que de docteurs. On sait que leurs théories sur la morale, la politique, l'éducation, les lettres, sont très-opposées les unes aux autres, et que la plus étrange confusion régnoit dans leurs systèmes; mais ils s'accordoient tous en un point capital, c'étoit à combattre ou à rendre ridicule toute religion en général, et le christianisme en particulier, à insulter avec un dédain superbe

à sa doctrine et à ses lois. C'est en cela précisément qu'ils se regardoient comme des esprits non vulgaires, comme des hommes libres de tous préjugés, comme des philosophes. Ils vouloient bien faire au dix-septième siècle la grâce de l'appeler le siècle de l'imagination, des lettres et des arts; mais, pour le dix-huitième, c'étoit celui de la raison, des lumières, en un mot, de la philosophie. Je ne vois là que la profanation d'un si beau nom, employé jusque-là pour exprimer ce qu'il y a de plus sage dans la conduite comme de plus élevé dans la pensée; ce titre étoit une usurpation, mais enfin l'usage, ce grand arbitre du langage, l'avoit consacrée. Il faudroit ignorer complètement l'histoire littéraire du dernier siècle, pour ne pas savoir que le mot *philosophie* étoit sans cesse à la bouche ou sous la plume des écrivains ennemis du christianisme, que chez eux philosophie étoit presque toujours synonyme d'incrédulité; et il est assez étrange qu'on demande quelquefois aux apologistes de la religion ce qu'ils entendent par la philosophie et les philosophes du dix-huitième siècle.

On se plaint quelquefois de ce qu'on cherche à les flétrir, et on aime à rappeler à ce sujet leurs connoissances, leur bienfaisance, leurs qualités domestiques; mais depuis quand, Messieurs, lorsque les opinions d'un écrivain sont perverses, la postérité est-elle obligée de respecter sa mémoire? Ici, loin de nous toute injustice, même ce qui en auroit l'apparence : nous saurons toujours distinguer leur esprit de l'usage qu'ils en ont fait, et

leurs productions estimables de celles qui ne le sont pas; mais faudroit-il sacrifier les intérêts de la vérité, en nous piquant d'une molle indulgence? Eh quoi! pour de la prose et des vers où brille le talent, pour quelques pages éloquentes, pour quelques actes d'une vertu facile, pour quelques qualités aimables dans le commerce de la vie, on exige que nous honorions des hommes dont les systèmes ne sont bons qu'à justifier tous les vices, qu'à faire naître mille désordres dans les familles et la société! Ne serons-nous donc jamais assez raisonnables pour n'estimer le talent que par son bon usage? Tous ces prédicans de nouveautés étoient d'autant plus coupables, qu'ils devoient naturellement être plus éclairés. Autrefois on vit des philosophes célèbres, au milieu des erreurs du paganisme, faire de nobles efforts vers la vérité, tandis que les nôtres, au milieu des lumières du christianisme, se sont tourmentés pour appeler les ténèbres; hélas! et ils n'ont que trop réussi à nous précipiter dans l'abîme,

Pour les excuser, dira-t-on que déjà avant eux les doctrines hardies étoient répandues dans la nation; qu'ils ont été dominés, entraînés par l'esprit de leur siècle, plutôt qu'ils n'en ont été les créateurs? Vaine justification! gardons-nous de prendre pour irrésistible une influence qui n'est que dangereuse, et d'introduire pour les écrivains une sorte de fatalisme aussi funeste que déraisonnable. Le devoir de tout écrivain honnête homme, c'est de lutter contre le torrent des mauvaises doctrines;

s'y laisser entraîner, c'est un rôle aussi facile que honteux, qui ne suppose ni talent ni vertu. L'écrivain qui a reçu de la nature tous les dons de l'esprit méconnoît la dignité de sa vocation, trahit lâchement sa destinée, si, au lieu de travailler à ramener ses contemporains qui s'égarent, il marche sur leurs traces. Que s'il a le malheur d'être né au milieu d'une génération perverse, je conçois qu'il lui faudra plus de courage pour résister à l'esprit général; alors, s'il a la foiblesse d'y céder, il pourra être moins criminel, mais il le sera toujours. Il doit sentir qu'il est le défenseur né de la vérité et de la vertu. Le talent, comme l'autorité, est donné à l'homme pour le bien de ses semblables : il n'est pas plus permis d'abuser de l'esprit pour corrompre que du pouvoir pour opprimer. Si les apôtres des mauvaises doctrines étoient reçus à les rejeter sur une influence étrangère, bientôt aussi les malfaiteurs prétendroient s'excuser par la force du tempérament, par la nécessité, par l'empire inévitable des circonstances. Ainsi je veux, avant tout, sentir l'homme de bien dans l'écrivain; je ne me sens pas disposé à pardonner au vice et au mensonge en faveur du talent. Quand le breuvage est mortel, qu'importe qu'il soit présenté dans une coupe d'or? Malheur au siècle qui compteroit l'esprit pour tout et la probité pour rien! Quand une nation est descendue à cette dégradation intellectuelle et morale, il faut qu'elle périsse, ou que, par un effort généreux, elle rentre dans les sentiers de la sagesse et de la vérité.

Maintenant, Messieurs, vous pouvez juger dans quel esprit seront faites nos Conférences, et peut-être pensez-vous déjà qu'elles ne seront pas pour vous sans quelque utilité. Venez les entendre, non dans les sentimens d'une curiosité vaine, mais dans le désir sincère de connoître la vérité : l'aimer, c'est presque l'avoir trouvée. Qu'il me soit permis de rappeler, à cette occasion, ce qui est dit de saint Paul au livre des Actes. Dans ses courses évangéliques, il arrive à cette ville de la Grèce, aussi fameuse par l'étude des lettres et de la philosophie que Rome pouvoit l'être par ses conquêtes et sa puissance. En entrant dans Athènes, il voit de toutes parts des statues des faux dieux; c'étoit un vrai temple d'idoles. A cet aspect, son zèle s'anime et s'enflamme; il se rend sur la place publique : la curiosité naturelle des habitans les porte à l'écouter; car alors, comme au temps de Démosthènes, les Athéniens étoient avides d'apprendre quelque chose de nouveau : il converse avec des philosophes de diverses sectes, des épicuriens qui ne croient point au dogme de la Providence et de la vie future, et des stoïciens qui ne voient partout, comme les fatalistes de nos jours, qu'une aveugle nécessité. On se demande ce que prétend cet étranger avec sa nouvelle doctrine; on le conduit à l'aréopage. L'apôtre n'est point intimidé par cette illustre assemblée; mais, usant d'un juste tempérament, il ne va pas proposer brusquement à ces sages païens les hauts mystères du christianisme : il rappelle d'abord ces premières vérités qui prépa-

rent les voies à la foi chrétienne, et prenant la parole dans son grec à demi-barbare : « Seigneurs » athéniens, en passant dans votre ville, il m'a paru » que vous étiez religieux jusqu'à l'excès; j'ai lu » sur un de vos autels cette inscription : *Au Dieu » inconnu*. Eh bien! ce Dieu que vous ne connois» sez pas, je vous l'annonce; c'est lui qui a fait le » ciel et la terre, qui règle le cours des saisons, et » qui a donné naissance au genre humain. Ce grand » Dieu veut enfin dissiper l'ignorance des hommes, » et il les avertit de réformer leurs mœurs; car il » a établi un jour où il doit les juger tous. » A ce discours de l'apôtre, qu'arriva-t-il? L'écrivain sacré nous l'apprend avec la plus naïve simplicité. Quelques-uns se moquèrent de ses discours, *quidam quidem irridebant;* quelques-uns lui dirent : Nous vous entendrons sur cela un autre jour; *quidam autem dixerunt : Audiemus te de hoc iterùm.* Mais aussi il y en eut qui, se faisant instruire, embrassèrent le christianisme, et de ce nombre fut Denis, membre de l'aréopage; *quidam verò viri adhærentes ei, crediderunt; in quibus et Dionysius areopagita.*

Messieurs, le sort de saint Paul prêchant devant l'aréopage sera toujours celui de tous les prédicateurs de la vérité. La doctrine qu'il annonçoit autrefois dans Athènes, dix-huit siècles après lui nous l'annonçons dans cette capitale, qui, par ses goûts, ses mœurs, ses embellissemens, passe pour l'Athènes des âges modernes. Mais qu'arrivera-t-il? Aujourd'hui, comme autrefois, il se trouvera des esprits

moqueurs, qui se joueront de notre doctrine comme d'une fable vaine; il en est qui, touchés, mais foibles, mais amateurs de leurs plaisirs, voudront renvoyer à une saison de la vie plus avancée les réflexions sérieuses: *Audiemus te de hoc iterùm*. Mais il en est aussi, nous osons l'espérer du Dieu des miséricordes, qui rentreront dans le chemin de la vérité, et seront fidèles à y marcher jusqu'à la fin; et n'y eût-il dans cette immense cité qu'un seul jeune homme qui vînt au pied de cette chaire abjurer ses erreurs, nous serions payés avec usure de nos travaux et de nos efforts.



DE LA VÉRITÉ.

Si nous voulons un moment nous replier sur nous-mêmes, pour bien démêler les goûts et les penchans les plus intimes de notre nature, nous découvrirons aisément, Messieurs, que nous sommes faits pour la vérité; et, malgré nous, nous serons conduits à regarder comme une extravagance ce pyrrhonisme universel qui ne connoît ni vrai ni faux, et affecte de ne voir partout qu'incertitude. Oui, je sens que, par le fond même de mon être, je suis entraîné vers la vérité, comme vers le centre de mes désirs et de mes affections, que l'esprit n'a de vie que par elle, et que ce n'est qu'en empruntant ses couleurs et ses attraits, que le mensonge peut nous plaire et nous toucher. Oui, mon esprit a soif de vérité, comme mon cœur a soif de bonheur. Il m'est aussi impossible de me dépouiller de l'amour du vrai que de l'amour de moi-même : l'intelligence, qui fait l'apanage de ma nature, n'est faite que pour voir, connoître, distinguer les objets; pour discerner ce qui est de ce qui n'est pas, la vérité de l'erreur : c'est par là, et par là seulement que je suis raisonnable;

je porte au fond de moi-même une inquiétude vague, qui ne se fixe enfin que par la possession de la vérité, ou de ce que je prends pour elle.

Voyez comme l'amour du vrai éclate dans tous les âges et tous les états. Pourquoi dans les enfans cette curiosité qui leur est si naturelle, cette avidité de savoir, ce goût vif et ardent pour apprendre ce qu'ils ignorent? Pourquoi les hommes ont-ils tant d'horreur pour les caractères faux et les cœurs doubles, au point que, de tous les vices, le plus vil et le plus méprisé, c'est la fourberie et le mensonge? Pourquoi ces efforts de l'esprit, luttant contre les ténèbres de l'ignorance, travaillant à les dissiper et à jouir enfin de la pleine lumière? Que cherche le savant dans ses pénibles veilles, le voyageur dans ses courses lointaines, le naturaliste dans ses observations, le politique dans ses méditations, le magistrat dans le rapprochement des lois et la discussion des faits? Ils cherchent tous à connoître ce qui est réellement, pour l'affirmer et l'apprendre à leurs semblables; ils cherchent la vérité. Il n'y a pas jusqu'aux sophistes les plus audacieux qui ne s'en disent les amis; les athées eux-mêmes se donnent pour les propagateurs des véritables lumières : ils savent bien qu'ils décréditeroient leurs systèmes, s'ils les donnoient pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire, pour les rêves des passions mensongères.

Nous sommes donc faits pour la vérité; mais serions-nous faits pour elle, si nous n'avions aucun moyen de la connoître? En nous créant pour une

fin, la nature nous auroit-elle laissés dans l'impuissance d'y parvenir? ne m'auroit-elle marqué le terme où je dois tendre que pour mettre entre ce terme et moi d'insurmontables barrières? S'il en étoit ainsi, elle eût fait un ouvrage monstrueux. Si toute l'espèce humaine étoit aveugle, croiroit-on qu'elle est faite pour voir la lumière? si elle étoit muette, la croiroit-on faite pour communiquer ses pensées par l'organe de la parole? Et comment donc seroit-elle faite pour la vérité, si elle étoit privée de tout moyen de la connoître?

Je ne voudrois que cette seule observation pour me persuader que, du moins dans bien des choses, l'esprit de l'homme *n'est pas condamné à errer de conjectures en conjectures, à flotter* dans le vague des probabilités et des incertitudes; et je commence à soupçonner que les raisonnemens du sceptique, sur l'impuissance absolue de la raison humaine, ne sont que des déclamations de rhéteur et des subtilités de sophiste.

Je ne sais, Messieurs, si jamais vous vous êtes fait *cette* question à vous-mêmes : Qu'est-ce que la vérité? et si vous avez cherché à la résoudre. La vérité en général, considérée en elle-même, c'est ce qui est, comme le mensonge est ce qui n'est pas : tout ce qui a une existence actuelle ou possible, voilà le vrai; ce qui n'est point, ou ne peut pas être, voilà le faux. Considérée dans nous en tant qu'elle nous est présente, qu'elle est aperçue de notre esprit, la vérité consiste dans la connoissance de ce qui est : si j'affirme ce qui est réellement, si

je nie ce qui n'est pas, je suis dans la vérité; dans le cas contraire, je suis dans l'erreur : la vérité est quelque chose, le mensonge est une chimère. La lumière et les ténèbres, la vie et la mort, l'être et le néant, ne sont pas plus opposés que la vérité et l'erreur.

Mais n'est-il pas divers ordres de vérités? toutes brillent-elles du même éclat? et s'il en est qui nous soient moins accessibles, quelle route nous conduira jusqu'à elles? Faut-il admettre des vérités premières, et quels en sont les caractères? faut-il admettre des vérités de déduction, et quels moyens avons-nous de les connoître? telles sont les deux questions que nous allons discuter ensemble dans cette Conférence. Nous tâcherons de bannir de notre langage ce qui pourroit fatiguer sans éclairer : l'obscurité n'est bonne à rien, surtout elle n'est pas faite pour le discours public; nous croyons devoir éviter dans cette discussion, purement philosophique, les termes scientifiques, qui aussi bien ne sont pas la science, et n'en sont trop souvent que le charlatanisme.

Depuis que l'homme a commencé de philosopher, c'est-à-dire, de se rendre compte de lui-même à lui-même, il s'est élevé des esprits d'une pénétration et d'une sagacité rares, qui se sont occupés de donner une théorie complète de l'ame, de ses facultés, de l'origine de nos idées, et des principes les plus secrets du raisonnement : ils sont en quelque sorte descendus dans les abîmes de l'in-

telligence, pour la surprendre dans ses opérations les plus intimes, pour arriver jusqu'à la racine même de nos connoissances; comme on voit des savans qui fouillent dans les entrailles de la terre pour y découvrir la manière dont s'y forment les métaux, et dont elle nourrit les plantes qui sortent de son sein. Mais la nature intelligente, comme la nature matérielle, a ses mystères couverts d'un voile d'airain que la main de l'homme ne soulevera jamais entièrement. Malheureusement, si la raison humaine a des bornes, notre curiosité n'en a pas : de là des efforts multipliés pour franchir des barrières insurmontables à notre foiblesse. Trop souvent ici l'audace ne s'est signalée que par des écarts. L'histoire de la philosophie ne présente qu'une suite de systèmes divers, ou plutôt opposés les uns aux autres, et qui ont régné tour à tour dans les écoles : l'homme a parcouru la chaîne entière des erreurs dont les deux bouts vont se perdre, l'un dans le matérialisme, l'autre dans l'idéalisme. Le premier anéantit l'ame, ne voit dans l'homme que les organes, et n'en fait qu'une machine de plus dans le mécanisme immense de l'univers : le second ne laisse subsister que l'ame, anéantit le monde matériel, et n'en fait qu'un tableau imaginaire de phénomènes et d'apparences. Entre ces deux extrêmes se trouvent des systèmes plus ou moins plausibles.

Je ne suis dans cette chaire ni pour les adopter ni pour les combattre : j'ai cru que je ferois une chose plus utile en exposant des doctrines qui doi-

vent être avouées de tous les esprits, et qu'on doit professer dans toutes les écoles, si l'on ne veut se perdre dans des chimères; et ces doctrines, les voici :

Dans cet univers, chacun des êtres qui le composent a sa nature propre, ses attributs qui le constituent, par lesquels il existe, et sans lesquels il est impossible de le concevoir.

L'existence universelle n'est pas plus réelle que la vertu universelle; l'existence n'a de réalité que dans l'individu qui existe, comme la vertu n'a de réalité que dans l'homme qui est vertueux; il n'existe que des individus, et leur existence résulte de la *réunion* de leurs qualités essentielles. Oui, il y a quelque chose qui fait qu'un être est ce qu'il est, qu'un homme est un homme, qu'une plante est une plante, que du marbre est du marbre. Si vous ne prenez de l'homme que son corps, vous n'aurez tout au plus qu'un animal; si vous ne prenez que son ame, vous aurez un esprit pur, un ange; pour avoir un homme, il faut supposer une créature raisonnable, composée d'un corps et d'une ame unis ensemble par des liens mystérieux, inexplicables, mais réels.

Il ne s'agit pas non plus de nous considérer dans un état qui ne soit pas le nôtre, dans un ordre de choses différent de celui dans lequel nous nous trouvons placés; ni de chercher comment nous serions affectés, si nous avions un sixième sens, si nous naissions avec un degré de perfection de plus dans l'intelligence ou dans les organes :

hommes, nous ne pouvons pas sentir, voir, raisonner, comme si nous n'étions pas hommes; les caractères distinctifs de notre nature ne dépendent pas de nous : l'homme n'a pas plus créé son intelligence que son corps; il peut bien perfectionner son esprit par l'étude, par la réflexion, par l'expérience, comme il peut fortifier son corps par l'exercice et par un régime salutaire; mais enfin ce n'est pas lui qui a construit son entendement; il n'en a pas tracé, exécuté le plan, comme celui d'un édifice qui seroit son ouvrage; il n'est pas plus en son pouvoir d'ajouter à son esprit une faculté de plus que d'ajouter à sa tête un troisième œil. Or, en considérant l'homme dans sa condition d'homme, que verrons-nous?

C'est que l'homme apporte en naissant des goûts, des penchans, des facultés, qui sont analogues à sa nature intelligente, comme il en apporte qui sont analogues à sa nature corporelle; qu'il a dans lui-même une tendance au vrai, une aptitude à le connoître, à le saisir : dispositions qui se manifestent, se développent, se perfectionnent par des voies qui seront toujours, du moins en grande partie, imperceptibles aux plus habiles observateurs. Oui, l'esprit est fait pour voir la vérité, comme l'œil est fait pour voir la lumière; telle est sa nature. N'allons pas croire que nous soyons les maîtres de notre intelligence, comme nous le serions d'une mécanique qui seroit l'œuvre de nos mains; que nous puissions plier la première suivant nos fantaisies, comme nous pouvons com-

poser et décomposer les ressorts de la seconde suivant nos caprices : non, l'intelligence a ses principes, ses lois qui la constituent, qui la régissent, qu'on ne pourroit violer sans la détruire, comme le corps a une certaine organisation sans laquelle il ne sauroit exister.

On dit bien que l'habitude est une seconde nature, que l'enfant est comme une cire flexible à toutes les impressions; mais gardons-nous de voir dans cette comparaison une vérité rigoureuse. Cette cire molle est indifférente aux formes qu'on lui donne; elle n'en appelle, elle n'en repousse aucune, et, toujours passive, elle garde la dernière qu'elle a reçue. Il n'en est pas ainsi de notre ame : elle est bien loin d'être indifférente à la vérité et à l'erreur; elle a de l'attrait pour la première, elle répugne à la seconde; elle est douée d'une activité intérieure qui s'élève infiniment au-dessus de ce qui n'est que passif : les sensations, l'éducation, l'expérience, pourront bien souvent solliciter son activité, mettre en jeu ses facultés, lui apporter des matériaux pour élever l'édifice de ses connoissances; mais elle est toujours comme l'architecte qui compare, apprécie, juge, choisit et dipose les matériaux qu'il a devant lui, d'après des sentimens primitifs d'ordre et de proportion qu'il ne leur a pas empruntés.

Prenez une table de marbre, vous pourrez y graver impunément les propositions les plus révoltantes, telles que celles-ci : *le cercle est une figure carrée; deux et deux font cinq;* le marbre n'a rien

dans lui qui l'avertisse de ces absurdités, ni qui les repousse; et les caractères qui les expriment, il les présentera aux spectateurs, jusqu'à ce que le temps les ait effacés : mais c'est en vain qu'un sophiste essaieroit de les graver sur les tablettes de l'intelligence, de les faire prévaloir dans le genre humain; toujours un sentiment invincible nous avertiroit qu'un cercle est rond, et que deux et deux font quatre. L'ame est riche, puissante de son propre fonds; elle recèle dans son sein un trésor de sentimens, de notions, de vérités cachées, qui se manifestent en leur temps, deviennent le principe de son goût ou de son aversion pour certaines choses, éclairent et règlent ses jugemens. Je ne dirai pas quelle en est l'origine, quel est le moment où ils commencent à éclore, comment ils prennent leur développement, et de sentimens confus deviennent plus tard principes lumineux; je ne dirai pas qu'il sont *innés*, en ce sens que l'enfant qui vient de naître en ait actuellement la perception : mais je dis qu'ils se trouvent dans l'ame humaine, qu'il n'attendent que l'occasion de se produire, semblables à l'étincelle cachée dans les veines du caillou qui n'attend qu'un léger choc pour en jaillir, ou bien encore, semblables à ces objets que renferme un lieu obscur, et qui sont pour nous comme s'ils n'étoient pas, jusqu'à ce que la lumière vienne nous les rendre sensibles. De quelle manière ces sentimens primitifs, comme endormis au fond de l'ame, sont-ils éveillés, appelés en quelque sorte à la vie? mystère impénétrable.

Parmi ces sentimens primitifs, plus ou moins confus, plus ou moins développés, et qui sont tellement dans notre nature, qu'ils se trouvent partout où il y a des hommes, je mettrai celui de sa propre existence, de l'existence de quelque chose hors de soi, de l'amour de soi-même, de la piété filiale, de l'ordre, de cause et d'effet, de la Divinité, de la vie à venir, du bien et du mal, d'apparence et de réalité, de temps et d'espace. Partout on a cru en un Dieu, espéré dans une vie future; partout on a senti qu'un fils devoit aimer sa mère; on a mesuré le temps, divisé l'espace, et les langues de tous les peuples ont des termes qui correspondent à ces notions. Je suppose qu'un sophiste essayât de nous prouver que nous n'existons pas, que rien n'existe hors de nous, que le mouvement est impossible, qu'une maison s'est bâtie toute seule, que l'ingratitude est une vertu : ce sophiste pourroit bien nous embarrasser par ses subtilités; mais la nature humaine se souleveroit toute entière contre ses vains argumens, et seroit retenue dans la vérité par ces notions primitives qui maîtrisent son intelligence et l'enchaînent à ce qui est réel.

Je dirai encore, Messieurs, qu'un de ces sentimens primitifs est celui de l'infini : il domine l'espèce humaine sans qu'elle s'en rende compte à elle-même; il est dans le sauvage comme dans l'homme civilisé; bien des choses le décèlent. Placez un homme quelconque devant une des grandes scènes de la nature; qu'il contemple la vaste éten-

due des cieux étoilés, une mer immense, de hautes montagnes qui vont se perdre dans les nues, il est saisi d'un effroi mêlé d'attendrissement; son émotion sera peut-être d'autant plus profonde, qu'il connoîtra moins en détail les causes de ce qui le frappe; son ame ravie s'élance hors de la sphère de ce qu'il voit; elle se plonge dans un je ne sais quoi de vague, d'indéterminé, qui n'a ni bornes ni mesure, en un mot dans l'infini.

Ces idées fondamentales, qui sont les mêmes dans tous les hommes, n'allons pas les confondre avec les idées accessoires qui peuvent n'être le partage que de plusieurs; et distinguons les instrumens que la nature elle-même nous donne de la perfection que l'homme peut y ajouter. Aristote, Bacon, Descartes, Pascal, Malebranche, Locke, Leibniz, ont bien pu tracer des règles de raisonnement, rappeler les hommes à l'expérience, les placer dans un doute méthodique pour les inviter à se rendre compte de tout à eux-mêmes, remonter à l'origine des idées, disserter sur la manière dont nous voyons les objets; ils ont bien pu, par leurs méthodes, leurs classifications, leurs systèmes figurés des connoissances humaines, nous aider, nous guider dans la recherche de la vérité : mais les principes existoient sans eux et avant eux. On cherche par le raisonnement s'il est des principes fixes, et quels sont ces principes : mais, pour raisonner, il faut des moyens de raisonnement; et chercher s'il y en a, c'est supposer qu'ils existent. Il faut bien le remarquer; dans tous les systèmes,

on est obligé de partir d'un principe fixe, d'un fait incontestable : d'idée en idée, de raisonnement en raisonnement, il faudra bien arriver à une vérité première qu'on sent et qu'on voit plutôt qu'on ne la démontre; et l'on seroit dans l'impossibilité absolue de rien prouver, si l'on ne s'appuyoit enfin sur un principe ou sur un fait qui n'a pas besoin de preuves.

Maintenant faut-il dire d'une manière précise quels sont les caractères des idées qu'on appelle premières? je leur en assignerai quatre : la clarté, l'antiquité, l'universalité, l'immutabilité.

Lumineuses, elles brillent de leur propre clarté; elles frappent l'esprit de leur éclat, comme le soleil frappe l'œil de ses rayons. Où est l'homme qui puisse résister au sentiment de sa propre existence, et ne pas croire qu'il existe? Ces vérités se refusent à toute sorte de preuves; on les expose, on ne les démontre pas, faute de pouvoir partir d'un principe plus lumineux qu'elles-mêmes. On ne peut pas plus les combattre avec succès que les prouver; on y est ramené sans cesse par le penchant impérieux de la nature. Voilà ce qui a fait dire à Pascal ces paroles énergiques : *Il est une force de vérité invincible à tout le scepticisme; il y a une impuissance de démontrer invincible à tout le dogmatisme.* Un des caractères des vérités premières, telles que celle de notre existence individuelle, est d'être si évidentes, qu'elles ne puissent pas être prouvées par un principe plus évident; et c'est précisément parce qu'elles sont la base de tous les raisonnemens,

qu'elles ne sont pas susceptibles d'être raisonnées.

Anciennes, elles sont nées avec le genre humain; si haut que vous remontiez, vous les trouvez répandues. Et comment pourrions-nous entrer en société avec l'antiquité, si nous n'avions pas de ces idées premières qui nous sont communes avec elle? L'homme ne les a pas inventées; elles sont dans lui-même à son insu, ou bien elles sont actuellement aperçues, ou bien elles n'attendent qu'une occasion pour se révéler elles-mêmes. On peut dire que toute vérité est ancienne; il n'y a que sa manifestation qui soit nouvelle : elle étoit en nous du moins comme dans son germe. On ne goûte une vérité quelconque que parce qu'on la trouve conforme à des sentimens qu'on avoit déjà : l'esprit n'invente pas plus la vérité que Christophe Colomb n'a inventé l'Amérique; il la découvre : il est en harmonie avec elle, comme l'œil est en rapport avec la lumière; quand la vérité se présente, il la voit et s'en empare comme de son bien. L'intelligence contient en elle-même le principe de tout ce qu'elle acquiert par l'expérience; et Fontenelle disoit, avec justesse, qu'*on croyoit reconnoître une vérité la première fois qu'elle nous étoit annoncée.*

Universelles, les vérités dont je parle sont de tous les peuples et de tous les lieux; quelque part que l'homme se transporte, il se trouve en communauté d'idées et de sentimens avec ses semblables sur bien des choses, de manière à pouvoir se communiquer mutuellement ce qui se passe dans

leur ame. Que les peuples soient divisés ou même opposés de lois, de mœurs, de coutumes, n'importe; ils s'entendent d'un bout du monde à l'autre sur certaines choses. Pourquoi le savant peut-il s'entretenir avec un ignorant? pourquoi aux extrémités de l'Orient les élémens de la géométrie sont-ils les mêmes que dans notre Europe? C'est que partout et dans toutes les conditions les hommes sont hommes; ils puisent des sentimens communs dans leur commune nature. Tout raisonnement suppose un principe; et, si le principe n'étoit pas commun, les hommes ne pourroient s'entendre sur rien : et voilà, Messieurs, le *sens commun*, ainsi appelé parce qu'il se compose d'idées universelles.

Enfin elles sont immuables; l'homme ne peut pas plus les détruire que les créer; elles sont la vie de l'intelligence; elles sont à l'épreuve du temps; elles résistent à l'ignorance, aux préjugés, aux passions. L'espèce humaine ne peut exister sans elles; il n'est pas plus en son pouvoir d'arrêter qu'à l'avenir il y aura des effets sans cause, que d'arrêter qu'à l'avenir les hommes vivront sans prendre ni boisson ni nourriture.

Tels sont les traits caractéristiques de ces sentimens qui sont inhérens à la nature humaine : ils peuvent être endormis, ils ne sont pas éteints; prêts à s'éveiller, à répondre au premier appel, pour nous servir de guide et de flambeau. L'ame les tient comme en réserve pour en faire usage au besoin; c'est par eux qu'elle voit, juge, raisonne. Tel est donc ce *moi humain* qui a la con-

science de lui-même, de ses sentimens, de ses idées, de ses opérations; qui a des principes fixes de raisonnement avec lesquels il va à la découverte de vérités encore cachées pour lui; qui se modifie de mille manières différentes, mais qui, demeurant toujours au milieu du flux et du reflux perpétuel de ces modifications rapides et passagères, se rappelle le passé et le compare avec le présent: miroir immobile, dans lequel viennent se peindre successivement les représentations mobiles des objets; mais miroir animé, qui voit les objets qu'il produit, les écarte, les rappelle, les juge, et se voit en même temps lui-même; merveille toujours ancienne et toujours nouvelle, qu'on ne remarque pas, parce qu'elle est de tous les momens. Oui, pour peu qu'on veuille réfléchir sur les opérations de son esprit, ses facultés, sa mémoire, on s'écrie, comme au sujet des plus hauts mystères du christianisme: O inexplicables, ô mystérieuses profondeurs! *ô altitudo!*

Il est donc des vérités premières qui régissent le monde intellectuel et moral, comme il est des règles générales du mouvement qui régissent le monde matériel; elles forment, pour les esprits, des lois qu'ils ne peuvent franchir: de même que, dans la nature corporelle, les élémens confondus semblent quelquefois menacer l'univers d'un chaos éternel, il arrive que les désordres, les vices et les erreurs semblent devoir quelquefois bouleverser et détruire le monde des intelligences. Mais les principes fondamentaux subsistent toujours; ils prédo-

minent et rétablissent l'ordre; ce sont les points cardinaux sur lesquels roule le monde moral. Disons, avec un écrivain étranger (1), « que le der-
» nier effort de la raison est de voir qu'il faut s'at-
» tacher fortement à certaines vérités premières,
» qui sont pour elle autant de points d'arrêt qu'on
» ne prouve pas par le raisonnement, mais qu'on
» saisit par une espèce de vue intérieure, et qui
» constituent en quelque sorte l'intelligence. »

Il n'a pas été question ici d'expliquer ces notions primitives : il falloit constater le fait même de leur existence, en assigner les caractères, et nous croyons l'avoir fait. Nous ferons seulement, sur leur origine, une réflexion.

Dieu est, il se voit, et voit tout ce qui est possible. Or, en nous créant, il nous a communiqué quelque chose des trésors de sa science infinie; notre raison est comme un rayon de la raison divine, la lumière de notre esprit est comme un reflet de cette lumière incréée. Les notions de vérité et d'ordre qui sont en nous se trouvent aussi, de toute éternité, dans celui qui est la vérité même, mais d'une manière infiniment plus parfaite : c'est ainsi qu'on peut entendre les idées éternelles dont parle Platon; et Fénelon après lui, dans un de ses Dialogues. Voilà, Messieurs, ce que nous ont révélé nos livres saints, en nous disant : *Dieu a fait l'homme à son image;* parole qui explique l'homme mieux que n'ont pu le faire tous les sages anciens

(1) Ancillon, *Mélanges de philosophie et de littérature.*

et modernes. Admirons, en passant, cette religion dont l'enseignement répond si bien à ce que la métaphysique peut avoir de plus élevé, comme sa morale répond à ce que le sentiment a de plus pur; ce qui a pu faire dire à un penseur allemand qu'*il n'y avoit d'autre philosophie que la religion chrétienne*.

Mais, outre ces vérités premières ou d'évidence, n'est-il pas des vérités de discussion, de déduction, de conséquence, comme on voudra les appeler? et quels sont, pour nous, les moyens de les connoître? C'est ce qui nous reste à discuter.

Je viens d'établir, Messieurs, qu'on étoit forcé d'admettre des vérités premières, aussitôt senties et aperçues qu'énoncées, et qu'on ne peut prouver, parce qu'elles sont la preuve de tout : premières par leur existence, elles précèdent l'usage réfléchi de la raison, comme le germe précède le développement de la plante qui doit en sortir; premières par leur importance, elles servent de fondement à tous les travaux de l'esprit, à toutes les recherches, à toutes les découvertes; premières par leur ascendant et leur empire, elles sont aussi anciennes, aussi étendues, aussi durables que le genre humain. S'y attacher, c'est sagesse; s'en écarter, c'est folie. Ces premiers principes sont l'ancre de salut pour l'intelligence : sans eux, elle seroit toujours flottante sur un océan d'incertitudes.

Mais, il faut en convenir, si tout se réduisoit pour nous à ces notions primitives, nos connois-

sances seroient renfermées dans des limites bien étroites, tous les hommes seroient également instruits, puisqu'elles sont communes à tous, et le genre humain seroit resté dans une enfance éternelle. Les premières vérités sont comme les racines de l'arbre de la science, que la culture fait croître, et d'où sortent un grand nombre de rameaux qui se chargent de fleurs et de fruits. Dans le vaste domaine de l'esprit humain, dans les sciences naturelles, dans la géométrie, dans la politique, même dans les matières religieuses et morales, que de vérités qui ne se présentent pas d'elles-mêmes à l'esprit, dont le simple énoncé n'est pas évident, auxquelles on n'arrive que par la réflexion! Mais, avant d'aller plus loin et d'indiquer les moyens de les découvrir, il est une remarque importante à l'égard de tous les genres de connoissances sans exception, c'est que toute vérité quelconque, considérée dans notre ame, en tant qu'elle est aperçue, connue de nous, se réduit au sentiment intérieur qui nous avertit de sa présence. La vérité est bien indépendante de la perception de mon esprit, comme la lumière du soleil est indépendante de l'organe de la vue; mais, de même que la lumière n'existe pour moi que par suite de l'impression qu'elle fait sur mes yeux, la vérité n'existe pour moi que par le sentiment d'elle-même, éveillé dans mon ame. Oui, que le philosophe m'entretienne de Dieu et de ses attributs, de l'ame et de ses facultés, de la morale et de ses préceptes, de la religion et de ses fondemens; que le savant m'ex-

pose les lois de la nature, les phénomènes qu'elle présente, et les découvertes qui sont le fruit de ses observations; que le géomètre me développe ses théorèmes avec leurs corollaires; que l'homme de lettres me trace les règles de bien dire, et de persuader aux autres les choses dont on est persuadé soi-même; que le critique mette sous mes yeux les monumens des faits qu'il me raconte, et cherche à m'en faire voir toute la force : je leur prête une oreille attentive; je tâche de suivre la chaîne de leurs raisonnemens. A ce sujet, des pensées, des réflexions s'élèvent dans mon esprit; j'éprouve un sentiment de résistance ou d'adhésion; et, si je finis par donner à leurs théories un plein assentiment, c'est parce que j'y suis déterminé par un sentiment intérieur qui me force à dire : *Cela est vrai.*

On cherche une règle infaillible de nos jugemens, un principe immuable de certitude, ce qu'on appelle le *criterium* de la vérité : où le placera-t-on? Est-ce dans la conformité parfaite de la conséquence avec la vérité première qui la renferme, ou bien, en d'autres termes, dans l'identité? est-ce dans l'expérience? est-ce dans l'autorité? qu'on choisisse. Le principe qu'on me présentera comme tel, il faut qu'il soit connu de mon esprit et apprécié par lui; il faut que, par un sentiment intérieur, je sois averti, et de l'exactitude de cette règle de vérité, et de la justesse de ses applications. Chercherez-vous à subjuguer mon esprit par une révélation divine, ou par la foi universelle du

genre humain? mais il faut que cette révélation et cette croyance me soient connues, et que j'en sente le poids et l'irréfragable autorité; il faut que quelque chose me dise intérieurement : Cette révélation vient de Dieu; telle est la foi du genre humain, et c'est une folie de ne pas penser comme lui. Me ferez-vous remonter jusqu'à Dieu, source de toute vérité? il faut donc que je connoisse Dieu et que j'éprouve en moi la persuasion intime de son existence : d'ailleurs comment être certain de l'existence de Dieu, si je n'étois certain de mon existence personnelle? Or je ne suis certain de mon existence individuelle que parce que je me sens exister; et nous voilà toujours ramenés au sentiment intérieur. Il faut être pour sentir et pour connoître; le néant ne sent rien, ne connoît rien : sans doute, si Dieu n'étoit pas, je ne serois pas, et je ne puis expliquer mon existence que par celle de l'Etre des êtres qui me l'a donnée. Il ne s'agit pas ici de priorité d'existence, mais de priorité de connoissance. Avant de savoir que Dieu est, il faut que je sache que je suis : le doute même sur mon existence en seroit la preuve; car le doute ne peut exister que dans un être existant, le néant ne sauroit douter.

Oui, Messieurs, quand on veut se dégager des illusions des systèmes élevés quelquefois bien inutilement à grands frais, on trouve que tout porte sur le sentiment intime du *moi* et de ce qui se passe en moi; après avoir épuisé toutes les réflexions et tous les raisonnemens, la raison ulté-

rieure de croire à une proposition quelconque est le sentiment intérieur de sa vérité. Je n'ai pas besoin de savoir comment les sentimens et les pensées sont éveillés dans mon ame; je permets, pour le moment, d'embrasser le système que l'on voudra : ainsi, que dans nous tout commence par la sensation ou par la parole, ou de toute autre manière, n'importe; il est impossible qu'une idée, qu'une vérité, qu'une chose quelconque existe pour moi autrement que par le sentiment que j'en ai. En ce sens, il est manifeste que le principe de ma croyance est dans moi, et non hors de moi : tout ce qui vient du dehors doit être senti et apprécié par moi, et lorsque l'impression de vérité que j'éprouve est très-lumineuse, profonde, irrésistible; lorsque je sens qu'il faut que j'y cède, alors je suis arrivé à la conviction, à la certitude, qui n'est que l'adhésion imperturbable de l'esprit à la chose qui lui est présentée.

Mais ce sentiment intime de lumière que font éprouver les premières vérités, avons-nous des moyens de le faire naître dans les choses moins lumineuses par elles-mêmes? Oui, Messieurs. S'agit-il de choses intellectuelles, fondées sur des rapports invariables comme la géométrie? l'esprit peut en voir les premiers principes, et tirer des conséquences par voie de raisonnement. S'agit-il de choses matérielles et sensibles, telles que les phénomènes de la nature corporelle? elles nous sont connues par le rapport des sens. S'agit-il de choses de fait, telles que l'existence et la mort de César?

nous les connoissons par le témoignage. Voyons donc si le raisonnement, les sens, le témoignage, dans des circonstances données, sont pour nous des guides sûrs et fidèles qui nous conduisent jusqu'à la vérité.

Je sais très-bien qu'on abuse du raisonnement contre la raison même; qu'il est de faux raisonnemens, comme il est de faux poids et de fausses mesures; que l'esprit humain s'égare, se précipite plus d'une fois, et qu'il est sujet à prendre de vaines lueurs pour la pure lumière; aussi, dans un discours particulier, nous chercherons à découvrir les causes les plus ordinaires de nos erreurs. Mais enfin la fausse monnoie ne détruit pas la véritable, et n'empêche pas que celle-ci ne soit marquée à des traits qui finissent par la faire reconnoître, et la distinguent de ce qui n'est pas elle : il en est de même de bien des choses que la raison cherche à pénétrer. Dans beaucoup de circonstances, on peut remonter à des principes fixes et non contestés auxquels tout le reste se lie, arriver à ces notions primitives et lumineuses par elles-mêmes dont nous avons déjà parlé. Or, soit que je contemple ces premiers principes dans leur lumière, soit que je considère les conséquences qui en reçoivent une lumière réfléchie, je suis également frappé d'un éclat qui me subjugue et qui entraîne mon esprit: la conséquence n'est autre chose que le principe développé. Oui, je vois que l'essence du cercle c'est d'être rond, que le diamètre le partage en deux parties égales, que le rayon est la moitié du dia-

mètre, que tous les points de la circonférence sont à une égale distance du centre; et, si de ces notions évidentes par elles-mêmes, les géomètres déduisent des propriétés qui en soient le résultat inévitable, je croirai que les unes et les autres sont également certaines. Qu'on multiplie les sophismes, qu'on cherche à ébranler ma croyance, je croirai toujours qu'un cercle est rond; je sentirai à ce sujet une impression de vérité dont il me sera impossible de me défendre; même je me trouverai malgré moi pénétré de la conviction la plus intime et la plus profonde, non-seulement sur les qualités essentielles du cercle que je vois sans réfléchir, mais sur celles qui s'y trouvent renfermées et qui me sont manifestées. Ainsi, que la chaîne de nos raisonnemens soit suspendue à l'un de ces principes premiers et immuables; qu'ils soient liés ensemble comme des anneaux dont le dernier tient à celui qui le précède, jusqu'à ce qu'on arrive au point fixe qui les soutient tous; c'est alors que même la dernière conséquence se trouvera inséparablement unie à son principe.

Sans doute il y a loin des premières notions de l'algèbre aux plus hauts problèmes de l'analyse, de ces propositions, *j'existe, je sens, je pense*, aux spéculations les plus sublimes. Que de propositions, que de raisonnemens intermédiaires! C'est eomme une route inconnue, et qu'il faudroit faire pendant la nuit; mais si, depuis le point du départ, je trouvois des flambeaux allumés de distance en distance, le premier me conduiroit au second, le second au troi-

sième, et j'arriverois enfin à celui qui me montreroit le terme de mon voyage. Il en est de même d'une série de raisonnemens bien liés; chaque proposition imprime dans l'esprit sa trace de lumière, et dès-lors je passe par une suite non interrompue de sentimens intérieurs de vérité, qui me conduisent enfin à la vérité que je cherche.

Je viens au rapport des sens; j'avoue que les sens, l'œil, l'oreille, peuvent devenir, pour l'esprit téméraire, irréfléchi, une occasion de préjugés. Combien de fois de nouvelles découvertes n'ont-elles pas fait voir les choses sous un nouveau jour! Des expériences, sur lesquelles on s'étoit reposé avec trop de confiance, ont été trouvées fautives. De là que doit-on conclure? C'est qu'il faut être en garde contre les jugemens précipités, et ne prononcer qu'après l'examen le plus réfléchi. Mais quand le rapport des sens est constant et uniforme; quand les expériences mille fois répétées offrent les mêmes résultats; lorsque, envisagé sous toutes les formes, le même phénomène ne cesse de se reproduire, et que les objets sont si palpables, si sensibles, qu'il suffit d'avoir des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, alors peut-on se refuser à croire au témoignage des sens? Ainsi, comment ne pas croire d'après l'expérience que l'eau est plus pesante que l'air, que l'air est plus élastique que l'eau, que les fluides cherchent à se mettre de niveau, que l'astronome connoît le secret de calculer avec précision le retour des éclipses, que les arts ont des procédés très-bien adaptés au but qu'ils se proposent?

Comment ne pas croire que le jour n'est pas la nuit, qu'il y a du mouvement dans la nature? Ici, le doute m'est impossible; j'aurois honte de moi-même, si je me surprenois à hésiter; et dussent tous les Zénons anciens et modernes m'embarrasser par des subtilités contre le mouvement, auxquelles je ne serois pas en état de répondre, je me croirois le plus insensé des hommes de nier le mouvement; je marcherois, et je dirois : Donc le mouvement est possible.

Venons au témoignage. Nous savons que plus d'une fois des témoignages suspects ont passé pour irrécusables; qu'en matière de faits historiques l'imposture d'un côté, la crédulité de l'autre, ont pu accréditer des récits mensongers : mais nous savons aussi qu'il est des règles d'une saine critique pour la discussion des témoignages, et souvent telle est leur autorité, qu'il est impossible de la récuser. Sans développer ici cette matière, ce qui exige un discours à part, j'en appelle en ce moment à votre conscience : je vous le demande, Messieurs, s'il venoit à l'esprit d'un sophiste de vous débiter qu'Alexandre le Grand est un héros fabuleux; que Charlemagne n'a jamais vécu que dans l'imagination de nos romanciers, ou que la ville de Rome n'existe que sur les cartes géographiques : ce ridicule personnage trouveroit-il un seul partisan en Europe? ébranleroit-il la croyance universelle sur ces faits? ou plutôt ne passeroit-il pas pour un insensé? Et pourtant, ces faits, nous ne les connoissons que par le témoignage des hommes.

Oui, je crois à l'existence de Rome, que je n'ai jamais vue, d'une manière aussi ferme que je crois à l'égalité des quatre côtés qui composent un carré. Qu'on énonce devant vous cette proposition : *Il existe en Italie une ville qu'on appelle Rome*, ou bien cette autre : *Dans un carré, les quatre côtés sont égaux*, n'éprouverez-vous pas la même impression irrésistible de vérité? S'élevera-t-il dans votre esprit aucun nuage à ce sujet? Si vous hésitiez, ne croiriez-vous pas résister à l'évidence, au cri le plus impérieux de votre conscience, encore que vous n'ayez pas vu Rome de vos yeux? C'est là pourtant une chose de fait, qui n'est pas soumise aux calculs, aux procédés géométriques. Ce que je dis de Rome, je le dirai de Constantinople, de Philadelphie, de Pekin; je le dirai de l'existence de François I[er], de Clovis, de Théodose, de Marc-Aurèle, de César; je le dirai de faits plus particuliers encore, des batailles de Fontenoy, d'Ivry, de Pavie, de Pharsale, d'Actium. Qui ne croiroit renoncer au sens commun en refusant d'ajouter foi à tous ces faits? Écoutez ce que dit à ce sujet un des plus beaux génies qui aient honoré la magistrature française. « Je sens, a dit d'Aguesseau, dans ses *Méditations » métaphysiques* (1), qu'il y a des faits qui ne me » sont connus que par le témoignage des hommes, » dont il m'est aussi peu possible de douter que des » vérités les plus évidentes, comme celles de la géo» métrie. Puis-je douter, par exemple, de l'exis-

(1) IV[e] Médit. tom. II, pag. 144.

» tence de Rome où je n'ai jamais été?.... Puis-je
» seulement soupçonner que l'historien me trompe
» ou qu'il est lui-même trompé, quand il m'as-
» sure qu'Auguste a été le premier des empereurs
» romains, que Christophe Colomb a fait la dé-
» couverte de ce qu'on appelle le Nouveau-Monde?
» Si les vérités de la géométrie sont plus lumi-
» neuses, parce que j'en découvre le principe,
» celles-ci ont l'avantage d'être à la portée du com-
» mun des hommes, et de faire dans leur ame une
» impression plus profonde et plus durable. On dis-
» pute tous les jours sur les méthodes géométri-
» ques, on dispute sur l'évidence même; mais on
» ne s'est jamais avisé de disputer sur l'existence
» de Rome : et, s'il s'est trouvé quelquefois des
» hommes qui ont révoqué en doute les faits de
» cette nature, on les a regardés comme des fous,
» ou du moins comme des sophistes méprisables
» qui abusoient de la subtilité de leur esprit. »

Voilà donc, Messieurs, comme le raisonnement, les sens, le témoignage, ou séparés ou réunis, peuvent être pour nous le fondement de divers genres de connoissances. Il ne s'agit pas de rendre l'homme infaillible, pas plus que de le rendre impeccable; la possession de la vérité en tout n'est pas plus faite pour ce monde que la perfection dans la vertu. Si l'homme est intelligent, il est libre aussi; et dans la recherche de la vérité comme dans sa conduite, il peut faire un bon ou un mauvais usage de son libre arbitre. Vainement il auroit en main des instrumens sûrs de vérité, s'il refusoit de s'en servir, si

la passion, si l'orgueil en dirigeoient l'emploi. Ce seroit une grande et funeste illusion de croire que tout est fait pour le triomphe de la vérité, parce qu'on a éclairé l'esprit : il faut bien comprendre que les plus grands ennemis de la vérité, ce sont nos passions : il y aura donc des erreurs, comme il y aura des vices, tant qu'il y aura des hommes. Mais enfin les hommes ne savent-ils rien, parce qu'ils ne savent pas tout? N'y a-t-il point de vérité, parce qu'il y a beaucoup d'erreurs? C'est comme si l'on disoit qu'il n'y a point de vertu, parce que la terre est souillée de beaucoup de vices, ou que la lumière n'est rien, parce que nous sommes souvent dans les ténèbres. Voulons-nous rester dans ce juste tempérament où se trouve la sagesse? disons avec un de nos anciens apologistes, qui fut un des plus beaux esprits de son siècle, disons avec Lactance : « Parmi les philosophes, les uns ont prétendu qu'on » pouvoit savoir tout, ce sont des insensés : les » autres, que l'on ne pouvoit rien savoir, ceux-là » n'étoient pas plus sages; les premiers ont trop » donné à l'homme; les seconds lui ont donné trop » peu : les uns et les autres se sont jetés dans l'excès. » Où est donc la sagesse? Elle consiste à ne pas » croire que vous sachiez tout, ce qui n'appartient » qu'à Dieu, et à ne pas prétendre que vous ne sa- » vez rien, ce qui est le propre de la brute : entre » ces deux extrémités, il y a un milieu qui con- » vient à l'homme, c'est une science mêlée de té- » nèbres et comme tempérée par l'ignorance. »

SUR LES CAUSES

DE NOS ERREURS.

Le premier besoin comme le premier bien de l'homme, c'est la vérité; oui, vérité dans la religion, qui, en nous donnant des idées hautes et pures de la Divinité, nous apprend à lui rendre des hommages dignes d'elle; vérité dans la morale, qui trace leurs devoirs à toutes les conditions sans rigorisme comme sans mollesse; vérité dans la politique, qui, en rendant l'autorité plus juste et les sujets plus soumis, sauve les gouvernemens des passions de la multitude, et la multitude de la tyrannie des gouvernemens; vérité dans les tribunaux, qui fait pâlir le vice, rassure l'innocence, et amène le triomphe de la justice; vérité dans l'éducation, qui, mettant en accord les doctrines et la conduite, fait que les instituteurs ne sont pas moins les modèles que les maîtres de l'enfance et de la jeunesse; vérité dans les lettres et les arts, qui les préserve de la contagion du mauvais goût, des faux ornemens comme des fausses pensées; vérité dans le commerce de la vie, qui, en bannissant la fraude et l'imposture, fait la sûreté com-

mune; vérité en tout, vérité avant tout : voilà au fond ce que cherche, par les désirs secrets de son cœur, le genre humain tout entier : tant les peuples ont compris que la vérité est utile, et que le mensonge est nuisible!

Et en effet, lorsque les véritables doctrines sont universellement enseignées, qu'elles ont pénétré dans les cœurs, qu'elles animent toutes les classes de la société, si elles n'arrêtent pas tous les désordres, elles auront du moins l'avantage d'en arrêter un grand nombre; elles seront fécondes en sentimens généreux, en actions vertueuses, et l'on comprendra que la vérité est pour le corps social un principe de vie. Que si, au contraire, l'erreur sur des choses capitales vient à dominer dans les esprits, surtout dans ceux qui sont appelés à servir de guides et de modèles, elle les égarera, les jettera dans de fausses routes, et, en corrompant les pensées, les sentimens et les actions, elle deviendra un principe de dissolution et de mort.

Depuis un siècle surtout, quel choc d'opinions opposées parmi nous! que de systèmes renversés par d'autres systèmes! que de paradoxes révoltans! Et l'histoire religieuse, politique et littéraire de la France, qu'est-elle autre chose, depuis cent ans, que l'histoire du combat de toutes les erreurs contre toutes les vérités? combat soutenu d'abord par la plume et plus tard par le glaive, et dont l'issue fut pour un temps la destruction apparente de la religion et de la monarchie. Ce qu'il faut bien remarquer, c'est que tous les combattans, le

sectaire comme l'orthodoxe, le sophiste comme le philosophe, l'impie comme le chrétien, le démagogue comme le défenseur du trône, tous faisoient profession de marcher sous les drapeaux de la vérité; et ceux qui étoient armés contre elle se seroient regardés comme vaincus, s'ils eussent reconnu qu'ils étoient enrôlés sous les bannières du mensonge.

Mais comment se fait-il qu'avec cet amour secret de la vérité, qui est dans le cœur de tous, l'erreur soit si répandue, et qu'elle égare si souvent le savant même comme le peuple? Ne seroit-il pas possible de remonter aux causes de nos erreurs, de bien les connoître pour se dérober à leur influence? En signalant les écueils contre lesquels va se briser la raison humaine, on ne préviendroit pas sans doute tous les naufrages; mais peut-être on lui en épargneroit beaucoup: c'est dans cette pensée et cette espérance que j'ai conçu le dessein de vous entretenir aujourd'hui des causes ordinaires de nos erreurs.

Ces causes sont la foiblesse de la raison, l'ignorance, le demi-savoir, la science même, la fausse application des divers principes de vérité, la préoccupation, l'excessive curiosité, les passions.

Je dis d'abord la foiblesse de la raison. Placé, pour ainsi dire, entre l'être et le néant, l'homme, par ses facultés, présente bien des traits de ressemblance avec son divin auteur; mais en même temps il se ressent des imperfections et de la misère de tout ce qui est créé. Il est intelligent, mais son

intelligence est bornée; s'il n'est pas dans l'impuissance absolue de saisir toute vérité, il ne lui est pas donné de tout voir et de tout connoître; en vain son orgueil murmure contre les limites de sa raison, il ne sauroit les renverser, aussi incapable de se donner une intelligence infinie que de se donner un corps immortel; et, s'il est fini, est-il étrange qu'il soit faillible? Aussi est-il des erreurs qui sont une suite naturelle de l'infirmité de notre esprit; l'aveu que nous en faisons doit, non pas nous jeter dans un lâche découragement, mais nous inspirer une juste défiance de nous-mêmes.

Oui, Messieurs, vous supposeriez réunis dans la même personne l'esprit le plus pénétrant, le cœur le plus droit, le savoir le plus vaste, vous n'auriez jamais qu'un homme, un être dont les facultés sont limitées : il a bien le pouvoir de rapprocher les objets, de les comparer, de les apprécier, pour éviter l'erreur dans ses jugemens; mais ce pouvoir, qui fait sa noble prérogative, décèle en même temps sa foiblesse. Si vous en exceptez certaines vérités premières qui brillent à l'esprit de leur lumière propre, comme le soleil brille aux yeux de l'éclat de ses rayons, l'homme ne voit pas les objets d'une simple et pleine vue : dans la plupart de ses connoissances, ce n'est que par des rapprochemens multipliés, par des efforts pénibles, par de longs circuits de raisonnemens, qu'il arrive enfin à la vérité : or, dans ce travail, il suffit de quelque inattention, d'un moment d'oubli et de sommeil de sa raison, pour que l'erreur se glisse

comme à son insu dans les résultats. Non, le génie, la bonne foi, ne suffisent pas pour garantir toujours de l'illusion; il n'est pas plus donné à l'homme de se mettre à l'abri de toute erreur que de vivre exempt de toute faute. Quel est le savant critique, si exact, si attentif qu'il ait été, qui ne se soit trompé quelquefois dans les détails de ses récits historiques? Quel est le magistrat, fût-il le plus éclairé, le plus consciencieux, qui, parvenu au terme d'une honorable carrière, puisse se répondre d'avoir toujours prononcé suivant la rigoureuse équité? En tout, l'homme est condamné à payer tribut à la foiblesse de sa nature : c'est un mal qu'on ne sauroit guérir entièrement; le seul remède qu'on puisse y apporter, c'est de travailler à s'éclairer tous les jours davantage sur les choses qu'on est obligé de savoir, à fortifier sa raison par la réflexion et l'expérience, à se mettre en garde contre toute illusion. Disons au reste, pour la consolation de la foible humanité, que les erreurs vraiment involontaires ne sont pas criminelles aux yeux de la souveraine justice.

Non-seulement l'esprit est borné dans les choses qu'il connoît, et sujet à s'en former des idées inexactes, incomplètes, fausses; mais combien n'en est-il pas qu'il ignore entièrement! La science est comme un champ immense que le ciel livre à nos soins et à nos travaux; dans quelques-unes de ses parties, il donne des fruits sans culture; dans la plupart, l'homme ne le féconde qu'à la sueur de son front, et jamais un seul homme ne pourra

le [illegible]

[illegible]

il [illegible]

[illegible]

les [illegible]

[illegible]

étude [illegible]

peut être [illegible]

tion : il [illegible]

de ce qu'il [illegible]

même superstitieusement [illegible]

beaux esprits qui [illegible]

de juger, et qui [illegible]

Les hommes [illegible]

un grand [illegible]

sciences, un [illegible]

la connoissance [illegible]

s'élancer au-delà de sa sphère [illegible]

est-il étonnant qu'il [illegible]

que de ce qu'il [illegible]

suspendre son jugement [illegible]

nes, et le plus [illegible]

disparoîtront. [illegible]

de nos erreurs ; [illegible]

Rien de plus [illegible]

esprits qui [illegible]

[illegible]

profondément [illegible]

et plus [illegible]

vroient être plus réservés et plus [illegible]

plus incurables [illegible]

Comment ne pas croire que le jour n'est pas la nuit, qu'il y a du mouvement dans la nature? Ici, le doute m'est impossible; j'aurois honte de moi-même, si je me surprenois à hésiter; et dussent tous les Zénons anciens et modernes m'embarrasser par des subtilités contre le mouvement, auxquelles je ne serois pas en état de répondre, je me croirois le plus insensé des hommes de nier le mouvement; je marcherois, et je dirois : Donc le mouvement est possible.

Venons au témoignage. Nous savons que plus d'une fois des témoignages suspects ont passé pour irrécusables; qu'en matière de faits historiques l'imposture d'un côté, la crédulité de l'autre, ont pu accréditer des récits mensongers : mais nous savons aussi qu'il est des règles d'une saine critique pour la discussion des témoignages, et souvent telle est leur autorité, qu'il est impossible de la récuser. Sans développer ici cette matière, ce qui exige un discours à part, j'en appelle en ce moment à votre conscience : je vous le demande, Messieurs, s'il venoit à l'esprit d'un sophiste de vous débiter qu'Alexandre le Grand est un héros fabuleux; que Charlemagne n'a jamais vécu que dans l'imagination de nos romanciers, ou que la ville de Rome n'existe que sur les cartes géographiques : ce ridicule personnage trouveroit-il un seul partisan en Europe? ébranleroit-il la croyance universelle sur ces faits? ou plutôt ne passeroit-il pas pour un insensé? Et pourtant, ces faits, nous ne les connoissons que par le témoignage des hommes.

Oui, je crois à l'existence de Rome, que je n'ai jamais vue, d'une manière aussi ferme que je crois à l'égalité des quatre côtés qui composent un carré. Qu'on énonce devant vous cette proposition : *Il existe en Italie une ville qu'on appelle Rome*, ou bien cette autre : *Dans un carré, les quatre côtés sont égaux*, n'éprouverez-vous pas la même impression irrésistible de vérité? S'élevera-t-il dans votre esprit aucun nuage à ce sujet? Si vous hésitiez, ne croiriez-vous pas résister à l'évidence, au cri le plus impérieux de votre conscience, encore que vous n'ayez pas vu Rome de vos yeux? C'est là pourtant une chose de fait, qui n'est pas soumise aux calculs, aux procédés géométriques. Ce que je dis de Rome, je le dirai de Constantinople, de Philadelphie, de Pekin; je le dirai de l'existence de François Ier, de Clovis, de Théodose, de Marc-Aurèle, de César; je le dirai de faits plus particuliers encore, des batailles de Fontenoy, d'Ivry, de Pavie, de Pharsale, d'Actium. Qui ne croiroit renoncer au sens commun en refusant d'ajouter foi à tous ces faits? Écoutez ce que dit à ce sujet un des plus beaux génies qui aient honoré la magistrature française. « Je sens, a dit d'Aguesseau, dans ses *Méditations* » *métaphysiques* (1), qu'il y a des faits qui ne me » sont connus que par le témoignage des hommes, » dont il m'est aussi peu possible de douter que des » vérités les plus évidentes, comme celles de la géo- » métrie. Puis-je douter, par exemple, de l'exis-

(1) IVe Médit. tom. II, pag. 144.

dits n'être que de foibles critiques, et donner dans de puériles erreurs : leur jugement n'étoit pas à la mesure de leur mémoire; engagés dans les détours d'un dédale sans fin, ils n'avoient pas le fil conducteur pour les diriger. C'est par là qu'on explique comment le fameux Père Hardouin, un des hommes les plus savans qui aient jamais existé, a donné dans des écarts qui n'ont excité que la risée et la pitié; en cela imité, surpassé même par quelques érudits de nos jours qui, au sujet du divin fondateur du christianisme, sont tombés dans des égaremens plus ridicules encore, et malheureusement bien plus funestes.

Je viens à une cinquième cause de nos erreurs, la fausse application des principes de vérité. L'esprit humain s'exerce sur divers genres de connoissances; le monde intellectuel et physique est de son domaine; partout il cherche la vérité, et il ne croit la posséder que lorsqu'il se sent éclairé d'une lumière si pénétrante, si vive, qu'il lui est impossible de s'en défendre : c'est dans cette conviction intime et profonde de l'esprit, que je trouve pour lui la certitude. Mais il faut bien le remarquer, chaque genre de connoissances a son genre particulier de preuves; je m'explique. Qu'un enfant doive aimer sa mère, qu'il existe en Italie une ville appelée Rome, que dans le cercle la circonférence soit le triple du diamètre, ce sont là trois choses également certaines pour nous. Dire qu'il est *certain* que la circonférence égale trois fois le diamètre, mais qu'il est seulement *vraisemblable*

[illegible]

pas par les [illegible]

[illegible] remarque [illegible]

principes [illegible]

choses plus [illegible]

plutôt [illegible]

de traiter [illegible]

algébrique [illegible]

de sentiment [illegible]

[illegible]

science, celle des principes ou la métaphysique. C'est par des vérités antérieures, dont le sentiment est dans tous les esprits, qu'on arrive aux vérités géométriques; la certitude de celles-ci suppose la certitude de celles-là : et voilà pourquoi ceux qui ont pu dire qu'il n'y avoit de certain que les mathématiques n'ont su ce qu'ils disoient.

Nous voici à la sixième cause de nos erreurs, la préoccupation. Il est des personnes tellement dominées par certaines idées qui leur sont propres, et qui, à leurs yeux, sont une découverte, qu'elles deviennent comme inaccessibles à tout autre genre de pensées : leurs facultés en sont absorbées; on diroit qu'il ne leur reste, pour toute autre chose, ni intelligence, ni sentiment; c'est une espèce de fascination d'esprit. Leur arrive-t-il de s'occuper de matières autres que celles qui sont l'objet exclusif de leurs affections, elles sont distraites, inappliquées, incapables de saisir certains rapports plus cachés, certaines nuances plus délicates, qu'il importe toutefois d'apercevoir : de là résultent des notions imparfaites, source de faux jugemens. A cette préoccupation se lie l'esprit de système; et jusqu'où ne peut-il pas égarer la raison! Dans la recherche des causes secondes qui régissent le monde physique et moral, le savant aime à se faire des théories générales; il lui arrive de s'en créer une avant d'avoir réuni un assez grand nombre d'observations bien constatées; il s'y attache, il y place sa gloire, il en devient infatué : dans cette disposition d'esprit, il ne voit que ce qui le

favorise. [illegible] traire. [illegible] [illegible] devenir [illegible] [illegible] [illegible] pour son histoire.

Il faut bien se remarquer [illegible] qui fixent les regards [illegible] [illegible] puisse connaître [illegible] toutes avec une sérieuse attention [illegible] ensemble que dépend le jugement que l'on [illegible] porter.

Dans les choses humaines [illegible] les formes de gouvernement, [illegible] lois, les affaires de la vie [illegible] n'ait ses avantages [illegible] véniens : celui qui [illegible] s'expose à prendre le parti [illegible] ne voit que les inconvénients [illegible] être le parti le plus [illegible] sage pour bien choisir [illegible] l'équité et les inconvénients [illegible] se laisser ni intimider par les premiers [illegible] par les seconds ; et c'est alors qu'il [illegible] der avec quelque sécurité.

Donnons quelques exemples de ces diverses pré-occupations d'esprit. Un publiciste aussi remarquable

l'influence des climats sur le tempérament, les organes, les habitudes physiques, et par là même sur le caractère, les mœurs et les lois; frappé de cette idée, il cherche à l'approfondir, il finit par l'ériger en système: dans ses préoccupations, il ne voit pas ou ne veut pas voir jusqu'à quel point la religion, l'éducation, la politique, le commerce, la conquête, peuvent modifier, altérer, effacer ces dispositions premières; et il voudra tout expliquer, les vertus comme les vices des peuples, par les climats : le voilà tombé dans un excès; et une chose qui, renfermée dans de justes bornes, étoit une vérité, poussée trop loin, n'est plus qu'un paradoxe.

Ce moraliste n'envisage que la lettre et la rigueur de la loi; il voit les choses dans la spéculation, jamais dans la pratique; il n'a aucun égard à la fragilité humaine; il ne tient aucun compte des circonstances d'âge, de tempérament, de surprise, qui, dans l'application, peuvent tempérer la règle : le voilà dans un rigorisme qui, en décourageant le coupable, sera plus funeste peut-être que le relâchement.

D'où viennent tant d'étranges opinions sur le règne de Louis XIV, le plus beau de la monarchie, et qui égale, s'il ne les surpasse, les plus beaux âges de l'esprit humain? C'est toujours de la même cause. Après les troubles d'une orageuse minorité, Louis enfin est roi, et il ne cessera plus de l'être jusqu'au tombeau. Quelle suite de merveilles présente son règne! Pour le bien de ses peu-

ples, il protège la religion, perfectionne les lois, règle les principales branches de l'administration publique par des ordonnances qu'on admire encore, fait fleurir les sciences, les lettres et les arts, étend le commerce, maintient en tout lieu la justice, l'ordre et la paix; c'est sous ce règne que brillent ce que la France compte d'orateurs, de poètes, de savans, de philosophes, de magistrats, de capitaines, de pontifes plus illustres. Louis ajoute six provinces à son royaume, couvre ses frontières de places fortes, établit son petit-fils sur le trône d'Espagne, soutient dans sa vieillesse, avec une magnanimité rare, les efforts de l'Europe conjurée. Par ce prince, la gloire du nom français est portée jusqu'aux extrémités du monde, et la France exerce sur l'Europe une espèce de suprématie d'esprit et de talent, qui, après un siècle et tant de désastres, se fait sentir encore. Quel règne! quels titres à l'admiration publique! Ils n'ont pas été méconnus ces titres par des hommes dont l'hommage n'est pas suspect, mais qui avoient eux-mêmes trop de talent pour insulter au siècle du génie; je veux parler de Montesquieu, de Voltaire et de Frédéric. Mais aujourd'hui que fait un esprit préoccupé de nos idées modernes? Il fait un crime à Louis XIV de n'avoir pas régné d'après des formes et des vues qui n'étoient pas celles de son temps. Quelques écarts de politique, quelques erreurs d'ambition, des fautes personnelles qu'il a eu le courage de se reprocher lui-même, voilà ce que l'on considère uniquement, et ce qui

donne lieu aux plus violentes déclamations. Eh! Messieurs, il n'est pas de simple particulier qui, dans la conduite de ses affaires domestiques, ne fasse quelque faute; et l'on voudroit qu'il n'y eût pas une seule tache dans un règne de soixante ans de gloire et de prospérité! Où est ici la justice? et que peuvent au reste contre lui les clameurs de la médiocrité? Les vains détracteurs passent, et la gloire reste. Louis a donné son nom à son siècle pour jamais, et la postérité ne cessera de dire, *le siècle de Louis XIV*, comme, après deux mille ans, elle dit encore, *le siècle d'Auguste*. Je me sens heureux d'avoir eu cette occasion solennelle de venger la mémoire de Louis XIV, et je vois, à la manière dont mes paroles viennent d'être accueillies, que vos cœurs sont français comme le mien.

En septième lieu, Messieurs, je dois vous prémunir contre l'esprit de curiosité. Un très-grand défaut dans le raisonnement, c'est de le pousser trop loin. La marque d'un bon esprit est de savoir s'arrêter, et de mettre un frein à cette curiosité superbe, qui voudroit s'élancer au-delà des bornes. Avide de savoir, l'esprit s'irrite contre les obstacles opposés à sa foiblesse; il veut les franchir; et, si quelquefois son audace est heureuse, souvent aussi il se précipite dans les régions du mensonge. Sur la terre, il n'est pas donné à l'homme de jouir d'une lumière parfaite; nos connoissances sont mêlées de quelque obscurité. Quand l'esprit est frappé de preuves convaincantes et lumineuses, il doit s'en contenter, encore qu'il ne puisse pas tout voir

avec la même clarté, et il ne doit pas méconnoître la vérité, parce qu'elle est enveloppée de quelques nuages : une règle fondamentale du raisonnement, c'est de ne pas abandonner une proposition bien établie, pour quelques difficultés dont on ne verroit pas clairement la solution. La raison a son intempérance comme le cœur, et le sage se tient également en garde contre cette double sensualité. Des exemples vont rendre sensible ma pensée. Qu'il existe de la matière, un monde corporel hors de nous, c'est le cri du bon sens, et la foi de tout le genre humain; nous sommes entraînés à le croire par un penchant irrésistible; et dire que cet univers pourroit bien n'être qu'une fantasmagorie perpétuelle est une opinion folle, contre laquelle réclamera toujours un sentiment plus fort que tous les sophismes. Cependant qu'est-il arrivé? Malebranche est venu, qui a dit que Dieu étoit assez puissant pour affecter nos ames, comme s'il y avoit réellement des corps, quand même il n'y en auroit pas, et pour nous faire éprouver sans eux les sensations que nous éprouvons par eux; et il a conclu que l'existence de la matière n'étoit pas démontrée par la seule raison. Barcley, allant plus loin encore, a observé que les qualités les plus essentielles de la matière n'avoient rien de fixe; que l'étendue du même corps paroît tantôt plus grande et tantôt plus petite; qu'ainsi c'est une qualité qui existe uniquement dans notre esprit, comme les visions d'un songe, et il a décidé que la matière étoit impossible. Pourquoi ces doctes fo-

lies? Parce que ces deux métaphysiciens ont trop écouté la subtilité d'un esprit fécond en argumens, qu'ils se sont écartés de ce sens commun, qui n'est pas si commun; et, quittant ainsi le pays de la vérité, ils ont erré dans la région des chimères.

Autre exemple : la raison, le sentiment, la foi du genre humain, l'univers entier, tout nous parle d'une intelligence suprême. Mais quelle est sa manière d'être? quelle est sa nature? comment accorder ensemble les perfections divines? Ici on veut pénétrer l'impénétrable, comprendre l'incompréhensible, et l'on finit, à force de subtiliser, par étouffer le bon sens et par affecter de ne pas croire en Dieu. Je jouissois tranquillement des clartés du soleil; j'en bénissois les douces influences, lorsque tout à coup je m'obstine à regarder fixement son disque étincelant; mes yeux sont trop foibles pour en soutenir l'éclat, il m'offusque, il m'aveugle de ses rayons : alors, dans ma fureur impuissante, j'insulte à sa lumière; image de l'athée qui blasphème la haute majesté dont le poids immense accable sa foiblesse.

Mais voici, Messieurs, ce qu'il importe surtout de bien comprendre. En vain on m'avertit de me tenir en garde contre les illusions des sens et de l'imagination, contre l'abus des mots et les équivoques du langage; en vain j'aurai étudié tous les procédés de l'analyse et de la synthèse, appris à mettre de l'ordre et de l'enchaînement dans mes idées, à lier les conséquences aux principes, et à démêler les vices qui se glissent dans le raisonne-

ment; en vain j'aurai médité Aristote, Descartes, Locke et Condillac : tout cela ne me servira de rien, si, égaré par les passions, je les mets à la place de la raison : elles ont une logique insidieuse, qui rend inutiles toutes les règles de la logique ordinaire. Le dernier siècle a été l'époque de l'analyse, et n'en a pas moins été l'époque des plus monstrueuses erreurs; c'est que la vérité, pour être sentie, ne demande pas moins de droiture dans le cœur que de lumières dans l'esprit : et à quoi servent les lumières sans la bonne foi? On a dit que l'orateur est un homme de bien qui possède le talent de la parole, et l'on peut dire que le logicien est un homme de bien qui possède le talent de raisonner avec justesse. Oui, les passions sont comme un nuage qui obscurcit l'intelligence, et qui se place entre la raison et la vérité; elles troublent et agitent l'ame, lui font perdre cette attention soutenue, cette impartialité sévère, cette rectitude inflexible, qui écarte l'illusion et l'erreur. La cupidité, l'orgueil, la volupté, voilà la triple source de la plupart des travers et des faux jugemens des hommes dans les choses les plus importantes de la vie.

Je dis la cupidité. De toutes les passions, c'est la plus aveugle, la plus féconde en opinions erronées comme en actions injustes; j'en appelle à l'expérience. Je suppose que nous soyons interrogés, consultés sur une affaire à laquelle nous sommes étrangers, et qui ne touche aucunement à nos intérêts : nous verrons les choses comme elles sont,

sans préjugé, sans passion, et l'avis que nous émettrons, s'il n'est pas infaillible, sera du moins inspiré par l'amour sincère de la vérité. Mais s'agit-il d'une chose qui nous intéresse? nous sommes portés naturellement à faire pencher la balance en notre faveur; nous devenons ingénieux à trouver des prétextes que notre imagination nous présente comme des raisons : de là cette maxime devenue populaire, que nul ne doit être juge dans sa propre cause. En cette matière, nous voyons aisément des réalités dans de simples apparences, et nous finissons par nous endormir dans des illusions qui seroient de bonne foi, si elles avoient une source plus pure que l'intérêt personnel.

Et pourquoi toutes ces querelles dont retentissent les tribunaux? pourquoi tant de procès intentés par la mauvaise foi, ou soutenus par elle? Je sais bien qu'il est des questions délicates sur lesquelles les plus doctes et les plus intègres peuvent être partagés; mais, si la cupidité ne mettoit pas un bandeau sur les yeux des parties intéressées, avouons que l'on verroit disparoître la plupart des différends qui déchirent ou ruinent les familles. En vain dans une discussion exacte, solide, lumineuse, vous établissez le bon droit; tout le monde sera convaincu, excepté celui que vous combattrez : pour lui l'évidence a perdu ses clartés; l'intérêt est comme un miroir trompeur, qui grossit nos droits à nos yeux, et rapetisse ceux de os semblables. L'homme s'identifie en quelque rte avec ce qu'il possède, il croit exister dans les

objets dont il jouit; ce n'est que par une sorte de déchirement qu'il peut s'en séparer; il se fait mille prétextes pour les retenir : et voilà comme l'intérêt fausse, en quelque sorte, cette règle d'équité et de vérité que nous tenons de la nature.

Un autre ennemi bien dangereux de la vérité, c'est l'orgueil : l'homme s'aime naturellement lui-même; sentiment légitime ou plutôt nécessaire, mais qui dégénère aisément en excès : de là cette tendresse aveugle pour les opinions et les productions de son esprit; ces illusions qui nous font voir des beautés là où tout le monde voit des défauts, et des traits de haine et d'envie dans les réflexions de la censure la plus douce et la plus raisonnable. Par orgueil, on veut dominer les esprits, et leur commander ses pensées; on méprise les lumières d'autrui, l'autorité des sages et de l'expérience, et l'on aime mieux s'égarer en marchant seul que de suivre les routes tracées par la sagesse; par orgueil, on veut, avant tout, se faire un nom et se distinguer de la foule; on est moins touché de l'amour de la vérité que de celui de la renommée, et de brillans mensonges deviennent chers, du moment qu'ils peuvent conduire à la célébrité. C'est l'orgueil qui invente les paradoxes, qui les propage et les défend avec une indomptable opiniâtreté; c'est de là qu'est venu l'esprit de secte et de parti qui a si souvent rempli le monde de dissensions et de querelles sanglantes. Dans l'origine, ce n'est quelquefois qu'une opinion hasardée, un écart téméraire; si la vérité n'est pas vengée, le

novateur en triomphe, et son audace s'accroît par le succès : trouve-t-elle des défenseurs? l'audace s'irrite par les obstacles; on craint d'avouer ses torts, on s'obstine dans le mal, et l'on prend pour force d'esprit ce qui n'est que foiblesse : une erreur amène une autre erreur; un abîme entraîne un autre abîme, comme parlent les livres saints; ce qui n'étoit d'abord qu'un point obscur dans le ciel est devenu un nuage sombre qui recèle des foudres et des tempêtes. N'espérez pas ramener ces esprits audacieux par les maximes d'une raison saine et modérée, les faire plier sous le poids de l'autorité, les contenir par la crainte de tout bouleverser dans le monde religieux et politique; vous ne gagnerez rien sur leur orgueil intraitable : pour un Fénelon docile, on trouve cent rebelles. Oui, il est des esprits possédés d'un orgueil satanique, qui mettroient le monde en feu pour faire prévaloir leurs opinions. Leibniz nous dit quelque part qu'il en a connu de ce caractère; et ce qu'il avoit pressenti, nous l'avons éprouvé.

Enfin, Messieurs, je dois vous découvrir une dernière source des égaremens du cœur, et par là même de l'esprit. Il est une passion douce en apparence et cruelle en réalité, qui s'insinue dans l'ame par tous les sens et la flatte pour la tyranniser, qui enivre ses adorateurs sans les satisfaire, et fait payer par de longues amertumes les courts plaisirs qu'elle donne; une passion que l'on célèbre sur les théâtres comme dans les romans, qui entre dans les poèmes les plus sérieux comme les

plus légers, que le marbre et la toile reproduisent sans cesse; qui, pour séduire, prend toutes les formes, se montrant quelquefois sous les dehors les plus effrontés, et quelquefois aussi se parant du voile même de la modestie : je veux parler de ce penchant si vif pour tout ce qui flatte le corps, de l'amour des plaisirs sensuels, de la volupté. Tel est son empire, que le plus beau triomphe de l'Evangile, c'est d'abattre ses autels; que par elle surtout l'idolâtrie règne encore dans les mœurs, et que les hommes consentiroient peut-être à voir briser le reste de leurs idoles, si on leur permettoit de brûler de l'encens en son honneur. Trop souvent elle est l'écueil de notre ministère; si nous nous élevons contre elle, la jeunesse paroît ne pas nous entendre; ici nos paroles lui semblent d'une rudesse barbare. Mais faut-il pour cela cesser de la combattre, d'en montrer les dangers, et de la signaler comme une cause de nos erreurs?

Les païens eux-mêmes en avoient déploré les suites funestes; témoin Cicéron, qui, répondant au reproche qu'on pouvoit faire à la vieillesse d'être inhabile aux plaisirs, s'écrie (1) : « O heu-
» reux privilège de notre âge, de nous affranchir
» de ce qu'il y a de plus vicieux dans la jeunesse!
» Écoutez donc, ô bons jeunes gens, un ancien
» discours d'Architas de Tarente, l'un des premiers
» et des plus grands personnages de son temps.
» Il n'y a pas dans la nature, disoit-il, de passion

(1) *De Senect.* cap. XII.

» plus funeste à l'homme que la volupté du corps;
» il n'est aucun plaisir où il se porte avec plus
» d'impétuosité et de frénésie : de là les trahisons,
» le renversement des États, les intelligences cri-
» minelles avec l'ennemi; point de forfait auquel
» ne pousse cette funeste passion : ennemie de la
» raison, elle corrompt le jugement, offusque les
» yeux de l'esprit, et ne peut s'allier avec la vertu. »

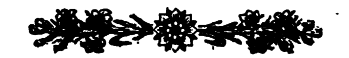
Et comment une passion, qui met ainsi le désordre dans toutes les facultés de l'ame, ne seroit-elle pas un grand obstacle à la connoissance de la vérité, n'empêcheroit-elle pas de la goûter, d'en avouer hautement les sévères maximes? Dans l'ivresse, dans le tumulte des plaisirs, la voix de la sagesse ne se fait guère entendre; l'imagination du voluptueux colore, embellit ce qu'il y a de plus criminel; et bientôt tout se dénature, tout change de nom : le libertinage s'appelle un penchant, le discours licencieux un badinage, la persévérance dans une passion folle une héroïque fidélité; ce qui plaît au cœur est justifié par l'esprit; tout ce qu'il aime devient à ses yeux légitime et sacré, a dit saint Augustin : *Quodcumque placet, sanctum est.*

Je viens, Messieurs, de toucher bien des choses dans le cours de cette discussion; chacun aura pu s'appliquer ce qui lui convient : peut-être en est-il plus d'un parmi vous, qui en sortira disposé à revenir sur certaines opinions d'indépendance commode, dont il n'avoit pas bien démêlé jusqu'ici les causes secrètes, à être dans la suite plus attentif dans ses recherches, et moins précipité dans ses

jugemens : c'est peut-être à ce discours que la Providence, qui cache ses voies mystérieuses sous le voile des moyens humains, attendoit ce jeune homme dont l'ame se débat entre la vérité qui l'éclaire et le plaisir qui l'attire. Augustin n'avoit que dix-neuf ans, lorsqu'il lut pour la première fois un ouvrage de Cicéron que nous n'avons plus, et qui avoit pour titre *Hortensius;* c'étoit une exhortation à la sagesse. Il nous apprend (1) que cette lecture changea ses affections, lui inspira d'autres pensées, et lui donna un désir ardent de connoître cette sagesse immortelle; ce fut là comme un germe déposé dans un cœur plein de droiture, et qui, développé par un secours divin, devoit produire un jour des fruits si précieux et si abondans. Pourquoi la vérité n'auroit-elle pas sur vous le même empire? Elle est ancienne sans avoir vieilli; elle est éternelle comme Dieu même qui en est la source. Si elle brille devant vous, ne détournez pas vos regards; si elle vous cherche, ne la fuyez pas; c'est pour votre bonheur qu'elle veut triompher de vous : la honte est de lui résister; la gloire, c'est d'être vaincu par elle. Des maîtres habiles vous dirigeront dans la carrière des lettres et des sciences, et je crois qu'en cette matière votre ardeur pour connoître la vérité ne se ralentira pas; mais dans les choses morales et religieuses, celles qui sont le vrai fondement de toutes les vertus, aurez-vous la même ardeur pour

(1) *Conf.* lib. III, c. IV.

la vérité? Notre devoir, c'est de la dire; le vôtre, c'est de l'entendre. Il est écrit que *les lèvres du prêtre seront les dépositaires de la science, et qu'on cherchera dans ses discours la règle et la loi* : malheur à moi, si je lui prêtois des rigueurs qu'elle n'a pas; mais aussi loin de moi toute molle condescendance, qui me feroit dissimuler ses droits et sa sévérité! Il est aisé, Messieurs, d'aimer la vérité qui nous flatte, ou qui nous instruit sans nous imposer des devoirs; mais sachons l'aimer alors même qu'elle nous condamne et que nos penchans ne sont pas d'accord avec elle. Venez donc, Messieurs, nous entendre avec un amour sincère de la vérité, avec le désir de vous rendre à ses impressions, avec le courage de la suivre et de porter son joug, lors même qu'il paroît moins doux à la nature : venez ici avec ces heureuses dispositions de l'esprit et du cœur, et vous serez éclairés, et vous en deviendrez meilleurs, et nous aurons la consolation de sentir que cette chaire n'est pas appelée en vain la chaire de la vérité.



[illegible]

tion de [illegible]

ter [illegible]

le [illegible]

nom [illegible]

Dr [illegible]

[illegible]

I [illegible]

[illegible]

les temples, les sacrifices, les fêtes religieuses, les statues des dieux, les hymnes sacrés, les apothéoses, l'Elysée et le Ténare? Tout cela n'a-t-il pas une liaison manifeste avec le dogme de la Divinité? « Jetez les yeux sur la face de la terre, » disoit Plutarque (1), vous pourrez y trouver » des villes sans fortifications, sans lettres, sans » magistrature régulière; des peuples sans ha- » bitations distinctes, sans professions fixes, sans » propriété de biens, sans l'usage des monnoies, » et dans l'ignorance universelle des beaux arts; » mais vous ne trouverez nulle part une ville sans » connoissance de la Divinité. » On sait que Cicéron (2) et Sénèque (3) ont tenu le même langage.

Voilà des témoignages bien positifs de ce qu'il y a de plus grave et de plus savant dans l'antiquité. Que sont quelques passages obscurs, équivoques, de certains écrivains sur le prétendu athéisme de certains peuples dont le nom est à peine connu? Il faut le remarquer, Messieurs: un peuple, sans être coupable d'athéisme proprement dit, peut en paroître suspect, soit parce que, dans ses mœurs impies et féroces, il viole toutes les lois divines et humaines révérées des autres peuples, soit que, dans sa vie errante et son indépendance sauvage, il ne laisse pas apercevoir des traces bien marquées de culte et de religion pu-

(1) *Cont. Colot. Epicur.*
(2) Cicer. *Tuscul. Quæst.* lib. I, n. 13.
(3) Senec. *Epist.* 117.

blique; soit qu'il méprise le culte de quelque divinité chère à ses voisins; soit que, reconnoissant une divinité suprême, il ne l'adore pas, ou qu'il n'adore que des dieux subalternes, comme on l'a observé chez quelques peuples sauvages. Ainsi, dans les Juifs, si distingués du monde idolâtre par leur religion, Pline ne voyoit que d'insignes contempteurs des dieux (1). Ainsi, dans son discours pour Fonteius (2), Cicéron, entraîné par l'intérêt de sa cause, traite les Gaulois comme des impies, sans foi, sans probité; se plaît à rappeler leur expédition contre Delphes: et pourtant César, qui sans doute les connoissoit bien, nous les peint comme une nation extrêmement religieuse: *natio est omnis admodùm dedita religionibus* (3). Ainsi les premiers chrétiens, parce qu'ils avoient en horreur les dieux de l'Empire, étoient accusés d'être des sacrilèges et des athées. N'allons donc pas, sur quelques vagues allégations, accuser un peuple d'athéisme. Oui, la foi à la Divinité étoit si universelle chez les anciens, que Lucrèce félicite Epicure, son maître, d'avoir été le premier qui eût osé lutter contre le genre humain, et lever la tête au milieu des peuples, courbés, disoit-il, sous le joug de la superstition (4).

Ce n'est pas tout, Messieurs; encore que les an-

(1) *Gens contumeliâ numinum insignis.* Hist. natur. lib. XIII, cap. 4.

(2) *Pro Fonteio*, n. 20 et seq.

(3) *De Bell. Gall.* lib. VI, n. 16.

(4) *De Rerum nat.* lib. I, vers. 63 et seq.

novateur en triomphe, et son audace s'accroît par le succès : trouve-t-elle des défenseurs? l'audace s'irrite par les obstacles; on craint d'avouer ses torts, on s'obstine dans le mal, et l'on prend pour force d'esprit ce qui n'est que foiblesse : une erreur amène une autre erreur; un abîme entraîne un autre abîme, comme parlent les livres saints; ce qui n'étoit d'abord qu'un point obscur dans le ciel est devenu un nuage sombre qui recèle des foudres et des tempêtes. N'espérez pas ramener ces esprits audacieux par les maximes d'une raison saine et modérée, les faire plier sous le poids de l'autorité, les contenir par la crainte de tout bouleverser dans le monde religieux et politique; vous ne gagnerez rien sur leur orgueil intraitable : pour un Fénelon docile, on trouve cent rebelles. Oui, il est des esprits possédés d'un orgueil satanique, qui mettroient le monde en feu pour faire prévaloir leurs opinions. Leibniz nous dit quelque part qu'il en a connu de ce caractère; et ce qu'il avoit pressenti, nous l'avons éprouvé.

Enfin, Messieurs, je dois vous découvrir une dernière source des égaremens du cœur, et par là même de l'esprit. Il est une passion douce en apparence et cruelle en réalité, qui s'insinue dans l'ame par tous les sens et la flatte pour la tyranniser, qui enivre ses adorateurs sans les satisfaire, et fait payer par de longues amertumes les courts plaisirs qu'elle donne; une passion que l'on célèbre sur les théâtres comme dans les romans, qui entre dans les poèmes les plus sérieux comme les

plus légers, que le marbre et la toile reproduisent sans cesse; qui, pour séduire, prend toutes les formes, se montrant quelquefois sous les dehors les plus effrontés, et quelquefois aussi se parant du voile même de la modestie : je veux parler de ce penchant si vif pour tout ce qui flatte le corps, de l'amour des plaisirs sensuels, de la volupté. Tel est son empire, que le plus beau triomphe de l'Evangile, c'est d'abattre ses autels; que par elle surtout l'idolâtrie règne encore dans les mœurs, et que les hommes consentiroient peut-être à voir briser le reste de leurs idoles, si on leur permettoit de brûler de l'encens en son honneur. Trop souvent elle est l'écueil de notre ministère; si nous nous élevons contre elle, la jeunesse paroît ne pas nous entendre; ici nos paroles lui semblent d'une rudesse barbare. Mais faut-il pour cela cesser de la combattre, d'en montrer les dangers, et de la signaler comme une cause de nos erreurs?

Les païens eux-mêmes en avoient déploré les suites funestes; témoin Cicéron, qui, répondant au reproche qu'on pouvoit faire à la vieillesse d'être inhabile aux plaisirs, s'écrie (1) : « O heureux privilège de notre âge, de nous affranchir » de ce qu'il y a de plus vicieux dans la jeunesse! » Écoutez donc, ô bons jeunes gens, un ancien » discours d'Architas de Tarente, l'un des premiers » et des plus grands personnages de son temps. » Il n'y a pas dans la nature, disoit-il, de passion

(1) *De Senect.* cap. XII.

saint Augustin (1), l'opinion la plus commune parmi les savans païens, c'est que Dieu est l'ame du monde; idée trop grossière et dont il seroit facile d'abuser : mais par là ils entendoient l'être intelligent qui, par sa puissance, par les conseils de sa sagesse et de sa prévoyance, anime et gouverne le monde, comme l'ame gouverne le corps. Le plus docte des Romains, Varron, disoit que ceux-là ont bien compris la nature de Dieu, qui l'ont représenté comme une ame qui gouverne le monde par le mouvement et la raison (2). Certes, mettre crûment Sénèque et Cicéron au rang des athées, parce qu'ils n'auront pas été assez purs dans leur doctrine, assez exacts dans leur langage, seroit une manière de raisonner aussi absurde en logique qu'injuste envers ces illustres personnages.

Observons enfin que les poètes et les orateurs ont célébré la puissance de ce Dieu, régulateur suprême de cet univers et des choses humaines : c'est le langage d'Homère, d'Hésiode, d'Horace, de Virgile, d'Ovide, et de bien d'autres encore. On sait combien Homère s'est montré sublime, en faisant dire à Jupiter, parlant aux habitans de l'Olympe : « Attachez une chaîne d'or à la voûte » céleste, que tous les dieux et les déesses sus- » pendus à cette chaîne unissent leurs efforts; » jamais ils ne pourront entraîner vers la terre » le souverain Jupiter. Moi, j'enleverai, si je le

(1) *De Civitate Dei*, lib. IV, cap. 12.
(2) *Ibid.* cap. 31.

» veux, la chaîne et les dieux, et la terre et les » mers; j'attacherai ensuite la chaîne au sommet » de l'Olympe, et tout y demeurera suspendu : tant » mon pouvoir surpasse celui des hommes et des » dieux (1)! »

C'est assez, dans un discours de la nature des nôtres, pour faire voir que la connoissance du vrai Dieu, si elle étoit altérée, n'étoit pas éteinte dans l'esprit de ce que l'antiquité païenne a eu de plus savant et de plus habile : elle ne l'étoit pas même parmi le peuple. Le crime des idolâtres étoit de ne pas rendre au Dieu véritable un culte saint et pur, de prostituer les honneurs divins en les adressant à des génies malfaisans, à des divinités subalternes et mensongères, de s'imaginer que la pierre et le bois façonnés par le ciseau, qu'un animal, une plante, renfermoient quelque divinité cachée. Mais, du milieu de cet amas de superstitions et de la fange des vices, le peuple s'élevoit de temps en temps à l'idée de la suprême Majesté, d'un Dieu, je ne dis pas unique, mais supérieur à tous les autres dieux. Les apologistes de la religion en ont fait autrefois la remarque; je me borne à citer saint Cyprien. Dans son traité *de la Vanité des idoles*, il remarque que le vulgaire confesse quelquefois le vrai Dieu, lorsque, par un mouvement naturel, il s'écrie : O Dieu! Dieu le voit; je le recommande à Dieu : *ô Deus! Deus videt; Deo commendo*. Oui, souvent, en parlant de la Divinité, on excluoit la

(1) *Iliad.* lib. VIII.

pluralité, on la nommoit simplement Dieu; et c'est là ce que Tertullien, dans son Apologétique, appelle énergiquement le témoignage d'une ame naturellement chrétienne.

Des peuples de l'antiquité païenne passons aux peuples des âges modernes. Sans doute on ne contestera pas la croyance des nations européennes qui se sont formées, depuis quatorze cents ans, des débris de l'empire romain; on sait aussi que les peuples juifs, chrétiens, musulmans, idolâtres, répandus sur la surface du globe, sont religieux, et que toute religion porte sur un sentiment plus ou moins pur de la Divinité. Mais que dirons-nous des peuples découverts dans les trois derniers siècles? Jusqu'où n'a pas pénétré l'audace des navigateurs? Quels monts inaccessibles, quelles forêts profondes n'ont pas été visités par le zèle des missionnaires? Eh bien! sur quelle terre nouvelle ont abordé les Européens, où la connoissance de la Divinité ne se trouvât pas avant eux? Non, ce n'est pas Colomb qui l'a portée en Amérique, ni Magellan aux îles des Larrons.

Je sais bien que des voyageurs, trop hardis à prononcer sur ce qu'ils n'avoient eu ni le temps ni les moyens d'observer, avoient jeté des soupçons d'athéisme sur les habitans des îles Antilles, sur les Brésiliens, les Canadiens, les Hurons, les Souriquois, les Hottentots; nos sceptiques, nos athées en triomphoient. Bayle, Helvétius, aimoient à s'en prévaloir : triomphe ignominieux, comme je le dirai bientôt, ne fût-il pas imaginaire! Qu'est-il

arrivé? C'est que ces premières relations très-hasardées ont été formellement démenties par des relations subséquentes plus fidèles et plus circonstanciées; et si l'on n'aperçoit parmi ces peuples que des linéamens informes de religion, si leur croyance est très-grossière, du moins elle n'est plus un problème. Pour n'en citer ici qu'un exemple entre plusieurs autres, on avoit douté quelque temps de la religion des Otaïtiens; eh bien! Cook et après lui Vancouver ont reconnu leurs dogmes et leurs cérémonies religieuses.

Ainsi les athées n'ont pas la triste consolation d'avoir pu découvrir un seul peuple assez dénaturé pour être sans Dieu. Au reste, nous pourrions bien impunément leur abandonner ces hordes sauvages, qui n'ont d'humain que la figure; il seroit digne d'une telle cause d'avoir pour patrons les habitans des forêts, ce qu'il y a de plus abject et de plus dégradé dans notre espèce. Depuis quand faut-il juger des sentimens de l'homme d'après des êtres qui n'en ont conservé que le nom? Voudroit-on apprécier son intelligence par celle des insensés que la police renferme dans des lieux de sûreté? Et quand Buffon faisoit une si sublime peinture de l'homme, de la beauté de ses formes et de ses traits, avoit-on le droit de lui opposer les individus qui sont d'une conformation bizarre et difforme? Que si nous invoquons le témoignage des sauvages, c'est d'abord parce qu'il étoit contesté; c'est ensuite pour faire voir que la croyance d'un Dieu est si conforme à la nature raisonnable, qu'elle

a pénétré jusqu'au sein de la plus profonde ignorance et de la férocité même.

Nos impies d'Europe ont été chercher des alliés aux extrémités de l'Orient, à la Chine; ils ont avancé que les lettrés chinois étoient une société d'athées. Encore que cette autorité ne soit pas très-imposante, discutons un moment le fait. Que parmi les beaux esprits de Pékin il y en ait qui fassent profession d'athéisme, comme parmi ceux de notre Europe, cela peut être; mais que le corps des lettrés soit athée, je demande qu'on m'en cite des preuves irréfragables. Si quelques missionnaires en ont fait autant d'athées, ce n'est pas l'opinion qu'en ont eue le plus grand nombre de ceux qui se sont rendus très-habiles dans la langue chinoise, par une étude constante et par leur commerce avec les principaux lettrés. Voici ce que dit à ce sujet un très-savant missionnaire, le Père Parennin, dans une lettre à M. de Mairan, directeur de l'académie des sciences (1) : « Il m'a toujours paru que ceux » qui ont accusé les lettrés chinois d'athéisme n'ont » eu d'autre raison de l'assurer dans le public que » l'intérêt de la cause qu'ils avoient à soutenir..... » Je n'ai point vu encore de Chinois qui fût athée » dans la pratique.... Je puis ajouter que le nombre » est très-petit de ceux qui ont voulu paroître » athées; et si quelques-uns ont tâché, dans leurs » livres, d'expliquer tout physiquement, sans avoir

(1) De Pékin, sous la date du 11 août 1730. *Lettres édifiantes et curieuses*, édit. de 1781, tom. XXI, pag. 493.

» recours à un Être suprême, auteur de toutes » choses, ils se plaignent que leurs sentimens, loin » d'être suivis, sont abandonnés des lettrés. » Nous observerons, Messieurs, que ces lettrés offrent des sacrifices à ce qu'ils appellent l'esprit du ciel : or il seroit trop absurde d'adresser des vœux et des hommages au néant, à un être sans vie et sans intelligence ; et c'est là du moins une notion confuse de la Divinité.

Faut-il, en passant, dire un mot de certain *Dictionnaire des Athées*, et de ses *Supplémens*, dans lesquels se trouvent inscrits les plus beaux génies de tous les âges, à commencer par saint Augustin et à finir par Bossuet? Voulez-vous savoir, Messieurs, à quoi se réduisent ces rapsodies? Nous disons tous les jours que Dieu est partout, qu'il remplit de sa présence le ciel et la terre, que par lui tout vit et respire, qu'il est la lumière des esprits; nous parlons de sa parole féconde, de son bras qui lance le tonnerre, de ses regards qui font trembler la terre : mais ces expressions ne sont pour nous que des images dont nous aimons à revêtir les perfections divines. Nous sommes loin d'y attacher les idées grossières du spinosisme, de faire de la Divinité un être corporel, ayant les dimensions divisibles de la matière, et ne faisant qu'un avec cet univers physique : et voilà pourtant ce que supposent l'auteur du *Dictionnaire* et son continuateur. Ainsi ils inscriront sur leurs tablettes d'ignominie saint Jean l'évangéliste, parce qu'il dit que Dieu est la lumière qui éclaire

l'homme; saint Paul, parce qu'il rappelle que nous avons dans Dieu l'être et la vie; Newton, parce qu'il développe la même pensée. Vous sentez d'ailleurs qu'en tronquant, dénaturant, détachant les passages d'un écrivain; en recueillant tous les bruits vagues, toutes les anecdotes hasardées, toutes les paroles peu mesurées, il n'est pas d'adorateur de la Divinité qu'on ne puisse travestir en athée : et c'est là cependant l'indigne stratagème avec lequel on jette des soupçons d'athéisme sur saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostôme, Descartes, Pascal, Bossuet, Fénelon et tant d'autres. Il est curieux d'entendre à ce sujet les aveux de l'auteur des *Supplémens*. Voici ses propres paroles (1) : « On nous reproche d'a-
» voir nommé bien des personnes trop légèrement
» sur des témoignages vagues, sur des passages
» trop peu concluans, sur une renommée incer-
» taine. Sans doute nous aurions tort, s'il s'a-
» gissoit d'une accusation; mais, prétendant faire
» leur éloge, on ne se croyoit pas obligé à une
» si grande circonspection. » Cet aveu est naïf, comme vous voyez; c'est dire ingénument que le *Dictionnaire* a été composé sans exactitude, comme pour avoir le plaisir d'enfler la liste des athées. Tout cela, Messieurs, est bien digne de risée et de pitié. Mais aussi comment le cœur d'un honnête homme peut-il se défendre ici de quelque mouvement d'indignation? comment ne pas se livrer à

(1) *Premier Supplément*, pag. 13.

quelques réflexions douloureuses sur les égaremens d'un siècle où des écrivains ont cru pouvoir, avec une sorte de gloire, mettre au jour de pareilles extravagances? Quelle indignité de troubler ainsi la cendre de ce qu'il y a eu de plus illustre parmi les hommes, et de croire honorer les plus sincères adorateurs de la Divinité en leur prêtant une opinion qu'ils repoussoient avec horreur! On le voit bien, l'athée se fait peur à lui-même; il cherche à se rassurer contre les clameurs d'une conscience agitée; il croit entendre contre lui le cri de l'univers, et, dans ses alarmes, il semble appeler à son secours et vouloir associer à ses monstrueuses pensées les plus grands noms des siècles passés. Dans son effroi, il s'égare, sa raison s'obscurcit; et voilà que sans preuves, contre l'évidence, contre la foi de l'histoire, contre le témoignage manifeste de leurs écrits, et malgré leurs vertus appuyées sur leur croyance, les plus zélés adorateurs de la Divinité sont transformés en athées. Nous étions donc réservés à être les témoins de tous les excès ensemble : tant l'esprit d'impiété peut enfanter de maux sur la terre! Il falloit que la mémoire des grands hommes fût outragée en même temps qu'on violoit leurs sépulcres. Mais en vérité je ne sais ce qui doit nous révolter davantage, ou de ces violateurs sacrilèges des tombeaux, qui exhumoient des restes augustes, pour les livrer aux insultes d'une populace effrénée; ou de ces profanateurs du génie et de la vertu, qui semblent évoquer en quelque sorte les Bossuet et les Fénelon, pour les

couvrir de l'opprobre de leur exécrable athéisme.

Maintenant que la croyance universelle du genre humain touchant l'existence de Dieu est établie, je demande quelle en est la source : vient-elle des préjugés et des passions, ou vient-elle de la nature et de la raison ? Telle est la question qu'il faut éclaircir.

QUELLE est donc, me dis-je à moi-même, cette doctrine qui a devancé tous les temps connus par l'histoire, subjugué les sages comme le peuple, triomphé de toutes les révolutions qui ont bouleversé la face de la terre; qui se trouve chez la horde sauvage comme chez la nation civilisée, et brille au milieu de la barbarie comme au milieu des siècles éclairés ? Oui, que les mœurs changent, que les lois soient abolies, que les empires périssent; elle demeure immobile au milieu des ruines et des vicissitudes des choses humaines. Que les passions se soulèvent contre elle, que l'ignorance l'obscurcisse, que l'impie l'attaque par des sophismes, rien ne détruira son empire; elle le fera même sentir d'autant plus qu'on l'outragera davantage. Malheur à la nation qui la perdroit de vue ! tous les maux ensemble fondroient sur elle. Les peuples peuvent bien être opposés de mœurs et de langage, séparés par des mers immenses, divisés par des rivalités sanglantes; mais il est un point sur lequel ils se réunissent tous, la croyance d'un Dieu. Ils pourront bien varier sur l'idée qu'ils s'en forment, les hommages qu'ils lui ren-

dent, les rites sacrés du culte qu'ils pratiquent; mais sous ces formes diverses le fond de la doctrine reste toujours. D'où viennent donc cette unité, cette antiquité, cette universalité et cette immutabilité de doctrine, parmi tant de peuples divisés sur tout le reste? Où est donc la puissance qui a pu enchaîner ainsi les nations et les siècles à la même croyance? Pourquoi ce concert unanime de louanges envers la Divinité? Comment se fait-il que partout l'homme soit aussi naturellement religieux, qu'il est naturellement raisonnable? Un effet constant, universel, demande une cause constante, universelle : et comment ne pas reconnoître ici la voix de la nature et de la vérité, qui a retenti dans l'univers et s'est fait entendre à tous les cœurs?

Non, je n'ai pas besoin de discuter les motifs qui ont entraîné le genre humain dans cette croyance : que ce soit le sentiment, ou la raison, ou le spectacle de la nature, ou toutes ces choses ensemble fortifiées par l'éducation, il importe peu de le savoir. Ne faut-il pas que ces motifs tiennent par leurs racines au fond même de notre être, qu'ils aient un fondement secret dans la pure vérité, qu'ils soient inséparables de notre nature, pour avoir ainsi subjugué tous les hommes? Il ne s'agit point ici d'une opinion spéculative, indifférente, abandonnée aux disputes des oisifs, mais d'une doctrine commune à tous, liée à la conduite de l'homme, à laquelle il ne peut refuser le plus vif intérêt : il s'agit d'une doctrine sans cesse rappelée dans les ouvrages de tous les écrivains,

toujours discutée, plus d'une fois combattue et toujours triomphante. La source doit en être nécessairement ou dans des passions et des préjugés communs à tous, ou dans une raison commune à tous. Or, que par les préjugés et les passions on explique les erreurs qui ont défiguré le fond de la doctrine, on le conçoit; mais le fond même de la croyance est inexplicable autrement que par la raison.

Ainsi, que l'homme ait imaginé faussement des dieux corporels, je le conçois; c'est une erreur des sens, semblable à celle qui nous porte à croire que le soleil tourne autour de la terre. Nous ne sommes entourés que d'objets matériels, l'imagination ne saisit pas la nature des esprits; et si nous chrétiens, qui avons des idées plus pures sur cet esprit immortel, nous ne pouvons nous défendre de nous le peindre sous des images sensibles, faut-il donc s'étonner que les païens aient transporté à leurs dieux les formes et l'appareil des puissances de la terre?

Que l'homme ait faussement multiplié la Divinité, je le conçois; c'est l'erreur de sa foiblesse. Soit qu'on se figurât que l'auteur de tous les êtres seroit comme accablé du gouvernement de cet univers, s'il en portoit seul le poids, et qu'on se le représentât comme un grand monarque, qui, pour se soulager, a soin de répartir sur plusieurs têtes les dignités de son empire; soit que, le voyant à une distance immense, on se soit plu à se forger des divinités plus rapprochées, et en quelque sorte

plus familières : chaque nation, chaque ville, chaque famille eut ses dieux, et le monde ne fut plus qu'un temple d'idoles.

Que l'homme ait faussement imaginé des dieux corrompus, je le conçois encore; c'est l'erreur, c'est l'intérêt de ses passions : il étoit si commode de justifier ses débordemens par l'exemple des immortels, et de trouver l'apologie des excès de la terre dans ceux des habitans de l'Olympe; il étoit si doux pour la nature de trouver la religion dans la volupté, dans les désirs de son cœur, que chaque passion devint un dieu. Ainsi le polythéisme s'explique aisément par la foiblesse et la corruption de l'homme. Mais l'idée primitive, et qui perce à travers la superstition, comme un rayon pur à travers le nuage, d'où vient-elle? Le mélange impur qui l'avilit et la dégrade vient de la perversité du cœur humain; le fond même ne peut venir que de la raison et de la nature.

Voudroit-on nous citer quelque sauvage, né dans les bois, et qui n'auroit eu aucune idée de la Divinité, pour en conclure que l'idée de Dieu n'est pas naturelle à l'homme? mais ce sauvage ne parloit pas comme nous : dira-t-on qu'il n'est pas naturel à l'homme de communiquer ses pensées par la parole, et que l'homme qui parle est un être contre nature? mais ce sauvage ne savoit ni discuter, ni raisonner comme nous; s'ensuit-il que l'homme n'est pas naturellement raisonnable? Quand nous parlons de raison et de nature, on nous cite quelque individu en qui les facultés mo-

rales et intellectuelles sont comme dans un état de stupeur et de mort; quelle logique! J'aimerois autant dire que l'homme, par sa nature, n'est pas fait pour marcher, parce que, dans sa première enfance, il est obligé de se traîner sur ses mains. Eh! sans doute, tel est l'ordre présent des choses, que l'esprit ne se forme, ne se développe que par l'éducation, l'exercice, l'expérience : c'est un champ propre à devenir fertile, mais qui, faute de culture, demeure frappé d'une éternelle stérilité. Que l'idée de Dieu soit innée ou ne le soit pas, c'est une question assez oiseuse, étrangère à mon sujet : toujours est-il vrai qu'elle est si conforme à notre raison, à notre nature, qu'on la trouve partout où l'on trouve des hommes, et qu'on doit la classer parmi ces sentimens primitifs, universels, invariables, qui caractérisent l'espèce humaine ; en sorte que l'homme ne peut renier Dieu sans renier en même temps sa propre nature.

Oui, il est dans la nature de l'homme de croire en Dieu, comme il est dans la nature d'un enfant de conserver pour les auteurs de ses jours des sentimens de reconnoissance et d'amour. Qu'on essaie de persuader à un enfant qu'il est dispensé d'aimer sa mère, la nature se révolte, son premier mouvement est de fuir épouvanté. Que s'il écoute le sophiste, le sentiment pourra bien être émoussé pour un instant, il ne sera pas éteint; et, au sortir de cet affreux entretien, l'enfant, tout effrayé d'y avoir prêté l'oreille, ira se jeter entre les bras de sa mère, pour lui témoigner son amour. Qu'un athée

vienne me prêcher sa doctrine, le bon sens frémit: si j'écoute ses argumens, sa ténébreuse métaphysique pourra bien obscurcir mes idées; mais en le quittant je regarde le ciel, je descends au fond de mon cœur, et j'y retrouve le Dieu que l'impie avoit voulu me ravir.

Enfin, Messieurs, ce qui prouve encore davantage combien la croyance du genre humain vient de la raison même, c'est la frivolité des causes imaginées par les athées pour l'expliquer : troisième et dernière assertion.

Voici ce que nous présente de plus spécieux le roman imaginé par les athées pour expliquer la foi du genre humain à l'existence de la Divinité. Les hommes, ont-ils dit, étoient autrefois sans religion et sans Dieu, lorsqu'ils furent frappés des phénomènes extraordinaires que présente la nature. Des tremblemens de terre, des inondations et d'autres catastrophes semblables portèrent la terreur dans les esprits : les hommes, ignorant les forces de la nature et les causes des évènemens, supposèrent dans les cieux des êtres ennemis du genre humain, agens secrets des maux de la terre. Ainsi le sentiment de la Divinité naquit au sein des alarmes; ce que la peur imagina, la crédulité le perpétua. Une seconde cause de cette croyance, c'est la politique. On sentit combien la crainte de la Divinité seroit un frein puissant pour les esprits indociles; les rois de la terre appelèrent à leur secours les divinités du ciel, et c'est pour mieux

asservir les hommes que la religion fut inventée. Ainsi la peur, la politique, l'intérêt de la société, ont fait inventer Dieu et la religion.

D'abord, Messieurs, on pourroit demander aux athées des preuves positives de cet état primitif d'athéisme, dans lequel ils supposent que les hommes étoient plongés. Où sont les monumens incontestables de cet état ancien d'incrédulité absolue, et du passage à cet état de croyance la plus intime qui fut jamais? On connoît, du moins jusqu'à un certain point, l'origine de beaucoup de peuples, les fondateurs des empires, les législateurs des nations, les inventeurs des arts : je voudrois bien savoir si, dans les annales des peuples les plus antiques, des Phéniciens, des Égyptiens, des Chinois, il existe quelque fragment historique échappé aux ruines du temps, qui nous parle du genre humain encore athée, et recevant enfin des leçons sur l'existence de Dieu, qu'il avoit ignorée auparavant. On sait que rien de semblable n'existe : mais venons aux détails des difficultés qu'on oppose.

Si l'on nous disoit que la crainte peut contribuer à éveiller l'attention de l'homme, l'inviter à se recueillir pour mieux écouter en silence la voix de la vérité, et qu'ainsi elle a été un des moyens qui l'ont entretenu dans la pensée de la Divinité, je pourrois en convenir : dans bien des choses, la crainte, comme le malheur, est le commencement de la sagesse. Mais y voir le motif déterminant, la cause première et fondamentale de la croyance de tout le genre humain, c'est une dérision; et il

faut être aussi crédule que l'est un athée, pour croire un moment une telle absurdité. La peur, dit-on, a fait les dieux, *primus in orbe deos fecit timor* : cette pensée étoit bien digne de se trouver dans le plus infâme poète de l'antiquité païenne. Mais, si cela est, on n'auroit dû imaginer que des dieux malfaisans et cruels, et cependant on adora des dieux tutélaires, de bons génies; on invoqua Jupiter sous le nom du Dieu très-grand et très-bon : on trouva même si naturel d'attribuer à Dieu la bonté, que, ne sachant comment concilier avec elle les maux qui nous affligent, on imagina le principe mauvais. Si la peur a fait les dieux, les hommes auroient dû ne se les rappeler qu'avec des sentimens de tristesse et de terreur, et cependant combien de fêtes, chez les anciens, qui ne respiroient que le plaisir, et ne consistoient qu'en réjouissances! Encore aujourd'hui, les voyageurs attestent que les sauvages d'Amérique font éclater leur joie dans leurs fêtes religieuses, par des danses et des concerts de musique. C'est un étrange phénomène qu'un sentiment de frayeur qui, malgré tous les efforts des apôtres de l'athéisme pour nous en délivrer, domine l'espèce humaine. Quoi! depuis Démocrite jusqu'à l'auteur du *Système de la nature*, de vaillans athées auront employé tous leurs efforts pour relever le courage abattu des timides humains, et toujours les esprits les plus sublimes, les hommes les plus vertueux de toutes les nations et de tous les siècles, les ames les plus élevées, les plus capables de se-

couer le joug des préjugés populaires, n'auront cessé de trembler, d'avoir peur, et de croire en Dieu; et il n'y aura eu de braves sur la terre que les athées! cela n'est-il pas singulier? La peur, dit-on, fait les croyans : disons plutôt qu'elle fait les impies. Oui, nous violons la loi, et nous voudrions nous débarrasser de la pensée du législateur. Il faut du courage pour être vertueux : on est vicieux parce qu'on n'a pas la force d'être bon; nous ne sommes méchans que parce que nous sommes lâches; mais, pour l'être sans remords, on méconnoît le Dieu qui n'est pas moins la justice que la bonté par essence, et, comme l'a bien dit le poète du goût et de la raison,

« On ne brave ainsi Dieu que par poltronnerie. »

Que les législateurs aient appuyé leurs lois et leurs institutions sur la religion, qu'ils aient habilement profité des sentimens religieux répandus parmi les peuples, pour imprimer à leur ouvrage un caractère sacré, adoucir le joug de l'obéissance, et rendre leur empire plus durable : ce n'est pas là ce que l'on conteste. Mais la politique a-t-elle inventé cette doctrine? a-t-elle révélé au genre humain cette existence de Dieu qu'il ignoroit auparavant? Où en sont les preuves? qu'on nous cite les législateurs qui l'ont enseignée pour la première fois. L'histoire entière dépose contre une telle supposition. A Rome, vous trouverez Numa, à Athènes Solon, à Sparte Lycurgue, en Crète Minos, à Locres Zaleucus, établissant des villes, civili-

sant les hommes, leur donnant des lois et une forme de gouvernement; mais tous sans exception n'ont-ils pas trouvé les peuples en possession de croire à la Divinité? La politique a bien pu se servir des sentimens religieux, comme elle s'est servie des sentimens d'humanité et de l'usage de la parole qui lient les hommes entre eux; mais elle n'a pas plus inventé la religion, qu'elle n'a inventé la parole et l'humanité.

Admirez ici la conduite des athées : d'un côté, ils veulent que l'intérêt social ait fait inventer Dieu et la religion ; et de l'autre, ils ont employé tout ce qu'ils avoient de science et d'esprit pour déraciner cette croyance. Ont-ils cru fièrement que les sociétés humaines pouvoient se passer de ce que tous les sages, tous les législateurs de tous les siècles et de tous les peuples avoient cru nécessaire pour leur maintien? qu'elle imprudence! Croïent-ils cette doctrine au moins utile? quelle extravagance de travailler à la détruire!

Il est donc vrai que le genre humain a toujours cru et croit encore en Dieu; que cette croyance est au fond même de la nature raisonnable, et que toutes les explications que les athées ont essayé d'en donner sont insignifiantes. Les systèmes des athées passeront, et la foi d'un Dieu, arbitre suprême de toutes choses, ne cessera de se perpétuer parmi les hommes. Et que deviendrions-nous sans cette doctrine, non-seulement utile, mais nécessaire?

Nécessaire à la morale : ses préceptes n'ont d'em-

pire solide sur le cœur de l'homme qu'autant qu'on y voit la volonté d'un Dieu législateur suprême.

Nécessaire à la société : si vous détruisez les sentimens religieux, vous faites tomber devant les passions la plus forte barrière qu'on puisse leur opposer; vous les armez contre tout ce qui est bien; et vous mettez dans le cœur une anarchie qui passe dans la famille et la société.

Nécessaire au malheureux : trop souvent abandonné sur la terre, il n'a de refuge que dans la Providence en laquelle il espère.

Nécessaire aux heureux du monde : cette doctrine les rend plus compatissans, plus généreux, et les tient plus en garde contre les abus de la prospérité.

Nécessaire au besoin de notre cœur : Dieu, l'Être infini, peut seul le remplir. Lui en ôter le sentiment, c'est le laisser dans un vide immense; c'est l'abandonner en proie aux plus vagues inquiétudes; c'est le rendre foible, crédule, facile à se livrer à toutes les impostures. Voilà comme l'athéisme, qui ne croit rien, conduit à la superstition, qui croit tout.

Nécessaire enfin aux lettres et aux arts : tout ce que l'esprit humain a produit de plus touchant et de plus sublime, tout ce qu'il y a de grand et de beau tient si naturellement aux sentimens religieux, que, dans le langage universellement reçu, on dit : *Cela est divin.* Quel grand poète, quel grand orateur fut jamais athée? Et s'il l'étoit

dans son cœur, il lui étoit impossible de l'être dans ses discours. L'athéisme est le tombeau du talent comme celui de la vertu. Où trouver ce qui élève, ce qui enflamme, ce qui ravit et transporte? où le puiser mieux que dans la Divinité, modèle de toute perfection? C'est dans le ciel qu'il faut aller chercher les grands sentimens et les grandes pensées. De même, pour me servir d'une comparaison de Bossuet, de même qu'on voit un grand fleuve, qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avoit acquise aux montagnes d'où il tire son origine, ainsi, après son commerce avec la Divinité, la pensée de l'homme, en se communiquant, conserve la vigueur et la beauté qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend.

Ils sont donc ennemis de tout ce qui est bien, de tout ce qui est beau, ceux qui prêchent l'athéisme. Elle est donc la force et la lumière des esprits, cette croyance de la Divinité : heureusement, il n'est pas plus au pouvoir des hommes de l'éteindre que d'anéantir ce soleil visible qui éclaire l'univers.

L'EXISTENCE DE DIEU,

PROUVÉE

PAR L'ORDRE ET LES BEAUTÉS

DE LA NATURE.

Qu'il est grand, Messieurs, qu'il est beau le spectacle que présente la nature! Et qui de nous peut rester indifférent à cet ensemble de merveilles dont elle ne cesse de frapper nos regards? Même parmi les athées, en est-il un seul qui n'en soit quelquefois profondément ému; qui, dans ces momens où les passions sont plus calmes, où la raison semble briller d'une lumière plus pure, ne soit effrayé de ses propres systèmes, et, par un sentiment plus fort que tous les sophismes, ne soit malgré lui rappelé à l'Etre souverain, qu'il n'est pas plus en notre pouvoir de bannir de la pensée que de cet univers? Nous bornant à parler ici de ces choses qui, pour être senties, ne demandent ni science ni pénibles efforts, et qui malheureusement nous frappent d'autant moins, qu'elles nous sont plus fami-

lières, quel enchaînement de phénomènes propres à nous élever jusqu'à la Divinité [illegible] monde planétaire auquel nous appartenons [illegible] globes lumineux [illegible] [illegible]lent majestueusement dans [illegible] s'écarter [illegible]

[illegible]

monotonie : tout cela ne forme-t-il pas un concert, un ensemble de parties, dont vous ne pouvez détacher une seule sans rompre l'harmonie universelle? Et de là, comment ne pas remonter au principe auteur et conservateur de cette admirable unité, à l'esprit immortel, qui, embrassant tout dans sa vaste prévoyance, fait tout marcher à ses fins avec autant de force que de sagesse?

Cependant l'athéisme, avec ses froids et ténébreux systèmes, a tellement émoussé le sentiment, obscurci la raison, que la foi à la Divinité, sans en être anéantie, en a été sensiblement affoiblie. Oui, si l'impiété de nos jours n'a pas tout détruit, elle a tout altéré; c'est une maladie contagieuse qui a flétri ceux-là mêmes à qui elle n'a pas donné la mort. Ce n'est donc pas une chose déplacée que de rappeler les preuves de la première de toutes les vérités, pour nous la rendre plus sensible, et la dégager, non pas du voile qui la couvrira toujours, mais des ténèbres dont l'impiété cherche à l'envelopper. Nous ne venons point parler uniquement à votre imagination par des peintures étudiées des beautés de la nature : nous consentons à ne parler qu'à votre raison; et pour suivre, dans cette matière, la marche la plus méthodique, nous établirons, premièrement, qu'il y a des notions d'ordre et de beauté répandues dans tous les esprits, même les plus vulgaires; secondement, que, d'après ces notions, il est facile à tous de sentir qu'il y a de l'ordre dans ce monde visible; troisièmement, que cet ordre ne peut s'expliquer que

par l'action d'une cause intelligente, et que cette cause est Dieu. Peut-on exiger une manière de procéder plus exacte et plus rigoureuse?

Oui, l'homme porte au fond de son cœur un sentiment profond de l'ordre et du beau, comme de l'honnête et du vrai. Sans avoir jamais analysé les facultés et les opérations de l'entendement, le peuple lui-même sent, pense, compare, juge; et son langage, ses actions, ses desseins, tout décèle dans lui des notions primitives d'ordre et de sagesse. Mettez à l'épreuve la sagacité du villageois le plus grossier, éveillez en lui ces idées comme endormies qui le dirigent sans qu'il s'en aperçoive, et vous verrez que la connoissance de l'ordre et du beau ne lui est pas étrangère. Des exemples vont éclaircir la chose.

Je suppose qu'un homme du peuple, très-borné, si l'on veut, dans ses conceptions, soit transporté au sein d'une famille qu'il ne connoissoit pas encore : il l'observe pendant plusieurs jours; la docilité des enfans, la soumission des serviteurs, le contentement des maîtres, tout lui annonce la concorde et la paix : là chaque chose a son temps; repas, travaux, délassemens, tout est réglé; tout se fait sans trouble et sans confusion. Demandez à cet homme, tout ignorant qu'il est, s'il y a de l'ordre dans cette famille, et vous verrez qu'il n'hésitera pas à se déclarer pour l'affirmative.

Je suppose qu'un soldat soit membre d'un corps où la discipline tient chacun à son rang, où l'obéis-

sance est aussi prompte que le commandement est ferme, où tout s'exécute avec une précision et une régularité parfaites; qu'ensuite ce même soldat passe dans un corps où tout le monde veut commander, où l'esprit d'insubordination et de révolte agite toutes les têtes : demandez-lui de quel côté est l'ordre, de quel côté est le désordre, vous verrez qu'il ne s'y trompera pas.

Ici le sentiment prévient la raison. Partout où nous voyons accord et correspondance, assortiment et liaison de parties diverses qui tendent à un but commun, convenance et proportion des moyens avec la fin qu'on se propose, nous trouvons de l'ordre et de la beauté : ainsi l'ordre se trouve dans le concert et l'ensemble des parties pour composer un seul tout. C'est par ce caractère qu'on distingue un édifice bien conçu de celui qui ne l'est pas, un discours, un poème bien ordonné de celui où règne le désordre. Toujours le plan et le dessin de l'ouvrage, même le plus vaste et le plus compliqué, doit se rapporter à une fin unique : il faut qu'il soit un. Voilà la règle que traçoit, il y a deux mille ans, le poète latin. Saint Augustin, qui étoit un aigle en tout, a dit une parole célèbre, et mise dans tout son jour par un écrivain français, dans une des productions les plus originales de notre langue : « c'est que l'unité est le fonds, » le principe de toute beauté, » *omnis pulchritudinis forma unitas est* (1).

(1) *Epist.* XVIII, n. 2.

Et ne pensons pas que ces notions de l'ordre et du beau soient arbitraires, uniquement fondées sur des conventions. Si ce n'étoit qu'une chose de mode et de caprice, il seroit donc au pouvoir des hommes de changer ici les idées et le langage, de reconnoître que l'ordre et le désordre, l'arrangement et la confusion, sont des choses indifférentes, et de statuer qu'à l'avenir l'esprit ne sera ni réjoui par l'un, ni choqué par l'autre. Toutefois qui oseroit soutenir ce paradoxe révoltant? J'aimerois autant dire qu'il est au pouvoir des hommes de convenir qu'il n'y aura dans la suite aucune différence entre la folie et la sagesse, entre le génie et la stupidité, entre la vérité et le mensonge. Oui, dans tous les temps, dans tous les lieux, il y aura des choses qui paroîtront choquantes à tous, et sur lesquelles il seroit impossible de réformer les idées et le sentiment du genre humain. Ainsi, que, dans la famille, le fils commande avec dureté, et que le père obéisse en tremblant; que, dans une armée, le soldat, au lieu de marcher aux ordres de son chef, les viole avec audace; que, dans un poème, une mère désolée y parle comme une femme dans les ris et la joie; qu'on y prête au sage vieillard la légèreté et la fougue du jeune homme: tout cela nous choque; nous y voyons quelque chose de désordonné. Or le désordre qui blesse ne suppose-t-il pas en nous des idées d'un ordre qui nous plaît?

Je sais bien que les hommes ne sont pas tous d'accord sur les défauts et les beautés des objets,

la prééminence des couleurs, la régularité des formes extérieures; que plus d'une fois l'un admire ce que l'autre condamne, et que ce qui plaît au peuple ne plaît pas au savant; je sais aussi qu'il est des beautés de convenance, relatives aux mœurs, aux usages reçus; je sais enfin que les notions de l'ordre et de la beauté sont plus ou moins parfaites, plus ou moins développées, suivant le degré d'intelligence et d'instruction. Ici l'homme civilisé peut bien l'emporter sur le barbare; l'idée du beau n'est pas aussi lumineuse, aussi profonde dans la tête d'un sauvage, qu'elle pouvoit l'être dans celle de Bossuet; et sans doute le barde gaulois n'avoit pas un sentiment du beau aussi pur ni aussi délicat que Fénelon : mais partout, néanmoins, la notion primitive du beau se montre toujours; il demeure constant, chez tous les hommes, que là où il se trouve une disposition, un concours de parties vers un but commun, là se trouve de l'ordre.

Voyez comme cette connoissance plus ou moins confuse de l'ordre, et le goût qui en est dans tous les hommes, éclate en toutes rencontres et de toutes les manières. Qu'une troupe d'enfans veuille imiter les évolutions militaires, ils sentiront qu'il leur faut un chef qui les dirige; que, si chacun n'est pas à sa place, ne marche pas d'un pas mesuré, l'ordre est rompu. Qu'ils se livrent à ces jeux innocens qui les font tressaillir de joie, ils sentent qu'il leur faut des règles, que ces règles on doit les suivre, et que sans cela il n'y auroit que confu-

sion. Il n'y a pas jusqu'aux bandes de malfaiteurs, qui ne comprennent que leur exécrable association ne peut subsister que par l'accord et la subordination de tous les membres; ainsi leur fin est criminelle, mais les moyens qu'ils prennent pour l'atteindre y sont adaptés : et voilà comme, dans le désordre même, éclatent la notion et le goût de l'ordre. J'ai cru devoir remonter jusqu'à ces idées premières, parce que des sophistes modernes, corrupteurs de la saine métaphysique, n'ont rien négligé pour les obscurcir. Il est donc vrai que des notions d'ordre et de beauté se trouvent répandues dans tous les esprits; et c'étoit là ma première proposition. Je passe à la seconde : c'est que, d'après ces notions primitives, il est facile à chacun de voir qu'il y a de l'ordre et de la beauté dans ce monde visible.

On sait que de très-beaux génies, chez les anciens et les modernes, se sont plu à célébrer les merveilles de la nature. Nous laisserons ici les descriptions et les détails aux naturalistes profonds qui, joignant l'imagination du poète à la sagacité de l'observateur, seroient capables de les peindre : qu'il nous suffise de faire remarquer en général cet enchaînement merveilleux de causes et d'effets qui entretient l'harmonie du monde, le concours des diverses parties à la marche, à la conservation du tout, et l'influence de l'ensemble sur la reproduction et la conservation de toutes les parties. Oui, dans la nature tout s'enchaîne : c'est une

machine immense dans laquelle l'ordre éclate d'autant plus, que chaque rouage a sa destination spéciale, et en même temps sa destination par rapport à l'ensemble. Prenez l'homme en particulier : dans mon être corporel, que suis-je? Je suis un atome par rapport à la terre; la terre n'est qu'un atome par rapport au monde planétaire dont elle fait partie. Et ce même monde, qu'est-il par rapport à la vaste étendue des cieux étoilés? N'est-il pas comme un point dans l'immensité des espaces? Quelle n'est donc pas notre petitesse! et par la partie périssable de nous-mêmes, combien sommes-nous voisins du néant! Cependant notre existence a des rapports et des liaisons avec toute la nature; la terre, les mers, l'air, la lumière, le soleil, tout concourt à notre conservation. Le pain qui me nourrit vient de ce grain confié à la terre; la terre est fécondée par les pluies qui l'arrosent; ces pluies tombent des régions de l'air; l'air soutient les vapeurs qui les produisent; ces vapeurs s'élèvent de la surface des mers et des fleuves; cette évaporation suppose l'action de la chaleur et du soleil : voilà comme tout est d'accord pour fournir à ma subsistance. Je ne suis qu'un point à peine aperçu dans le tout, et je deviens comme un centre où tout doit aboutir. Ce que je dis de l'homme, je le dirai de chacun des êtres de la nature; je le dirai de ces animalcules qui échappent à l'œil. Ainsi tout se lie, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand; et le ver qui rampe sur la terre tient à la constellation qui brille au plus haut des cieux.

Voulez-vous admirer l'ordre et la beauté dans un objet particulier? Je demande s'il n'est pas évident que, dans l'homme, l'œil est fait pour voir, et si l'on ne découvre pas une admirable proportion entre l'organe de la vue et les phénomènes de la vision? Voilà donc un but et des moyens qui s'y rapportent. Vous vous trompez, dira l'athée, héritier ici d'une pensée de Lucrèce : l'œil n'est pas fait pour voir, mais il falloit bien que la matière qui le compose coexistât d'une certaine manière avec les autres objets de la nature; il s'est trouvé qu'elle étoit en rapport avec la lumière, et voilà pourquoi l'homme s'en sert pour voir les objets. Messieurs, j'aimerois autant dire que la porte d'une maison n'est pas faite pour qu'on puisse entrer et sortir; mais que, la trouvant là, on s'en sert pour cet usage, ou bien encore, il faudra dire que les instrumens divers dont se sert l'ouvrier pour dégrossir, polir, façonner, achever son ouvrage, n'ont pas été faits pour cela, mais que l'ouvrier, les voyant propres à cet usage, les y emploie. Mais voici de quoi pousser à bout l'athée le plus obstiné. Je n'examine pas ce que seroit l'homme dans un autre système; toujours est-il vrai que, dans l'ordre actuel des choses, l'homme est né pour voir les objets extérieurs : et que deviendroit l'espèce humaine, si elle étoit frappée d'une complète cécité? elle périroit. L'homme est donc fait pour voir. Mais par quel organe voit-il? par les yeux. Maintenant demandez à l'opticien le plus habile si l'œil de l'homme n'est pas merveil-

leusement construit pour cet usage ; si par la place qu'il occupe, par les paupières qui le couvrent, par son orbe mobile, par la pupille, le nerf optique, il n'a pas les rapports les plus manifestes avec la vision. Ainsi, voir les objets, telle est la fin ; l'œil, tel est le moyen : or ce moyen est parfaitement adapté à la fin. Que faut-il de plus pour un dessein, un but, un plan concerté? Encore une fois, voilà de l'ordre. Mais ce qu'on dit de l'œil, on le dira de tous les organes ; on le dira du merveilleux mécanisme du corps humain, de celui des animaux et des plantes. Interrogez le savant le plus profondément versé dans la connoissance de la nature, et il vous dira que, dans la chaîne immense des êtres, il n'en n'est pas un seul qui ne soit bien ordonné en lui-même, et bien ordonné par rapport au tout. Et où donc seront l'ordre et la beauté, s'ils ne sont pas dans cette suite et cette liaison de merveilles?

Messieurs, la nature est si belle, les hommes ont tellement le sentiment de sa beauté, que tous leurs efforts ne tendent qu'à la reproduire, et que le triomphe du génie, c'est de l'imiter. On sait que les beaux arts ne sont que l'imitation de la nature. Le peintre, le statuaire, le poète, se croient d'autant plus parfaits, qu'ils en retracent des images plus fidèles ; même les beautés de la nature ont pour nos cœurs un charme secret qui nous suit partout. Il y a bien des siècles qu'on l'a remarqué : au milieu des chefs-d'œuvre de son industrie, dans ses jeux et ses fêtes, dans ses spec-

tacles les plus pompeux, dans les portiques et les palais qui sont son ouvrage, l'homme se plaît à retrouver la nature. Des cieux étoilés, des paysages, des fleurs, des fruits, des oiseaux, voilà ce qu'il aime à voir reproduire : et lors même qu'il fixe ses yeux sur les beautés enfantées par l'art, il sent que, par la partie la plus pure de lui-même, il tient bien davantage aux beautés originales, dont on peut dire que la fraîcheur est toujours ancienne et toujours nouvelle.

Il est vrai que nous ne connoissons pas complètement cet univers; mais il seroit contre le bon sens d'aller chercher dans ce qui nous est inconnu des argumens contre ce que nous connoissons; ce seroit chercher la lumière dans les ténèbres. Prenons pour règle et pour guide l'analogie et l'expérience; jugeons des parties qui peuvent nous être encore inconnues par celles qui sont enfin venues à notre connoissance, après nous avoir été longtemps cachées. Dans les trois derniers siècles, les sciences naturelles ont fait des progrès immenses. Quelle foule étonnante d'observations et de phénomènes nouveaux ont enrichi leur domaine! Or chaque découverte a été une merveille : Christophe Colomb, en découvrant l'Amérique, a comme doublé pour nous le globe que nous habitons. Eh bien! a-t-on trouvé dans les fleuves, les montagnes, les forêts, les productions de ce second hémisphère, quelque chose qui le rendît indigne de figurer à côté de l'ancien? Des instrumens inventés par l'homme l'ont fait pénétrer plus avant

dans toutes les parties qui composent les diverses productions de la nature; ils ont en quelque sorte créé pour nous un monde nouveau, peuplé de milliers d'êtres imperceptibles à l'œil. Eh bien! ici encore nouveaux sujets d'admiration, nouveaux miracles d'ordre et de sagesse. Depuis que le télescope d'Herschel a visité les cieux, y a-t-on vu quelque désordre choquant? Les quatre nouvelles planètes découvertes de nos jours ont-elles quelque chose de contraire à l'harmonie universelle? L'astre vagabond dont l'apparition imprévue a surpris nos savans (1) a-t-il fourni quelque argument contre la sagesse de l'ordonnateur des mondes? Non, non; il n'en est pas des ouvrages de la nature comme de ceux de l'homme : avec de nouvelles lumières on a souvent découvert de vieilles erreurs; nos théories physiques d'aujourd'hui sont en bien des points la réfutation des anciennes. Depuis que le siècle de Louis XIV a fixé le goût et la langue fançaise, combien d'ouvrages, qui passoient auparavant pour des chefs-d'œuvre, sont tombés dans l'oubli! Au contraire, plus les sciences font de progrès, plus elles font reconnoître l'utilité de choses qui sembloient inutiles, et plus elles nous découvrent la beauté de celles qu'on étoit tenté de croire défectueuses. Le néant de l'homme se fait sentir jusque dans le plus beau génie : mais pour la nature, ses œuvres sont parfaites; plus on l'étudie, plus on la trouve belle :

(1) Comète du mois de juillet 1819.

sa jeunesse est immortelle, et ses beautés ne vieillissent jamais.

Je viens d'établir qu'il y a de l'ordre et de la beauté dans ce monde visible. J'ajoute, en troisième lieu, qu'on ne peut expliquer l'un et l'autre que par l'intervention d'une cause intelligente.

MAINTENANT, Messieurs, que nous sommes convaincus qu'il y a de l'ordre dans ce monde visible, voyons quelle en est la cause. Faut-il y voir l'ouvrage d'une intelligence et d'une sagesse infinies, ou bien la production d'un je ne sais quoi sans raison et sans prévoyance? Les savans de nos jours ont beaucoup insisté sur ce principe, qu'il falloit se défier de l'esprit de système, consulter les faits, les observations, l'expérience; ils nous avertissent de ne pas nous livrer à toutes ces hypothèses brillantes qui peuvent bien faire honneur à l'imagination de l'écrivain, mais qui sont peu honorables pour le naturaliste. Eh bien! Messieurs, que l'expérience juge ici entre nous et les athées. Je leur demande de citer un seul ouvrage remarquable par l'ordonnance et la beauté, qui ne soit pas en même temps le fruit d'une intelligence. L'histoire ancienne ou moderne nous offre-t-elle des œuvres pleines de traits de sagesse ou de génie, et qui n'en supposent pas dans leur auteur? A-t-on vu quelque part un idiot enfanter une *Iliade*, ou un poème comme *Athalie?* Si quelquefois des aveugles, armés d'un pinceau et traçant des lignes sur une toile, avoient rencontré, je ne sais comment,

une Transfiguration comme celle de Raphaël ; si quelque part un tourbillon de vent, agitant un amas confus de pierres et de sable, avoit taillé, poli, disposé toutes les parties d'un palais comme celui des Médicis; si l'on me prouvoit qu'une troupe d'insensés, parlant tous à la fois et dans la plus grande confusion, ont articulé de suite tous les mots dont se compose le *Discours sur l'histoire universelle* : alors peut-être il pourroit me venir en pensée que ce monde avec ses merveilles ne décèle pas un architecte intelligent; mais si partout où je vois de l'ordre, si à la vue d'une famille bien réglée, d'une ville bien policée, d'une armée bien disciplinée, d'un édifice bien régulier dans toutes ses parties, l'idée d'un agent doué d'intelligence et de raison se réveille en moi, malgré moi, il faut bien, pour suivre les règles de l'analogie et de l'expérience la plus constante, qu'à la vue de l'ordre admirable de la nature, je m'élève jusqu'à une intelligence suprême dont il soit l'ouvrage. On cite, il est vrai, dans l'antiquité un peintre qui, désespérant de bien exprimer l'écume d'un coursier aux jeux olympiques, jeta de dépit son pinceau sur la toile et réussit au-delà de ses espérances : mais un peu d'écume n'a rien de régulier; c'est quelque chose de vague et de confus; le hasard, si l'on veut, peut en avoir l'honneur; encore même falloit-il une toile préparée pour cela, des couleurs mêlées à dessein, un pinceau analogue, et une main qui le jetât sur la toile.

Nous ne pouvons juger des choses que d'après notre manière de concevoir, d'après ces idées premières qui constituent en quelque sorte notre entendement, et qui sont la base nécessaire de nos raisonnemens. Or l'esprit humain est fait de manière qu'il a toujours raisonné sur ce principe, que l'ordre dans un effet suppose de l'intelligence dans sa cause. C'est d'après cette règle lumineuse, invariable, universelle, qu'un homme sensé ne se persuadera jamais qu'en prenant au hasard et sans choix des caractères d'imprimerie, on peut rencontrer un poème comme *Athalie*; cette opération machinale, faite sans discernement, dût-elle recommencer sans cesse pendant des millions de siècles. Oui, dans notre intelligence, l'ordre et le désordre diffèrent comme la sagesse et la folie, comme la lumière et les ténèbres. L'agent doué d'intelligence et de raison est séparé par un intervalle immense de l'agent aveugle et brute; et notre bon sens ne nous permet pas plus de les confondre dans leurs effets que dans leur nature. S'il faut une intelligence pour composer une sphère artificielle qui représente les mouvemens célestes, nous ne concevons pas qu'il n'ait pas fallu une intelligence pour disposer les sphères réelles qui roulent dans les cieux.

Il semble que les athées de nos jours ont rougi d'attribuer la formation du monde au hasard. Ils ont senti que dans la réalité le hasard n'est rien. En effet, dans le monde physique comme dans la vie humaine, tout a sa cause réelle, quoi-

que cachée; mais pour exprimer une rencontre qui n'étoit pas concertée, un résultat qu'on n'avoit pas en vue, et dont pourtant on est la cause, il falloit un mot, et ce mot est celui de *hasard*, mot qui ne sauroit être un agent, une cause. Nos athées, cessant de l'invoquer, ont fait grand bruit de ce qu'ils appellent la *nature*, la *nécessité* : voilà leurs dieux, qui ne sont pas moins chimériques que ceux du paganisme; et en vérité les athées se montrent si crédules, si déraisonnables dans leur manière d'expliquer cet univers, que, sous ce rapport, ils sont bien les plus superstitieux de tous les hommes. Et d'abord nous leur dirons : Qu'entendez-vous par la nature? Si vous entendez une nature sage, prévoyante, disposant tout d'après un plan concerté d'avance, vous changez le mot en conservant la chose : cette nature, c'est la cause intelligente que nous cherchons, c'est Dieu. Mais non, pour être conséquens, vous devez désigner par le mot *nature* l'universalité des êtres, la collection de tout ce qui existe, le grand tout, l'univers, en un mot le monde. Maintenant, dire que le monde est l'auteur de l'ordre du monde, c'est visiblement ne rien dire. Vous aurez beau me parler de l'énergie de la nature, d'attraction, d'impulsion, de répulsion, d'affinité; je vois bien là des règles, mais je demande où est le régulateur; je vois là des moyens d'ordre, mais qui, loin de l'exclure, supposent un ordonnateur.

Ce n'est pas plus heureusement que vous invo-

querez la nécessité : tâchons de bien nous entendre, et de ne pas mettre des mots à la place des choses. Prétendez-vous que l'ordre actuel du monde existe nécessairement, par lui-même, de toute éternité? Mais alors la voix de la terre entière s'élève contre vous ; anciens et modernes, philosophes et peuples, athées et croyans, tous s'accordent à dire que le monde n'a pas toujours été tel qu'il est, et la tradition du chaos primitif d'où est enfin sorti l'univers avec ses merveilles s'est conservée chez tous les peuples. Prétendrez-vous que du moins l'ordre actuel des choses est le résultat nécessaire des lois mécaniques de ce monde visible? Mais je demande qui a établi les lois primordiales, si fécondes en résultats merveilleux; je demande qui a présidé à leurs combinaisons, et d'où viennent ces principes d'ordre qui, en se développant, ont formé et conservent encore l'univers. Je vois une aiguille faire le tour d'un cercle tracé sous mes yeux, et marquer exactement les heures qui divisent le jour, et je demande quelle est la cause d'un mouvement si régulier : vous me répondez qu'il est le résultat d'un mécanisme qui se dérobe à mes regards; j'y consens : mais ne faut-il pas remonter à un ouvrier intelligent, qui ait mis en jeu et en action les ressorts divers de cette machine? Je vois une armée exécuter avec précision les évolutions les plus savantes et les plus difficiles; j'en demande la cause, et l'on me répond que ce que j'admire est le résultat des règles de la tactique et du long exercice du soldat; j'y consens

encore : mais cela me dispense-t-il de recourir à un ordonnateur qui commande et règle tous ces mouvemens? Ainsi vous aurez beau supposer dans la nature des mouvemens et des combinaisons successives, d'où sortent les phénomènes que nous avons sous les yeux, et qui nous ravissent d'admiration, il faudra que nous arrivions à une cause première, efficiente, de ce bel ordre qui frappe nos regards. Je l'ai déjà dit, là où se trouve unité, il me faut un principe auteur et conservateur de cette unité.

Vous voudriez expliquer le monde présent par des changemens et des transformations indépendantes de l'action primitive d'une cause intelligente : pour vous faire apercevoir encore davantage le néant de ce système, faisons-en l'application au monde social. Je suppose que je vous dise sérieusement : Savez-vous pourquoi la France subsiste en corps de nation, et d'où est venu pour elle le régime politique qu'elle a maintenant? Le voici : en remontant d'âge en âge on trouve des lois, des usages; des familles se succèdent les unes aux autres; une génération est passée, une autre est arrivée; le temps a apporté divers changemens dans les mœurs et les lois; le gouvernement a subi bien des variations, et nous sommes enfin parvenus à l'ordre actuel des choses. Seriez-vous satisfaits de cette théorie? et ne diriez-vous pas avec raison : Vous me parlez de lois, d'usages, de changemens, de révolutions, pour m'expliquer l'état actuel de la France; mais enfin, en remon-

tant d'âge en âge, de générations en générations, ne faudra-t-il pas aboutir au berceau de la nation française, à des individus, à des êtres pensans, intelligens, prévoyans, qui aient fondé, policé, gouverné la nation? Oui, sans doute. De même, Messieurs, dans le monde physique, supposez, tant que vous voudrez, des soleils qui s'éteignent et des soleils qui s'allument, des chocs et des bouleversemens dans la nature, des mondes nouveaux sortant des débris de mondes anciens; bâtissez des systèmes sur les liaisons et les progrès de transformations successives : il faudra toujours, d'effets en effets, de phénomènes en phénomènes, remonter à un régulateur antérieur à toutes ces combinaisons. Qu'on prolonge indéfiniment la chaîne des êtres; il faudra enfin arriver au point fixe qui la tient suspendue. Dans la nature comme dans la société, il existe bien des lois d'après lesquelles tout marche et se soutient; mais dans la nature, comme dans la société, la législation suppose un législateur.

Pour se passer de l'intervention de la cause intelligente, voudroit-on se prévaloir de cette parole célèbre de Descartes : « Donnez-moi de la matière » et du mouvement, et je ferai un monde? » Mais depuis quand l'hyperbole d'un esprit qui s'exalte doit-elle passer pour une vérité rigoureuse? mais Descartes ne disoit pas que le monde se feroit de lui-même; il disoit : « Je ferai un monde; » il se proposoit pour régulateur du mouvement et de la matière, et par là même il faisoit intervenir un

être intelligent; mais il est bien reconnu que Descartes étoit d'ailleurs un très-sincère adorateur de la Divinité; mais Descartes s'est amusé aussi à faire un monde, et l'on sait comment il a réussi : son système n'a plus un seul partisan; ses tourbillons se sont dissipés comme une vapeur légère : avec tout son génie, il a eu le sort de tous les fabricateurs de mondes anciens et nouveaux; il s'est évanoui dans ses pensées.

Ainsi rien ne dispense de recourir à la cause intelligente.

Or, que cette cause intelligente soit Dieu, cela ne demande aucune discussion. La question agitée en ce moment entre les athées et nous, c'est de savoir s'il n'existe pas un être distingué de ce monde, et qui en ait été l'ordonnateur. Si cet être existe réellement, les athées conviendront sans peine que, pour avoir disposé si merveilleusement toutes les parties de cet immense univers, il lui falloit une intelligence, une puissance, une sagesse, une prévoyance, qui surpassent toutes nos pensées; que ses perfections doivent être sans bornes; qu'il est l'être parfait, en un mot qu'il est Dieu.

Il demeure donc établi qu'il y a des notions d'ordre et de beauté répandues dans tous les esprits, que d'après ces notions chacun sent très-bien qu'il y a de l'ordre dans ce monde visible, qu'on ne peut expliquer cet ordre que par l'action d'une cause intelligente qui est Dieu : donc il y a un Dieu. Voilà la chaîne dont on ne peut rompre un seul anneau. Je sais qu'on peut faire des

argumens contre ces vérités, comme l'on en fait contre l'existence de la matière, de l'étendue et du mouvement; mais, heureusement pour le repos du monde, les preuves de l'existence de Dieu sont sensibles à tous, tandis que les sophismes des athées sont pris dans une métaphysique ténébreuse que ne peut saisir le vulgaire, en sorte qu'en dépit des athées le genre humain continuera d'avoir le sens commun, et de croire en Dieu.

C'est assez, Messieurs, parler à votre raison; qu'il me soit permis un moment d'en appeler à vos cœurs. Vous êtes jeunes pour la plupart : vos ames encore neuves ne sont ni flétries par le venin d'un athéisme enraciné, ni desséchées par les calculs de l'intérêt, ni endurcies par le long usage des plaisirs; vous êtes dans cet âge brillant où une imagination plus ardente, un cœur plus sensible et plus loyal, disposent à se laisser mieux pénétrer aux traits du sentiment et de la vérité. Eh bien ! si jamais, fermant les livres et oubliant tous les raisonnemens, vous avez contemplé quelques-unes des grandes scènes de la nature, avez-vous pu vous défendre d'une émotion profonde? n'avez-vous pas été ravis comme dans une espèce d'enchantement, et du fond de vos cœurs ne s'est-il pas échappé ce cri de vérité : Que tes œuvres sont belles et magnifiques, Dieu tout-puissant! *quàm magnificata sunt opera tua, Domine?* Oui, voulons-nous goûter et sentir vivement ces douces et profondes émotions qui élèvent jusqu'à la Divinité? sortons du milieu de nos cités, de nos palais,

des dépôts de nos richesses littéraires et de toutes les œuvres de notre industrie : je ne veux chercher la nature, ni dans le laboratoire du savant, ni dans les cabinets des curieux, ni dans ce qui ne fait qu'attester le pouvoir et le génie de l'homme ; non, je ne vous conduirai point auprès de cette enceinte qui renferme des animaux d'Afrique et d'Asie, ou des habitans de nos forêts, dont nous avons enchaîné la sauvage liberté. L'aigle prisonnier peut bien attirer mes regards; mais, dans cet état de dégradation, il n'a plus rien qui me touche, et peut-être me sentirois-je ému, si je voyois le roi des airs s'élever d'un vol rapide et majestueux vers le séjour du tonnerre. Je ne vous dirai pas de vous armer de l'instrument dont s'aide l'œil de l'observateur, et de le diriger vers le firmament ; cela même est une fatigue : je n'aime pas à ne voir qu'un point des espaces célestes ; il me faut toute la voûte des cieux, une liberté parfaite qui laisse à mon esprit toute sa force, à mon cœur toutes ses affections. Et où donc la trouver cette nature, qui parle à nos ames bien mieux que toute l'éloquence humaine ? Où, Messieurs? C'est dans ces forêts superbes et majestueuses, où la solitude, le silence, l'épaisseur des ombres, pénètrent l'ame d'un saint recueillement et d'une religieuse frayeur; c'est sur les bords d'une mer tour à tour paisible et courroucée, dont les ondes semblent se jouer sous la main puissante du Dieu qui les irrite ou les apaise à son gré ; c'est sur la cime de ces hautes montagnes d'où l'œil s'égare au loin, et se

perd dans un immense horizon. Là, roi de la nature, l'homme semble planer sur son empire, et contemplant avec transport ce vaste ensemble de vallons et de coteaux, de monts et de plaines, de champs et de prairies qu'il voit à ses pieds, son ame s'élève naturellement vers l'auteur de tant de merveilles. Où faut-il étudier la nature? C'est surtout dans les cieux, au milieu de ces nuits tranquilles et pures, quand le silence règne sur la terre et dans les airs, et que la lune, avec ses douces clartés, semble verser sur l'univers le calme et la fraîcheur. Alors peut-il venir en pensée qu'il n'y a pas de Dieu? Ah! plutôt des sentimens consolans et doux s'insinueront dans vos ames; quelques larmes d'admiration et d'attendrissement s'échapperont peut-être de vos yeux; et, tombant à genoux, vous direz : « Dieu de l'univers, que tes » œuvres sont belles! Dieu de mon cœur, qu'il » m'est doux de croire en toi! et comment pour» rois-je te méconnoître, quand ta présence éclate » de toutes parts avec tant de gloire et de magni» ficence? Dieu de bonté, pardonne aux erreurs de » ma jeunesse; reçois l'enfant égaré qui se jette » dans ton sein paternel : et si tu fais paroître ta » puissance en réglant le cours des astres, montre» toi plus puissant encore en réglant mon cœur, » et le soumettant pour toujours aux lois de ton » adorable et suprême majesté. »

EXAMEN

DES PRINCIPAUX ARGUMENS

DE L'ATHÉISME.

Au moment où nous avons formé le dessein de venger contre les attaques de l'impiété le premier de tous les dogmes, celui de l'existence de Dieu, nous n'avons pu nous empêcher de nous demander à nous-mêmes s'il ne seroit pas plus expédient de laisser dans l'oubli ces ténébreux argumens que de les produire au grand jour, si l'on ne s'exposeroit pas, en les révélant, à obscurcir une vérité qui brille de sa propre lumière, comme le soleil brille de ses rayons, et par là même à ébranler la conviction par les moyens que nous voudrions employer à l'affermir. Mais cette considération n'a-t-elle pas dû le céder à une autre plus puissante encore? C'est que, si la Divinité a eu tant d'ennemis, qui ont élevé la voix avec l'éclat de la trompette dans l'Europe entière, il faut bien qu'elle ait aussi ses vengeurs; c'est qu'après une époque où l'athéisme étoit comme le ton dominant du monde savant

et littéraire, où l'on a fait des efforts incroyables de science et d'esprit, pour tout expliquer sans l'intervention de la cause intelligente et suprême; où mille productions diverses, marquées au coin de l'impiété la plus révoltante, ont circulé dans tous les rangs de la société, il est impossible qu'il n'en reste pas des impressions funestes, même dans les esprits que ces pernicieuses doctrines n'ont pas tout-à-fait pervertis : et dès-lors le soin de la combattre ne sauroit être ni déplacé ni superflu. Oui, l'athéisme a laissé au milieu de nous des traces profondes de ses ravages. Ce qui autrefois étoit rare, effrayant, est devenu commun et familier à notre pensée; et si Bossuet revenoit parmi nous, il ne pourroit plus dire ce qu'il disoit de son temps : « La terre porte peu de ces insensés qui, dans » l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi » ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas; et, » lorsque dans la lumière du christianisme on » en découvre quelqu'un, on doit en estimer la » rencontre malheureuse et abominable (1). » Il peut donc être utile de discuter les argumens des athées, soit pour détruire des impressions funestes, soit pour les prévenir; tel sera, Messieurs, l'unique objet de cette Conférence.

Si nous écoutons les athées de nos jours, ils nous diront, dans leurs discours comme dans leurs livres : « Quel est donc cet être distingué de cet

(1) Premier Sermon de l'Avent.

» univers que vous appelez Dieu? où le placez-» vous? Vous en faites un esprit qui a créé la ma-» tière et le mouvement : comment concevoir cette » production du sein même du néant? De rien » peut-il sortir quelque chose? Qui nous expli-» quera sa nature? comment nous en former une » idée? Si notre doctrine est obscure, la vôtre est-» elle plus lumineuse, et l'athéisme est-il plus in-» compréhensible que le Dieu que vous croyez? » Vous en faites un être infiniment bon, sage et » juste : mais il le seroit bien davantage, s'il se » rendoit plus visible aux yeux du genre humain : » il s'attireroit l'admiration et les hommages de » tous, tandis qu'il en est un si grand nombre qui » ne croient pas en lui; et ce sont ceux-là même » qui ont le plus de lumières et un désir plus ar-» dent de connoître la vérité. Pourquoi donc est-» il si caché, et se dérobe-t-il à nos recherches? » Vous recourez à Dieu pour expliquer cet uni-» vers visible; recours inutile. Supposez le monde » éternel, le mouvement inhérent à la matière, » une succession toujours renouvelée d'êtres variés » dans leurs formes, leurs figures, leurs proprié-» tés naturelles, avec leurs affinités ou leurs oppo-» sitions, tendant à se rapprocher ou à se désunir, » faisant ainsi des efforts pour arriver à un sys-» tème de choses où chacun soit à sa place, et vous » aurez cet univers physique avec toutes ses beau-» tés, avec les animaux qui habitent la terre, et » l'homme lui-même. Ainsi tout s'explique sans » Dieu, et c'est l'ignorance des causes physiques

» qui a fait imaginer la cause intelligente. » Tels sont en abrégé, Messieurs, les argumens des athées, et pour nous résumer dans les propres paroles d'un savant de nos jours qui, durant sa vie, s'est fait remarquer par son athéisme, nous dirons en parlant de Dieu : *On ne le comprend point, on ne le voit point, on explique tout sans lui* (1). Certes, il faut que la cause de l'athéisme soit bien foible et bien désespérée, si, après cinquante ans de travaux et d'efforts, un savant distingué n'a pu lui trouver que ces fragiles appuis.

On objecte d'abord qu'*on ne sauroit comprendre Dieu.* Sans doute c'est un Dieu incompréhensible, le Dieu que nous adorons : loin d'en rougir, nous en faisons gloire. Si nous pouvons le connoître, comme je le dirai bientôt, nous ne saurions le comprendre. Toujours ses perfections seront infiniment élevées au-dessus de nos foibles pensées. Vous auriez pour les peindre toute la magnificence des anciens prophètes d'Israël, toutes les lumières des plus beaux génies qui ont éclairé les nations et les siècles, toute la subtilité de ces intelligences que le christianisme nous représente autour du trône de l'Eternel pour être les ministres de ses volontés saintes; vous auriez tout cela, que vos sentimens et vos expressions resteroient à une distance infinie de sa suprême majesté, et qu'après avoir tout épuisé, vous seriez forcé de convenir qu'on ne

(1) Lalande, *Second Supplément au Dictionnaire des Athées*, page 90.

peut mieux le caractériser qu'en l'appelant incompréhensible. *Dieu seul se connoît lui-même* d'une connoissance parfaite : la puissance, la sagesse, la bonté sans bornes, ne peuvent être comprises que par une intelligence sans bornes. Un dieu qui pourroit être compris ne seroit pas le dieu véritable, mais un dieu imaginé par l'homme. Qu'on avance tant qu'on voudra dans l'infini, on ne trouvera jamais les limites de ce qui n'en a point: c'est une mer immense sans fond et sans rivage. L'incompréhensibilité de la nature divine lui est tellement propre, que, refuser de croire en Dieu parce qu'il est incompréhensible, c'est refuser de croire en Dieu parce qu'il est Dieu; voilà certes un bel argument.

Dieu est incompréhensible : expliquons-nous pour ne pas disputer en vain. Comprendre Dieu, ce seroit en avoir une idée complète, en pénétrer la nature, en sonder toutes les profondeurs; ce seroit voir parfaitement la beauté et l'harmonie de toutes ses perfections, et c'est là sans doute ce qui surpasse la capacité d'un esprit foible et borné, comme celui de l'homme. Connoître Dieu, c'est savoir qu'il existe, en avoir des idées non complètes sous tous les rapports, mais assez nettes, assez développées, pour voir suffisamment ce qu'il est par rapport à nous, et ce que nous sommes par rapport à lui; pour en parler d'une manière sage et raisonnable; pour avoir la conviction intime et profonde de son existence, de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, encore que

nous ne puissions pas les embrasser dans toute leur étendue. Or telle est notre situation sur la terre. Eh quoi! Messieurs, lorsque le grand nom de Dieu retentit à vos oreilles, n'est-ce là qu'un vain son qui se dissipe? ne sentez-vous s'éveiller aucune pensée, aucun sentiment dans vos ames? Quoi! si nous parlons de l'Être éternel, sans commencement et sans fin, dont la nature est d'exister, à qui l'être est aussi essentiel que la rondeur l'est au cercle; qui, indépendant de toute cause étrangère, n'a rien reçu, comme il ne peut rien perdre; qui demeure toujours inaltérable, toujours le même, tandis que, dans ce monde, tout passe, tout s'use comme un vêtement; qui seul est véritablement, parce que tout le reste des êtres tient de lui une existence empruntée; devant qui l'univers est comme un néant, toutes les nations comme si elles n'étoient pas, et qui peut dire de soi cette parole de nos livres saints : *Je suis celui qui suis;* si nous parlons d'un Etre tout-puissant qui a communiqué à tout ce qui compose cet univers l'être, le mouvement et la vie; qui peut créer des soleils avec la même facilité que des insectes; qui a semé les étoiles dans le firmament comme la poussière dans nos campagnes; qui n'a besoin que de sa volonté pour produire, et qui, au commencement dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut;* si nous parlons d'un Être souverainement sage qui, par des lois également simples et fécondes, gouverne ce monde visible; dont la providence embrasse tout sans effort, les mondes étoilés comme

l'herbe des champs, les vastes empires comme l'individu le plus obscur, conduit les créatures intelligentes à ses fins toujours adorables avec force, mais aussi avec douceur, et se joue ainsi dans cet immense univers; si nous parlons enfin de ce Dieu juste, qui suit en tout les règles de sa souveraine et infaillible raison; de ce Dieu saint, dont l'infinie pureté le tient à une distance infinie de tout ce qui est mal; de ce Dieu bon, qui, heureux de lui-même, aime à épancher sur ses créatures quelque chose de sa suprême félicité; si nous tenons devant vous un semblable discours, sommes-nous aussi inintelligibles que si nous vous parlions une langue étrangère et qui vous fût inconnue? Toutes ces pensées n'ont-elles aucun rapport avec votre manière de sentir et de juger? Tout cela est-il aussi barbare, aussi absurde, que si nous venions vous entretenir d'un cercle qui fût carré, ou d'un carré qui fût circulaire? Ou plutôt l'idée de Dieu n'est-elle pas si raisonnable, qu'elle entre naturellement dans tous les esprits; qu'elle est plus ou moins développée chez tous les peuples de la terre; que son nom se trouve dans toutes langues, dans les ouvrages des plus beaux génies que le monde ait produits, dans les institutions de tous les plus grands législateurs, dans les chants religieux de toutes les nations et de tous les âges; que le souvenir en est ineffaçable; que la connoissance, sans être parfaite, en est assez distincte, pour devenir la règle plus ou moins sentie des actions humaines? Je vous le demande, parler de la cause intelligente ou du

hasard ; d'un être puissant et sage qui opère avec choix et raison, ou d'une aveugle nécessité; d'un dieu, auteur de l'ordre et des beautés de cet univers, ou de cet univers, résultat du concours fortuit des parties de la matière en mouvement : est-ce donc la même doctrine? L'énoncé de l'une et de l'autre fait-il naître les mêmes idées? ou plutôt n'avez-vous pas sur toutes deux des notions assez justes, pour sentir qu'elles sont en opposition entre elles? Quand je vois un tableau d'un effet admirable, ne puis-je pas me faire une idée, au moins imparfaite, du talent du peintre, de son intelligence, de sa merveilleuse industrie, encore que je ne puisse apprécier exactement les qualités de son esprit, ni la manière dont il a su animer la toile, et faire, pour ainsi dire, revivre sous nos yeux ce qui n'est déjà plus? Je vois une vaste cité où tout est en paix, où les personnes et les propriétés sont en sûreté sous la sauvegarde des lois, où la liberté ne dégénère pas en licence : ne puis-je pas me former une idée raisonnable de l'agent invisible qui tient les ressorts de cette sage administration, encore que j'ignore comment il les met en jeu et les fait concourir au bien de tous? Et s'il est vrai que ce monde n'est qu'un enchaînement de causes secondes et de leurs effets, ne puis-je pas avoir l'idée de la cause première, de l'Être auteur et ordonnateur suprême de toutes choses, encore que, dans sa manière d'exister et d'agir, il échappe à mes pensées? On peut donc avoir l'idée de Dieu, tout incompréhensible qu'il est; et n'est-ce pas en avoir

l'idée que de savoir qu'il est incompréhensible?

Dieu, dit-on, est incompréhensible : il est vrai, vous ne comprenez pas son éternité. Mais l'éternité d'un être quelconque est rigoureusement démontrée : par là même que quelque chose est aujourd'hui, il faut nécessairement que quelque chose ait toujours été; car, si avant tout ce qui a commencé, quelque chose n'existoit pas, il n'y avoit donc que le néant, et s'il n'y avoit eu que le néant, il n'y auroit que le néant encore; le néant ne peut rien produire. Il est donc un être incréé, éternel, existant avant tous les temps; jamais il n'a commencé, jamais il ne finira. La mesure de sa durée passée, c'est l'éternité; la mesure de sa durée future, c'est encore l'éternité : ce qui a fait dire à Pascal que *l'homme est un point placé entre deux éternités*. Que cet être éternel soit Dieu ou la matière, nous ne l'examinons point ici : voilà toujours les athées forcés d'admettre l'éternité d'un être quelconque; et quoi néanmoins de plus incompréhensible? Vous ne comprenez pas la création, ni comment l'univers est sorti du néant : mais prenons garde d'attribuer aux adorateurs de la Divinité les idées absurdes qu'ils n'ont pas. On ne dit pas que le néant soit une cause productrice qui ait fait le monde; on ne dit pas que le néant ait fourni la matière dont il est composé, que la matière ait été extraite des abîmes du néant, comme on extrait les métaux des mines qui les recèlent : il y auroit alors contradiction dans les termes, absurdité manifeste; mais on dit que Dieu,

par sa puissance infinie, a donné l'existence à ce qui ne l'avoit pas, que ce qui étoit possible dans les idées de son entendement divin, il l'a rendu réel par la force de sa volonté. Sans doute nous ne concevons pas cette manière d'opérer; il faudroit être dans le sein de la Divinité, pour comprendre quelle est sa manière de vouloir, et la puissance de sa volonté. Si, par notre expérience personnelle, par notre sentiment individuel, nous ne connoissions pas ce que c'est que le vouloir dans l'homme, il nous seroit impossible de nous en faire une idée, comme il est impossible au sourd de naissance de concevoir le son, à l'aveugle-né de concevoir les couleurs. Ce seroit une pensée basse et terrestre que de transporter à la Divinité ce qui ne convient qu'à l'homme, borné dans son pouvoir comme dans ses conceptions. L'homme peut bien donner aux objets préexistans de nouvelles formes; il peut modifier la matière, et non la créer : mais au contraire, infini dans sa puissance, Dieu donne l'existence actuelle à ce qui n'avoit qu'une existence possible; et c'est ce qu'on appelle créer, tirer du néant. Ne faut-il pas qu'il y ait une différence infinie entre le pouvoir de l'homme et le pouvoir de Dieu? et si la puissance bornée peut créer des modifications, pourquoi la puissance sans bornes ne pourroit-elle pas créer des êtres? Nous avons en nous-mêmes une image imparfaite de cette puissance créatrice. Voilà, je le suppose, mon bras immobile; cet état de repos est l'absence, le néant du mouvement : je veux, et mon bras se remue; son

mouvement possible est réalisé; son mouvement, qui étoit dans une sorte de néant, en a été tiré par un acte de ma volonté : espèce de création imparfaite, qui est une figure de la création parfaite, dont Dieu seul est capable.

Dieu est incompréhensible : mais comprenez-vous bien comment votre mémoire vous rend présent le passé qui n'est plus, comment votre pensée s'élance dans tous les mondes à la fois, comment votre ame anime toutes les parties de votre corps? Nous ne sommes environnés que de choses incompréhensibles. C'est bien aux athées à parler de l'incompréhensibilité de Dieu, à eux dont les systèmes ne sont qu'un assemblage de mots incohérens, de propositions contradictoires et révoltantes; dont la doctrine est si incroyable, qu'elle entre à peine dans quelques esprits singuliers; en sorte qu'on ne peut être athée que par un excès de crédulité! Mais cette observation trouvera sa place ailleurs. Je passe à la seconde difficulté des athées.

On ne voit pas Dieu. Sans doute, si l'auteur de la nature n'avoit pas marqué son ouvrage d'un sceau divin; s'il ne s'étoit pas rendu témoignage à lui-même par une manifestation de ses attributs, capable d'entraîner tout esprit raisonnable, nous pourrions en être réduits à de vagues conjectures, et rester flottans dans l'incertitude et le choc des systèmes de l'esprit humain. Mais si tout nous retrace cette haute majesté; si c'est le cri de la raison, du genre humain, de la nature entière, qu'il est un Dieu auteur de toutes choses,

digne de nos adorations et de notre amour, que sommes-nous pour oser lui demander pourquoi il ne se manifeste pas davantage, et pour exiger de plus grandes lumières, au lieu de recevoir avec reconnoissance celles qu'il nous donne? Vous voudriez que Dieu se manifestât davantage : mais jusqu'à quel point voudriez-vous qu'il portât cette manifestation de lui-même? Vous ne prétendez pas sans doute que l'Être infini soit obligé de se découvrir à un être aussi foible que vous, dans l'état infini de sa grandeur et de sa gloire. Voudriez-vous que son existence fût pour vous un fait aussi sensible que celle du soleil ou de votre propre corps? mais alors où seroit le mérite de croire en lui? Quel mérite avez-vous de croire à l'existence du soleil que vous voyez de vos yeux? Juste et bon, mais indépendant, maître et roi de ses créatures, jaloux des hommages d'un cœur droit et sincère, Dieu se présente à nous sous un jour assez frappant pour qu'on puisse l'apercevoir, et sous un voile assez épais pour que nous ayons le mérite de croire à sa présence. Vous pensez que le Dieu bon le seroit bien davantage, s'il se rendoit plus sensible à vous : mais le Dieu qui est la bonté même est aussi la souveraine sagesse; et que savez-vous si, dans ses conseils éternels, il n'a pas fait sagement de ne pas se manifester davantage? Vous le croiriez encore meilleur, s'il étoit plus visible; et un autre le croiroit meilleur, s'il lui donnoit plus de santé, plus d'esprit, plus de puissance. Ainsi la Divinité seroit assujettie aux vains

caprices des hommes, et il faudroit que leurs idées arbitraires devinssent la règle de celui, qui est la suprême raison. Je conçois très-bien comment Dieu est tout à la *fois* visible et caché : visible dans ses œuvres, qui sont comme autant de miroirs où se réfléchissent ses perfections adorables, et caché à cause des ombres qui enveloppent son infinie majesté : c'est le soleil caché derrière un nuage. Plus loin de nous, la Divinité pourroit échapper à nos regards; plus rapprochée, elle nous entraîneroit avec une impétuosité qui ôteroit à l'homme sa liberté, et toute l'économie du monde actuel se trouveroit renversée. C'est par la droiture du cœur, par la bonne foi, par le désir sincère de connoître la vérité, que nous sommes estimables aux yeux du juste appréciateur des choses : qui le cherche avec des intentions pures, le trouvera. Il est une pensée de saint Augustin, souvent répétée, mais qu'il faut rappeler toujours, parce que toujours on l'oublie, et que nous allons reproduire dans les expressions mêmes de Pascal : « Il y a assez de lumière pour ceux qui ne dési» rent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux » qui ont une disposition contraire (1). »

Ici, comme en tout le reste, le christianisme se montre éminemment raisonnable; et nous pouvons observer combien la révélation confirme, en l'épurant, en le perfectionnant, tout ce qu'inspire une saine raison. Elle nous apprend que

(1) *Pensées*, chap. XVIII, n. 2.

c'est ici le temps des ombres et des obscurités, et non celui de la pleine et parfaite lumière; qu'il faut commencer par croire, pour mériter de voir; qu'il sera déchiré le voile qui nous dérobe la Divinité, et que, semblable au crépuscule qui annonce le soleil, le temps présent n'est que l'aurore du jour de l'éternité.

Venons à la troisième difficulté, qui est qu'on peut se passer de Dieu, et que *sans lui on explique tout.*

On sait, Messieurs, avec quelle jactance les athées modernes ont vanté leur science et leurs lumières. A les en croire, c'étoient des esprits sublimes, qui, portés sur les ailes du génie, planoient au-dessus des préjugés vulgaires : si quelquefois ils daignoient descendre de ces hauteurs, pour nous tendre une main secourable, c'étoit par un reste de pitié superbe dont ils vouloient bien ne pas se dépouiller. Ils prononçoient contre nous les mots de superstition, de préjugés, de crédulité; ils nous accusoient de nous traîner dans les sentiers de la routine, et nous invitoient à briser comme eux les fers d'une honteuse servitude. Ne seroit-il pas singulier que l'accusation de crédulité qu'ils nous intentent retombât sur eux tout entière; que la force d'esprit fût de notre côté, et que du leur il n'y eût que foiblesse et puérilité? Certes, si quelque chose peut les en convaincre, c'est bien la prétention qu'ils ont de tout expliquer sans Dieu.

Oui, il est facile de faire voir que sans lui on

ne peut expliquer ni l'existence de la matière, ni l'existence du mouvement, ni en particulier l'existence de l'homme.

Je dis d'abord qu'avec l'athéisme on ne peut expliquer l'existence de la matière, de ces corps dont se compose cet univers sensible. En effet, si la matière n'est pas l'ouvrage d'un Dieu créateur, à qui doit-elle son existence? Ce n'est pas au néant, le rien ne produit rien : il faut donc dire que la matière existe par elle-même, qu'elle a été de toute éternité, que sa nature est d'exister nécessairement, qu'ainsi elle est ce que les métaphysiciens appellent l'*Être nécessaire*. Or, cette assertion est non-seulement gratuite, mais contraire à la raison. Je fais observer d'abord que la matière n'est pas une fiction de notre esprit, mais une chose réelle, un composé d'une multitude de parties unies entre elles : dès-lors, si la matière existe nécessairement, chacune de ses particules a aussi une existence nécessaire; si bien qu'il seroit impossible, sans se contredire, de la supposer non-existante : ainsi il n'y aura pas un grain de sable, une molécule d'air, un atome de matière, dont l'existence ne soit aussi essentielle que la rondeur est essentielle à un cercle. L'idée du cercle et celle de la rondeur sont tellement inséparables, qu'il est bien impossible de les séparer sans se contredire soi-même. Or je demande s'il en est de même de l'idée d'un atome et de l'idée de son existence, et en quoi l'essence des choses seroit blessée, parce que je supposerois que cet atome n'existe pas : donc

cet atome n'existe pas nécessairement; et ce que je dis de l'un, je le dirai de tous : donc la matière n'existe pas par elle-même; donc elle a été créée; donc il y a un Dieu. Je fais observer encore que la suprême perfection, c'est d'exister par soi-même, d'avoir ainsi tout de son propre fonds. L'être qui existe par lui-même est indépendant, il possède tout : et qui pourroit le limiter? Aussi, s'il est une chose démontrée en métaphysique, c'est que l'Être nécessaire a toutes les perfections, l'intelligence, la sagesse, la bonté, la liberté, la justice : donc, si l'Etre nécessaire étoit la matière, c'est à elle qu'il faudroit accorder toutes ces perfections; et en cela quelle étrange violence ne faudroit-il pas faire à la raison ! Ce n'est pas tout : comme chacune des particules de matière existeroit nécessairement, chacune d'elles seroit souverainement parfaite, elle seroit Dieu : et voilà comme, en rejetant le Dieu véritable, l'athée peupleroit de dieux l'univers entier. Je fais observer encore que la matière n'existe qu'avec les attributs qui lui sont naturels, qu'avec une certaine disposition de parties, une certaine manière d'être, une figure quelconque : donc la matière n'a pu exister de toute éternité sans avoir une forme déterminée, éternelle comme elle, dès-lors indestructible, immuable; et cependant cette immutabilité est démentie tous les jours par la variation perpétuelle de ses formes. Je sens que tout cela est mieux placé dans un livre qu'on peut méditer à loisir, que dans un discours public dont les paroles passent rapidement.

Voilà pourquoi j'abrège : mais tout cela est fondé sur une métaphysique inattaquable ; vous pouvez le voir développé dans Clarke en particulier (1).

Je dis, en second lieu, que, sans recourir à Dieu, le mouvement est inexplicable. Une propriété des corps, c'est de pouvoir être transférés d'un lieu à un autre, de pouvoir être agités ; c'est là ce qu'on appelle mouvement : or je demande d'où vient le mouvement de la matière. Direz-vous que le mouvement lui a été communiqué dans le principe, ou direz-vous que le mouvement lui est essentiel? choisissez. Si vous dites que le mouvement lui a été communiqué, je demanderai de qui elle l'a reçu : ce n'est pas d'elle-même ; par la supposition, elle ne le trouve pas dans son propre fonds : c'est donc d'une cause distincte d'elle-même, d'une cause motrice ; et voilà le premier moteur distingué de la matière, c'est Dieu. On auroit beau dire que le mouvement a été communiqué d'une partie de la matière à l'autre, sans aucune cause primitive, extrinsèque de son existence ; que c'est ici une succession sans fin de mouvemens qui passent d'un corps à un autre : c'est vouloir s'abuser soi-même ; il faudra toujours arriver au premier atome qui a été mis en mouvement, et je demanderai quelle a été ici la cause efficiente. Eh bien! direz-vous, je soutiens que le mouvement est essentiel, inhérent à la matière ; et moi, je prétends que par là vous vous jetez dans un embarras aussi

(1) *Traité de l'Exist. de Dieu*, tom. I, ch. II et suiv.

grand que le premier : car j'ai l'idée d'un corps, et l'idée du mouvement, et je sens très-bien que je puis séparer ces deux choses. Je puis supposer un corps en repos, sans le détruire; je vois même, par expérience, qu'un corps reste immobile, s'il n'est ébranlé par un autre : donc l'idée d'un corps n'emporte pas celle du mouvement; donc les corps ont toute leur essence, sans qu'on leur attribue aucun mouvement; donc le mouvement ne leur est pas essentiel; donc il leur a été communiqué par une cause préexistante : et nous voilà ramenés à la cause première, à Dieu. Je pourrois multiplier ici les raisonnemens, si je ne craignois de vous fatiguer par des choses si abstraites. J'aime mieux vous renvoyer à Fénelon, qui, dans son *Traité de l'Existence de Dieu*, a plusieurs chapitres très-solides et très-lumineux sur cette matière (1).

Je dis enfin que sans Dieu on ne peut expliquer l'existence de l'homme. En remontant de famille en famille, de siècle en siècle, il faut aboutir enfin à un homme, qui, le premier de tous, se soit trouvé sur la terre, organisé, vivant, sentant comme nous, sans être né comme nous d'un père et d'une mère préexistans : on aura beau prolonger dans des temps imaginaires la chaîne des générations, il faudra tôt ou tard arriver au premier anneau. Le genre humain a commencé : on ne dira pas, je l'espère, qu'il y a eu de toute éternité des individus de notre espèce, existans par eux-mêmes né-

(1) *Voy.* Ire part. chap. III, et IIe part. chap. III.

cessairement, et qui sont devenus la tige de tous les autres; car ces individus nécessaires existeroient encore : ce qui existe par la nécessité de sa nature ne peut cesser d'être; et où sont-ils ces individus de notre espèce qui soient éternels? Tout cela est absurde. L'espèce humaine a donc eu un commencement, mais quelle en a été l'origine et la cause? Nous croyons, nous disons une chose très-simple, c'est qu'un Dieu créateur donna au premier homme l'être et la vie; que, dans sa puissance suprême, il façonna son corps avec une merveilleuse industrie, comme le potier façonne l'argile, et qu'ensuite il l'anima de cette intelligence, rayon de la divine lumière par laquelle l'homme est l'image de son auteur.

Parmi les athées, il en est qui vous disent crûment que la nature a planté des hommes sur les diverses parties du globe : mais, quand on ne reconnoît pas Dieu, la nature n'est autre chose que cet univers, que l'assemblage de tous les êtres. Maintenant, si quelqu'un nous disoit que la collection des êtres a planté des hommes, nous le prierions de parler français, et de ne pas exprimer dans un langage barbare une idée plus barbare encore. Chez les anciens, Lucrèce disoit que dans l'origine les germes des animaux, attachés à la terre par leurs racines, végétoient comme les plantes : mais je voudrois savoir où sont les monumens historiques de cette végétation de l'homme-plante. Ne demandons pas des témoins du fait; cela s'est passé à cette époque et dans ces lieux où

les arbres parloient; où Amphion, au son de la lyre, amollissoit les tigres et les rochers, c'est-à-dire, au temps et dans le pays des chimères. Si autrefois les hommes ont tenu à la terre par des racines comme les plantes, pourquoi n'y tiennent-ils pas encore comme les plantes? pourquoi, si la terre a produit des hommes par une sorte de végétation, n'en produit-elle plus de la même manière? Tandis qu'on voit toutes les productions de la nature, les minéraux, les plantes, se perpétuer de la même manière, pourquoi donc ce changement dans la production de l'homme? D'où vient qu'après avoir résulté jadis d'une certaine combinaison, il n'en résulte plus aujourd'hui.

Ne parlez pas des métamorphoses qu'a subies l'animal aquatique qui coasse dans nos marais, ni de celles du ver industrieux qui file son tombeau, et qui, après avoir rampé, déploie les ailes du papillon : toutes ces métamorphoses ont eu lieu dans tous les temps, comme elles ont lieu encore à présent. Toujours les êtres qui en résultent ont été produits de cette manière; l'expérience est constante, universelle : en sorte que, pour suivre les lois de l'analogie, si l'homme eût autrefois résulté d'une métamorphose semblable, il en résulteroit encore maintenant.

Quand le premier homme a paru sur la terre, dans quel état étoit-il? Les athées veulent-ils qu'il ait paru enfant, ou bien homme fait, ou qu'il se soit formé successivement. Discutons un moment ces trois hypothèses. Si je vous disois que le pre-

mier individu de notre espèce parut sur la terre, dans la foiblesse, les infirmités, les besoins de la plus tendre enfance, vous seriez alarmés sur la conservation de ses jours; vous pourriez me demander quelle mère le nourrit de son lait, *quelle main* bienfaisante garantit son corps débile des dangers qui l'environnoient : mais calmez vos inquiétudes, l'athée Lucrèce a pourvu à tout cela en très-beaux vers. Suivant lui, le premier homme eut la terre pour nourrice, pour vêtement une vapeur légère, pour berceau le tendre gazon.

Terra cibum pueris, vestem vapor, herba cubile
Præbebat multâ et molli lanugine abundans (1).

Messieurs, je ne l'ai pas vu; mais je puis assurer que, si cela n'est pas vrai, cela est très-poétique; il est gracieux du moins ce Lucrèce, tandis que les athées modernes avec leur sombre métaphysique sont tristes comme les ténèbres.

Si vous disiez que l'homme est sorti tout à coup, dans l'âge parfait, de la fange d'un marais échauffé par les rayons du soleil, vous avanceriez une chose évidemment démentie par les faits; car il est contre toutes les lois de l'analogie, et contre l'expérience de tous les siècles et de tous les climats, que la formation d'un animal ait une telle rapidité, et se trouve subitement, comme par une création instantanée, dans son état de perfection.

Il vous reste à dire que l'homme s'est formé

(1) *De Rer. nat.* lib. V, vers. 814, 815.

successivement par une agrégation de parties qui se sont rapprochées : nouvelle absurdité. Un corps organisé est un tout dans lequel chaque partie suppose l'existence des autres; un animal ne se forme pas comme le sel, par exemple, par la juxtaposition de différentes molécules réunies. C'est un système d'un nombre infini de machines qui se correspondent directement, qui ont entre elles des rapports intimes, qui sont faites les unes pour les autres, et dont les forces concourent au bien général. Ce tout se développe et augmente de volume; mais, en tant que machine, il est toujours en petit ce que plus tard il doit être en grand. Enfin, quand j'accorderois que l'homme a pu être formé de cette manière, je demanderois toujours d'où vient que la terre, après avoir produit des hommes de germes préexistans, n'en produit plus aujourd'hui.

A cela que répondent les athées? Que la terre est vieille, qu'elle est épuisée, qu'elle a perdu sa fécondité : réponse digne de l'absurdité de leurs systèmes. Sur quoi est-elle fondée? Ici rien de solide. Eh quoi! n'y a-t-il plus de limon, de terre molle et fangeuse, plus de soleil pour l'échauffer? La même matière demeure toujours; la nature même devroit avoir aujourd'hui plus de facilité pour ces sortes de productions : car, par la mort d'une immense multitude d'hommes depuis tant de siècles, les germes qui avoient servi à les former se sont répandus de toutes parts; ces atomes précieux existent en grande quantité; les corps morts seroient la semence des vivans, et les tom-

beaux seroient des magasins où la nature trouveroit des matériaux tout prêts pour en former des hommes. Telle est en substance la réflexion de Jaquelot (1) et de Fontenelle (2). De nos jours on renouvelle cette doctrine, que les animalcules microscopiques naissent du sein même de la corruption, et l'on insinue que peut-être l'homme a eu une origine semblable : mais d'abord il faudroit prouver que ces animalcules ne viennent pas d'un germe préexistant, et que ce germe n'est pas le fruit d'un animalcule qui a été avant le germe, chose qui n'est pas encore prouvée. Mais que gagneroit-on à cette supposition, quand elle ne seroit pas gratuite? Il est constant qu'il est des espèces qui ne se reproduisent point par cette voie; qu'on n'a jamais vu rien de semblable pour un lion, un éléphant, un homme; et je serois toujours fondé à demander qui a donné la vie au premier individu de ces espèces. En vérité, avec leurs hommes-plantes, leurs métamorphoses, pour expliquer l'origine de l'espèce humaine, les athées se montrent plus crédules que les enfans qui croient aux métamorphoses opérées par la baguette magique des fées; et, contes pour contes, j'aime encore mieux ces histoires assez plaisantes dont on amusa notre enfance, que ces romans physiques qui avilissent l'homme, et portent dans le cœur flétri des impressions de tristesse et de mort.

(1) *Dissert. sur l'Existence de Dieu.* IIe Dissert. chap. v, tome II, pag. 242.

(2) *De l'Existence de Dieu.* Œuvr. tom. III, pag. 252.

Ainsi, loin de dire qu'on explique-tout sans Dieu, nous dirons, avec Leibniz, que « Dieu est » la première raison des choses (1). »

Ne seroit-il pas temps, Messieurs, d'abjurer tous ces systèmes ténébreux, de nous déclarer hautement en faveur des vérités sacrées que les nations et les siècles ont révérées comme le vrai fondement du monde moral, de nous soustraire entièrement et pour toujours à la domination tyrannique de cette fausse sagesse, qui n'a usurpé l'empire sur la véritable que pour en faire un si funeste usage, qui n'a su régner que pour détruire, parler au nom de la tolérance que pour exterminer, au nom de la liberté que pour amener l'anarchie ou la servitude? Si l'athéisme est la source de tout mal, la croyance en la Divinité est le principe de tout bien : un Dieu, une providence, une vie future, une religion règle de l'esprit et du cœur, qui réprime tous les vices et commande toutes les vertus, tout cela se lie et s'enchaîne; et, pour arriver de la foi en un Dieu père commun du genre humain à la foi en un Jésus-Christ son réparateur, il ne faut qu'être conséquent. Peut-être me sera-t-il donné de parcourir heureusement avec vous l'intervalle qui les sépare. Tout ce que je demande, c'est l'amour sincère de la vérité, et le courage de l'embrasser après l'avoir connue, fallût-il lui sacrifier ses penchans et ses habitudes.

Augustin, jeune encore, et jusque-là esclave

(1) *Essais de Théodicée*, 1re part. n. 7.

de l'erreur et de la volupté, arrive à Milan, dont le grand saint Ambroise étoit alors évêque. Augustin assiste aux explications que ce docte et zélé pontife donne à son peuple sur les livres saints et la doctrine chrétienne. Peu à peu il voit se dissiper devant lui les préjugés dont son esprit étoit offusqué : la religion commence à se montrer à lui sous un jour nouveau et plus favorable ; après avoir essayé de tous les systèmes philosophiques comme de tous les plaisirs, il croit entrevoir qu'il a trouvé ce qu'il avoit en vain cherché depuis si longtemps. Cependant Monique, sa mère, ne cesse de verser des larmes, de conjurer le ciel d'éclairer un fils qui lui étoit si cher, et de le faire entrer enfin dans le sein de l'Eglise catholique : ses gémissemens et ses pleurs ne seront pas perdus. Augustin voit bien la vérité, mais il la repousse ; il rougit de ses désordres, mais il ne peut se défendre des charmes de la volupté ; il éprouve les combats les plus violens. Un jour, dans les angoisses de son cœur et le tumulte de ses pensées, il s'écarte de la société de ses amis, et va s'asseoir sous un arbre solitaire : là une tempête furieuse agite son ame ; il verse un torrent de larmes ; son esprit s'éclaire, et son cœur est changé. Sa mère voit ses vœux accomplis ; bientôt après elle meurt, emportant avec elle dans le tombeau l'ineffable consolation d'avoir vu son fils entrer dans les voies de la vérité et de la vertu. Messieurs, Ambroise n'est point ici ; mais n'y auroit-il pas dans cet auditoire quelque jeune Augustin, se débattant dans les liens de

ses passions, honteux des fers qu'il porte, et n'ayant pas le courage de les rompre; ouvrant les yeux à la lumière pour les refermer aussitôt, semblable à celui que le sommeil accable, qui s'éveille un instant, fait quelques efforts, et retombe vaincu par la mollesse? Et dans cette capitale, dans nos provinces, n'y a-t-il pas plus d'une Monique désolée, gémissant sur les écarts et l'incrédulité d'un fils, qui peut-être nous entend, et dit dans son cœur: C'est moi dont il s'agit? Que nous serions heureux, si le ciel daignoit se servir de notre ministère pour ouvrir son esprit à la vérité, et son cœur à la vertu! Puisse-t-il sentir que le bonheur qu'il cherche, ce ne sont pas les passions qui le donnent, mais cette religion céleste qui est venue apporter des remèdes à tous les maux de l'humanité, qui éclaire et fixe les incertitudes de l'esprit par la foi, console et fortifie l'ame par l'espérance, perfectionne et sanctifie le cœur par la charité, et dit à tous sans ex-
» ception : Vous tous qui êtes travaillés des maux
» de la vie, et fatigués du choc des vaines opi-
» nions, venez à moi, et je vous soulagerai! »



LA PROVIDENCE

DANS L'ORDRE MORAL.

DEMANDER s'il y a une providence, c'est demander si Dieu prend soin de ses créatures, s'il gouverne ce monde par des lois qu'il a lui-même établies, s'il règle le sort des individus comme celui des nations, et si, par une action aussi constante qu'universelle, il conduit toutes choses à des fins dignes de sa haute sagesse. Ici, Messieurs, comment pourroit-on hésiter? comment ne pas reconnoître la main puissante qui tient les rênes de l'empire de l'univers, fait tout marcher à une fin commune, et tout concourir à la beauté, à l'harmonie, à la durée de ses ouvrages? Surtout, comment ne pas croire en particulier qu'il a les yeux ouverts sur l'homme, sur cette créature intelligente, le plus noble des êtres du globe que nous habitons; et que, loin de l'abandonner aux caprices de je ne sais quel aveugle hasard, il en règle, il en dirige les destinées. Oui, tout me parle de la Providence dans l'ordre moral.

Si j'interroge l'histoire du genre humain, je le vois dans tous les temps et dans toutes les con-

trées en possession de croire à la Providence : des temples, des autels, des victimes, des hymnes sacrés, un culte, en un mot une religion, voilà ce que l'on trouve dans le monde ancien et dans le nouveau. Or tout cela seroit non-seulement inutile, mais insensé, si la Divinité étoit indifférente à ce qui se passe sur la terre. Au temps du paganisme, les hommes égarés avoient partagé le monde moral, comme le monde physique, entre plusieurs divinités tutélaires; ils avoient des dieux nationaux et des dieux domestiques, des dieux pour la naissance et des dieux pour les funérailles, pour la paix et pour la guerre, comme ils en avoient pour les astres, les mers, les moissons, les fleurs, les fruits, les bois, les fontaines. Ce n'étoit là sans doute qu'un amas d'erreurs grossières ; mais du milieu de ces superstitions sortoit toujours la foi d'un Dieu présent à tout, présidant à tout, réglant tout par ses suprêmes volontés. Tous les législateurs, tous les vrais sages, les plus illustres philosophes de l'antiquité païenne, les écoles les plus célèbres, telles que celles de Pythagore et de Platon, ont professé le dogme d'un Dieu modérateur suprême des choses humaines ; et Épicure fut regardé généralement comme un impie, pour avoir méconnu la Providence. « La première vé-
» rité, a dit Cicéron (1), dont il importe que les
» peuples soient bien convaincus, c'est que les
» dieux sont les maîtres et les modérateurs de

(1) *De Leg.* lib. II, n. 7.

» toutes choses, que tout est dirigé par eux, qu'ils
» voient les sentimens et les actions des hommes,
» et qu'ils discernent les hommes de bien d'avec les
» méchans.» On sait que, dans son fameux Panégyrique de Trajan, Pline le Jeune commence par reconnoître que c'est la Divinité qui avoit donné cet excellent prince à la terre : *Principem nostrum divinitùs constitutum.*

Si j'écoute la saine raison, elle me dira que le Dieu souverainement sage doit avoir créé l'homme pour une fin, et l'y faire tendre par des voies dignes de lui; que le Dieu juste, infaillible appréciateur des choses, ne sauroit voir du même œil, et celui qui viole ses devoirs avec audace, et celui qui les remplit avec fidélité; que le Dieu bon n'est pas sans amour pour ses créatures; qu'il aime dans elles son image, et les dons qu'il a daigné leur départir; que le Dieu tout-puissant n'est pas semblable à l'homme, dont l'action est bornée, ainsi que les lumières, mais qu'il embrasse, voit et fait tout d'une simple vue; qu'on ne doit pas craindre qu'il soit comme accablé sous le poids du gouvernement du monde, et embarrassé dans l'immense variété des détails. Il a dit, et tout a été fait; il veut, et tout s'exécute. Or, avoir ces notions de la Divinité, de sa sagesse, de sa justice, de sa bonté, de sa puissance, et ne pas croire à son empire, à son action sur l'espèce humaine, c'est-à-dire, à sa providence dans l'ordre moral, ce seroit le plus étrange et le plus inconséquent de tous les systèmes.

Mais qu'importe de croire en Dieu, si vous n'en faites qu'une idole reléguée au fond de l'Olympe, qui auroit des yeux pour ne pas voir, et des oreilles pour ne pas entendre; si vous désarmez sa justice, si vous le représentez comme un père sans bonté, comme un monarque sans puissance, comme un juge sans équité? Vous conservez le nom de Dieu, et vous avez tous les effets de l'athéisme. Un Dieu étranger à la conduite des hommes est pour eux comme s'il n'étoit pas. Disons donc qu'un Dieu sans providence est un monstre forgé par les passions en délire, impatientes de porter un joug qui les importune; c'est là un athéisme pratique, moins conséquent, et tout aussi fécond en suites funestes que l'athéisme d'opinion.

C'est donc la voix de la raison, le cri du genre humain tout entier, qu'il y a une Providence : aussi je crois devoir aujourd'hui m'attacher bien moins à développer les preuves de cette précieuse doctrine qu'à dissiper les ténèbres dont les sophistes cherchent à la couvrir. Notre intention n'est pas de dissimuler les difficultés; nous les exposerons avec franchise. Souvent les fausses doctrines contribuent à faire ressortir la véritable, comme les ténèbres donnent plus d'éclat à la lumière. Ainsi, venger des attaques de l'incrédulité la Providence considérée dans l'ordre moral, tel est le but de cette Conférence.

Je crois entendre un disciple d'Epicure ou de Bayle élever ici la voix, et me dire : On doit juger de la cause par les effets; et, s'il est

permis de s'exprimer en langage vulgaire, à l'œuvre on connoît l'ouvrier. Or, dans ce monde moral, où sont les traits d'une bonté, d'une sagesse, d'une justice infinies qui président aux destinées humaines? Sous un Dieu juste, pourquoi parmi les hommes cette distribution inégale des qualités de l'esprit et du corps, des rangs et des conditions, des biens et des maux? N'est-ce pas une partialité que d'accorder à l'un ce qui est refusé à l'autre? Sous un Dieu bon, pourquoi ces peines, ces souffrances qui font de la terre un séjour de larmes? Sous un Dieu qui est la sagesse et la sainteté mêmes, pourquoi ces désordres, ces vices, ces crimes qui souillent la face des nations? pourquoi le mal? Si Dieu n'a pas voulu l'empêcher, que devient sa bonté? et si, le voulant, il ne l'a pu, que devient sa puissance? Encore, si le mal n'étoit qu'un léger accident qui ne troublât pas l'harmonie de l'ensemble; mais l'histoire des hommes est constamment celle de leurs vices et de leurs calamités: trop souvent même on y voit que le sort de l'homme de bien est pire que celui du méchant. Quoi de plus indigne de l'Être souverainement parfait qui gouverneroit le monde! Adorateurs de la Providence, qu'avez-vous à répondre? Tel est, Messieurs, le langage du bel esprit égaré par l'orgueil et le libertinage.

Ainsi premièrement, l'inégalité soit des dons accordés à l'homme par le Créateur, soit des rangs et des conditions dans la société; secondement, les maux et les souffrances qui nous rendent mal-

heureux; troisièmement, les désordres et les vices qui souillent l'espèce humaine, voilà ce que l'on présente comme inconciliable avec la Providence. Toutes ces plaintes s'évanouissent, s'il est vrai que cette vie n'est qu'un passage à une vie meilleure, et qu'il existe un monde à venir, où sera complètement réparé tout ce qui peut, avec quelque apparence de raison, nous choquer dans le monde présent. Mais, avant de nous élever à cette haute considération, qui est la dernière solution de toute difficulté, discutons les plaintes qu'on vient de former contre la Providence, et faisons voir qu'elles sont quelquefois entièrement injustes, et toujours du moins exagérées.

En premier lieu, ce qui choque certains incrédules chagrins ou irréfléchis, c'est de voir avec quelle inégalité les dons naturels, les rangs et les conditions sont répartis parmi les hommes. On voudroit donc que tous les hommes naquissent avec le même degré de force dans le tempérament, de beauté dans les formes du corps, de lumières dans l'esprit, de jouissance des biens de la fortune. Mais pourquoi la Divinité, maîtresse de ses dons, seroit-elle, dans leur distribution, assujettie à cette rigoureuse uniformité? Quel droit avons-nous à ce que l'Être souverain, indépendant de ses créatures, prenne pour mesure et pour règle de ses faveurs l'étendue de nos désirs? et ne peut-il pas les répandre avec plus de libéralité sur les uns, sans pour cela être injuste envers les autres? Prenons

garde de nous faire de fausses notions de la justice. Sans doute, si Dieu ne vous accorde pas ce qui vous est dû, s'il se montre envers vous infidèle à ses promesses, s'il ne vous traite pas suivant vos mérites, alors vos droits sont violés et vos plaintes sont légitimes. Mais, quand nous étions encore dans le néant, le Créateur nous devoit-il de nous en tirer? s'étoit-il engagé, en nous appelant à la vie, à nous élever à un degré fixe et déterminé de perfection et de bonheur? étoit-il lié avec nous par un pacte dont nous ayons le droit de réclamer la fidèle exécution? Loin de nous cette extravagante pensée. Je vous prie de bien le remarquer, Messieurs; souverainement heureux en lui-même, Dieu n'avoit pas besoin de chercher sa félicité au dehors; il étoit parfaitement libre de nous donner l'être, ou de nous laisser dans le néant. Oui, l'existence est pour chacun de nous un bienfait purement gratuit, que nous n'avions pu mériter, et que nous tenons de la seule libéralité du Créateur : mais, s'il étoit le maître de ne pas nous donner l'existence, il l'étoit par là même de nous l'accorder dans un degré plus ou moins parfait, de faire de nous des êtres plus ou moins limités dans les facultés du corps et de l'esprit; en sorte qu'au lieu de murmurer pour les dons qu'il nous refuse, nous devons bien plutôt le bénir pour ceux qu'il nous accorde. Qu'un magistrat, qui par état est également redevable à tous, néglige les intérêts du pauvre pour ne s'occuper que de ceux de l'homme puissant, voilà une partialité, une odieuse accep-

tion de personnes. Que le riche refuse de payer à l'ouvrier le salaire de ses travaux et de ses sueurs, voilà encore une criante iniquité. Mais ici rien de semblable. Le Créateur n'étoit point lié par une convention avec nous; il ne nous devoit rien, pas même l'existence : et où est donc l'injustice de traiter inégalement des êtres à qui rien n'étoit dû? Méconnoître un bienfait reçu, parce qu'on en désire un plus grand, auquel on n'a pas le droit de prétendre, qu'est-ce autre chose qu'une véritable ingratitude?

Nous pouvons dire encore à ces partisans d'une rigoureuse égalité dans le monde moral : Voudriez-vous que, dans le monde matériel, tout fût également beau; que, dans les trois règnes de la nature, tous les êtres dont ils se composent fussent uniformes; que tous les rochers fussent de marbre, tous les animaux des lions, tous les élémens du feu? Alors que deviendroit cette admirable variété, un des plus beaux ornemens de l'univers, dans laquelle éclatent d'une manière si vive l'intelligence, la puissance, l'inépuisable fécondité de son auteur? Or d'où vient qu'il n'y auroit pas la même diversité dans le monde intellectuel et moral? Non, ne demandez pas que tous les capitaines soient des Turenne, tous les philosophes des Descartes, tous les orateurs des Bossuet, tous les savans des Newton. Avec votre rigide uniformité, on seroit tenté de croire que Dieu a été borné dans ses pensées ou dans sa puissance, qu'il n'a pas été libre dans ses opérations, qu'il a été entravé par une insur-

montable nécessité. La variété décèle la liberté, et ce pouvoir sans bornes qui se joue dans le monde des intelligences, comme dans celui des êtres corporels.

Vous ne voyez jamais que les inconvéniens de ce plan d'inégalité; mais voyez aussi quels en sont les avantages, combien, par ses suites et ses effets, il est glorieux au Créateur et glorieux à l'homme. Comme la Divinité fait merveilleusement servir la pauvreté et la richesse, l'ignorance et le génie, la foiblesse et la force, à l'harmonie de ses ouvrages; comme elle sait maintenir toujours au milieu de nous cette étonnante diversité de goûts, de talens, de professions, qui se rapportent à tous les besoins, et qui, par des moyens si variés ou même si contraires, concourent au même but, à la conservation des sociétés humaines! Vous admirez dans l'homme la générosité, le courage, la modestie: toutes ces qualités, vous les trouvez glorieuses pour lui; mais, dans le système de parfaite égalité, vous verriez ces vertus perdre leur éclat. Il est beau de voir le riche se dépouiller pour secourir le pauvre; mais, sans la richesse dans les uns et le besoin dans les autres, que deviendroit la libéralité? Il est beau de voir le puissant s'armer pour la défense du foible, et, s'il le faut, se sacrifier pour lui; mais, sans la puissance et la foiblesse, que deviendroit cette protection généreuse? C'est dans les privations que se montre la patience, comme la modestie éclate dans la supériorité des talens; et voilà comme les vertus qui honorent le plus l'humanité tiennent à ce plan

d'inégalité, qui d'abord humilie l'orgueil de ceux qui ne se trouvent pas au premier rang. Ainsi la plainte tirée de l'inégalité des individus et des conditions est sans fondement.

Je sais bien que de cette inégalité dans les conditions semble résulter une grande inégalité de bonheur et d'infortune. On diroit, au premier coup-d'œil, que tout est bien pour les uns, que tout est mal pour les autres; et voilà ce qui révolte le plus. Ici encore, Messieurs, évitons toute exagération : trop souvent en effet les apparences nous trompent. Les sens et l'imagination égarent la raison, et nous prenons pour des réalités nos fantaisies et nos caprices. Déchirons le voile qui couvre les diverses conditions de la vie humaine, que verrons-nous? C'est que ceux dont nous sommes tentés d'envier la brillante destinée sont souvent moins heureux que nous. Dans notre état, tout nous paroît dur; dans les états où nous ne sommes pas, tout nous paroît beau : nous en voyons les fleurs, nous n'en sentons pas les épines; et l'imagination abusée rêve un changement d'état, qui peut-être, s'il étoit réalisé, feroit notre malheur. Une des plus incurables maladies de l'esprit humain est d'être mécontent de ce qu'il a, et jaloux de ce qu'il n'a pas; moins heureux de ce qu'il possède que tourmenté de ce qu'il désire. Il y a long-temps que le poète romain a déploré cette inconstance. L'homme du monde envie au solitaire son repos, et quelquefois le solitaire regrette le bruit et le tumulte du monde; si le laboureur voit ses moissons

détruites par la tempête, il soupire après le sort des habitans de nos cités. Ainsi l'on s'agite de toutes les manières, pour être ce qu'on n'est pas. Toutefois, si nous étions de bonne foi, nous conviendrions que les choses sont disposées, tempérées de telle sorte, qu'il y a dans le bonheur des hommes moins d'inégalité qu'on ne le pense. Il ne s'agit pas de courir ici après des chimères, et de nous consoler avec des suppositions arbitraires : je ne dirai pas qu'il existe une compensation rigoureuse dans les destinées humaines, et que, pour tous les individus, la mesure des biens et des maux est exactement la même; mais je dirai que la différence est moins grande qu'on ne pourroit le croire d'abord. Pour en citer quelques exemples, le pauvre, il est vrai, est privé des jouissances du riche, mais n'est-il pas plus exempt des inquiétudes et des tourmens de l'ambition? Il ne se rassasie point à une table somptueuse, mais le travail assaisonne les mets grossiers qui le nourrissent, et il ne connoît pas les maladies qui assiègent la mollesse. Combien d'hommes, condamnés aux fastueuses représentations de la grandeur, soupirent après les douceurs de la vie privée! Ne voit-on pas quelquefois les puissans de la terre se dépouiller avec joie de la magnificence, pour goûter des plaisirs tranquilles? Quel est celui dont le cœur ne s'épanouit pas à ces peintures d'une vie simple et frugale, loin de l'agitation des cours et des villes? Non, la gloire st pas le bonheur : la volupté dégoûte, la granr ennuie, la renommée fatigue. Vanité dans

les plaisirs, vanité dans les richesses, vanité dans la science, voilà ce qu'a vu le Sage, il y a trois mille ans, et voilà ce que nous voyons encore; et c'est ainsi qu'au milieu de leurs conditions inégales, les hommes sont plus égaux qu'ils ne paroissent l'être. J'étois donc fondé à dire que la plainte tirée de l'inégalité des destinées humaines est très-exagérée.

Mais, dira-t-on toujours, et c'est ici la seconde difficulté, encore qu'il y ait moins d'inégalité sur la terre qu'on ne le croit, tel est l'ordre actuel des choses, que l'homme est malheureux; les chagrins, les maladies, les revers l'accablent de toutes parts; et, sous un Dieu bon qui gouverneroit ce monde, se pourroit-il que l'homme fût si misérable?

Tâchons d'abord d'apprécier cette nouvelle plainte, et de la réduire à sa juste valeur. Je conviens que l'homme ne jouit pas sur la terre d'un bonheur pur et sans mélange; mais l'homme, par là même qu'il est une créature, est borné dans toutes les parties de son être. On ne trouve pas étrange que l'homme ne soit pas assez intelligent pour voir d'une simple vue toutes les vérités dans leur ensemble; qu'il ne soit pas assez puissant pour commander à son gré à toute la nature; qu'il ne soit pas assez vertueux pour posséder toutes les vertus dans le plus haut degré, sans aucune ombre d'imperfection; en un mot, on trouve naturel que l'homme ne soit parfait, ni en lumières, ni en puissance, ni en vertus : pourquoi voudroit-on

qu'il fût parfait en plaisirs, en santé, en bonheur? Je suppose que, dans un bonheur continu de cent années, un homme éprouvât une légère douleur: sans doute, cet instant de peine ne lui feroit pas méconnoître la bonté divine; voudroit-il ressembler à cet homme ridicule dont parle la fable, qui, mordu par un insecte, s'étonnoit que Jupiter ne foudroyât pas un tel monstre? Que si Dieu, sans cesser d'être bon, peut permettre quelques momens de souffrance, pourquoi pas une heure, pourquoi pas un jour? et que sommes-nous, pour opposer nos calculs aux profondeurs de son adorable sagesse?

Qu'on étale, tant qu'on voudra, toutes les misères de l'homme; il est vrai pourtant qu'il en est bien peu qui soient assez malheureux pour désirer la mort, et pour préférer le néant à leur existence actuelle; que, suivant le cours ordinaire de la vie, nous éprouvons bien souvent des sentimens de plaisir et de joie; que les maux que nous souffrons sont presque toujours tempérés par quelques consolations, du moins par l'espérance. L'homme, diton, est malheureux; mais, si le malheur peut servir à épurer et perfectionner sa vertu, à développer en lui toutes les qualités de l'esprit et du cœur, et à le porter au plus haut point d'héroïsme, alors je ne verrai dans ses malheurs qu'un heureux accident qui, dans les vues paternelles de la divine bonté, tourne au bien de l'ensemble des choses. L'homme est malheureux; mais, si ses infortunes et ses déplaisirs étoient son ouvrage, pourquoi les imputer à la Divinité? Or trop sou-

vent l'homme ne doit accuser que lui-même de ses malheurs. Soyons plus modérés dans nos désirs, plus réservés dans nos discours, plus raisonnables dans nos projets, plus sobres, plus tempérans, plus éloignés des voluptés et des vices qui énervent à la fois l'ame et le corps, et nous verrons disparoître le plus grand nombre des maux que nous souffrons. L'homme, dit-on, est malheureux; mais prenons garde de nous tromper sur le bonheur. On n'est heureux ni par la fortune, ni par les dignités, ni par le savoir, ni par les plaisirs du monde, ni par la solitude; mais on est heureux par le témoignage d'une conscience sans reproche: c'est là que se trouvent la paix, le plaisir solide de l'ame, le bonheur; et dans cette matière nos écrivains sacrés se sont montrés bien plus éclairés que tous les sages de l'antiquité. Ce bonheur est au pouvoir de tous, et il n'est au pouvoir de personne de nous le ravir; il est indépendant de tous les accidens de la vie humaine; il reste dans nous quand tout périt autour de nous. L'homme vertueux peut bien souffrir; mais, dans le calme de son ame pure, il ne voudroit pas changer sa destinée contre celle des méchans qui sembleroient être les plus heureux des mortels, et les chaînes dont il pourroit être chargé lui seroient plus douces que toutes les couronnes du vice triomphant.

Jusqu'ici je me suis attaché à faire voir ce qu'il y avoit d'injuste et d'exagéré dans les plaintes que l'on forme contre la Providence, soit à cause de

l'inégalité des destinées humaines, soit à cause des souffrances et des malheurs de l'homme; maintenant je vais répondre à ce qu'elles semblent avoir de légitime en résolvant la troisième difficulté. Pourquoi, dit-on, sous un Dieu saint, bon, sage et juste, ces désordres et ces crimes qu'il lui étoit si facile d'empêcher, qui sont le fléau de la terre, et rendent souvent le sort de la vertu pire que celui du vice? en un mot, pourquoi le mal moral? C'est ce que nous allons discuter.

On sait bien que la question de l'existence et de l'origine du mal est une de celles qui ont le plus exercé les philosophes et les théologiens anciens et modernes, et que c'est là comme un écueil contre lequel s'est brisée la raison humaine, quand elle a voulu tout pénétrer et tout savoir. Nous ne balançons pas à dire qu'il est impossible de dissiper entièrement toutes les ténèbres qui enveloppent cette matière. Si, dans l'étude des phénomènes du monde visible, on rencontre si souvent des choses qui déconcertent l'intelligence des savans les plus habiles, et dont toute leur sagacité ne peut rendre compte, comment, dans un ordre de choses bien plus sublime, dans le monde intellectuel et moral, ne se trouveroit-il pas des points au-dessus de la capacité humaine? Alors que doit-on faire? On doit admirer la Providence dans tous les traits de puissance et de sagesse par lesquels elle se découvre, et la croire également adorable daus les choses qu'elle nous cache. Si

vous vous précipitez dans l'athéisme, quelle frénésie ! si vous admettez un Dieu, mais sans providence, quelle contradiction ! si vous prenez le parti de dire qu'il n'y a ni bien ni mal, quel aveuglement ! Il y a donc une Providence qui gouverne ce monde, il y a du mal dans ce monde ; deux vérités également incontestables : mais comment se concilient-elles ensemble ? Je pourrois me contenter de vous dire que je n'en sais rien, et vous rappeler, avec les esprits les plus élevés, tels que Descartes, Clarke, Bossuet, qu'on ne doit jamais abandonner des vérités bien établies pour des difficultés qui paroissent insolubles ; que sans cela tout seroit incertain, même la géométrie. Le premier géomètre du dernier siècle, Euler, avoue que l'on a proposé contre cette science « des difficultés si captieuses, qu'il ne faut pas peu de peine et de pénétration pour les réfuter exactement. » Ainsi, quand je ne pourrois pas suffisamment éclaircir la question de la permission et de l'existence du mal sur la terre, ma foi dans la Providence n'en seroit point ébranlée. D'un côté, je serois ferme dans la vérité, comme de l'autre je ferois sans détour l'aveu de mon ignorance, et j'obéirois aux inspirations mêmes d'une raison éclairée, en m'abaissant devant les hauteurs de la science de Dieu. En tout, Messieurs, il faut savoir s'arrêter ; et dans le raisonnement, comme dans la conduite, la véritable force se trouve dans une juste mesure.

Mais ne craignons pas d'entamer la discussion ;

et, sans prétendre dissiper tous les nuages, présentons aux esprits sages et dociles assez de lumières pour voir que le mal n'a rien d'inconciliable avec la sainteté, la bonté, la sagesse, la justice d'un Dieu qui préside aux destinées humaines.

Il est vrai, le Dieu trois fois saint, comme l'appellent nos livres sacrés, a une aversion infinie pour toute tache qui souilleroit son être divin, une immuable volonté de ne rien faire qui soit indigne de ses perfections; mais le mal ne souille que les créatures qui le commettent, et, au milieu de leurs désordres, la sainteté de Dieu demeure inaltérable. Et ne pensons pas que Dieu doive être regardé comme l'auteur du mal qu'il permet. Il n'en est pas du monde moral comme du monde matériel; dans celui-ci, tout marche, tout s'exécute par des mouvemens mécaniques; et les phénomènes que nous présente la nature peuvent être considérés comme l'ouvrage de Dieu, toutes les fois qu'ils sont le résultat inévitable des lois dont Dieu seul est l'auteur. Mais ce n'est pas ainsi que se gouvernent les esprits intelligens et libres : l'homme est capable d'agir par raison et par choix; il est doué de la sublime faculté de comparer, de réfléchir, de se déterminer; c'est par là qu'il est ce qu'il est, c'est par là qu'il est raisonnable. La liberté lui fut donnée pour qu'il embrassât le bien par choix, et qu'il eût le mérite de le pratiquer : il est vrai que, libre de choisir entre le vice et la vertu, il peut se tourner vers des ob-

jets indignes de ses affections, s'attacher à ce qui est défendu, en un mot faire le mal; mais ce n'est pas pour cela que Dieu l'a fait libre : la liberté vient de Dieu, l'abus vient de l'homme; sa détermination au mal est son ouvrage. Le mal est si peu la fin que le Créateur s'est proposée, qu'il a donné à l'homme le sentiment du bien, la conscience, le remords, la raison, pour démêler la vertu d'avec le vice, pour éviter l'un et pour pratiquer l'autre; et la religion nous fait connoître tout ce que sa providence miséricordieuse ajoute de secours divins à la nature, pour éclairer nos esprits et remuer nos cœurs. Qui ne voit pas au reste que permettre le mal n'est pas la même chose que le vouloir et le faire? Le maître qui enseigne la dialectique et l'éloquence est-il l'auteur de l'abus qu'on pourra faire de ses leçons pour la défense du vice et du mensonge?

Mais, dira-t-on, comment la bonté toute-puissante de Dieu n'empêche-t-elle pas tous ces abus du libre arbitre, qu'il lui est si facile d'empêcher? Sans doute, Messieurs, le Dieu bon doit se manifester par des bienfaits, et tous ses ouvrages doivent porter l'empreinte de sa munificence; mais il est ici une réflexion décisive, et que je vous prie de bien saisir, c'est que dans Dieu la bonté n'est pas une sorte de penchant et d'instinct aveugle, sans lumières et sans règle, qui tende au bien des créatures sans aucun égard aux autres attributs divins. La conduite de Dieu, dans ses œuvres, ne doit pas seulement présenter le caractère de sa

bonté, mais encore celui de sa sagesse, de sa justice, de son indépendance, de son empire souverain sur tout ce qui vit et respire. N'est-il pas naturel que ses ouvrages soient l'expression de son être divin tout entier, que Dieu agisse en Dieu? Dès-lors ce n'est pas seulement sa qualité de père qu'il faut envisager en lui, mais encore celle de souverain maître de l'univers. Père commun de tous les hommes, il doit à tous des marques de son amour; mais aussi, roi et législateur suprême, pourquoi ne pourroit-il pas nous imposer des lois, exiger de nous des hommages de soumission et de gratitude, et faire dépendre notre bonheur de notre fidélité? Les abus du libre arbitre, source du mal, sont déplorables, comme la foiblesse de notre intelligence, source de tant d'erreurs, est humiliante pour nous; mais, si Dieu n'est pas obligé de nous rendre infaillibles dans nos jugemens, pourquoi seroit-il obligé de nous rendre impeccables dans nos actions? Voudroit-on que, pour empêcher le mal, il enchaînât notre liberté, qu'il n'eût fait de nous que des automates se portant au bien comme par nécessité? Alors où seroit le mérite de la vertu? Oui, c'est le pouvoir de faire le mal qui donne tant de prix à notre fidélité, qui rend la pratique de la vertu si méritoire pour nous, et si glorieuse à la Divinité. Nous aimons à ne voir en Dieu que sa bonté, parce qu'elle nous rassure sur nos désordres; et nous oublions sa souveraineté, parce qu'elle intimide nos passions; mais, si nous ne voulons pas nous abu-

ser nous-mêmes, en donnant aux obligations de la bonté divine une étendue imaginaire, ne séparons jamais en Dieu le titre de très-bon de celui de très-grand.

Que si, insistant d'une autre manière, on demande comment le Dieu sage a pu être l'auteur d'un monde plein de désordres, nous répondrons que ce Dieu est assez puissant pour tirer le bien du mal, et même pour en faire naître un plus grand bien; que la permission du mal, qu'on présente comme contraire à sa sagesse, ne sert qu'à la faire éclater davantage, et que, sous plus d'un rapport, le mal lui-même contribue à la beauté, à la perfection du monde moral. En effet, Messieurs, qui n'admireroit comment Dieu sait gouverner cette multitude de volontés libres et opposées, régler jusqu'à leur dérèglement même, faire rentrer leurs désordres dans l'ordre universel, et conserver les sociétés humaines malgré le soulèvement et le choc des passions contraires qui tendent à tout confondre et à tout détruire? Vous considérez toujours en eux-mêmes ces vices, ces désordres, qui sont la honte et le fléau de l'humanité, et vous ne voulez pas voir que ce qui est malheureusement un mal trop véritable se tourne néanmoins en une sorte de bien : s'il n'y avoit pas de mal sur la terre, le bien auroit moins de prix, moins de mérite, et seroit moins estimé. C'est le vice qui fait ressortir la vertu, comme la tempête fait ressortir l'éclat d'un beau jour. La générosité brille davantage à côté de l'avarice, la pureté des mœurs à

côté de la débauche; la clémence paroît plus magnanime au milieu des fureurs de la vengeance; la paix domestique semble plus touchante au milieu des discordes qui trop souvent agitent les familles. Ainsi l'on peut dire, sans exagérer, que, dans le monde moral comme dans le monde physique, il est une sorte de beauté qui vient des oppositions et des contrastes.

Je placerai ici une observation importante, pour nous faire sentir combien nous devons être discrets à prononcer sur les desseins de Dieu, et sur la sagesse des moyens qu'il emploie pour arriver à ses fins passagères sur la terre. Placés dans un seul point du temps et de l'espace, nous sommes trop accoutumés à ne considérer que l'instant et le lieu où nous sommes, tandis que nous devrions considérer toute la chaîne des siècles; frappés du mal présent, nous ne vivons pas assez pour en voir la liaison avec le bien universel, et, parce que, dans ses desseins, la Providence ne marche pas aussi vite que nos désirs, nous en prenons occasion de blasphémer contre elle. Les desseins de Dieu sont immenses, et nos vues sont bornées. Voyons-nous assez bien les rapports de ce qui est avec ce qui a été et ce qui sera? en connoissons-nous la liaison avec la plénitude et la fin ultérieure de tous les ouvrages de l'Eternel, pour les soumettre à notre censure? Souvent le temps découvre le but des évènemens, et ce qui est inexplicable aux contemporains qui le voient sera plus intelligible pour la postérité. Ainsi, que l'inno-

cent fils de Jacob, dont nos livres saints ont conservé la touchante histoire, soit vendu par ses frères, qu'il soit esclave en Egypte, précipité dans un cachot : voilà d'abord ce qui déconcerte ; mais si l'on se rappelle que ses infortunes furent comme autant de degrés qui le portèrent au faîte de la puissance, où il devint le sauveur de l'Egypte et de sa race ; que ses malheurs passagers furent comme le pivot sur lequel rouloient les destinées d'un peuple entier, son sort ne devra-t-il pas exciter notre admiration, plutôt que nos murmures? Trop souvent nos plaintes sont aussi injustes, aussi irréfléchies, qu'elles sont communes.

Lorsque autrefois les peuples barbares du Nord fondirent sur les provinces de l'empire romain, et causèrent tant de ravages au milieu des nations catholiques des Gaules, des Espagnes et de l'Italie, il arriva que les chrétiens, foibles dans leur foi, furent tentés de demander comment il se faisoit que le peuple fidèle devînt ainsi la proie de l'erreur et de l'infidélité. Salvien, éloquent prêtre de Marseille, crut devoir prendre la plume, pour arrêter ces murmures, et venger la Providence, dans un ouvrage que nous avons encore. Messieurs, de nos jours, au milieu de nos secousses politiques et religieuses, et de tous nos effroyables désordres, combien de Français chancelans, égarés, scandalisés, étoient tentés de dire que Dieu ne s'embarrassoit pas de ce qui se passoit sur la terre! Qui de nous n'a pas eu peut-être l'oreille frappée de ce langage? Et pourtant qu'est-ce que tout cela aux

yeux de celui qui règne dans l'éternité? Avec nos murmures et nos blasphèmes au sujet de nos maux, nous ressemblons à l'insecte qui croiroit que le globe est bouleversé tout entier, parce qu'une goutte d'eau auroit pénétré jusqu'à sa demeure. Oui, il y a toujours quelque dessein caché dans ces chocs et ces bouleversemens qui changent de temps en temps la face des nations. Si le ciel daignoit nous révéler ses secrets, nous verrions combien la sagesse en est profonde. Et nous-mêmes, tout bornés que nous sommes, ne pouvons-nous pas entrevoir quelques raisons de ces révolutions étranges qui agitent les peuples? Pourquoi des révolutions? C'est, Messieurs, pour châtier les nations criminelles : la justice divine s'exerce principalement dans la vie future sur les individus, et uniquement dans la vie présente sur le corps des nations. Lorsque la mesure des vices, des désordres, de l'irréligion dans les princes, les grands et le peuple, est à son comble, la vengeance éclate, et Dieu, jaloux des hommages publics d'une nation, la punit visiblement de sa révolte et de son ingratitude. Il fait sentir aux puissans qu'ils ne donnent pas impunément aux peuples l'exemple de la licence et de l'impiété, et aux peuples qu'ils ne sauroient suivre impunément ce funeste exemple. Pourquoi des révolutions? C'est pour apprendre à ceux qui affectent de l'ignorer que Dieu, maître souverain, fait mourir, quand il lui plaît, les royaumes comme les particuliers; c'est pour nous avertir de porter nos espérances au-delà de cette terre, où tout n'est

qu'agitation et qu'incertitude; c'est pour régénérer des peuples dégradés, abatardis par tous les vices, et les tirer de leur léthargie. Il en est de si profondément ensevelis dans le sommeil de l'indifférence, qu'ils ne sauroient s'éveiller qu'au bruit de ces effroyables tempêtes. Pourquoi des révolutions? C'est pour ramener les peuples égarés par le mensonge, à des doctrines nécessaires et trop longtemps méconnues. Quand les mauvaises ont prévalu, quand tous les principes conservateurs de la morale et de l'ordre public sont foulés aux pieds, et qu'on a contracté l'habitude d'appeler mal ce qui est bien, et bien ce qui est mal, comment désabuser les esprits? Est-ce par la raison? mais elle n'est pas écoutée dans le bruit de toutes les passions déchaînées et frémissantes. Est-ce par l'autorité de l'expérience? on n'y voit que des préjugés, fruit de l'ignorance et de la crédulité. Est-ce par l'autorité des sages? ce ne sont plus que des esprits timides, esclaves de maximes surannées. Où donc trouver le remède à cette profonde maladie des esprits? Pour la guérir, il faut une expérience actuelle, frappante, sensible à tous. Que fait la Providence? Elle retire sa main, elle abandonne les hommes à leur intempérante sagesse; elle permet qu'emportés par la fougue de leur raison en délire, ils se précipitent hors des barrières sacrées de la religion et de la vertu; et tout à coup le monde moral et politique se déconcerte, les ressorts se brisent, les appuis chancellent, l'édifice social s'affaisse et tombe sur ses fondemens ébran-

lés. Ce n'est plus qu'un chaos de licence et d'impiété. Cependant le mal sera guéri par ses excès mêmes : du sein de l'anarchie et de toutes les calamités réunies ensemble, l'homme sent le besoin d'un frein et d'une autorité tutélaire ; tous les regards se tournent vers celui qui commande aux vents et aux tempêtes ; la terre s'éclaire par ses malheurs ; elle se renouvelle par l'énormité même des maux qu'elle endure, et, du milieu des ruines du monde écroulé, sort une voix puissante qui crie au loin avec l'éclat de la trompette : Et maintenant comprenez, ô rois ; instruisez-vous, vous qui êtes appelés à gouverner la terre ; *et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram* (1).

Nous venons, Messieurs, de faire sentir que c'est bien légèrement quelquefois qu'on présente la permission du mal comme inconciliable avec la sainteté, la bonté, la sagesse de Dieu. Mais on peut dire enfin, et c'est le dernier terme de la difficulté : Non-seulement Dieu permet le mal, mais il le permet de manière que le sort de la vertu est pire que celui du vice, et c'est là un désordre qui accuse sa justice. La réponse à cette dernière plainte va compléter celle que nous avons donnée aux plaintes précédentes, et détruire celles-ci dans tout ce qu'elles paroîtroient avoir de plus légitime.

Vous êtes choqués avec raison des humiliations et des souffrances de la vertu, des prospérités et des triomphes du vice. Mais oseriez-vous bien as-

(1) Ps. II, 10.

surer que Dieu ne trouvera pas dans les trésors de sa puissance et de sa sagesse quelques moyens de réparer un mal si choquant? Si vous le croyez infiniment sage, croyez aussi que, dans ces désordres qui vous offusquent, il y a quelque ordre caché. Vous aurez beau faire, jamais les sophismes ne pourront étouffer en vous ce cri de la nature, de la conscience, du genre humain tout entier, qu'il y a une Providence. Que si vous ne voyez pas clairement comment peut se concilier avec sa justice le sort du vice et de la vertu sur la terre, il seroit bien plus sage d'avouer votre insuffisance, que de vous prévaloir de quelques vains argumens. Méconnoître une vérité aussi éclatante que celle d'une Providence, parce qu'elle est enveloppée de quelques obscurités, ce seroit méconnoître l'existence du soleil, lorsqu'il est caché derrière un nuage. N'y eût-il qu'un seul moyen de justifier pleinement la Providence, vous devriez le saisir avidement, plutôt que de vous livrer à des murmures. Or n'est-il pas possible que ce que vous voyez soit lié avec un autre ordre de choses, que vous ne voyez pas encore; que ce monde imparfait soit l'ébauche d'un monde bien plus régulier, où tout sera remis à sa place? Pourquoi ne pas penser que l'Etre infini a des desseins infinis? N'est-il pas naturel que l'Être éternel travaille pour l'éternité? Voyez les choses sous ce point de vue, et tous vos doutes seront dissipés. Quel pourroit être, en effet, le sujet de vos plaintes? Les prospérités du vice? mais elles sont si pas-

sagères, et doivent le couvrir de tant de confusion devant le tribunal indéclinable du Juge suprême! Les combats de la vertu? ils lui assurent une couronne immortelle. Les souffrances du juste? elles seront converties en un poids immense de gloire et de félicité.

Je le dirai en passant, et par anticipation : je ne puis qu'admirer ici cette religion chrétienne, qui, en nous découvrant dans la dégradation primitive la source de nos maux (1), nous en découvre le remède; qui, ajoutant de nouvelles lumières à celles de la raison, change en certitude les opinions vacillantes de la philosophie humaine, fixe tous les esprits dans la croyance de la vie future, explique ainsi le monde présent par le monde à venir, et nous apprend que les plus légers désordres qui peuvent être remarqués sur la terre seront complètement réparés dans le règne de l'éternelle justice.

La Providence, Messieurs, est suffisamment vengée; il ne reste ici d'autres obscurités que celles qui sont inséparables de toutes les hautes questions dont peut s'occuper l'esprit humain. Faisons taire pour toujours nos plaintes et nos murmures. Sommes-nous heureux? sachons faire hommage à la Providence de notre bonheur; sommes-nous malheureux? il nous est bien permis de gémir sur nos disgrâces; mais croyons que Dieu ne frappe

(1) Nous en toucherons quelque chose dans la Conférence *sur les Mystères*.

que pour sauver. Ne parlons plus des jeux de la fortune, ne voyons en tout que les desseins manifestes ou cachés de la suprême sagesse. Oui, il se joue dans cet univers, celui qui règne au plus haut des cieux : embrassant dans les soins de sa providence l'insecte qui rampe sous l'herbe comme le soleil qui nous éclaire, le berger dans sa cabane comme le monarque sur son trône; grand dans sa justice quand il frappe les nations, grand dans sa miséricorde quand il les ressuscite, grand dans ce monde qui n'est pourtant qu'une ombre de ses desseins éternels, grand surtout dans le siècle futur, où il doit mettre la dernière main à ses ouvrages; toujours et partout digne de nos adorations et de notre amour, lui seul demeure, tandis que tout passe sous ses yeux, et que les œuvres les plus fermes de la main des hommes rendent tôt ou tard par leur chute un hommage éclatant à son immutabilité.



SPIRITUALITÉ

DE L'AME.

Si l'on voit des savans s'occuper avec une ardeur infatigable de la structure du corps humain, de ses organes, de son mécanisme, pour mieux connoître les moyens d'en conserver et d'en réparer les forces, de prévenir ou de soulager les maux de l'humanité : s'il en est même qui, se bornant à des vues moins utiles, n'ont d'autre but que d'observer dans l'homme les variétés de ses couleurs, de ses formes, de ses habitudes physiques, pour en faire la description, comme on fait *celle* des plantes ou des animaux, se pourroit-il que l'étude de l'homme, dans ce qu'il a de plus noble et de plus élevé, dans les qualités de son esprit et de son cœur, fût pour nous dépouillée de tout charme et de tout intérêt? Serions-nous tellement plongés dans les choses matérielles, que tout ce qui est placé au-delà des sens ne nous parût qu'une chimère; ou tellement absorbés par des calculs arides et d'une évidence grossière, que nous n'eussions que de l'aversion et du mépris pour les choses mo-

rales et spirituelles, qui n'en sont pas moins réelles pour être moins palpables? Oui, de nos jours surtout, à force de composer et de décomposer les corps, d'en manier en quelque sorte les ressorts physiques, de nous perdre dans le détail immense des élémens et des parties de ce monde visible, de nous enfoncer dans des calculs sans fin, éloignés de tout ce qui tient à nos devoirs, il semble que nous y avons épuisé toutes nos facultés; que l'esprit n'a plus de pensées, le cœur plus de sentiment, l'imagination plus d'essor, ni pour nous élever à l'auteur de toutes choses, et nous pénétrer de sa grandeur, de sa puissance, de ses bienfaits, ni pour nous occuper de nous-mêmes, de notre ame, de ses facultés et de ses destinées. Toutefois, quoi de plus digne de nos pensées et de nos méditations! Laissons, Messieurs, laissons une philosophie toute animale n'estimer, n'affectionner que l'homme animal : en vrais philosophes, sachons l'envisager dans cette intelligence, qui en fait le roi de la nature; dans ses rapports avec la Divinité, qui ennoblissent son être, et d'où découlent ses devoirs religieux; dans ses rapports avec ses semblables, qui le lient à l'humanité toute entière, et d'où découlent ses devoirs domestiques et civils. N'allons pas nous borner aux décorations qui embellissent les dehors du temple, mais pénétrons dans le sanctuaire, pour en admirer la richesse et la magnificence. La grandeur de l'homme n'est pas dans cette partie de lui-même qui passe et qui meurt; sous ce point de vue, il

ne ressemble que trop à la brute, vivant et périssant comme elle : sa grandeur véritable est dans son intelligence. Eh quoi! cet esprit qui vit et pense en moi, plus actif que la flamme, plus rapide que l'éclair, plus grand que l'univers qu'il embrasse et qu'il mesure dans ses conceptions ; cet esprit qui, se multipliant en quelque sorte, semble être à la fois dans tous les temps et dans tous les lieux ; qui vit dans le présent par le sentiment actuel, dans le passé par le souvenir, dans l'avenir par la prévoyance, et qui, franchissant les bornes du temps et de l'espace, s'élance dans l'infini : cet esprit n'est-il pas bien plus digne de nous occuper que ce corps qui n'est, après tout, qu'un amas de vile poussière?

Si l'on me demandoit de dire nettement ce que j'entends par cet esprit dont l'homme est animé, je répondrois sans balancer que j'entends une substance intelligente, dégagée de toute matière, tout être réel qui n'est pas corps : voilà ce qu'on appelle esprit. Serions-nous assez peu philosophes pour regarder comme chimérique tout ce qui n'est pas corporel, et juger des idées de l'entendement d'après les fantômes de l'imagination? Faudra-t-il que nous soyons athées, parce que nous ne saurions attribuer à la Divinité les dimensions et les propriétés de la matière? La pensée n'est-elle pas quelque chose de réel? n'est-ce donc qu'un pur néant? Et toutefois peut-on se la représenter sous des images sensibles, lui prêter une figure carrée *ou cubique*, la peindre sur la toile avec des cou-

leurs? Ainsi, loin de nous cette opinion grossière, qu'il n'est rien de réel au-delà de ce qu'on peut imaginer. Vous ne concevez pas bien la nature d'un être incorporel; mais, dans la réalité, connoissez-vous bien la nature des corps? Vous en voyez les propriétés, la divisibilité, la solidité, la mobilité; mais quel est le fond, quelle est l'essence intime de la substance douée de ces qualités? Où est le physicien qui se flatte d'avoir pénétré ce mystère? Que nous observions la substance étendue, ou la substance simple, nous ne pouvons apercevoir que les qualités qui leur appartiennent; et, dans l'un comme dans l'autre cas, ce que nous nommons substance, c'est-à-dire, sujet ou soutien des qualités, nous est également inconnu (1). Mon dessein, aujourd'hui, Messieurs, c'est d'établir que l'ame est une substance différente du corps, qu'elle est spirituelle. Rien de plus lumineux que les preuves de cette doctrine, rien de plus vain que les argumens qui la combattent.

Il y a dans chacun de nous quelque chose qui sent, pense et juge : c'est notre ame. Or, pour peu que l'on veuille réfléchir sur cette triple capacité qu'elle a d'éprouver des sensations, d'engendrer des idées, de former des jugemens, on y trouve une triple démonstration de sa simplicité, de son

(1) Condillac, *Cours d'études*, tom. I; Leçons préliminaires, pag. 60.

immatérialité, de sa spiritualité, trois termes qui seront synonymes dans mon langage.

Il est vrai, c'est par la médiation des sens, par le moyen de l'œil, de l'oreille, de l'odorat, du goût, du toucher, que l'homme entre en communication avec les objets extérieurs matériels, dont se compose cet univers. Mais c'est ici qu'il importe de bien démêler les choses, pour ne pas confondre ce qu'il y a de purement physique avec ce qu'il y a de purement intellectuel. En effet, qu'arrive-t-il? Un corps lumineux frappe mon œil, un corps sonore frappe mon oreille, et ces deux impressions physiques sont transmises, si l'on veut, jusqu'au cerveau : là, je ne sais quelle fibre est ébranlée, j'y consens encore; mais de cette impression, de cet ébranlement plus ou moins rapide, plus ou moins fort, à la sensation éprouvée par l'ame, l'intervalle est immense. Il s'agit de bien comprendre qu'une impression sur les organes ne devient sensation qu'autant qu'elle est aperçue par le principe sentant. Ainsi, je le suppose, un corps étranger me touche légèrement; si je m'en aperçois, mon ame en est affectée, elle éprouve une sensation : un autre corps me frappe plus fortement, mais je suis plongé dans le sommeil, ou absorbé par une distraction, en sorte que je ne sens rien ; il y aura bien là impression, il n'y aura pas sensation. Le sang, suivant l'opinion universelle, circule-t-il dans nos veines? voilà bien du mouvement; mais, comme il est inaperçu, qu'il n'est pas senti, nul n'osera dire qu'il y a sensation. Non,

Messieurs, je ne vois la lumière du soleil, je n'entends le son d'une trompette, je ne sens le parfum d'une rose, qu'autant que je m'aperçois que je vois, que j'entends, que je sens. Si je n'ai pas la conscience d'une sensation, je n'ai pas plus de sensation que la cire sur laquelle on imprime un cachet.

Mais prenons garde de donner dans une erreur grossière. N'allons pas croire qu'il y a en nous autant de sièges du sentiment que nous avons d'organes. Les sens extérieurs, comme l'oreille, l'œil, l'odorat, reçoivent les impressions physiques des objets; mais ils n'en ont pas la connoissance. Ainsi l'œil reçoit l'impression du rayon lumineux, mais il n'a pas le sentiment de la lumière; l'oreille est ébranlée par le corps sonore, mais elle n'a pas l'idée du son; l'œil ignore ce qui se passe dans l'oreille, l'oreille ignore ce qui se passe dans l'œil. Toutes les impressions reçues par les organes divers sont transmises à un principe unique qui en a le sentiment, qui les compare et les apprécie; et ceci va nous conduire à une démonstration rigoureuse de la spiritualité de l'ame.

« Non-seulement nous connoissons nos sensations, non-seulement nous réfléchissons sur ce » qu'elles nous présentent; mais souvent nous comparons les unes aux autres. J'éprouve à la fois » diverses sensations; quelquefois c'est le même objet qui me les procure. Je vois, je goûte et je sens » un ragoût; j'entends et je touche un instrument. » D'autres fois ce sont différens objets qui frappent

» mes divers sens. J'entends une musique en même » temps que je vois des hommes, que j'éprouve la » chaleur du feu, que je sens une odeur, que je » mange un fruit. Je discerne parfaitement ces » sensations diverses; je les compare, je juge la- » quelle m'affecte le plus vivement et le plus agréa- » blement; je préfère l'une à l'autre, je la choisis. » Or ce *moi* qui compare les diverses sensations est » indubitablement un être simple; car, s'il est com- » posé, il recevra par ses diverses parties les di- » verses impressions que chaque sens lui transmet- » tra. Les nerfs de l'œil porteront à une partie les » impressions de la vue; les nerfs de l'oreille feront » passer à une autre partie les impressions de l'ouïe, » ainsi du reste. Mais, si ce sont les diverses par- » ties de l'organe physique, du cerveau, par exem- » ple, qui reçoivent chacune de leur côté la sen- » sation, comment s'en fera le rapprochement, la » comparaison? La comparaison exige un *compa-* » *rateur;* le jugement suppose un juge unique. Ces » opérations ne peuvent se faire sans que les sen- » sations différentes aboutissent toutes à un être » simple. Un écrivain qui ne doit pas être suspect » aux incrédules, rapportant ce raisonnement, » s'exprime ainsi : *On peut dire, sans hyperbole,* » *que c'est une démonstration aussi assurée que* » *celles de la géométrie* (1). »

Mais quels nouveaux traits de lumière vont

(1) Voyez M. de La Luzerne : *Dissert. sur la spiritualité de l'ame*, pag. 83 et suiv. et la note où il cite Bayle.

éclairer la discussion, si nous considérons dans l'ame la capacité de penser !

Pour remonter aux principes les plus élémentaires, nous dirons : Nous ne pouvons juger des choses que par nos idées ; c'est par les notions nettes et précises des objets que nous pouvons les discerner, prononcer sur leur ressemblance ou sur leur opposition. Rien de plus simple et de plus lumineux que le principe suivant : lorsque deux choses ont des définitions, des propriétés et des effets opposés, si bien que ce que l'on affirme de l'une on doive le nier de l'autre, nous disons que ces deux choses diffèrent en espèce et en nature. C'est par cette unique règle qu'on distingue les objets. Si je vous demande pourquoi une pierre n'est pas un arbre, pourquoi l'eau n'est point du feu, vous ne pouvez en donner d'autre raison, sinon que leurs idées, leurs définitions, leurs propriétés, leurs effets, sont différens. Or parcourez les qualités les plus constantes et les plus connues de la matière, voyez si elles ne sont pas en opposition avec la pensée ; et, si cela est, concluez que ce qui pense n'est pas matière. Entrons dans cet examen.

La matière est étendue, composée de parties placées les unes hors des autres. Or qui ne sent pas que la pensée est simple, sans parties distinctes? Les objets corporels de la pensée peuvent bien être de volume et de grandeur inégale ; mais la perception que j'en ai ne se mesure pas sur leurs dimensions : la pensée du soleil n'est ni plus longue ni

plus large que celle d'une fleur. Qui ne seroit révolté d'entendre parler de pensées d'une ligne de longueur, d'un pouce d'épaisseur? Si nous parlons de vastes, de profondes pensées, ce sont là des métaphores qui servent à nous rendre comme sensibles les opérations de l'intelligence.

La matière est figurée; elle a une forme et des couleurs. Or quelle figure donnerez-vous à la pensée? Est-elle ronde ou carrée, cubique ou triangulaire? La pensée est-elle d'un bleu céleste, ou rouge comme l'écarlate? Qu'on demande au plus simple villageois si ses pensées sont vertes comme ses prairies, ou carrées comme sa maison, cette question lui paroîtra ridicule, impertinente; il croira qu'on veut se moquer de son ignorance: tant cette question répugne au sens commun!

La matière est divisible; elle peut être partagée en parties distinctes les unes des autres. La pensée, au contraire, est indivisible; elle est toute entière, ou bien elle n'est pas; il est inoui qu'on prenne la moitié, le tiers, le quart d'une pensée. Voilà donc comme les propriétés les plus constantes, les plus universellement reconnues de la matière, sont en opposition manifeste avec celles de la pensée. En vain vous voudriez supposer dans la matière quelque propriété cachée qui la rendît susceptible de penser : d'abord c'est une supposition toute gratuite que celle de cette occulte et merveilleuse qualité, et combattre ce que l'on connoît bien par une chose que l'on ne connoît pas est un procédé bien étrange, que repoussera toujours la saine

logique. D'ailleurs, ce que la matière peut avoir de plus intime et de plus caché n'empêche pas qu'elle ne soit matière étendue, figurée, divisible; qualités incompatibles avec l'intelligence. Ne me dites même pas qu'on ne sait point si Dieu, par sa toute-puissance, ne pourroit pas attacher la pensée à la substance matérielle. Ce n'est pas mettre des bornes à la toute-puissance, que d'avancer qu'elle ne peut faire ce qui implique contradiction : ce seroit même insulter à sa sagesse, que de la croire capable de former le dessein d'une chose absurde. Ainsi le Tout-puissant ne peut pas faire que ce qui a été n'ait pas été, qu'un carré soit circulaire, et qu'un cercle soit carré. La pensée et l'étendue sont d'un genre opposé, comme le son et les couleurs; on ne peut colorer le son d'une trompette, ni rendre sonore le parfum d'une fleur. De même le matériel et l'immatériel, l'étendu et l'inétendu, ne peuvent s'identifier dans le même sujet. Un être n'existe pas sans ses qualités essentielles, ni avec des qualités qui s'excluent nécessairement : dès-lors, s'il est étendu, il faut qu'il soit sans pensée; s'il reçoit la pensée, il faut qu'il perde l'étendue. Telles sont les notions que nous donne la saine raison; et, s'il étoit permis de les abandonner pour des hypothèses chimériques, le parti le plus sage seroit de douter de tout; et pourtant ce parti est le comble de la folie humaine.

Enfin la matière est susceptible de mouvement; mais ce mouvement n'a rien de commun avec la pensée : j'ai une idée très-nette et très-claire du

mouvement; j'ai aussi le sentiment de ma pensée, des opérations de mon intelligence, de ses volontés, de ses jugemens; et je vois que ce sont des choses d'une nature différente. Qui dit mouvement dit agitation, déplacement de parties, transport d'un lieu dans un autre : or je demande à tout homme de bonne foi si sa pensée est un corps qui se remue. Il ne faut pas confondre les mouvemens qui se passent au dehors avec l'idée, avec la connoissance que j'en ai. Dès qu'on se représente un mouvement, l'esprit se porte à concevoir un corps qui tantôt est dans un lieu, tantôt dans un autre; mais, quand je considère ces actes intérieurs par lesquels je veux ou je ne veux pas, je pense, je réfléchis, je juge, suis-je jamais conduit à me figurer une matière en mouvement? Si quelqu'un me disoit que les beautés poétiques de Virgile, la philosophie de Descartes, les découvertes de Newton, la sublime éloquence de Bossuet, n'ont été dans leur cerveau que des particules de matière agitée, que le résultat de leur grosseur, de leur volume, de leur vélocité, de leur choc; j'avoue que ce langage me paroîtroit étrangement bizarre, et je serois tenté de croire que le genre humain n'a été fait ni pour le parler ni pour l'entendre. N'est-il pas absurde de dire que la conscience de soi-même est un déplacement, que les sentimens de la reconnoissance, de l'amitié, sont des passages d'un lieu dans un autre? Et voilà pourtant ce qui seroit, si la pensée étoit un mouvement.

La grande ressource des matérialistes de nos

jours, c'est de dire qu'il ne faut pas confondre la matière inerte et passive avec la matière organisée; que, dans ce nouvel état, elle peut avoir de nouvelles qualités qu'elle n'avoit pas : de même que, par le mélange de plusieurs substances, on obtient des résultats que n'eût pas donnés chacune d'elles séparément. Messieurs, c'est bien ici de toutes les illusions la plus grossière. Quelle est donc cette organisation qui donne la pensée à la matière? ce n'est pas celle des plantes. Je ne crois pas, je l'avoue, que la violette la mieux organisée et la plus odorante soit pour cela un être penseur; c'est même un problême qui n'est pas encore bien résolu, de savoir si les animaux raisonnent. Il s'agit donc de l'organisation du corps humain; mais, encore qu'elle soit plus parfaite, que fait-elle? Elle met des parties matérielles dans des rapports de symétrie et de correspondance, dans une certaine proportion avec certains effets et certains mouvemens. Je vois bien de nouveaux arrangemens de substances matérielles; mais enfin c'est toujours de la matière étendue, figurée, divisible : or, dans tout cela, je cherche en vain la pensée. C'est un principe bien simple et bien lumineux, qu'il n'y a pas d'effet sans cause, et dès-lors ce qu'il y a dans un effet doit se trouver dans sa cause. Prenez une assemblée d'aveugles, donnez-lui toutes les combinaisons possibles; il n'en résultera jamais un homme clairvoyant : pourquoi? parce que, dans aucun de ces individus aveugles, il n'est aucune aptitude à recevoir, par sa combinaison avec les autres, les

impressions de la lumière; de même, de la combinaison de parties non-pensantes, vous n'aurez jamais un être pensant? Que font les composés chimiques? Ils combinent des forces particulières, de manière que l'une donne l'impulsion à l'autre, et que, s'entr'aidant, elles concourent à l'effet commun. La composition des substances ne fait que développer ce qui étoit préexistant, et qui avoit besoin d'être tiré de l'inaction. Ainsi le soufre allumé dégage l'air condensé dans le salpêtre; l'air dilaté suit les lois naturelles de son élasticité, et de là l'explosion. Si donc la pensée résultoit des combinaisons de la matière organisée, il faudroit qu'il y eût dans la matière une aptitude à devenir pensante, qui n'attendît que le moyen de se développer. Or l'aptitude à penser ne peut se trouver dans ce qui est étendu, figuré, divisible : ce sont là des choses incompatibles. J'aimerois autant dire que, dans la couleur d'une fleur, il peut se trouver une certaine aptitude à devenir sonore.

Il est curieux de voir ce que les idéologues modernes ont inventé pour expliquer mécaniquement la pensée. Je vais citer littéralement des passages qui seroient déplacés dans un sermon, mais qui ne le sont pas dans nos Conférences. Écoutez ces docteurs de matérialisme; ils vous diront, dans des ouvrages pleins du plus scientifique appareil; que « le cerveau est l'organe particulier destiné à produire la pensée, comme l'estomac et les intestins » à faire la digestion. Les alimens tombent dans » l'estomac avec leurs qualités propres, et en sor-

» tent avec des qualités nouvelles. L'estomac di-
» gère. Ainsi les impressions arrivent au cerveau
» par l'entremise des nerfs; ce viscère entre en ac-
» tion, il agit sur elles, et bientôt les renvoie mé-
» tamorphosées en idées : d'où nous pouvons con-
» clure avec la même certitude que le cerveau
» digère en quelque sorte les impressions, et fait
» organiquement la sécrétion de la pensée (1). »
Messieurs, il y a dans ce langage autant d'équivoques et d'erreurs que de mots; et c'est bien ici qu'on voit toute la foiblesse du mensonge, qui, poussé à bout de tous côtés, se réfugie dans les amphibologies et dans les plus vagues obscurités.

Si l'on nous disoit que, d'après l'union de l'ame et du corps, l'ame a besoin de l'organe du cerveau pour faire ses opérations, je pourrois entendre ce langage, et plus loin nous y reviendrons. Mais faire du cerveau une machine à pensées, quoi de plus étrange ! En effet, vous me dites que le cerveau digère les impressions qui lui sont transmises; mais des impressions faites sur les organes ne peuvent être que des impressions, des dilatations, des vibrations, des déplacemens de parties matérielles, en un mot des mouvemens. Ainsi, dire que le cerveau digère des impressions, c'est dire qu'il digère des mouvemens : et fut-il jamais une manière plus barbare de penser et de s'exprimer? Vous ajoutez qu'il en est du cerveau par rapport

(1) Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, tome I, pag. 152.

aux impressions, comme de l'estomac par rapport aux substances nutritives; mais soyez conséquent, et poussez la comparaison jusqu'au bout. Que fait l'action de l'estomac? Elle transforme les alimens qu'il reçoit; mais les qualités qu'il leur donne ne sont pas incompatibles avec un être matériel, et n'empêchent pas qu'ils ne restent dans la nature des substances matérielles. Donc il faudroit dire que l'action du cerveau, en changeant, en modifiant les mouvemens qui lui parviennent, les laisse toujours dans leur état de mouvement; donc il n'en résulteroit jamais que du mouvement, et déjà il est bien démontré que le mouvement n'est pas la pensée. Vous poursuivez, en disant que le cerveau renvoie les impressions métamorphosées en idées. Mais je demande où ces idées sont reçues; il faut qu'elles soient quelque part. De même que le mouvement n'existe que dans le corps mobile, la pensée n'existe que dans un sujet qui pense; et la même question revient toujours. De quelle nature est cette substance qui a toutes ces idées? Si vous la faites matérielle, je vous oppose mes preuves, qui restent intactes, de l'incompatibilité de la pensée et de la matière. Voilà donc comme, en analysant votre mécanique explication de la pensée, on n'y trouve que des mots insignifians ou des absurdités palpables. Pour résumer cette seconde preuve de la spiritualité de l'ame tirée de la nature de la pensée, nous disons : Ce qui est sans étendue, sans figure, sans divisibilité, comme la pensée, ne peut s'identifier avec

ce qui est étendu, figuré, divisible, comme la matière : donc ce qui pense n'est pas matière.

Si les sensations et les idées passoient en nous, sans laisser de traces après elles; si notre ame n'en conservoit le souvenir, elle ne pourroit faire aucun usage de ces connoissances fugitives, aussitôt anéanties qu'acquises; elle seroit incapable de comparer, de juger et de raisonner. Mais elle est douée du sublime pouvoir de faire comme revivre ces notions qui se sont succédé en elle, de se les rendre de nouveau présentes, de les rapprocher, de les combiner ensemble, d'établir des principes, et d'en tirer des conséquences; en un mot, de juger et de raisonner : nouvelle capacité de notre ame, et nouvelle preuve de sa simplicité.

Vous possédez, je suppose, un riche trésor de connoissances : histoire, sciences, lettres, arts, politique, rien ne vous est étranger; mais ce long amas de sensations que vous avez éprouvées, d'idées que vous avez conçues, de réflexions que vous avez faites, c'est un seul principe qui en est dépositaire. Il n'y a pas en vous un principe pour les sensations, un principe pour les idées, un principe pour les jugemens; il n'y a pas en vous plusieurs *moi*, il n'y en a qu'un : c'est le même *moi* qui voit ce monde, qui en connoît la bonté, qui juge qu'un être intelligent en est l'auteur. Ce dernier acte de votre esprit, par lequel il s'élève jusqu'à Dieu, à ses perfections infinies, aux devoirs qui en découlent, supposera bien des sensations, bien des idées préliminaires, bien des jugemens

particuliers : en ce sens, votre jugement intérieur sera composé; mais l'acte en lui-même, par lequel l'esprit juge et prononce, est un; cette opération intellectuelle est indivisible : et voilà comme toutes les fonctions les plus intimes de notre intelligence nous conduisent à son immatérialité.

Je ne viens pas contester ici aux docteurs du matérialisme la science et l'esprit; j'abandonne leurs ouvrages sous ce rapport à ceux qui ont le droit d'en être les juges : je conçois comment, avec une détestable métaphysique sur l'ame et ses opérations, on peut être très-versé dans la connoissance du corps humain et des maux qui l'affligent. Nous saurons toujours respecter la science, le talent, les services, partout où ils se trouvent; mais nous contestons hautement à ces apôtres de matérialisme la première de toutes les qualités dans les ouvrages polémiques : je veux dire, la logique, une métaphysique saine, le talent de raisonner, de lier leurs idées, et d'enchaîner des conséquences justes à des principes bien démontrés. J'admire comment des systèmes aussi absurdes en méthaphysique, qu'ils sont d'ailleurs funestes en morale, peuvent trouver tant de sectateurs, ou plutôt cessons de nous en étonner. Cette monstrueuse doctrine n'est pas nouvelle : elle a sa source dans des passions plus anciennes qu'elle. Du moins, autrefois, elle étoit reléguée dans des livres qui ne passoient pas dans les mains du commun des lecteurs; aujourd'hui, elle est mêlée à tant de productions savantes et littéraires, que la

jeunesse en est aisément infectée : et combien n'est-elle pas avide de ce qui flatte ses penchans, émousse la pointe du remords, débarrasse l'ame de toute crainte, et lui laisse, par l'espoir de l'impunité, la licence de tout dire et de tout faire ! Nous aurons occasion, dans une autre circonstance, de développer les funestes conséquences de cette doctrine ; voyons maintenant ce que les matérialistes opposent de plus spécieux.

Les matérialistes n'ont rien négligé pour appuyer leurs systèmes ; l'autorité, l'expérience, l'analogie, tout est appelé au secours de leur doctrine.

S'appuyant de l'autorité, ils disent que le dogme de la spiritualité de l'ame est assez nouveau, que même les Pères de l'Église chrétienne ne le connoissoient pas, témoins Tertullien, saint Ambroise, saint Hilaire, qui ont fait l'ame corporelle, et saint Augustin, qui a écrit un livre sur la quantité de l'ame, *de Quantitate animæ*. Et l'on sait que Locke met en problême « si Dieu » n'est pas assez puissant pour communiquer la » pensée à la matière. »

S'appuyant de l'expérience, ils vous disent : « Voyez comme l'ame éprouve les changemens et » les vicissitudes du corps ; elle semble naître, croî- » tre, vieillir avec lui ; la raison se développe et » s'affoiblit comme les organes. Quelle influence » n'ont pas sur les sensations et les pensées de » l'ame, le tempérament, l'âge, le climat, l'é-

» ducation, les habitudes, le régime! N'avez-
» vous pas observé les rapports perpétuels du mo-
» ral et du physique dans l'homme? Ne faut-il
» pas en conclure qu'ils sont une même et uni-
» que chose, diversement modifiée? »

S'appuyant sur l'analogie, ils vous disent : « Voyez comme les animaux vous donnent tous » les signes d'êtres qui sentent, pensent, raisonnent. Cependant que sont-ils autre chose que » des machines bien organisées? Oseriez-vous leur » supposer une ame? La théologie chrétienne s'y » oppose. Il se peut donc que l'homme doive tout » à son organisation physique. » Vous voyez, Messieurs, que je ne dissimule rien. Reprenons.

Vous avancez que le dogme de la spiritualité de l'ame fut inconnu aux docteurs de l'Église chrétienne; mais où est la preuve de cette assertion? Elle est dans quelques mots équivoques. J'avoue qu'ils se sont servis quelquefois, en parlant de l'ame humaine, de termes qui n'ont pas la rigueur métaphysique que nous cherchons dans la discussion présente. Mais qu'ils étoient loin des ténébreux systèmes qu'on leur suppose! En effet, les uns ont pensé qu'outre ce corps visible qu'elle anime, l'ame étoit unie à une sorte d'enveloppe aérienne, qui lui servoit comme de communication avec les organes plus grossiers du corps. En ce sens, ils disoient que l'ame avoit un corps, ce qui n'empêchoit pas que, dans sa substance intelligente, elle ne fût spirituelle. Les autres, pour signifier que l'ame étoit quelque chose de réel, de

subsistant, et non une simple qualité, disoient qu'elle étoit un corps, dans le même sens que nous disons qu'elle est une substance. Et même, comme l'ame a différentes facultés, l'intelligence, la volonté, la mémoire, on en prenoit occasion de la considérer comme un composé qui avoit diverses parties. On peut voir tout cela discuté dans le *Dictionnaire* de Bergier, ou dans celui *des Hérésies*, par Pluquet.

Voici, Messieurs, une réflexion décisive, c'est que sans doute ils étoient chrétiens ces docteurs de l'Eglise chrétienne; ils connoissoient, ils professoient les élémens du christianisme; ils croyoient tous, comme cela n'est pas contesté, à l'existence de la vie future. Or qu'importe que l'ame fût corporelle, si elle étoit néanmoins immortelle, et destinée à recevoir dans une autre vie le châtiment de ses vices ou la récompense de ses vertus? Ce n'est que de nos jours qu'on s'est avisé de mettre saint Augustin au rang des matérialistes. Nous avons de lui un ouvrage en forme de dialogue, dont le but est de faire voir que l'ame, encore qu'elle soit quelque chose de grand par son action et sa puissance, n'a pas une grandeur comme celle des corps; qu'elle n'est pas une quantité divisible comme les quantités corporelles : de là le titre *de Quantitate animæ*. Saint Augustin expose des principes que Descartes devoit avoir plus tard la gloire de bien développer; et, chose étrange! c'est de cet écrit, où il combat leur doctrine, que nos matérialistes, qui ne l'ont pas lu,

[illegible] occasion d'invoquer *saint* Augustin [illegible]me un de leurs *patrons*.

D'où vient donc leur *obstination à défendre* la matérialité de l'ame? C'est, Messieurs, pour en conclure qu'elle est mortelle, qu'elle finit avec le corps, qu'ainsi il n'est rien à espérer ni à craindre au-delà du tombeau. Eh bien! je veux, pour un moment, que la pensée très-inconsidérée et très-imprudente de Locke pût se réaliser, qu'il fût absolument possible que, par la toute-puissance de Dieu, la matière devînt pensante; auroient-ils de quoi se rassurer contre l'avenir? Non, Messieurs. Prenons la pensée de Locke toute entière : il établit lui-même qu'il *est impossible de concevoir* que la matière puisse tirer de son sein le sentiment, la perception, la connoissance; mais aussi, par un faux respect pour la toute-puissance divine, il n'ose prononcer que Dieu ne puisse faire penser la matière (1). Mais si, comme le veut Locke, Dieu est peut-être assez puissant pour rendre la matière pensante, pour en faire un être intelligent, libre, capable de bien et de mal, de mérite et de démérite, pourquoi Dieu ne seroit-il pas assez puissant pour conserver de quelque manière cet être matériel, le transporter dans un autre ordre de choses, et l'y rendre capable par le sentiment de recevoir des récompenses ou des châtimens? Cette remarque a été faite par des

(1) *De l'Entendement humain*, liv. IV, chap. III, § 6; et chap. X, § 10, 15, etc.

métaphysiciens célèbres, entre autres, par Charles Bonnet (1). On sait bien par les écrits de Locke, par sa vie et ses derniers momens, qu'il croyoit à l'immortalité de l'ame; et voilà donc que, dans son hypothèse même, l'incrédule ne seroit pas certain de ce néant auquel il aspire, et que ce misérable partage, ainsi que l'a dit Bossuet (2), ne lui seroit pas assuré.

Je passe à la seconde difficulté, tirée de l'influence du corps sur l'ame, et des rapports perpétuels entre l'un et l'autre, qui semblent supposer qu'ils ne sont qu'une seule et même substance. Ici, Messieurs, sachons bien démêler les choses. En même temps que nous croyons à la distinction de l'ame et du corps, nous confessons que, d'après les lois établies par le Créateur pour leur union, il existe entre tous deux une correspondance perpétuelle. L'ame est faite pour le corps, le corps est fait pour l'ame : l'ame est comme une reine, dont les organes sont comme les ministres et les serviteurs plus ou moins fidèles. Ainsi, que des impressions faites sur les sens éveillent dans l'ame des sensations et des idées; que les volontés et les affections de l'ame excitent des mouvemens dans les organes; que l'ame ait besoin plus particulièrement du ministère du cerveau pour les opérations de son intelligence; qu'une certaine conformation soit plus propre au développement de

(1) Voyez *Pensées de Leibnis*, tom. I, pag. 164.
(2) *Oraison funèb. de la princesse Palatine.*

certains sentimens et de certaines pensées; que la constitution physique, que l'âge, le climat, le régime, influent sur l'état de l'ame: ce n'est pas là ce que l'on conteste; et c'est en vain qu'on fait un pompeux étalage de tous les rapports de l'ame et du corps, rapports observés et connus dans tous les temps. Tout cela est la suite de l'union de l'ame et du corps; tout cela prouve bien leur correspondance, mais ne prouve pas leur identité. Ce n'est point par l'accord et la dépendance de deux substances, que l'on doit juger si leur nature est la même; c'est par leurs idées, leurs propriétés, leurs effets, ainsi que nous l'avons établi au commencement de la discussion : règle fixe, seule infaillible pour bien juger; règle qui nous a forcés de conclure que l'esprit étoit distingué du corps. Je suppose que vous ayez observé qu'une sentinelle quitte régulièrement son poste au moment où elle est avertie par un signal donné, vous viendra-t-il en pensée, pour cela, de confondre la sentinelle avec le signal?

Un matérialiste voit que l'état de l'ame est modifié par celui du corps, et il se hâte de conclure que l'ame est corporelle. Un spiritualiste viendra, qui observera que l'état du corps est très-souvent modifié par celui de l'ame, que les sentimens de plaisir ou de douleur, de haine ou d'amitié, affectent les organes, la physionomie, et s'y rendent en quelque sorte visibles : il en conclura que ce que nous croyons être un corps n'est qu'une apparence, une imagination de l'ame,

semblable aux visions des songes. Voulons-nous éviter ces excès? reconnoissons l'influence réciproque de l'ame et du corps; voyons dans l'homme une intelligence unie à des organes; disons que le corps est comme l'instrument dont l'ame a besoin pour l'exercice et le développement de ses facultés intellectuelles. Sans doute l'ame possède des qualités étrangères aux organes; mais, en général, c'est par le ministère des organes qu'elle déploie ses facultés : dès-lors faut-il s'étonner que les défauts, les imperfections, l'altération des organes, puissent se remarquer dans les opérations de l'intelligence? Voyez une harpe sous les doigts de celui qui en pince les cordes; la perfection, l'accord, le nombre des cordes sonores, influent sur la beauté et l'harmonie des sons. Que si l'instrument est défectueux, il se peut que l'artiste le plus consommé n'en tire que des sons désagréables : s'avisera-t-on pour cela de confondre le joueur de harpe avec la harpe elle-même?

Vous observerez que l'ame suit les vicissitudes du corps, qu'elle semble croître et vieillir avec lui : je ne contesterai pas ce que peut avoir de véritable cette observation prise dans sa généralité; mais ne la poussez pas trop loin, et ne soyez pas outré dans les conséquences. Si l'enfant est foible de pensées, croyez-vous que la foiblesse de son esprit vienne uniquement de celle de ses organes? Elle vient aussi de ce qu'il est sans expérience, sans connoissances acquises; de ce qu'il ignore la langue qu'on lui parle, et qu'il n'y attache pas en-

core des idées bien distinctes. Supposez deux enfans d'une organisation parfaitement égale; que l'esprit de l'un soit cultivé dès l'âge le plus tendre par une éducation soignée; que l'esprit de l'autre soit négligé : le premier peut manifester à dix ans une intelligence que le second n'aura pas dans sa vingtième année.

Vous êtes frappés de l'accord que vous croyez remarquer entre le développement de l'ame et celui du corps; mais prenons garde de faire de cet accord une règle universelle, invariable. Que d'exceptions ne souffre-t-elle pas! Combien d'ames se montrent supérieures aux atteintes que souffre le corps! Souvent dans des corps foibles, quelle vigueur, quelle élévation de pensées! au contraire, quelle foiblesse dans des corps vigoureux! Dans certains vieillards, quelle magnanimité! dans certains hommes de l'âge viril, quelle lâcheté! Et ces enfans délicats, et ces femmes timides, et ces vieillards décrépits qu'on a vus si souvent braver les tourmens et la mort, et se montrer calmes malgré leurs membres et leurs organes mutilés, brisés, détruits par le fer et le feu, où puisoient-ils tant d'héroïsme? Leur ame ne se montroit-elle pas indépendante de leurs organes? Non, il n'est pas vrai que la dégradation du corps entraîne toujours celle de l'ame, et les exceptions sont si nombreuses, qu'elles fourniroient seules une nouvelle preuve de la distinction de l'ame d'avec le corps.

Au lieu de voir dans leur développement succsif et correspondant une preuve de la matéria-

lité de l'ame, voyons-y ce qui s'y trouve réellement, un trait admirable de la sagesse du Créateur; c'est par là qu'il entretient l'harmonie du monde présent. Car, pour emprunter ici la pensée et même les expressions d'un apologiste moderne : « Si l'enfant avoit sa raison dans toute sa force, sa » foiblesse corporelle lui seroit insupportable. Loin » de sourire sur le sein de sa mère, on le verroit » sombre, inquiet, jaloux, aspirer impatiemment » à toute la vigueur de son père; resserré dans ses » langes, il auroit les passions et les projets de » l'homme; et, s'irritant de ne pouvoir se satis- » faire, il auroit le sentiment de sa liberté, et le » berceau où il repose tranquillement ne seroit » plus pour lui qu'une horrible prison. Les pères » n'auroient plus d'autorité que celle de la force; » les vieillards ne tiendroient plus de la maturité » de leur jugement un droit légitime au respect » de la jeunesse. Tout seroit renversé dans l'ordre » des choses humaines (1). » En deux mots, Messieurs, pour parler d'après l'écrivain qui a réfuté le *Système de la nature* avec une logique si victorieuse, je dirai : « Il est vrai qu'il y a une dépen- » dance mutuelle entre le corps et l'esprit, mais » c'est déraisonner que de conclure de la dépen- » dance de deux choses que ces deux choses sont » identiques (2). »

Nous voici à la dernière difficulté, celle qu'on

(1) *Helviennes. Observ.* à la suite de la *lettr.* XLIII.

(2) Holland, *Réflexions philos.* etc., ch. VII, pag. 64.

tire de la ressemblance entre l'homme et les animaux. On accorde aux animaux le sentiment et la pensée, on nie toutefois qu'ils aient une ame spirituelle, et l'on en conclut qu'il peut en être de même de l'ame humaine. D'abord, Messieurs, je ne puis m'empêcher de trouver bien étrange le procédé des matérialistes, qui veulent nous faire juger de l'homme par les animaux : car enfin je connois ce qui se passe en moi, les pensées et les opérations de mon intelligence, par le sentiment le plus vif et le plus clair; mais je n'ai nulle connoissance du principe intérieur qui fait agir les animaux. Si leurs actions sont visibles, la cause en est dérobée à notre sagacité; et, pour bien juger, il faudroit avoir vécu dans l'animal, avoir éprouvé, *senti* ce qui se passe en lui quand il agit. « Le vrai philosophe, dit à ce sujet l'immortel auteur de l'Anti-
» Lucrèce, procède de ce qu'il connoît à ce qu'il
» ignore; par quel caprice aimez-vous à juger de
» ce que vous connoissez par ce qui vous est in-
» connu? Étrange dialectique! Est-ce dans le sein
» des ténèbres qu'il faut chercher la lumière (1)? »

Je laisse aux anatomistes à comparer l'organisation des animaux avec celle de l'homme, pour en établir les rapports et aussi la différence. Envisageant les choses sous d'autres points de vue, considérons en quoi ils se ressemblent, et en quoi l'on voit éclater merveilleusement la supériorité de l'homme.

(1) Liv. VI, vers 379 et suiv.

Dans l'animal, on remarque cet instinct qui le dirige; force inconnue, mais dont on voit les effets, mais qui le maîtrise au point que, dans tous les temps et dans tous les lieux, il fait uniformément les mêmes choses. Or, sur bien des points, il est aussi dans l'homme une espèce d'instinct, de cause irréfléchie, aveugle, de ce qu'il opère; ainsi, que l'enfant nouveau-né sache presser le sein de sa mère pour en tirer sa nourriture; que l'œil, blessé par une lumière trop vive, se ferme rapidement; qu'en tombant j'avance les mains pour défendre ma tête; que je penche mon corps d'un côté pour faire équilibre avec le poids que je soutiens de l'autre: ces mouvemens et bien d'autres semblables s'exécutent d'une manière toute machinale. Ici rien de réfléchi, de prémédité, et, chose remarquable, le villageois le plus stupide sait et fait tout cela aussi parfaitement que l'homme le plus savant et le mécanicien le plus habile. Voilà comme, par l'instinct, l'homme quelquefois ressemble à la brute.

Que voyez-vous encore dans l'homme? C'est que par les organes, soit extérieurs, soit intérieurs, il reçoit des impressions involontaires, des sensations de froid ou de chaleur, de joie ou de plaisir, de faim et de soif, qui se rapportent à son bien-être, à sa conservation, à sa santé; en un mot, il a une ame sensible. Or rien n'empêche de reconnoître quelque chose de semblable dans les animaux, de croire que le compagnon fidèle du berger est sensible à la main qui le caresse, comme à celle qui

le châtie; que le coursier est docile par sentiment à la main qui le guide; que les animaux en général éprouvent des sensations relatives à leurs besoins physiques, à la conservation de leur espèce: sous ce rapport, ils peuvent avoir une ame, non semblable à la nôtre, mais d'une nature inférieure et capable de sensibilité. Où a-t-on vu que la religion condamnoit cette opinion? Depuis quand fait-elle un devoir de croire que les animaux sont comme les plantes, qui végètent et croissent sans éprouver la sensation de la chaleur qui les vivifie, ou des pluies qui les arrosent? Quand nos livres saints nous font la peinture, si magnifique par sa simplicité, des œuvres de la création, ils se contentent de dire que Dieu couvrit la terre de plantes, en mettant dans chaque espèce la semence qui devoit les reproduire; mais, en parlant des animaux, ils les appellent jusqu'à trois fois une *ame vivante*. Ainsi rien n'empêche de donner aux animaux une ame sensible jusqu'à un certain point, comme celle de l'homme.

Où est donc la différence? La voici, Messieurs. Observez les animaux; vous verrez qu'ils marchent toujours dans la même route, que leurs actions sont constamment, universellement les mêmes. Incapables de combinaisons nouvelles, ils n'inventent rien, ne perfectionnent rien; les enfans ne sont pas plus instruits que leurs pères, ils savent même sans avoir appris. Quel animal a découvert une nouvelle manière de se défendre, de se garantir des piéges de l'homme, de bâtir sa demeure,

de vivre en société? L'hirondelle du Mogol maçonne son nid de la même manière que celle d'Europe; au-delà de la Vistule comme au-delà de l'Ebre, l'abeille construit ses alvéoles avec la plus ressemblante régularité; le castor n'est ni plus ni moins habile qu'il l'étoit il y a deux mille ans. Cette rigide, cette insurmontable uniformité semble supposer que les animaux sont plutôt mus par une force dont ils n'ont pas la direction que par une raison qui médite, combine et se détermine avec choix. Surtout, qui osera dire que l'animal peut s'élever jusqu'à l'auteur de son être, qu'il en admire les perfections divines dans la beauté de cet univers; qu'il connoît l'ordre, la vertu; qu'il suit des lois par conscience, et rend au Créateur des hommages volontaires? Quant à l'homme, voyez quelle admirable variété dans ses ouvrages; comme il fait sans cesse des découvertes nouvelles; comme, avec ses arts et ses sciences, il maîtrise la matière, et change la face de la terre; comme sa raison se promène dans tous les ouvrages du Créateur, pour y admirer la suprême sagesse, tantôt éclatante, tantôt plus cachée et toujours adorable; comme elle s'élève à la connoissance du bien, de la vérité, de l'éternité!

Maintenant il est aisé de répondre à la difficulté des matérialistes. Nous leurs disons : Voulez-vous, comme Descartes, que les animaux soient de pures machines qui n'aient ni pensées ni sentimens? Dès-lors il n'est pas étonnant qu'ils soient aussi sans ame, et point de parallèle entre eux et

nous, qui bien certainement sentons et pensons. Voulez-vous, au contraire, leur accorder le sentiment et la pensée? Dès-lors on peut vous défier hautement de prouver qu'ils n'ont point d'ame, je ne dis pas une ame comme celle de l'homme, aussi parfaite dans ses facultés, mais une ame dont l'existence soit bornée par celle de l'animal, et dont les fonctions soient pour la conservation et les besoins physiques de l'animal (1).

Chose étrange, Messieurs! l'homme, assez superbe pour s'arroger ce qui vient du Créateur, et pour être jaloux du bien de son semblable, fait aujourd'hui des efforts prodigieux de science et d'esprit, pour se persuader que les bêtes le valent bien, et qu'entre elles et lui la différence est légère : mais, en même temps qu'on dégrade l'homme jusqu'au rang de la brute et même de la plante, on veut ennoblir celles-ci, en leur prêtant les facultés et l'intelligence de l'homme. On célèbre les inclinations et le sentiment des plantes; on s'extasie devant la résignation, devant la raison d'un oiseau malade; la dignité de l'espèce humaine est avilie; une philosophie, plus abjecte encore qu'elle n'est audacieuse, cherche en quelque sorte à dépouiller l'homme de ses droits, à soulever contre lui le reste des créatures. De faux savans semblent porter la démocratie dans la nature, comme de faux politiques l'avoient portée dans la société; et,

(1) *Voyez* Bossuet, *Connoissance de Dieu et de soi-même*, chap. V, n. 13. — *Helviennes, Observ.* à la suite de la *lettr.* LI.

pour me servir de l'expression originale d'un grand écrivain, « le peuple de la création semble con- » spirer pour en détrôner le roi. » Mais non, la royauté de l'homme ne périra pas; malgré les sophistes, toujours il sentira l'excellence de ses destinées. Sa prééminence éclate de toutes parts; elle se voit, et dans la majesté de son port, et dans la dignité de son front, et dans la sublimité de ses regards, et dans la position de son bras qu'il tient élevé, étendu sur son empire : mais surtout la grandeur de son rang éclate dans cette pensée qu'il répand autour de lui par la parole, et que, par l'écriture, il porte en tous lieux; dans cet esprit dont les livres saints donnent une idée si magnifique, en disant qu'il est fait à l'image de Dieu. Oui, par son empire sur cette portion de matière qui lui est unie, et qu'elle gouverne, l'ame retrace quelque chose de l'action puissante du moteur de l'univers; par la rapidité de ses pensées, la mémoire du passé, la conscience du présent, le pressentiment de l'avenir, elle se rapproche de l'intelligence infinie, qui, d'un coup-d'œil, embrasse tous les temps et tous les lieux. L'impétuosité de ses désirs insatiables, l'étendue de ses espérances sans bornes, l'avertissent qu'elle doit posséder par grâce cette éternité que Dieu possède par nature. O Dieu, créateur de l'univers! vous êtes le seul roi immortel des siècles; mais vous avez daigné établir l'homme roi du globe qu'il habite, et c'est mépriser vos dons que de ne pas sentir le prix d'une dignité que nous tenons de votre divine munificence. Elle doit



nous être chère cette royauté, parce qu'elle de vous, et parce qu'elle est le prélude royauté sans fin, que nous devons partage vous dans le séjour de l'immortalité.



LOI NATURELLE.

Le premier des philosophes, comme des orateurs de l'ancienne Rome, avoit des idées bien hautes et bien pures sur la loi naturelle, quand il disoit: « La véritable loi, c'est la droite raison et la voix » de la nature commune à tous les hommes; loi » immuable et éternelle, qui nous prescrit nos » devoirs et nous défend l'injustice. Le peuple » ni les magistrats ne peuvent nous soustraire à » son empire. Elle n'a pas besoin d'autre organe » et d'autre interprète que nous-mêmes; elle n'est » point autre à Rome que dans Athènes, ni dif- » férente dans un autre temps de ce qu'elle est » aujourd'hui. Par elle, Dieu enseigne et gouverne » souverainement tous les hommes; lui seul en est » l'auteur, l'arbitre, le vengeur. Quiconque ne » la suit pas est contraire à soi-même, et rebelle » à la nature; il trouve dans son propre cœur » le châtiment de son crime, quand il échappe- » roit à toutes les peines que peuvent infliger les

...

» hommes. » Ainsi parloit autrefois Cicéron, au troisième livre de sa *République*. Lactance, qui nous a conservé ce fragment (1), le trouvoit si beau, qu'il le traite de presque divin. Quel langage en effet, quel trait de lumière au sein même du paganisme! mais aussi quel jour d'ignominie ne vient-il pas jeter sur tous ces systèmes pervers qui confondent le bien et le mal, et font des règles des mœurs une chose purement arbitraire! Il a donc fallu que, jusque dans les plus vives lumières du christianisme, on vît se renouveler ces monstrueux systèmes qui, chez les païens mêmes, excitèrent d'abord l'indignation et le mépris, et ne finirent par s'accréditer chez les Grecs et les Romains que pour tout corrompre et tout détruire. Quels mystères d'iniquité n'aurois-je pas à dévoiler, si je voulois exposer tout ce qui est échappé à la plume effrénée de nos écrivains impies, sur la vertu, sur les passions, sur la règle des actions humaines, sur les motifs qui doivent les diriger! Qu'il suffise de savoir que, d'après leur doctrine, le vice et la vertu n'ont aucun fondement dans la nature des choses, qu'ils peuvent varier comme les usages et les climats; que la morale tire son origine de la politique, comme les lois et les bourreaux; que les passions seules font les grandes actions; que celui qui s'y abandonne a la sagesse de ne pas se donner la peine inutile de les combattre; que, si l'on est bon le matin, et vicieux le soir, il faut

(1) *Divin. Instit.* lib. VIII, cap. VIII.

s'en prendre à la circulation du sang plus lente ou plus rapide; et que le moraliste qui dit au débauché : Soyez tempérant, ressemble à un médecin qui diroit au malade : N'ayez pas la fièvre. Tels sont les excès des modernes réformateurs. Que de sophismes! que d'équivoques, pour en colorer la noirceur, pour en déguiser les affreuses conséquences, et pour rendre odieuses ou ridicules les maximes éternelles qui sont la sauvegarde de l'ordre et de la justice sur la terre! On sait avec quelle avidité ont été écoutées de toutes les classes de la société ces doctrines de mensonge, et quels ont été leurs funestes ravages. Notre dessein aujourd'hui, Messieurs, c'est de vous présenter la vérité dégagée de tous ces nuages du sophisme et des passions trompeuses, et d'établir la distinction essentielle et fondamentale du bien et du mal, sans laquelle il n'y a ni morale, ni lois, ni société. J'établirai trois choses : la première, qu'il est une loi antérieure à toutes les conventions humaines; la seconde, que cette loi est appelée à juste titre *naturelle;* la troisième, que le premier devoir que cette loi nous impose, c'est de régler nos penchans. Tel est le sujet de cette Conférence sur la loi naturelle.

Encore que, dans les choses religieuses et morales, la raison, la conscience, le sentiment, soient bien souvent confondus ensemble, ou ne soient séparés que par des nuances très-légères, nous allons les distinguer ici, pour mettre plus d'or-

... et de netteté dans le développement de nos pensées.

J'appelle raison cette lumière qui nous découvre les principes des choses et les règles des mœurs: j'appelle conscience ce jugement intérieur par lequel l'homme s'approuve ou se condamne lui-même après l'action, et je désigne sous le nom de sentiment ces impressions, ces penchans communs à tous, qui préviennent la réflexion, et qui sont inséparables de notre nature. Or c'est au triple témoignage de la raison, de la conscience et du sentiment, que j'en appelle pour établir la différence essentielle du bien et du mal, l'existence d'une règle primitive de nos actions, d'une loi antérieure à toute convention humaine.

J'en appelle d'abord à la raison. Il est une lumière qui éclaire tous les esprits, et qui n'est pas plus de l'invention de l'homme que celle qui éclaire le corps : plus foible dans les uns, plus vive dans les autres, mais commune à tous, elle découvre à tous des vérités premières qui font que tous les hommes de tous les temps et de tous les pays s'entendent sur certains points, sans jamais s'être connus, sans être liés par aucun commerce d'amitié ou d'éducation, et se trouvent si bien d'accord, qu'ils traiteroient d'insensé quiconque ne penseroit pas comme le reste du genre humain. Les hommes de différens siècles et de différentes régions du monde peuvent bien être divisés sur une foule de choses moins claires: mais il est toujours une lumière supérieure, in-

évitable, qui les domine et les subjugue, les tient comme enchaînés autour d'un certain centre immobile, unis par certaines règles invariables qu'on nomme premiers principes, et cela, malgré les variations infinies de sentimens qui naissent parmi eux de leurs passions, de leurs intérêts, de leurs caprices. C'est cette lumière, dit Fénelon (1), qui fait qu'un sauvage du Canada, tout stupide qu'il est, pense beaucoup de choses, comme peuvent les avoir pensées autrefois les philosophes grecs et romains, avec toute leur science et leurs lumières; c'est elle qui fait qu'au Japon comme en France, on juge que le tout est plus grand que sa partie; c'est elle qui fait que les géomètres de la Chine ont trouvé sur certains points les mêmes vérités que ceux d'Europe, pendant que les peuples de ces contrées étoient inconnus les uns aux autres. Loin d'être assujettie aux caprices des hommes, cette lumière est plutôt leur règle et leur guide; elle est notre souveraine, et non notre esclave : on peut se révolter contre son empire, mais non le détruire. C'est par elle que l'homme compare, discerne, juge : or cette lumière, c'est ce que nous appelons la raison. Voilà notre maître intérieur: il est dans notre destination d'être docile à sa voix; le bien, c'est de l'écouter et de la suivre; le mal, c'est de la mépriser. Sans doute l'homme, indépendamment de toute convention, est, par sa nature même, un être raisonnable. Il ne nous est

(1) *Traité de l'Existence de Dieu*, Ire part. n. 36.

pas moins impossible de constituer la nature humaine à notre gré que de constituer la nature du cercle; l'homme est raisonnable comme un cercle a ses rayons égaux : c'est par là qu'il est ce qu'il est. Donc, antérieurement à toute convention, la raison est sa loi suprême; c'est en la suivant qu'il est bon, c'est en la violant qu'il devient méchant; et dire que nous ne sommes bons ou vicieux que par convention, c'est dire que c'est uniquement par convention que nous sommes des êtres raisonnables, ou, en d'autres termes, c'est dire que c'est par convention que l'homme est un homme; ce qui est le dernier excès du ridicule.

Approfondissons davantage les choses. Que me dit la saine raison? Que Dieu, l'Être souverainement sage, n'agit point au hasard et par caprice: que, dans toutes ses œuvres, il se propose des desseins dignes de lui; qu'en créant l'homme et le douant de certaines facultés, il le destine à une fin vers laquelle il doit tendre sans cesse. Oui, il est des lois pour les esprits comme pour les corps, pour le monde intelligent comme pour le monde matériel. Eh quoi! dans la nature corporelle tout se lie, tout s'enchaîne, tout marche par des règles admirables, tout concourt à l'ordre, à l'harmonie universelle; la terre et les cieux, les animaux et les plantes, tous les êtres ont leur place marquée, leur destination particulière, à laquelle ils tendent sous la main puissante de celui qui gouverne l'univers : et l'homme seul, abandonné

à lui-même, à ses bizarres fantaisies, auroit été créé sans but et sans dessein; et la plus noble, la plus parfaite des créatures de notre globe, ne seroit soumise à aucune règle prise dans le fond même de sa nature : quelle monstruosité! Mais, si l'homme est créé pour une fin, il n'est pas le maître de s'en écarter impunément; y tendre est un devoir, et voilà la vertu; s'en éloigner volontairement est un désordre, et voilà le vice. Il n'est pas plus au pouvoir des hommes de se dispenser de suivre la route que la saine raison trace devant eux, que de dispenser le soleil d'apparoître à l'orient et de disparoître à l'occident. Ce n'est point par un contrat, c'est par sa nature, que l'homme est sensible, libre, intelligent. Sensible, il s'aime lui-même, et désire son bonheur, et il est dans l'ordre qu'il cherche à se rendre heureux; libre, il n'est entraîné ni par la contrainte, ni par la nécessité : il est fait pour peser dans une juste balance les inconvéniens et les avantages des choses, il est capable d'un choix réfléchi, et il est dans l'ordre qu'il ne se précipite pas, qu'il ne soit pas téméraire dans sa conduite; intelligent, il est fait pour voir, pour embrasser la vérité, et il est dans l'ordre qu'il n'y soit pas indifférent, et qu'il la préfère au mensonge. Voilà des devoirs qui découlent de notre nature même et de nos facultés, qui sont la suite inévitable et non pas convenue de notre qualité d'êtres raisonnables; voilà des obligations qui ont leur principe hors des conventions humaines, et de là naît la distinction primordiale de

l'ordre et du désordre moral, du vice et de la vertu.

Que me dit encore la saine raison? C'est qu'il est des vérités spéculatives indépendantes des hommes, et d'où découlent des conséquences pratiques aussi immuables que leurs principes; c'est qu'il existe entre les êtres des rapports qui sont non pas arbitraires, mais essentiels, et auxquels se lient les règles de nos devoirs. Ceci demande à être développé, et nous allons tâcher de le faire en portant la lumière dans vos esprits.

Sans doute Dieu, heureux de lui-même, pouvoit bien ne pas créer le monde présent; sans doute il eût pu donner naissance à tout le genre humain à la fois, par un seul acte de sa volonté; sans doute enfin il auroit pu choisir un monde où l'homme n'auroit pas été destiné à la vie domestique et sociale. Mais en supposant que le Créateur ait créé l'homme, qu'il ait établi des lois pour la perpétuité de l'espèce humaine, qu'il l'ait appelée à la société, il résulte de ce fait et de ce plan de la création des rapports entre Dieu et l'homme, entre le père et les enfans, entre une famille et une famille; il existe, dis-je, des rapports que l'homme n'a pas établis, mais qu'il trouve préexistans; qu'il ne règle point par ses caprices, mais qui doivent être la règle de ses sentimens et de ses actions. Ainsi, que Dieu donne à l'homme l'être et la vie, voilà un rapport de dépendance de l'homme créature à Dieu son créateur, de reconnoissance de l'homme recevant le bienfait de l'exis-

tence à Dieu son bienfaiteur. Il n'est pas libre à l'homme d'empêcher ni de détruire ce lien et ce rapport; il n'est pas en son pouvoir de changer la nature des choses, de faire qu'il ne soit pas créature, et que Dieu ne soit pas créateur; et, s'il est vrai en théorie que Dieu lui ait donné l'être, il est vrai en pratique que l'homme lui doit des sentimens d'adoration et d'amour. Ainsi, que Dieu établisse le pouvoir paternel, voilà un rapport fondé dans la nature entre le père et les enfans; si les pères prodiguent aux enfans les soins de la plus tendre et souvent de la plus pénible sollicitude, les enfans sont-ils les maîtres de n'avoir pour eux que de l'ingratitude? est-ce donc par une convention que le fils doit honorer et aimer les auteurs de ses jours? Ainsi, dès-lors que Dieu appelle les hommes en société, il faut qu'il existe des rapports entre le maître et les serviteurs, le magistrat et les sujets; il faut, avant tout, qu'un principe de justice commande la soumission à l'autorité et le respect pour les lois; il doit être dans l'ordre que les uns commandent, et que les autres obéissent.

Je sais que, sans la création de l'ordre actuel du monde, ces rapports et ces devoirs n'auroient été que possibles, et connus seulement de l'entendement divin : la création nous les a manifestés, nous les a fait connoître; l'homme les voit, mais il ne les fait point. Si vous tracez un cercle, vous rendez sensible l'égalité des rayons : mais ce n'est pas vous qui créez cette égalité; elle étoit fondée

sur sa nature, et il vous est impossible de faire un cercle dont les rayons soient inégaux. Je sais encore que les hommes peuvent se lier entre eux par des lois qui sont leur ouvrage, qui peuvent varier suivant les temps, les climats et les personnes; que bien des choses, d'ailleurs indifférentes peuvent cesser de l'être, d'après la loi qui les défend; que, dans ce qui tient à la forme des gouvernemens, à la police extérieure des États, à la législation, au commerce ordinaire de la vie, il est sans doute bien des choses d'institution humaine et de pure convention : mais il est manifeste que toutes ces conventions, qu'on appelle arbitraires, supposent elles-mêmes des principes antérieurs d'ordre et de justice, qui leur servent de fondement et les rendent obligatoires. Oui, ceux qui veulent que la loi humaine soit la seule règle du bien et du mal sont les plus aveugles des hommes; ils ne voient pas que la loi humaine demeureroit sans force et sans autorité, si elle n'étoit appuyée sur un principe antérieur : car enfin, si je leur demande pourquoi je dois obéir aux lois, ils me répondront que c'est parce que j'ai contracté l'engagement de leur obéir, et que, par ma qualité de membre de la société, je dois respecter l'ordre établi. Mais je demanderai pourquoi je dois être fidèle à mes engagemens, d'où leur vient la force de m'obliger, de lier ma conscience; et, si l'on ne veut pas tourner dans un cercle puéril, on sera forcé de remonter à un principe antérieur aux lois humaines. Non, les

conventions ne sont obligatoires que parce qu'avant elles il est un principe d'éternelle vérité, qui dit : Tu seras fidèle à tes conventions.

Vous voulez que les lois humaines soient la seule règle du bien et du mal : mais, s'il en est ainsi, il sera donc au pouvoir des hommes de bouleverser toutes les notions de la morale reçues universellement; ils pourront donc appeler vertus ce qu'on a toujours abhorré comme des vices, et flétrir du nom de vices ce qu'on a toujours préconisé comme des vertus. On pourroit donc varier sur cela les idées, le langage et la conduite, comme l'on varie les clauses des contrats, les expressions de la politesse ou les formes des habits. Quoi! est-il donc au pouvoir des législateurs de faire que l'assassinat, le parjure, la trahison, la lâcheté, le blasphème, l'ingratitude, l'avarice, soient conformes à la raison, et deviennent des vertus? J'aimerois autant dire que, par une convention solennelle, les peuples peuvent stipuler que la fièvre et la peste ne seront plus des maux nuisibles à l'humanité; et, si tout cela vous paroît absurde, condamné par la raison, avouez donc qu'il est des choses déraisonnables et condamnables avant les conventions humaines. Maintenant vous sentirez aisément pourquoi Montesquieu a pu dire au commencement de son *Esprit des Lois* (1) : « Les êtres particuliers, intelligens, » peuvent avoir des lois qu'ils ont faites, mais ils

(1) Liv. I, chap. I.

» en ont aussi qu'il n'ont pas faites. Avant qu'il » y eût des êtres intelligens, ils étoient possibles: » ils avoient donc des rapports possibles, et par » conséquent des lois possibles; avant qu'il y eût » des lois faites, il y avoit des rapports de justice » possibles : l'existence de ces êtres intelligens réa-»lise ces lois, comme l'existence du cercle réalise » l'égalité des rayons. Mais dire qu'il n'y a rien » de juste ou d'injuste que ce qu'ordonnent ou » défendent les lois positives, c'est dire qu'avant » qu'on eût trouvé le cercle, tous les rayons n'é-» toient pas égaux. »

Consultons maintenant la conscience. Tel est l'empire de la vertu, que nous ne pouvons nous y soustraire impunément; elle trouve en nous-mêmes son vengeur. La conscience est un tribunal où elle ne fait pas en vain entendre ses plaintes: sa voix puissante peut bien se perdre pour un temps dans le tumulte des passions qui voudroient l'opprimer; mais, constante dans ses poursuites, elle obtient tôt ou tard la justice qu'elle réclame. S'il est des êtres assez dépravés pour l'étouffer entièrement, comme il en est que l'avarice rend sourds aux cris de l'humanité souffrante, il faut gémir sur cette exception, aussi rare qu'elle est effrayante, au lieu d'en prendre occasion de ne voir dans la conscience qu'une chimère. Des hommes sans conscience ne sont pas plus la nature humaine que des cadavres ne sont des hommes. Qu'il est consolant à la fois et redoutable ce juge intérieur, qui nous approuve ou nous accuse, nous absout ou

nous condamne! Consolant pour l'homme de bien, il lui fait trouver dans une joie douce et pure le prix de ses efforts; redoutable aux méchans, il les livre à toute l'amertume du remords. Cependant si tout est indifférent, s'il n'y a au fond ni bien ni mal, comment se fait-il que le méchant devienne ainsi son accusateur et son bourreau? Pourquoi se condamne-t-il avec tant de rigueur? pourquoi l'idée d'un Dieu vengeur le fait-elle frémir, et tourne-t-il sa fureur contre lui-même pour se rendre malheureux? Le remords suppose un crime, et le crime une obligation, un devoir à remplir.

Voyez bien, Messieurs, ce qui caractérise ce que nous appelons remords. Qu'est-ce donc que ce pénible sentiment? Ce n'est ni la douleur qui accompagne la maladie, ni le chagrin que peut causer l'infortune : c'est un reproche que l'homme se fait à lui-même, parce qu'il sent qu'il devoit obéir à la loi, et qu'il l'a violée librement. La crainte du blâme ou de la peine ne l'a pas fait naître; il vient de l'aveu que le coupable est obligé de se faire de la volontaire infraction de son devoir. Avez-vous fait un acte de justice ou d'humanité? jamais vous ne pourrez vous en repentir, dussiez-vous n'être payé que d'ingratitude, et n'en recueillir que la haine et le mépris. Oui, dût votre vertu vous conduire au supplice, vous seriez victime, sans pour cela vous sentir coupable; vous pourriez bien gémir sur l'injustice des hommes et sur le malheur de votre destinée, mais toujours le remords seroit

loin de votre cœur. Au contraire, si je me sens coupable, toute la terre m'applaudiroit que je me condamnerois toujours; dût le vice me porter au faîte de la gloire, le remords y monteroit avec moi, pour y déchirer mon cœur : tant la conscience est au-dessus de l'opinion et des conventions des hommes! Je veux que la conscience, que le remords soient un sentiment plus ou moins vif, plus ou moins développé, suivant le degré de lumière ou la connoissance plus ou moins précise de nos obligations; ce seroit toutefois une grande erreur que de ne pas y voir un sentiment naturel à l'homme, indépendant des variations du climat, de l'éducation, de la naissance. Ni le secret, ni les ténèbres, ni le silence des lois, ni l'éclat du pouvoir, ne peuvent dérober le coupable à son aiguillon vengeur. Le crédit a bien souvent assuré l'impunité, mais sans calmer les alarmes de la conscience. Tibère et Néron ont connu le remords; ils ont tremblé quelquefois, épouvantés du souvenir de leurs forfaits. La conscience peut être assoupie, elle n'est pas morte; il se peut même que ses pointes soient d'autant plus déchirantes et plus cruelles, que son sommeil avoit été plus profond. C'est le réveil du lion, qui a puisé dans le repos une vigueur nouvelle pour déchirer sa proie. En un mot, faites disparoître la distinction primitive du bien et du mal; faites que tout soit arbitraire, que tout soit le fruit des conventions, dès-lors ce reproche intérieur que l'homme se fait à lui-même, lorsque d'ailleurs il n'a rien à craindre de la part des

hommes, le remords en un mot, n'est plus qu'une absurde chimère, dont il faut délivrer son imagination faussement alarmée.

Maintenant que nous dira ce que j'appelle le sentiment? On parle sans cesse de la nature; mais où la trouverez-vous, sinon dans ces impressions, ces inclinations universelles et uniformes, dont les hommes ne peuvent se dépouiller; qui, plus rapides que le raisonnement, préviennent toute réflexion, et dominent l'espèce humaine toute entière? C'est là une force secrète, par laquelle nous sommes comme entraînés à aimer ou à haïr, à estimer ou à mépriser certaines choses. C'est de là que viennent le sentiment d'adoration envers la Divinité, la piété filiale, l'amour de la patrie, la pitié pour les malheureux, l'admiration pour les actions généreuses. Oui, au milieu de la diversité de leurs lois, de leurs mœurs, de leurs habitudes, tous les peuples de la terre ont senti qu'on doit honorer ses parens, que l'ingratitude est un vice, qu'il faut être fidèle à sa parole, qu'il est beau de supporter le malheur avec courage, qu'on est louable de secourir l'infortune, que nul ne doit faire à autrui ce qu'il ne voudroit pas lui être fait. Qui oseroit dire que ce sont là des maximes de convention, et non puisées dans notre nature? Jamais les hommes, tout dépravés qu'ils sont, n'ont pu donner ouvertement au vice le nom de vertu; et toujours le vice, lors même qu'il a été triomphant, a été reduit à se couvrir du masque d'une fausse probité, désespérant de

s'attirer l'estime en se montrant à découvert. Il n'y a pas encore eu d'homme qui ait pu se persuader ni persuader au monde qu'il est plus estimable d'être trompeur que d'être sincère, d'être malfaisant que de faire du bien, d'être emporté que d'être modéré : tant il est des choses que la nature rejette et repousse loin d'elle!

Je suppose qu'il fût possible de réunir dans un même lieu des habitans de toutes les parties de la terre, pris dans les divers âges et les diverses conditions; je suppose qu'il fût possible de leur faire entendre un langage également intelligible à tous, et qu'un sophiste élevât la voix au milieu de cette assemblée générale de l'univers, pour lui dire : « Jusqu'ici le genre humain a été dans l'erreur sur » le vice et sur la vertu; le temps est enfin venu » de lui révéler les véritables règles de sa conduite. » Ecoutez; voici ce qui doit être solennellement » reconnu sur la terre : Aucun sentiment d'adora- » tion n'est dû à la Divinité; les enfans seront » dispensés d'aimer leurs parens; nul n'est obligé » d'être fidèle à sa parole; tout citoyen pourra » très-innocemment trahir sa patrie; chacun, en » désirant que les autres lui fassent du bien, sera » toujours le maître de ne leur faire que du mal. » Je vous le demande, une pareille doctrine ne seroit-elle pas repoussée par un cri universel d'indignation, et le harangueur ne seroit-il pas invité à rassembler les ours et les panthères, pour leur prêcher ses systèmes? Oui, le cœur est fait pour la vertu, comme l'entendement pour la vérité; oui,

il est dans chacun de nous un amour secret du bien, comme une horreur secrète du mal; instinct sublime qui nous avertit de nos devoirs, comme certaines sensations nous avertissent de nos besoins. C'est ce goût de vertu qui fait que nous sommes transportés d'admiration au récit de certaines actions, comme c'est le goût de la vérité qui nous fait aimer les caractères vrais, les esprits droits et sincères. Où est le cœur qui ne tressaille au souvenir d'un trait héroïque, qui ne s'intéresse à la vertu opprimée, qui ne frémisse d'indignation contre l'oppresseur? Qu'on nous raconte que Phocion, marchant au supplice, ordonne à ses enfans d'oublier le crime de son ingrate patrie, un sentiment de vénération s'empare de nos ames. Quand l'ancienne Rome applaudissoit avec transport à cette maxime : « Je suis homme, et rien de ce qui » intéresse l'humanité ne m'est étranger, » étoit-ce un cri de convention ou dicté par la cabale? Non, c'étoit le cri de la nature humaine qui se faisoit entendre par le peuple romain.

Sans doute ce sens moral, qui, avant toute réflexion, nous fait discerner le bien du mal, peut être affoibli, vicié, et presque éteint quelquefois par l'ignorance, les passions enracinées, les impressions contraires des longues habitudes. En nous donnant certaines facultés qui sont l'apanage de notre nature, le Créateur nous a laissé le soin de les cultiver. Ainsi que le corps croît et se fortifie par la nourriture et l'exercice, l'ame se développe par la réflexion, par l'éducation,

par l'expérience. Nous naissons avec l'aptitude à nous éclairer, à nous instruire, à nous perfectionner. Il se peut que, faute de culture, nos facultés restent dans une espèce de stupeur et de mort : et voilà pourquoi le sauvage est plutôt dans un état de dégradation que dans un état conforme à notre nature. C'est un arbre naturellement fertile, mais qui demanderoit un autre ciel et une autre température. C'est par là qu'on explique comment, avec des principes communs, les peuples ne s'accordent pas sur les conséquences des principes. Qu'on ne vienne donc pas nous dire, pour affoiblir ici l'autorité du genre humain, que ce qui est criminel chez un peuple est innocent chez un autre; qu'on a vu autoriser chez certaines nations le vol, l'exposition des enfans, le massacre des pères dans leur vieillesse, l'immolation des victimes humaines, bien des cruautés et des infamies de tous les genres, et qu'ainsi la morale est arbitraire. D'abord, Messieurs, depuis quand faut-il chercher les vrais sentimens de la nature raisonnable dans ses égaremens mêmes, dans les excès qui la déshonorent? Faut-il donc juger de l'air que nous respirons, et qui nous donne la vie, par l'insalubrité de quelques climats où règne la contagion? Est-ce par les plaies du corps humain et par les vices de ses organes, qu'il faut en apprécier les forces? Oui, des sentimens de religion, de justice, d'humanité, ont été répandus chez tous les peuples. Il est des règles invariables qui les ont unis tous; mais, soit

passion, soit ignorance, ils se sont égarés dans l'application de ces principes communs à tous. Ainsi, que le sauvage hâte le trépas du vieillard qui souffre ou qui est hors d'état de le suivre dans ses courses, cela est horrible sans doute; et cependant cela vient d'un sentiment de commisération faussement appliqué. Ainsi, que le Chinois se débarrasse d'une population excessive par le meurtre des enfans, cela est horrrible encore; mais il le fera, parce qu'il écoutera la crainte de manquer des choses nécessaires à leur existence, et dans la réalité il trouveroit bien plus beau de nourrir ses enfans. Ainsi, que l'Arabe du désert, que le Tartare trouve plus noble et plus beau de vivre d'un butin qui est sa conquête que de son travail, cela n'empêchera pas que, hors ce cas particulier, il ne soit juste, humain, hospitalier. Fais hommage à Dieu de ce que tu as; voilà le principe, il est incontestable : pour l'apaiser, il faut lui sacrifier tout, même des victimes humaines, conséquence fausse et affreuse d'un principe vrai. Messieurs, avec cette manière de raisonner contre la loi naturelle, avec cette manie de vouloir que la morale n'ait rien de fondé dans la nature, parce que les hommes ont varié sur certains points, savez-vous où nous aboutirions? au pyrrhonisme universel. Il n'y auroit plus de vérité, paree qu'il n'en est pas qui n'ait été combattue, même avec beaucoup de subtilité; il n'y auroit plus de beauté réelle dans les arts et dans les ouvrages de l'esprit humain, parce que les nations

et les siècles ne se sont pas accordés sur le mérite de ces productions. Messieurs, la corruption de l'homme ne détruit pas plus la morale que la fausse métaphysique ne détruit le sens commun. Il est donc une loi antérieure à toute convention humaine, je viens de l'établir; mais pourquoi s'appelle-t-elle naturelle? Nous allons l'examiner.

Loin de nous la puérile pensée qu'il fut un temps où le genre humain vivoit sans Dieu, sans aucun sentiment religieux, sans aucun principe de morale, comme s'il avoit commencé par être athée et entièrement brute, et que, par des progrès insensibles, il fût passé de cet état complet d'athéisme et d'abrutissement à celui de quelque croyance religieuse, et qu'il eût enfin découvert Dieu, la providence, la vie future, la morale, ainsi qu'après bien des efforts et des expériences multipliées, on a découvert l'algèbre ou la chimie. L'homme est un être naturellement raisonnable, moral, religieux : vous le trouveriez plutôt dépouillé de toute intelligence que dépourvu de toute notion de justice et de vertu. Si haut que vous remontiez dans l'antiquité, vous verrez toujours les hommes en possession de croire à quelques maximes de religion et de morale. Ici la nature a devancé l'industrie : tandis que la foible raison s'est égarée sur tout cela en de vaines recherches, ou que même elle n'a enfanté que des systèmes très-ridicules, nos livres saints nous font assister en quelque sorte à l'œuvre de la création, et nous

apprennent comment les choses se sont passées. Ce que les sages de l'antiquité avoient ignoré, les enfans le savent parmi nous. Le premier homme sortit des mains de son Créateur dans l'état de maturité: il ne naquit pas enfant, dans la foiblesse et l'ignorance du premier âge; il parut sur la terre homme fait, jouissant dès le moment de son existence, de toute les facultés du corps et de l'esprit; il arriva à la vie avec des connoissances toutes formées dans son esprit, avec des sentimens religieux dans son cœur, avec une langue toute faite pour exprimer ses idées; il trouva en lui la connoissance de Dieu son créateur, des notions d'ordre et de vertu, l'amour du bien, une intelligence qui s'élevoit jusqu'à l'auteur de son être, une volonté animée du désir de lui plaire, et sans doute son premier sentiment fut celui de la reconnoissance et de l'amour. Ce qu'il avoit reçu de Dieu même, ce qu'il savoit, il le transmit à ses enfans, qui, à leur tour, le laissèrent comme un héritage aux générations suivantes: la tradition se conserva, s'étendit avec l'espèce humaine; et voilà comme de famille en famille, d'âge en âge, de contrée en contrée, les notions primitives se sont conservées plus ou moins pures dans le genre humain. Ainsi toutes les croyances religieuses et morales ont une source commune; mais ce sont des ruisseaux dont les uns ont conservé la pureté de leurs eaux, et dont les autres se sont plus ou moins altérés à travers la corruption des siècles. C'est de là que sont venus ces principes communs à

tous les hommes, que l'ignorance ou les passions affoiblissent, mais n'anéantissent pas; cette lumière, qui, pour bien des peuples, a été obscurcie des nuages du mensonge, mais qui laisse toujours échapper quelques rayons. Or ces règles universelles, invariables, dont le sentiment se trouve partout, ces notions communes de bien et de mal, qui gouvernent l'espèce humaine, et sont comme la législation secrète du monde moral, voilà ce qu'on appelle *loi naturelle* : dénomination très-légitime. Elle est naturelle, parce qu'elle est fondée sur la nature des choses, sur des rapports primitifs entre l'homme et Dieu, entre l'homme et ses semblables; naturelle, parce que les principes en sont tellement conformes à notre nature raisonnable, qu'il suffit de les exposer pour en faire sentir la vérité; naturelle, parce qu'on en trouve des vestiges partout où se trouve la nature humaine, ce qui a fait dire qu'elle est gravée dans le cœur; naturelle enfin, parce qu'il falloit la distinguer de toute autre loi donnée à l'homme depuis la création, et qu'on appelle positive. Aussi la dénomination de *loi naturelle* est-elle autorisée par les livres saints, et notamment par saint Paul, par tous les docteurs de l'Église, par tous les moralistes de toutes les nations et de tous les siècles, par le langage universellement reçu de tous les hommes; en sorte que proscrire le mot de *loi naturelle*, ce seroit se mettre en révolte contre le genre humain.

Voyons enfin quel devoir dicte à l'homme la loi

naturelle, par rapport à ses penchans et à ses passions.

Si nous écoutons plusieurs des faux sages du dernier siècle, ils nous apprendront que c'est un projet insensé de vouloir combattre ses passions; que sans elles l'homme seroit stupide; que celles qui forment le caractère de chacun sont incurables; qu'elles sont la source de ce qu'il y a de grand et de beau, et qu'après tout les vices sont aussi utiles à l'humanité que les vertus. Ici, Messieurs, que le bon sens soit notre arbitre, qu'il juge entre l'école chrétienne et celle des novateurs. Que penserez-vous de la logique et de la force d'esprit de tous ces fabricateurs de morale nouvelle, si nous découvrons que leur doctrine porte sur des équivoques, sur l'abus de quelques mots, sur de pitoyables sophismes; que ce qu'elle peut avoir de raisonnable étoit connu avant eux, et que ce qu'elle a de neuf est vraiment insensé? Cherchons, avant tout, à bien démêler les choses, et à nous garantir de cette confusion de langage qui fait ici toute la force de l'incrédulité.

Dans le dessein de nous faire veiller à la conservation de nous-mêmes, de nous intéresser au bien de nos semblables, l'auteur de la nature a mis en nous des goûts, des inclinations, dont nous ne pouvons nous défendre, qui nous avertissent rapidement de nos besoins, de nos devoirs, des dangers qui nous menacent. Souvent la marche de la raison seroit beaucoup trop lente, ses con-

seils nous arriveroient trop tard. Ce n'est point d'après un système réfléchi, par un long circuit de raisonnemens; c'est bien plutôt par une impression involontaire, par le sentiment, que l'homme est averti de ses besoins corporels, que le père aime ses enfans, que le malheur nous touche, que nous avons de l'attrait pour nos semblables, qu'un tendre souvenir nous attache aux lieux où nous avons passé notre enfance. Il est naturel à l'homme de s'aimer soi-même, d'aimer ses parens, sa patrie, ses bienfaiteurs, de fuir la douleur, comme il lui est naturel de donner à son corps la nourriture qui le soutient, ou le repos qui le délasse. Dans tout cela, il ne faut voir que la voix de la nature attentive à nos besoins, que des impressions utiles qui se rapportent à notre bonheur ou à celui de nos semblables : c'est ce que nous désignerons sous le nom de *penchans naturels*; et notre devoir, c'est de les régler. Que s'ils ne sont pas contenus dans de justes bornes, s'ils deviennent ardens, impérieux; s'ils sont poussés jusqu'à l'excès, ou bien s'ils nous portent vers des choses illicites; en un mot, si les penchans sont déréglés de quelque manière, nous les appellerons *passions*; et notre devoir, c'est de les combattre. Entrons sur tout cela dans un développement nécessaire.

Pour peu qu'on veuille consulter son propre cœur, son expérience personnelle ou celle de ses semblables, comment ne pas sentir qu'on doit être en garde contre les penchans de la nature, même les plus légitimes; qu'ils tendent à franchir les bor-

nes; que si la raison ne vient en modérer l'essor, en tempérer les ardeurs, ils acquièrent une force, une violence qui entraîne, et qu'ils finissent par dominer en quelque sorte la volonté, s'ils ne sont pas dominés par elle? Ainsi, c'est bien par un penchant également légitime et doux qu'une mère se complaît dans ses enfans; mais, pour peu qu'elle écoute trop sa tendresse, elle aimera dans eux jusqu'à leurs défauts et leurs vices, et son amour ne sera plus qu'une indigne mollesse. Ainsi, rien n'est plus innocent à la fois et plus consolant que le sentiment de l'amitié; mais, s'il est abandonné à lui-même, il peut aisément devenir vicieux, dégénérer en commerce de flatteries et de complaisances criminelles. L'amour de soi est le premier qui se fait sentir; mais, s'il se dérègle, il devient égoïsme, inspire la haine, pousse à la vengeance. Oui, abandonnez la nature à sa pente ordinaire, et, au lieu de l'amour de soi-même, vous aurez cet orgueil qui ne vit que de distinctions et de préférences, et qui semble faire ses délices des humiliations d'autrui; au lieu d'une louable émulation, vous aurez cette ambition effrénée, qui veut toujours monter plus haut, et s'élever sur les ruines de ses rivaux confondus; au lieu d'une sage, d'une active industrie, vous n'aurez plus qu'une insatiable cupidité, dont rien ne pourra contenter les désirs; au lieu des plaisirs honnêtes, vous n'aurez que cette volupté qui énerve à la fois l'ame et le corps, et que suivent trop souvent l'opprobre et la discorde.

...

On reproche au moraliste religieux de faire de l'homme un être insensible, une statue sans ressort et sans ame, parce qu'il l'invite à régler ses penchans : mais fut-il jamais une accusation plus étrange? Quel moraliste a jamais pu défendre à l'homme de sentir, de désirer, d'aimer, d'agir? Qui jamais a condamné les affections légitimes, s'est avisé de faire de l'homme un être passif, indifférent, plongé dans les langueurs de l'apathie? L'Évangile lui-même, ce code de morale si parfait, ne fait que les épurer et les rendre plus utiles. Aimer Dieu, aimer les hommes, *voilà* toute la loi : or, de ce double amour, comme de leur source, découlent toutes les affections, tous les devoirs naturels, domestiques et civils, qui perfectionnent les hommes et les rendent plus heureux. Quelle loi fut jamais plus sévère contre le serviteur inutile, contre le riche indolent, contre la paresse et l'oisiveté? Vous ne profanez pas les dons que le ciel vous a faits : ce n'est pas assez, vous devez les faire valoir; vous n'opprimez pas le pauvre, vous ne retenez pas le bien d'autrui : ce n'est pas assez, si vous êtes pourvu des biens de la fortune; vous devez savoir les répandre dans le sein de l'indigence : et qui vous empêche de suivre les sentimens nobles et généreux? Êtes-vous épris de l'amour des lettres et des arts? tout ce qui vous est commandé, c'est de ne pas leur sacrifier des devoirs plus sacrés, et de ne pas en abuser pour prêter des charmes à des vices déjà trop funestes. Avez-vous un amour ardent pour la patrie? qui

vous empêche de vous livrer à des travaux ou de former des entreprises utiles à la prospérité publique? Êtes-vous vivement affecté des maux de l'humanité? qui vous empêche de vous dévouer au soulagement des malheureux, et de mériter le titre de père des infortunés? En un mot, pour que tout soit dans l'ordre, que les penchans soient réglés par la raison : c'est alors qu'ils seront utiles, et qu'ils n'auront jamais une activité funeste. Ce n'est pas détruire le cours d'un fleuve, que de l'environner de digues puissantes.

Est-on de bonne foi, quand on accuse le moraliste de n'être qu'un imprudent déclamateur en s'élevant contre les passions? Faut-il donc que nous fassions l'apologie de ces penchans vicieux et déréglés, source de tous les maux qui désolent les familles et la société? Faut-il que les chaires de l'austère vérité ne soient plus que des tribunes vouées à la défense de toutes les inclinations qui ne connoissent ni frein ni mesure? Quoi! au gré des novateurs, n'y a-t-il pas sur la terre assez d'orgueil et d'insolence, assez de cupidité et de bassesse, assez d'envie et de noirceur, assez de vengeance et de férocité, assez de volupté et de scandales? Pour augmenter le jeu de ces passions dont ils se font les apôtres complaisans, il faudra, loin de les combattre, dire au poète de ne chanter que la mollesse et l'impiété; au peintre, de ne tracer que l'image de la volupté; au jeune homme, de porter l'amour du jeu jusqu'à la frénésie; à la mère de famille, d'engloutir dans la folie de ses

dépenses les espérances de ses enfans; à l'homme de négoce, d'exposer sa fortune et celle de tant d'autres par des spéculations folles, où il n'entre que de l'avidité et point de prévoyance; aux parens, de faire des arts les plus frivoles l'occupation la plus sacrée de leurs enfans. Messieurs, ce sont-là, je crois, des excès; et, si nous voulons y mettre un frein, on nous accusera de vouloir anéantir l'homme et ses facultés! Fut-il jamais accusation plus étrange?

Que signifie l'éloge qu'on a fait des passions fortes, en les présentant comme la source de ce qu'il y a de beau et de grand parmi les hommes? Quand on tient un pareil langage, peut-on se flatter de bien s'entendre soi-même? En effet, un goût très-ardent et comme exclusif pour certains objets, un cœur susceptible d'impressions vives et durables, un esprit capable de réflexions profondes ou de soudaines illuminations, une ame ferme, inébranlable dans ses pensées et dans ses desseins : voilà bien, je crois, ce que l'on trouve dans ceux qu'on suppose animés de fortes passions. Mais qui ne voit que ces dispositions naturelles, si elles ne sont bien dirigées, si elles ne tournent à un but louable et utile, peuvent entraîner les désordres les plus monstrueux, qu'elles peuvent faire des hommes ou grands par leurs crimes ou grands par leurs vertus? Avec ces qualités extraordinaires de l'esprit et du cœur, vous pourrez avoir des Aristide, des Trajan, des Louis IX, des Henri IV, des Turenne, des Bos-

suet, des Fénelon : mais si l'amour de la fausse gloire, si de funestes exemples, si la flatterie, si des circonstances malheureuses donnent à ces penchans une direction funeste, vous aurez des Catilina, des Néron, des Mahomet, des Cromwel, des novateurs audacieux, des poètes infâmes, des sophistes dangereux. Voyez ce fleuve qui roule tranquillement ses eaux; il répand sur ses bords la vie et la fraîcheur, et l'on peut, par mille canaux divers, étendre de toutes parts ses influences salutaires : mais, s'il vient à se déborder, il porte au loin le ravage et la désolation.

Que signifie encore ce conseil que nous donne un des chefs de l'école moderne, quand il nous dit : « Que vos passions soient toutes à l'unisson, » établissez entre elles une juste harmonie, et n'en » appréhendez point les désordres ? » Mettez, dites-vous, vos passions à l'unisson; mais voudriez-vous bien nous apprendre l'infaillible secret d'exécuter un si admirable dessein ? Ne diroit-on pas que l'on peut accorder les passions de l'ame comme les cordes d'un instrument, et qu'elles sont aussi dociles au commandement de l'ame que la harpe sous les doigts du musicien ? Si les passions qui se balancent sont d'une égale force, il en résultera un état d'équilibre et d'inaction. Supposez l'homme également combattu par l'amour et la haine, par l'ostentation et l'avarice, par l'audace et la pusillanimité, par le désir de la gloire et l'intérêt personnel : vous aurez le plus irrésolu et le plus nul de tous les êtres. Vou-

lez-vous que l'une de ces passions soit plus forte, qu'elle soit dominante, et qu'elle mette en jeu toutes les autres? que devient l'harmonie prétendue? Si les passions sont fortes, n'est-il pas à craindre qu'elles ne soient déréglées? Dès-lors elles se disputeront toutes à l'envi la possession de l'homme. Le cœur ne sera plus qu'une arène de gladiateurs, ou, pour parler avec les livres saints, qu'une mer bouillonnante dont les flots se heurtent, se brisent avec fureur. Qu'il est bien plus sage d'avertir l'homme de veiller sur ses penchans et de les combattre avec courage, pour en prévenir ou en réprimer les excès! Les passions sont les maladies de l'ame; et celui qui, pour en arrêter les pernicieux effets, nous propose sérieusement de les mettre en harmonie, ressemble à l'empirique qui, pour la conservation de la santé, nous conseilleroit de mettre à l'unisson toutes les maladies du corps.

Revenons donc, Messieurs, à la saine doctrine que dicte la raison, que la religion enseigne à tous; c'est que nous avons en Dieu un maître dont la volonté doit être la règle de la nôtre : le bien, c'est d'y obéir; le mal, c'est d'y résister. Loin de nous tous ces docteurs de mensonge, qui voient dans les passions le bien suprême, et qui nous invitent à nous y livrer, plutôt qu'à lutter contre elles pour les soumettre à la raison. J'aurois pu vous intéresser à la cause que je défends, par la crainte même de voir les passions devenir le fléau de la société et la ruine du corps; vous dire

que l'intempérance avec ses excès, l'ambition avec ses inquiétudes, la colère avec ses fureurs, la jalousie avec son ver rongeur, altèrent, détruisent les tempéramens les plus robustes, conduisent à des langueurs funestes, hâtent les infirmités et la mort; et sans doute que les faits viendroient à l'appui de ces assertions. Mais j'ai mieux aimé envisager les choses sous un point de vue plus élevé, et plus digne d'une créature raisonnable. Oui, la grandeur, l'héroïsme, c'est bien moins de suivre ses penchans que de les sacrifier au devoir. Je consens à ne pas me prévaloir ici des maximes du christianisme, qui me donneroient tant d'avantage : j'en appelle à ces sentimens d'ordre et de vertu répandus chez tous les hommes. Tous ont senti que le plus beau triomphe est celui que l'on remporte sur soi-même, sur l'amour du plaisir, sur ses ressentimens, sur la cupidité. Le féroce Marius, ne pouvant se résoudre à quitter le pouvoir suprême, est-il plus grand que le modeste dictateur qui fait taire l'ambition pour retourner à la charrue? Coriolan, marchant à Rome, à la tête des ennemis de sa patrie, est-il aussi grand que cet Aristide, qui, partant pour son exil, fait des vœux pour la ville ingrate qui le condamne? Le guerrier qui n'écoute qu'une intempérance fougueuse vaut-il le héros qui respecte la vertu de sa captive? Oui, nous sentons tous qu'il est plus beau de faire passer avant tout le devoir, lors même que nous aurions la foiblesse de l'immoler à la passion. Le grand Condé « avoit pour

» maxime, dit Bossuet (écoutez, c'est la maxime
» qui fait les grands hommes), que, dans les
» grandes actions, il faut songer uniquement à
» bien faire, et laisser venir la gloire après la
» vertu. »



LIBRE ARBITRE.

TELLE est la destinée de la vérité sur la terre : si elle a des amis sincères, qui la défendent avec courage, elle a aussi des ennemis ardens, qui la combattent avec acharnement; sa lumière, en même temps qu'elle charme les esprits dociles, irrite les esprits superbes. Le propre de la vérité, c'est de combattre tous les vices et toutes les erreurs, et dès-lors faut-il s'étonner qu'on voie s'armer contre elle toutes les passions et tous les préjugés? C'est un talent bien déplorable que celui que nous avons tous plus ou moins, de répandre des ténèbres sur les choses les plus claires, de nous embarrasser nous-mêmes dans nos propres subtilités, et de réussir plus d'une fois à donner un faux jour de vraisemblance aux paradoxes les plus révoltans. Il y a long-temps que Cicéron a dit qu'il n'est point d'absurdité qui n'ait eu ses défenseurs, même parmi des esprits non vulgaires. Ces réflexions, Messieurs, se sont présentées naturellement à nous, au sujet de la discussion que nous allons entamer sur le libre arbitre. Oui, s'il est une doctrine simple, lumineuse, dont le sentiment soit universellement, profondément répandu

dans le genre humain, c'est qu'il y a en nous un principe actif, capable de délibérer, de choisir, de se déterminer; c'est que nous ne sommes ni des machines soumises à des impulsions purement mécaniques, ni des plantes qui végètent d'après des lois purement physiques, ni des animaux conduits par un instinct aveugle qui les maîtrise et les entraîne. Toutefois, je ne sais si l'étude de la philosophie présente une question plus obscurcie des nuages du sophisme, que celle de la liberté de l'ame humaine. Tout ce que la dialectique peut avoir de plus embarrassant et de plus subtil a été mis en œuvre pour la combattre. Ici la corruption du cœur est venue se joindre à l'égarement de l'esprit, et le fatalisme, tout odieux, tout funeste qu'il est, n'a pas laissé d'avoir des sectateurs dans tous les siècles. Il est si commode de penser que les passions nous entraînent avec une force irrésistible, que nos actions dépendent uniquement de nos organes, qu'un inflexible destin fait nos vices comme nos vertus! Avec cette doctrine, on pourra bien étaler dans ses discours la morale la plus rigide, parce qu'en même temps, par elle, la conscience s'endort dans le vice, la volupté n'est plus troublée dans ses plaisirs, et le crime même peut vivre dans le calme de l'innocence.

En venant aujourd'hui, Messieurs, venger la liberté de nos ames des attaques des sophistes anciens et modernes, n'allons pas nous méprendre sur le véritable objet de la discussion : il s'agit de bien s'entendre, pour ne pas s'engager dans des

disputes interminables. Sans doute on ne prétend pas que dans toutes ses pensées, dans tous ses désirs, dans tous ses mouvemens, l'homme soit à l'abri de toute nécessité. Que de mouvemens dans ses organes, dont il n'est pas le maître! que d'impressions faites sur les sens, que de sensations qui en sont la suite, que de pensées irréfléchies que souvent nous éprouvons malgré nous-mêmes! On sait bien aussi qu'il est des choses, qui d'ailleurs nous sont agréables, auxquelles nous acquiesçons sans contrainte, sans violence, et qui néanmoins ne sont pas libres. Ainsi l'amour de nous-mêmes, le désir de notre bonheur est bien ce qui est le plus conforme à notre volonté; et c'est pourtant ce qu'il y a de moins libre. C'est Bossuet, qui, au commencement de son traité sur le *Libre Arbitre*, fixe l'état de la question par les paroles suivantes: « La question est de savoir s'il y a des choses qui » sont tellement en notre pouvoir et à la liberté de » notre choix, que nous puissions ou les choisir » ou ne les choisir pas. » Ainsi la liberté, c'est la faculté de se déterminer par son propre choix.

Ici nous avons des preuves de tous les genres: preuves directes, tirées du sentiment, de la raison, de la foi du genre humain; preuves indirectes, tirées des absurdités mêmes du sentiment contraire. Notre dessein est de vous les exposer. Nous aurons soin, en les développant, de combattre les difficultés à mesure qu'elles se présenteront. S'il en étoit parmi vous qui fussent arrivés dans cette assemblée avec des préventions contre la liberté de

leur ame, j'espère qu'ils en feront un noble usage, en se rendant, par une conviction réfléchie, aux preuves qui l'établissent.

Tout me dit que notre esprit a la faculté de délibérer et d'agir par choix, qu'il est l'arbitre de ses déterminations, en un mot qu'il est libre. Et d'abord j'en appelle au sentiment, à ce témoignage intérieur qui nous avertit de ce qui se passe en nous. Si nous voulons un moment nous replier sur nous-mêmes, nous découvrirons que notre ame se connoît, qu'elle se voit, se sent *elle-même*; elle a la conscience de ses pensées, de ses facultés, de ses opérations; elle est avertie de son état, de ce qu'elle éprouve, de ce qu'elle est, par un sentiment vif et profond dont elle ne peut se défendre. Or que chacun de nous s'écoute et se consulte, et il sentira qu'il est libre, comme il *sent qu*'il pense et qu'il existe. Oui, chacun de nous sent très-vivement et très-nettement, du moins dans une foule de circonstances, qu'il a le pouvoir de parler ou de se taire, de marcher ou de rester immobile, de garder un secret ou de le révéler, d'assister un indigent ou de le délaisser, d'agir ou de ne pas agir? Et, si cette liberté est une chimère, comment puis-je la sentir de cette manière? Ce qui n'est pas, ce qui n'est qu'un néant, peut-on le sentir aussi positivement que ce qui est très-réel?

Voulons-nous la sentir vivement cette liberté? faisons-en l'épreuve dans une de ces choses parfaitement indifférentes, où aucune raison ne nous

penche plutôt d'un côté que d'un autre. Je me résous, je le suppose, à lever mon bras et à le remuer : que je le porte à gauche, que je le porte à droite, voilà ce qui m'est très-indifférent; je puis exécuter l'un et l'autre mouvement avec une égale facilité. En le remuant ainsi à mon gré, je puis bien sentir le plaisir d'exercer ma liberté : mais que je le porte d'un côté ou d'un autre, en vérité le plaisir est égal; et plus je considère sérieusement et profondément pourquoi je commence à le porter à droite, plus je sens clairement que c'est ma volonté seule qui m'y détermine par son activité propre, et par ce pouvoir de choisir qui la constitue. Oui, je suis ici tellement maître de mes mouvemens, que je puis annoncer d'avance ce que je ferai à ce sujet : je puis m'engager à faire trouver vraie ou fausse toute conjecture qu'on pourroit se permettre à cet égard. Ainsi, si l'on conjecture que, dans un moment, je leverai mon bras, je ne craindrai pas de m'engager à le tenir immobile; même il suffiroit qu'on me crût obligé à un mouvement déterminé, pour que j'exécutasse le mouvement contraire : tant le pouvoir que j'ai de choisir est véritable! Sans doute l'homme est libre aussi dans des choses bien autrement importantes que le mouvement du bras; mais je n'ai d'abord besoin que de ce seul exemple, pour faire voir que l'homme n'est pas une machine, et pour renverser ainsi le fatalisme.

Viendra-t-on nous dire que ce sentiment intime de notre liberté pourroit bien n'être qu'une

illusion ; que peut-être nous sommes déterminés nécessairement par des impulsions réelles, mais insensibles, et que nous sommes affectés comme si nous étions libres, encore que nous ne le soyons pas ? C'est-à-dire qu'on veut combattre un fait par une possibilité, une réalité par une supposition toute imaginaire, le sentiment positif de la liberté par une dénégation toute gratuite de ce sentiment. Quoi ! je sens que j'ai le pouvoir de parler ou de me taire ; j'ai un sentiment aussi profond, aussi lumineux de ma liberté que de ma pensée, et vous voulez traiter d'illusion ce que je sens d'une manière si claire, si réelle ! Que n'appelez-vous également chimérique le sentiment de votre existence ? Avec de tels raisonnemens, tout est renversé ; plus de moyen de distinguer le bon sens de la folie, le mensonge de la vérité. Vous aurez beau me parler de sentiment intérieur, de conscience, de lumière, d'impression de vérité, je vous dirai que ce sont là peut-être des illusions. Vous viendrez me raconter, je le suppose, qu'un jour, sur les bords de la Seine, aux environs de cette capitale, vous fûtes surpris par un orage épouvantable : je vous ferai observer que peut-être tout cela ne s'est passé que dans votre cerveau, dans votre imagination, et que ce n'est pas la première fois qu'on prend des fantômes pour des réalités. Vous me direz que vous jouissiez pleinement de vos sens et de vos facultés, que vous avez parfaitement vu et senti la pluie qui vous pénétroit de toutes parts : je vous répondrai que vous avez

cru sentir, et que vous ne sentiez pas; que vous étiez affecté comme si le ciel étoit pluvieux, encore qu'il fût très-serein. Oui, avec cette manie de combattre ce que notre sentiment intérieur a de plus clair et de plus vif, on nous conduiroit à douter même de notre pensée et de notre existence: car enfin nous ne savons que nous pensons et que nous existons, que parce que nous nous sentons penser et exister.

Je le veux, il est des choses dans lesquelles nous sommes entraînés par une secrète nécessité; mais alors nous le sentons très-bien. Ainsi l'homme s'aime lui-même d'un amour qui lui est très-agréable sans doute, mais nécessaire; il n'est pas en notre pouvoir de ne pas nous aimer. Nous pouvons bien éprouver quelquefois le désir de voyager pour nous instruire, comme nous éprouvons le désir d'être heureux; mais voyéz la différence : nous ne songeons pas seulement que nous puissions nous empêcher de vouloir être heureux, et nous sentons clairement que nous pouvons nous empêcher d'entreprendre un voyage: nous délibérons, nous consultons en nous-mêmes si nous devons l'entreprendre; mais nous ne mettons jamais en délibération si nous voudrons être heureux : ce qui montre, dit Bossuet à ce sujet, que, si nous sentons que nous sommes nécessairement déterminés par notre nature même à désirer d'être heureux, nous sentons aussi que nous sommes libres de choisir les moyens de l'être.

A tous ces raisonneurs subtils qui, par leurs so-

phismes, veulent combattre le sentiment de notre liberté, nous pouvons faire quelques réflexions bien simples, et pourtant bien embarrassantes pour eux. Nous leur dirons : Vous traitez d'illusion le sentiment de ma liberté, et vous voulez le combattre par les argumens de je ne sais quelle métaphysique; mais prenez garde : tous vos raisonnemens seront inutiles pour moi, si je n'en connois pas la vérité. Je ne puis la connoître que par un sentiment de lumière intérieure qui m'avertisse de sa présence : car la vérité n'existe pour moi que par le sentiment que j'en ai; mais, si je ne dois pas croire au sentiment de ma conscience, qui me dit que je suis libre, pourquoi voulez-vous que je croie au sentiment de ma conscience, quand elle me dira que vous avez raison ? Si je ne dois pas ajouter foi au sentiment de ma liberté, pourquoi devrois-je ajouter foi au sentiment de la vérité de vos raisonnemens? Croyez-vous donc que je sentirai plus clairement la force de vos raisons, que je ne sens ma liberté? Vous voilà enlacés dans vos propres filets. Ce n'est pas tout : vous m'accusez de céder trop facilement à des apparences, d'être crédule; vous voulez me désabuser; en conséquence, vous étalez votre système de fatalisme, vous l'exposez dans toutes ses parties, vous voulez me convaincre de la solidité de vos idées et de la foiblesse des miennes : mais vous croyez donc que je suis capable d'examiner, de peser mes pensées et les vôtres, de délibérer, de choisir, de me décider enfin pour ou contre votre doctrine? Mais ce pouvoir, qu'est-ce autre chose

que l'exercice même de ma liberté? Voilà donc comment, pour me prouver et me convaincre que je ne suis pas libre, vous êtes obligés de supposer que je le suis.

Cette dernière considération nous mène à la seconde preuve, que va fournir l'évidence du raisonnement.

Que la liberté soit possible, c'est une chose incontestable : tous les hommes en ont l'idée, et toutes les langues ont des mots et des façons de parler très-claires et très-précises pour l'expliquer; tous distinguent ce qui est en notre pouvoir, ce qui est remis à notre choix, de ce qui ne l'est pas; et ceux qui nient la liberté ne disent pas qu'ils n'entendent pas ce mot, mais ils disent que la chose que l'on veut signifier par là n'existe pas (1). Et pourquoi Dieu n'auroit-il pu donner à l'homme cette faculté de choisir entre les objets divers, et de se déterminer par une activité propre, personnelle, inhérente à sa nature? Si Dieu a pu nous communiquer quelque chose de son être, en nous donnant l'existence; quelque chose de son intelligence infinie, en nous donnant la raison; quelque chose de sa puissance créatrice, en nous donnant le pouvoir de créer en quelque sorte dans la matière tant de formes nouvelles, et d'inventer tant de moyens d'embellir, de perfectionner la nature elle-même, pourquoi n'auroit-il pas pu nous rendre participans de sa souveraine

(1) Bossuet, *Traité du libre Arbitre*, chap. II.

liberté, dans ce degré de subordination et d'imperfection qui convient à la créature? Et que nous dit ici la raison éclairée par l'expérience? C'est qu'il n'y a aucun motif déterminant, aucun bien particulier, aucun penchant naturel, qui nous entraîne irrésistiblement; qu'ainsi nous pouvons faire un choix par l'activité même de notre libre arbitre.

Sans doute l'homme agit par un motif qui le détermine; c'est par là qu'il est intelligent et raisonnable. Mais ce motif est-il nécessitant, irrésistible? voilà le point décisif de la question. S'il *l'é*toit, pourquoi donc, avant que d'y céder, a-t-on réfléchi, délibéré? On ne s'avise pas de mettre en délibération si l'on mourra un jour, ou si l'on verra la lumière en ouvrant les yeux; en cela, on se laisse emporter au cours inévitable des choses: mais, à l'égard des raisons qui se présentent pour agir ou pour n'agir pas, nous sentons *que nous* devons lès peser, parce que nous voulons agir par choix.

Quel aveuglement de faire de l'homme un être purement passif sous les coups de la nécessité, de vouloir expliquer ses déterminations, ses volontés, ses choix, par des impressions mécaniques? Quel rapport y a-t-il entre un acte de ma volonté qui choisit, et le choc d'un corps mobile frappé par un autre? Est-il au pouvoir de celui qui est frappé de délibérer sur le mouvement reçu, de le modifier, de prendre une direction opposée à celle qui lui est imprimée? L'ame, au contraire, se replie sur elle-même, réfléchit sur les impressions qu'elle

éprouve, et déploie, comme il lui plaît, sa force et son activité. Que lès deux bassins d'une balance soient dans un parfait équilibre, le poids qu'on met dans l'un des deux le fait pencher; ce bassin ne peut résister au poids qui l'entraîne; il n'est pas en son pouvoir de rester fixe comme il étoit, il est passif : mais notre ame est active, elle obéit ou elle résiste, suivant sa volonté. Prenons garde de nous faire de fausses notions des motifs qui agissent sur notre ame. N'allons pas, abusés par l'imagination, nous figurer un *motif* comme un corps qui agit de tout son poids sur un autre corps. Un motif, c'est une idée, un sentiment, une considération qui s'éveille dans l'ame; c'est quelque chose de spirituel. Une raison d'agir n'est pas l'action; il y a loin des lumières de l'entendement aux résolutions de la volonté : et combien de fois, par une contradiction qui décèle la liberté, ne fait-on pas en pratique ce qu'on improuve en théorie?

Maintenant, vous sentirez combien est vaine cette objection, que nos idées viennent des sens, nos déterminations de nos idées, et qu'ainsi tout se réduit à l'organisation physique. Je réponds qu'il n'en est pas de l'ame, substance active, délibérante, comme d'un instrument dont on pince les cordes; qu'après que le jeu des muscles, des nerfs et des fibres a éveillé dans l'ame des sensations, et par elles des idées, l'ame a la faculté de les comparer, de les combiner, de les apprécier; qu'ainsi elle est bien passive d'un côté comme un

instrument de musique, si l'on veut, mais que, de l'autre, elle est active par sa nature même. Ici, ce qui nous fait illusion, c'est que, dans bien des choses, la nécessité se trouve à côté de la liberté, et que, par irréflexion, on les confond ensemble: je vais m'expliquer. Les couleurs que je vois, les sons que j'entends, les odeurs qui m'affectent, les impressions extérieures que reçoivent mes organes, tout cela éveille dans mon ame des sensations dont je ne puis me défendre : en cela, je suis nécessité. Le sentiment de la faim ou de la soif qui me presse, de la joie ou de la douleur dont je suis pénétré, des désirs qui m'agitent, des mouvemens indélibérés et rapides que j'éprouve : tout cela encore n'est pas libre, j'y consens. Mais vient le moment où finit la nécessité, et où la liberté commence. C'est sur ces impressions mêmes, que la volonté exerce son empire; elle est leur souveraine, et non leur esclave; les organes sont ses ministres, et non ses maîtres; ils peuvent bien être rebelles, mais leur révolte ne détruit pas son autorité, ou plutôt elle la suppose. Nous savons parfaitement distinguer les impressions nécessaires d'avec les choses dans lesquelles nous sommes libres, certaines volontés irréfléchies d'avec celles qui sont de notre choix. Ainsi, au premier instant de la bataille, le guerrier le plus intrépide peut bien frémir d'une frayeur involontaire; mais il sait ce que lui commandent le devoir et l'honneur, et il marche à l'ennemi avec un courage réfléchi. Au milieu d'un concert qui vous charme, vous

avez bien le dessein de l'entendre jusqu'au bout : mais voilà que le souvenir d'un devoir à remplir frappe votre esprit ; vous réfléchissez, vous savez par choix sacrifier le plaisir au devoir. Qui ne sait pas démêler ces diverses affections, et distinguer en quoi il est libre, en quoi il ne l'est pas?

Sans doute nous aimons le bien en général, nous le cherchons, nous le désirons, comme le terme unique de nos espérances et comme l'objet de notre bonheur; sans doute encore, si Dieu, le bien suprême, nous apparoissoit, il nous entraîneroit vers lui irrésistiblement : nous irions nous perdre dans cet océan de grandeur et de gloire. Le désir de connoître seroit pleinement satisfait par la vue de Dieu, la vérité même; le désir d'aimer seroit rassasié par la possession de Dieu, la beauté suprême. C'est alors que, dans un état fixe de connoissance pleine et de bonheur parfait, nous ne serions plus libres. Mais sur la terre il n'en est pas ainsi; nous ne voyons qu'à travers des nuages. Encore que la raison nous découvre que la vertu est le seul bien véritable, cependant nous ne sentons pas toujours un plaisir actuel en la suivant, elle exige souvent des sacrifices pénibles à la nature; encore que les plaisirs soient faux et trompeurs, ils ont néanmoins des charmes, des attraits sensibles qui captivent; encore que, dans bien des points, la vérité se montre à nous d'une manière très-lumineuse, toutefois elle est souvent enveloppée de quelques ombres. Ainsi il reste toujours quelque chose à désirer à notre intelligence

comme à notre volonté; aucun bien particulier ne nous entraîne nécessairement : et voilà pourquoi nous ne cessons de consulter, de délibérer, de choisir; ce qui constitue l'essence de la liberté.

Sans doute le tempérament, les penchans naturels, l'habitude, exercent sur nous un certain empire; mais gardons-nous de le croire absolu, et sachons réduire son influence à sa juste valeur. Ainsi, que, par un effet de leur organisation, les uns soient plus enclins au plaisir, à la paresse, à la colère, je le veux; que nous naissions avec certaines dispositions, certaines qualités plus particulières, qui doivent faire comme le fond de la trempe de notre esprit et de notre caractère, je le veux aussi; que de longues habitudes aient laissé dans nos ames des impressions très-difficiles à détruire, ce qui a donné lieu à cette façon de parler, que l'habitude est une seconde nature, j'y consens encore. Qu'on voie des esprits, d'ailleurs pleins de raison, tourmentés, sur quelques points, d'imaginations bizarres dont ils ne sont pas les maîtres, comme on le raconte de Malebranche et de Pascal; qu'on voie des hommes possédés de la manie de se croire des animaux dans certains intervalles, entraînés machinalement à imiter leurs cris ou à partager leur nourriture : je ne prétends pas trouver la liberté dans les maniaques et les insensés; il s'agit en ce moment de l'homme raisonnable et jouissant de toutes ses facultés. Alors, loin de nous la pensée que le tempérament, le penchant, l'habitude, sont irrésistibles; ils peuvent affoiblir la

liberté, et non l'anéantir : bientôt je ferai sentir les conséquences affreuses de la fatalité. Disons ici que l'éducation, le bon exemple, la raison, la religion surtout, peuvent rendre l'homme vainqueur de toute la violence des inclinations et de l'habitude. Ce n'est pas ici le lieu de dire tous les prodiges que peut opérer en ce genre la religion avec ses promesses et ses menaces, avec tous les secours divins dont elle est la dispensatrice; je me contente de rappeler que, chez les anciens et les modernes, mille exemples attestent hautement combien l'ame conserve d'empire au milieu des impressions qui peuvent la solliciter au mal. Qu'un arbre soit penché d'un côté, on ne le verra pas se redresser de lui-même; une pierre qui tombe du haut des airs ne remonte pas dans l'atmosphère; le fleuve ne recule pas vers sa source : ici tout est soumis à des lois mécaniques. Rien de semblable dans l'homme; s'il n'est pas indépendant des causes physiques, il n'est pas entraîné par elles; il est animé d'un principe d'activité, d'une force de raison et de volonté, qui s'élèvent au-dessus de tous les attraits et de tous les obstacles. Combien de fois, malgré toutes les impressions des plus longues habitudes, n'a-t-on pas vu des voluptueux sortir enfin de leur mollesse, devenir laborieux et tempérans! Comme le changement prodigieux, opéré dans leur conduite, faisoit éclater merveilleusement leur liberté, et l'empire de leur ame sur leurs organes! Augustin étoit né avec un esprit ardent, un cœur naturellement tendre; long-temps

il est livré à de monstrueuses erreurs, il est plongé dans les plaisirs des sens : enfin des pensées plus sérieuses commencent à le faire rougir de ses désordres; il combat, il triomphe des habitudes de l'orgueil et de la volupté; il est rendu à la vertu, et par elle à la véritable liberté. Voulez-vous un exemple mémorable de ce que peuvent la réflexion et la religion sur la nature la plus rebelle? rappelez-vous l'immortel élève de l'immortel Fénelon. Colère, impétueux, effréné dans tous ses désirs, plein de caprices et de saillies bizarres, le duc de Bourgogne, livré à lui-même ou dirigé par des mains inhabiles, auroit pu être un monstre de vices et de cruauté; et voilà que de douces insinuations, des exemples plus touchans encore que les leçons, et surtout l'empire que la religion prend insensiblement sur son cœur, tempèrent, adoucissent ce caractère presque féroce, et développent dans le jeune prince des qualités qui sembloient préparer pour la France de longs jours de gloire et de prospérité. Ainsi, Messieurs, la raison me dit qu'il n'est point de motif, point de bien particulier, point d'inclination naturelle, qui entraîne irrésistiblement; qu'ainsi l'homme est libre avant d'agir, puisqu'il peut choisir; et libre dans l'action, puisqu'elle est de son choix.

Enfin consultons la foi du genre humain. S'il étoit question des secrets de la nature, des sciences appelées exactes, de la connoissance physique du globe et du monde planétaire, en un mot, de ce [qu]i suppose une vaste capacité ou de savantes re-

cherches, sans doute ce n'est pas l'opinion commune des peuples qu'il faudroit prendre pour arbitre et pour règle de la nôtre; mais dans les choses qui se font sentir à tous, qui se lient à la conduite ordinaire de la vie, qui sont la règle universelle des actions et des jugemens de tous les hommes, on ne peut qu'être frappé de la conviction universelle, constante, imperturbable des nations et des siècles. Comment ne pas y voir un de ces sentimens que la nature inspire, et qui tiennent au fond même de l'être raisonnable? Si, dans bien des points, les savans eux-mêmes sont peuple par leurs préjugés, le peuple à son tour, sur bien des objets, est vrai philosophe. Entre les esprits les plus sublimes et nous, il est beaucoup de choses communes; il faut qu'entre leurs pensées et les nôtres il existe un lien de communication : sans cela, comment pourroient-ils se faire entendre? Ce lien, c'est le sens commun; et dans ce qui est du ressort du sentiment, du sens commun, j'avoue que je suis toujours frappé de l'autorité du genre humain. Or quelle a été sa croyance sur le libre arbitre? Il est aisé de s'en instruire. Si les hommes sont libres, il est naturel qu'ils délibèrent avant d'agir; qu'ils portent leurs pensées dans l'avenir; que, dans leur prévoyance, ils se ménagent des ressources, et se décident enfin pour le parti qu'ils croient le plus sage. Or voilà ce qu'ils ont fait dans tous les temps; si bien que ceux qui ont agi sans réflexion ont été traités d'esprits légers, ou bien ont passé pour des téméraires et des insensés. Si nous sommes libres,

il est naturel d'exhorter les hommes à fuir le vice à pratiquer la vertu, à sacrifier la passion au devoir, à mériter par une conduite sans reproche la considération publique. Dans la doctrine de la liberté, tout cela est en notre pouvoir : aussi voit-on les sages, les hommes vertueux, les législateurs, de tous les temps, tous ceux qui ont été amis de l'humanité, consacrer leurs travaux et leurs veilles à rendre les hommes meilleurs et plus heureux. Enfin, si nous sommes libres, il est naturel que la société nous impose des lois, qu'elle nous oblige de les suivre, qu'elle récompense ceux qui s'y montrent fidèles, et qu'elle en punisse les infracteurs. Or voilà ce que l'histoire nous atteste de toutes les sociétés civiles. Ce n'est pas tout; on a vu *des philosophes* systématiques s'élever contre la liberté, et la combattre dans leurs écrits : eh bien ! dans la pratique, ils démentoient leur théorie; dans leurs actions, ils agissoient et se régloient comme s'ils étoient libres. Ainsi, dans tous les temps et dans tous les lieux, les hommes ont présenté tous les phénomènes, tous les traits caractéristiques de la liberté; ils ont senti, parlé, agi, comme doivent le faire des êtres libres. Donc la liberté est un des attributs de la nature humaine.

Eh! Messieurs, si les passions, qui voudroient se satisfaire impunément et sans remords, n'étoient pas intéressées à méconnoître la doctrine de la liberté de nos ames, croyez bien qu'elle n'auroit pas d'ennemis. On peut bien disputer contre cette vérité, comme les pyrrhoniens ont ri-

diculement disputé sur la vérité de leur propre existence; les sophismes peuvent l'obscurcir, mais non la détruire, et toujours, entraîné par le sentiment d'une conviction profonde, on verra le genre humain parler, raisonner, agir comme il doit le faire, s'il jouit de la liberté.

Je passe aux preuves indirectes du libre arbitre, que je tire des absurdités mêmes et des conséquences affreuses du système contraire, du fatalisme.

Souvent, Messieurs, un moyen court et facile de juger un système, c'est de l'examiner dans ses conséquences immédiates. Avec de la souplesse dans l'esprit, et les subtiles ruses de la dialectique, le sophiste vient à bout de répandre une lueur de vérité sur les plus monstrueuses erreurs. Il peut être difficile de le suivre dans ses argumens compliqués, ou d'en faire voir le faux, lors même qu'on le sent très-bien. Alors voyez les suites nécessaires de la doctrine; l'arbre se connoît par les fruits, et quand les conséquences sont absurdes, comment les principes seroient-ils vrais? Appliquons cela au fatalisme. Si je vous disois crûment qu'il n'y a au fond ni vice ni vertu dans ce monde; si je disois encore que le remords n'est qu'une chimère et le vain tourment des dupes, vous seriez révoltés de ces assertions; et, dans un autre discours, nous avons fait voir combien en effet elles sont abominables. Si j'ajoutois enfin qu'il n'y a pas de Dieu, vous seriez plus révoltés que jamais. Eh bien! voyons si ce ne sont pas les trois con-

séquences immédiates et inévitables du fatalisme, et dès-lors nous serons ramenés par la force des choses à la doctrine opposée, celle du libre arbitre.

Je soutiens d'abord que, dans le système du fatalisme, il n'y a dans la réalité ni bien ni mal. Je m'adresse à ses défenseurs, et je leur dis : Les meurtres, les parricides, les empoisonnemens, la calomnie avec ses noirceurs, la barbarie dans les pères, l'ingratitude dans les enfans, la perfidie dans les amis, la mauvaise foi dans le commerce de la vie, tout cela vous paroît-il un désordre? voyez-vous là des crimes? Au contraire, la probité, la reconnoissance, la justice dans le magistrat, *le* courage dans le guerrier, la bonté dans le riche, tout cela vous paroît-il dans l'ordre? voyez-vous là des vertus? Le mal est-il d'un côté, le bien est-il de l'autre? Parlez; si tout est égal à vos *yeux*, si vous ne voyez d'autre différence entre les bons et les méchans que celle qui se trouve entre l'épervier vorace et la colombe timide; si le parricide ou le dévoûment filial ne sont pas plus pour vous que la tempête furieuse ou qu'une douce rosée, quels sentimens sont donc les vôtres? et cette doctrine n'est-elle pas si horrible à vos propres yeux, que vous n'oseriez la professer hautement? Si, d'un côté, vous voyez des crimes, et de l'autre des vertus, vous êtes inconséquens : car enfin, suivant vous, fatalistes, tout existe nécessairement, tout ce qui est doit être; rien de ce qui est ne peut être autrement; tout est enchaîné par les lois de l'irrésistible destin : dès-lors tout est à sa place,

tout est dans l'ordre; dès-lors aucune règle n'est violée, il n'est plus de désordre : car le désordre est la violation d'une règle qu'on doit suivre, et qu'on n'a pas suivie. Ainsi, que Néron, à la vue de Rome incendiée, chante l'embrasement de Troie, ou que saint Louis rende la justice sous le chêne de Vincennes, l'un et l'autre ne font que remplir leur inévitable destinée; l'un est juste par la même raison que l'autre est cruel, c'est-à-dire, par le cours de l'immuable nécessité. Ainsi, que Titus soit les délices du genre humain, et que Caligula en soit l'effroi, ce sont deux anneaux également nécessaires de la chaîne des êtres; l'un est de fer et l'autre d'or, si l'on veut; mais voilà tout : la différence de leur conduite n'étoit pas plus de leur choix, que la différence de ces deux métaux ne vient de leur volonté. Ainsi enfin, qu'un meurtrier soit cité devant les tribunaux, les mains encore teintes du sang de son semblable, il peut se dire innocent. Oui, dans le système du fatalisme, il a le droit de dire au magistrat : « J'ai tué mon » semblable aussi nécessairement que vous êtes le » vengeur de sa mort; chez moi comme chez vous, » le tempérament fait tout par l'impulsion de l'ir- » résistible nature; j'ai dû être le tigre qui dévore » sa proie, et vous avez dû être le chasseur qui le » poursuit; vous êtes plus heureux que moi, mais » je ne suis pas plus coupable que vous. » Messieurs, si le magistrat étoit fataliste, il pourroit bien condamner l'assassin, mais il lui seroit impossible de répliquer à sa harangue.

Le fataliste nous dira-t-il qu'il appelle vertu ce qui est utile, et vice ce qui est nuisible : encore que le premier, comme le second, soit nécessaire, et non l'effet d'un choix libre? Mais s'il en est ainsi, lui dirois-je, si c'est là votre balance du juste et de l'injuste, du vice et de la vertu, renversez donc toutes les notions du bon sens, et toutes les règles du langage reçues parmi les hommes; appelez vertueux le champ fertile qui se couvre de riches moissons, car cela est très-utile: appelez criminel le torrent débordé qui ravage les campagnes, car cela est très-nuisible. Voyez, Messieurs, comme dans l'esprit de tous les hommes l'idée du crime se lie à celle de la liberté : le malade dans le délire de la fièvre, l'insensé dans un accès de sa folie, auroient beau commettre des meurtres, on verroit bien là un malheur, *mais non* pas un crime : on pourroit bien les *mettre hors* d'état de nuire à leurs semblables ; mais quel code a jamais puni de mort celui dont le cerveau étoit aliéné, encore qu'il eût commis des actions nuisibles? Pourquoi, Messieurs, devant les tribunaux, les forfaits réfléchis, combinés, préparés de loin, sont-ils plus révoltans, plus odieux que ceux qui sont commis dans un accès de colère et d'emportement, sinon parce qu'on voit dans les premiers plus de réflexion, plus de liberté? Ainsi, ôtez à l'homme la liberté, admettez le fatalisme, dès-lors plus de vice ni de vertu.

Une seconde conséquence, c'est que le remords est une chimère, et que le seul parti sage, c'est

de l'étouffer. Le remords se compose de ce double sentiment, qu'on a dû éviter l'action qu'on a commise, et qu'on pouvoit l'éviter. C'est alors qu'il s'élève dans l'homme un combat pénible entre la conscience qui accuse, et l'esprit obligé de se condamner lui-même. Mais si vous ôtez à l'homme sa liberté, si le coupable n'avoit pas le véritable pouvoir d'éviter le mal, quoi de plus insensé que de se le reprocher! Qu'il soit responsable d'un vol, d'un meurtre, d'une calomnie volontaire; que, sentant très-bien qu'il avoit la liberté d'éviter ces crimes, il se les reproche, je le conçois : mais s'il y a été irrésistiblement entraîné, si ces crimes étoient pour lui aussi inévitables que la maladie et la mort, il lui est tout aussi ridicule de se les reprocher qu'il le seroit au moribond de se reprocher son agonie. Remarquez, Messieurs, qu'on sait fort bien distinguer le remords des autres sentimens pénibles qui peuvent nous affecter. On s'afflige d'un évènement qui renverse nos projets ou notre fortune, on donne des regrets à la mort d'un parent ou d'un ami; mais l'ame ne connoît le remords que pour des fautes qu'elle a commises librement. Que, dans l'égarement de la fièvre qui le brûle, le malade insulte ou maltraite ceux qui lui prodiguent les plus tendres soins, ce n'est là qu'un effet purement machinal; s'il vient un jour à l'apprendre, il pourra s'en affliger, mais non en concevoir du remords : jamais la conscience n'est troublée que par des fautes qu'il étoit en son pouvoir d'éviter. Donc nous ôter la liberté, nous

prêcher le fatalisme, c'est apprendre aux méchans à dormir en paix au sein de leurs crimes; c'est leur enlever la dernière ressource qui leur reste, celle du remords.

Une troisième conséquence, c'est qu'il n'y a pas de Dieu. En effet, la première idée qu'éveille dans l'ame le souvenir d'un Dieu, c'est bien sans doute celle d'un être qui est la sainteté même, qui ne sauroit ni approuver ni commettre le crime; et dépouiller Dieu de sa sainteté ou l'anéantir, c'est la même chose. Or le fataliste est forcé de ne pas reconnoître Dieu, ou de le faire auteur de tout le mal qui souille la terre. Dans son système, le monde moral, comme le monde physique, se règleroit par des impulsions et des mouvemens inévitables; toutes les actions humaines, comme les phénomènes de la nature, ne seroient que le développement nécessaire de la direction primordiale imprimée aux esprits comme aux corps. Alors non-seulement Dieu permettroit le mal, comme provenant de l'abus de la liberté; mais Dieu même en seroit la véritable cause. Alors le crime de l'assassin, comme l'éruption du volcan qui couvre de ses laves brûlantes les lieux d'alentour, seroit l'effet de la volonté divine : ainsi le mal ne viendroit pas de l'homme, mais de Dieu. Ah! je le dirai sans craindre de blasphémer, mais plutôt dans un sentiment profond de respect pour la sainteté du Dieu que j'adore; s'il falloit admettre le fatalisme, croire que l'homme n'est pas libre, dès ce moment faudroit prêcher l'athéisme comme la première

de toutes les vérités. Si toutes ces conséquences nous épouvantent, revenons donc à la doctrine enseignée par la saine raison, comme par la religion; revenons à la doctrine de la liberté de nos ames.

Mais, dira-t-on, Dieu a tout prévu; une chose qu'il a prévue devoir arriver, il faut bien qu'elle arrive : sa science est infaillible; il n'est pas en mon pouvoir de la faire trouver en défaut en faisant le contraire de ce qu'elle a prévu. Comment donc concilier la liberté de l'homme avec la prescience divine? Messieurs, cette difficulté, qui est bien ancienne, est devenue banale à force d'être répétée; elle a je ne sais quelle apparence qui éblouit, mais au fond elle n'a rien de solide : je vais y répondre brièvement. La science qu'a Dieu des évènemens futurs ne change pas leur nature; il connoît comme libre ce qui doit être libre, et comme nécessaire ce qui doit être nécessaire. Dieu savoit d'avance, Messieurs, que vous et moi nous nous réunirions aujourd'hui dans ce temple, mais librement; en sorte que, si en cela nous n'avions pas été libres, c'est alors que sa science auroit été trompée. Notre détermination à nous réunir n'a pas été l'effet de la prescience divine, elle en étoit l'objet; je ne me détermine pas à parler précisément parce que Dieu l'a prévu, mais Dieu l'a prévu parce que je devois me déterminer : je vous vois réunis dans cette enceinte, parce que vous y êtes; mais vous n'y êtes pas par la raison que je vous y vois, car, quand même j'aurois les yeux fermés,

chrétiens pour les faire retomber sur la religion ; par une logique aussi absurde qu'injuste, elle accuse le christianisme des vices qu'il condamne, des fureurs dont-il a été quelquefois le prétexte, et, par cela seul, ses accusations ne sont que des calomnies. Mais ce qui est une horrible vérité, c'est que le fatalisme conduit au sang-froid dans le crime ; qu'il apprend aux scélérats à mépriser les remords, en leur enseignant qu'ils ne sont pas plus coupables de leurs forfaits que la plante vénéneuse n'est coupable des poisons qu'elle recèle. C'est bien le cas de répéter ces paroles d'un écrivain trop célèbre (1), qui trop souvent auroit pu se les s'appliquer à lui-même : « Fuyez ces hommes » qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment » dans les cœurs de désolantes doctrines... Renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que » les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la » dernière consolation de leur misère, aux puissans et aux riches le seul frein de leurs passions ; » ils arrachent du fond des cœurs les remords du » crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore » d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, » disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : » je le crois comme eux, et c'est, à mon avis, une » preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la » vérité. »

(1) J.-J. Rousseau.

IMMORTALITÉ

DE L'AME.

Si nous jetons nos regards sur le théâtre de ce monde, nous ne pouvons qu'être frappés de deux choses, et des travaux sans nombre dont l'homme se tourmente sous le soleil, comme parle le Sage, et de la brièveté de ses fragiles destinées. Que de mouvemens, que d'inquiétudes sur cette terre que nous habitons ! Ici ce sont des politiques qui poursuivent de vastes desseins dont ils se promettent de recueillir la gloire; là, des savans qui s'enfoncent dans de pénibles recherches, pour jouir enfin de leur propre renommée; ailleurs, de hardis spéculateurs qui voudroient, par leurs combinaisons, enchaîner les caprices de la fortune, dans l'espoir de goûter un jour le repos au sein de l'abondance : partout ce sont des peuples entiers livrés à des agitations perpétuelles, vivant pour le commerce et les arts, et plaçant dans je ne sais quels biens qui leur échappent la suprême félicité. Ainsi tout roule dans un tourbillon perpétuel de projets, d'affaires

et de plaisirs. Cependant que d'espérances trompées! Tout ce qui occupe la scène du monde n'y brille qu'un instant; ce qui vit aujourd'hui demain ne sera plus. La génération présente ira se perdre avec les générations passées: tout meurt, les empires comme les hommes; et nous-mêmes, nous foulons tous les jours aux pieds cette terre qui doit être notre tombeau. Or, au milieu de ces vicissitudes perpétuelles de générations qui pasesnt, de générations qui arrivent, n'est-il pas bien raisonnable de nous demander à nous-mêmes si tout finit avec le corps? Ces personnages qui se sont rendus illustres par leurs vertus, ces hommes célèbres dont la mémoire vit dans les annales des peuples, nos pères dont les ossemens reposent parmi nous, ne sont-ils qu'une vile poussière? Mon être tout entier sera-t-il renfermé sous la pierre du tombeau? y a-t-il au-delà de la vie dans laquelle j'existe une vie toute nouvelle? dois-je y trouver le malheur ou la félicité? Messieurs, fut-il jamais une question plus digne de l'homme sensé? et où est celui qui puisse en tout temps, en tout lieu, la bannir de sa pensée?

Pascal a dit : « L'immortalité de l'ame est une » chose qui nous importe si fort, et qui nous » touche si profondément, qu'il faut avoir perdu » tout sentiment pour être dans l'indifférence de » savoir ce qui en est. Toutes nos actions, toutes » nos pensées, doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une

» démarche avec sens et jugement, qu'en se règlant » par la vue de ce plan, qui doit être notre pre» mier objet. » C'est donc présenter à vos esprits ce qu'il y a de plus grand et de plus digne de leurs pensées, que de leur rappeler leur immortalité. Voyons ce que les seules lumières naturelles peuvent nous découvrir sur l'existence d'une vie future, où se trouvent des récompenses pour la vertu et des châtimens pour le vice. Les considérations puissantes que nous avons à exposer en sa faveur, nous les puiserons dans la connoissance approfondie et combinée de l'homme et de Dieu. Tel est le sujet de cette Conférence.

Si nous voulons descendre au fond de notre ame pour l'étudier et la connoître, nous trouverons dans sa nature même, dans ses sentimens, dans ses désirs, dans ses croyances, les considérations les plus décisives en faveur de son immortalité.

Une première considération se tire d'abord de la nature même de l'ame; je veux dire de sa spiritualité. Nous voyons le corps de l'homme mourir, se décomposer, et, sans être anéanti, devenir un je ne sais quoi qui n'a pas de nom. L'air, l'eau, le feu, tous les agens de la nature exercent sur lui leur empire comme sur une plante ou sur le corps d'un animal; mais, pour l'ame, elle est placée hors de la sphère des choses sensibles : pure et sans mélange, elle ne porte en elle aucun principe de corruption; simple, indivisible comme la pensée, il n'est pas d'élément, si actif et si subtil qu'on le

suppose, qui puisse l'atteindre. Ce qui s'appelle mort n'est qu'un dérangement de parties matérielles : mais l'ame n'a ni parties, ni figure, ni situation respective de parties entre elles; et si le corps peut perdre cet arrangement de parties distinctes, se déconcerter et mourir, l'ame, qui n'a rien de semblable dans sa manière d'exister, ne doit pas naturellement éprouver une semblable destruction. Oui, une fois que la distinction réelle du corps et de l'esprit est établie, une fois qu'il est reconnu que ce sont là deux substances différentes par leur nature et leurs propriétés, on conçoit très-bien comment la ruine de l'une n'entraîne pas la ruine de l'autre.

Et qu'on ne dise pas que, l'ame étant faite pour le corps, elle doit cesser d'être avec lui, et que sans doute, par la volonté divine, elle rentre alors dans le néant. Où prend-on cette pensée bizarre, que la durée de l'ame est bornée, dans les desseins du Créateur, au temps de sa société avec le corps? J'ose dire que tout réclame contre cette supposition. Le corps est sans doute moins parfait que l'ame : or, après que la mort a rompu leur union, le corps existe encore dans toutes ses parcelles; il change de figure, il subit bien des transformations, mais enfin il n'est pas anéanti : et vous voulez que l'ame, la portion la plus noble de nous-mêmes, si supérieure au corps par ses facultés, rentre dans le néant! Certes j'ai le droit de supposer que l'ame de l'homme n'est pas d'une condition pire qu'un atome de matière; et, si l'a-

néantissement du moindre atome est sans exemple dans l'univers depuis la création, ne suis-je pas fondé à croire que l'ame aussi est hors du danger d'être anéantie? Voilà, dit Fénelon (1), le préjugé le plus raisonnable, le plus constant, le plus décisif; c'est à nos adversaires à venir nous en déposséder par des preuves claires et décisives. La loi générale depuis la création, c'est qu'aucun être n'est anéanti; et, si Dieu a fait contre l'ame une exception à cette loi, c'est au matérialiste à nous fournir la preuve de cette volonté particulière du Créateur.

Qu'on ne dise pas non plus que l'ame séparée du corps seroit sans vie, privée de sentiment, dans un état de stupeur et de mort: sur quoi fonderoit-on une telle pensée? Il est vrai que, dans l'ordre actuel des choses, l'ame dépend, pour l'exercice de ses facultés, du service et du jeu des organes; c'est par eux qu'elle reçoit mille sensations diverses, qui deviennent pour elle les riches matériaux d'une foule de connoissances: mais enfin ce n'est pas l'œil qui a le sentiment de la lumière, ni l'oreille celui du son; ces organes sont le véhicule, et non le siège de nos sensations; les instrumens, et non le principe de nos connoissances. Et qui nous a dit que l'ame ne pourroit pas un jour se passer de leur ministère, que Dieu n'étoit pas assez puissant pour opérer sans eux ce

(1) *Lettres sur la Religion*, liv. II, ch. II, n. 6, tom. I, pag. 344, édition de Versailles.

qu'il lui plaît d'opérer par eux dans le monde présent? Voyez comme l'ame, même sur la terre, se dégage quelquefois des impressions des sens et de l'imagination; comme elle sort du cercle borné des sensations et des expériences particulières, pour s'élever jusqu'aux notions générales de justice, d'ordre, de beauté, de vérité. Voyez comme, par son activité propre, elle est capable des plus hautes spéculations, comme elle se retire de temps en temps en elle-même, dans une sorte de sanctuaire inaccessible au tumulte des choses sensibles, pour s'y nourrir de la contemplation de la seule vérité. Et que savez-vous si cet empire, cette indépendance ne doit pas encore s'accroître, lorsqu'elle sera débarrassée des liens du corps? L'ame et le corps se repoussent naturellement par leurs qualités opposées; si quelque chose doit étonner, c'est que deux êtres si dissemblables se trouvent en concert d'opérations et dans une dépendance mutuelle : il ne falloit rien moins que la puissance divine pour les réunir. Après la mort, le corps est assujetti à des mouvemens étrangers à l'action de l'ame, qui ne le gouverne plus; et l'ame, à son tour, vit de pensées et de connoissances étrangères à l'impression des organes. Les païens eux-mêmes avoient senti que cela devoit être; qu'à la mort l'ame, brisant les chaînes de sa prison, s'envoleroit plus éclairée et plus parfaite vers le céleste séjour. Dans son traité *de la Vieillesse*, Cicéron, après avoir rappelé la doctrine de Pythagore, de Socrate, de Platon, de Cyrus mourant, observe

que la nature nous a placés sous une tente dressée pour un temps, plutôt que dans une demeure fixe; et il fait dire à Caton : « O heureux jour » que celui, où, sortant du limon de cette terre, » je m'éleverai vers l'assemblée divine des esprits » qui m'ont précédé! »

Ainsi, pour résumer cette première considération, par là même que notre ame est un être simple, la mort du corps, être composé, n'entraîne pas celle de l'ame, et tout nous porte à croire qu'elle n'est pas anéantie par une volonté positive du Créateur. Voilà comme sa spiritualité fournit une puissante considération en faveur de sa permanence après la mort corporelle.

Une seconde considération, je la tire de certains sentimens intimes de l'ame qui sont communs à tous les hommes. Oui, nous avons dans nous je ne sais quel présage et quel pressentiment d'une vie à venir. Pourquoi en effet cette envie secrète de nous survivre à nous-mêmes, d'éterniser notre nom dans la mémoire de nos semblables? Le villageois l'éprouve, comme le savant et comme le guerrier. Le savant veut aller à l'immortalité par ses ouvrages, le guerrier par ses exploits, et le villageois voudroit vivre du moins dans le souvenir de ses enfans : il s'afflige de l'idée que bientôt peut-être il en sera oublié; il voudroit pouvoir attacher son nom au bâtiment qu'il achève, à l'arbre qu'il a planté, au terrain ingrat qu'il a su rendre fertile. Mais voyez surtout dans les hommes fameux cet amour immense de célébrité,

qui s'étend à la postérité la plus reculée, et se repaît de la pensée que leurs grandes et belles actions feront l'entretien de tous les âges. Pourquoi cela, s'ils n'étoient préoccupés de je ne sais quel espoir de jouir eux-mêmes de leur gloire dans les siècles futurs?

Dans tous les temps, on a préconisé, et avec raison, le dévoûment de ceux qui savoient mourir pour leur patrie; et, si l'ame est immortelle, je conçois très-bien comment on peut sacrifier la vie présente : mais, si tout se borne au tombeau, l'existence actuelle est le bien suprême. La vie est d'un prix infini, comparée au néant : vivre seroit donc la souveraine loi; mourir pour ses semblables seroit une inconséquence. Oui, l'homme n'affronte la mort que parce qu'il y voit le passage à une seconde vie. Ici le sentiment entraîne la raison, même dans celui qui seroit matérialiste d'opinion. En mourant pour votre pays, vous aspirez à la gloire, lui dirai-je; mais si, après la mort, vous n'êtes pas plus que la statue ou la toile peinte qui pourra vous représenter, que vous importent les chants du poète, les éloges de l'orateur, ou les récits de l'histoire? Caton, qui n'étoit pas animé par ces motifs purs que le christianisme inspire, étoit de bonne foi, quand il disoit : « Je » n'eusse jamais entrepris tant de travaux civils » et militaires, si j'avois cru que ma gloire dût » finir avec ma vie... Mais je ne sais comment » mon esprit, s'élevant au-dessus de lui-même, » *sembloit* croire que c'étoit en sortant de cette

» vie, qu'il commençoit de vivre. » Voilà, Messieurs, comme cet amour de la gloire, dont les hommes célèbres étoient possédés, avoit sa racine dans l'espoir secret d'une vie qui devoit commencer à la mort.

Une troisième considération en faveur de l'immortalité de l'ame, je la puise dans ses désirs : je m'explique. Né sensible, l'homme désire le bonheur, et y tend comme vers son dernier terme; et, s'il ne le trouve pas sur la terre, ne faut-il pas qu'il le trouve dans une vie meilleure? Donnons à ces idées le développement convenable. Je vous invite, Messieurs, à descendre au fond de vos cœurs, pour y écouter, dans le silence des sens et de l'imagination, la voix de la vérité; et chacun de vous dira volontiers avec moi : Mon ame éprouve je ne sais quel désir d'être heureuse, que rien de terrestre ne peut satisfaire. Je cherche avec inquiétude quelque chose que les créatures ne peuvent me donner; je cours après une ombre toujours poursuivie et toujours fugitive; plus d'une fois je soupire malgré moi de dégoût et d'ennui; je voudrois un plaisir pur, fixe, permanent; je comprends que le bonheur se trouve dans un cœur dont tous les désirs sont remplis. Mais ce repos, où le trouver? quel est le mortel qui jamais l'a goûté sur la terre? qu'il vienne donc nous en révéler le secret. Au milieu de ses palais superbes, de ses jardins délicieux, de la richesse de ses trésors, de l'éclat de sa gloire, de l'abondance des plaisirs, Salomon avoue qu'il n'est pas heureux : et pour-

quoi ne l'est-il pas? C'est que son oreille ne se rassasie jamais d'entendre, ni son œil de voir, ni son cœur de désirer. Alexandre a conquis l'univers, la terre s'est tue devant lui : eh bien! Alexandre est plutôt fatigué que rassasié de gloire; il soupire, il pleure au milieu des trophées du monde vaincu. Tibère, dégoûté de la puissance, va se renfermer dans l'île de Caprée; il cherche dans le raffinement de la débauche ce qu'il n'a pu trouver dans la grandeur. Tibère sera trompé, le bonheur n'habitera pas avec lui dans le séjour de ses infamies; il sentira sa misère, et sera forcé d'en faire l'aveu devant le monde entier. Quels exemples mémorables du néant des choses humaines, et de leur insuffisance pour nous rendre heureux! Je les ai rappelés pour nous faire sentir quelle est l'avidité du cœur humain, et comment sur la terre il se voit frustré de ses espérances.

Maintenant je me replie sur moi-même, et je me dis : Je désire d'être heureux; c'est le besoin le plus impérieux de mon ame; c'est le penchant nécessaire de ma nature. Ce désir, ce n'est pas moi qui me le suis donné, je ne suis pas le maître de m'en dépouiller; je l'ai reçu de Dieu avec l'être et la vie. Si Dieu lui-même me l'a donné, si tel est le but où il me fait tendre sans cesse, ne faut-il pas que tôt ou tard il m'y fasse parvenir? Seroit-il le Dieu de vérité, s'il me trompoit dans les désirs qu'il m'inspire, s'il me marquoit le terme en me laissant dans l'impuissance de l'atteindre; et si ce bonheur, pour lequel je sens qu'il m'a fait, n'existe

pas pour moi sur la terre, ne faut-il pas que Dieu l'ait placé au-delà du tombeau? Dans la nature entière, tout marche à ses fins : le soleil et les astres, par leurs mouvemens réguliers, remplissent toute leur destinée; les animaux remplissent la leur en obéissant à leur instinct merveilleux. L'homme, dans cette chaîne immense des êtres, seroit-il le seul à ne pas remplir la sienne, et la Providence l'auroit-elle condamné à courir sans cesse après la fin de sa nature, sans y parvenir jamais? Ayons de plus justes, de plus consolantes idées des desseins du Créateur, et de l'excellence de la nature humaine.

La croyance universelle du genre humain me fournit une dernière considération. C'est un fait attesté par les annales des peuples anciens et des modernes, que la croyance de la vie future a toujours été celle du monde entier. La superstition, les vices, l'ignorance, ont bien pu la dégrader; les sophistes ont bien pu la combattre : mais elle est restée toujours dominante au milieu de toutes les nations de la terre. De longs détails seroient inutiles sur un fait si bien avéré. Nous allons nous appuyer seulement de quelques témoignages. Cette doctrine étoit si universelle dans l'antiquité, que Cicéron ne craignoit pas, dans son traité *de l'Amitié*, de faire dire à Lélius : « Je » ne puis goûter ces novateurs qui avancent, de » nos jours, que tout finit au tombeau; je suis » bien plus frappé de l'autorité des anciens, de » celle de nos ancêtres et des personnages illustres

» qui ont été la gloire et l'ornement de la Grèce, » et surtout de celui qui fut déclaré le plus sage » de tous. » Dans une de ses épîtres, Sénèque fait observer que, lorsqu'il s'agit de l'immortalité de nos ames, le consentement universel des hommes n'a pas peu d'empire sur nos esprits. Je ne prétends pas que Cicéron et Sénèque aient été aussi éclairés, aussi fermes dans leur croyance, que le sont les chrétiens : je n'ai eu d'autre but que de les citer comme témoins irrécusables de la foi de l'antiquité. Dans les auteurs qui ont écrit sur cette matière, vous trouveriez recueillis les passages les plus positifs sur la foi des peuples anciens, Egyptiens, Chaldéens, Indiens, Grecs, Romains, Gaulois, Germains. Pour ne parler que des Gaulois, dont l'antique croyance peut nous intéresser davantage, nous Français, nous apprenons de César que les druides animoient le courage des guerriers, et les exhortoient à braver les périls, par l'espoir de l'immortalité. C'est dans ce sentiment, dit encore Lucain, qu'ils puisent l'ardeur impétueuse qui les fait courir à la mort; suivant eux, rien n'est plus lâche que d'épargner une vie qu'on ne perd pas sans retour. Voyez, au reste, cette croyance des peuples se manifester jusque dans leurs superstitions et leurs pratiques les plus ridicules. C'est elle en effet qu'indiquent les apothéoses, les rêveries de la métempsycose, l'Elisée et le Tartare de la mythologie, le jugement de Minos et de Rhadamanthe, l'évocation des ombres, la crainte puérile des morts.

Quant aux peuples modernes, il suffit des relations des voyageurs qui ont visité les diverses parties du globe. La foi de l'immortalité étoit dans le Nouveau-Monde, avant que Christophe Colomb y abordât. « Nous la trouvons établie d'un bout » de l'Amérique à l'autre, en certaines régions plus » vague et plus obscure, en d'autres plus dévelop- » pée et plus parfaite, mais nulle part inconnue, » a dit l'illustre Robertson.

Or, Messieurs, qui ne seroit frappé de cet accord universel des nations et des siècles? Chose étrange! nos sens ne nous disent rien de notre existence future, de la permanence de nos ames après la mort du corps; à nos yeux, l'homme paroît mourir tout entier comme la bête; rien au dehors qui atteste ici la différence; l'expérience de tous les temps, l'observation de tous les jours, ne nous laissent apercevoir que de la matière, qu'une décomposition de parties. On voit l'homme naître, vivre, mourir comme le reste des animaux : il semble que, d'après ce qui frappe sans cesse nos regards, le genre humain devroit pencher vers le matérialisme le plus complet. D'où a donc pu lui venir une pensée aussi extraordinaire que celle de l'immortalité de nos ames? Comment du milieu des ruines, des ravages du temps et de la mort, ce cri d'immortalité s'est-il fait entendre dans l'univers? N'en doutez pas, Messieurs, c'est que l'auteur de la nature en a placé le sentiment dans nos ames, comme il y a placé l'intelligence et l'humanité, et qu'il est aussi impossible de nous l'ar-

racher que de nous priver de la raison et de la pensée.

Enfin, Messieurs, il est un témoignage constant, universel, irréfragable des sentimens, de l'espoir, de la croyance du genre humain, et qui fortifie singulièrement les considérations que je viens d'exposer, c'est le culte religieux des morts, connu de la terre entière, dans l'antiquité comme dans le temps présent. Pourquoi ce respect pour leur dépouille? Ces tombeaux érigés en leur honneur, ces chants funèbres consacrés à leur mémoire, tout cela se rapporte-t-il à une poussière insensible et vile? ou plutôt tout cela ne tient-il pas à cette pensée secrète, que les morts ne sont pas indifférens à nos témoignages d'affection, qu'ils sont comme les témoins de nos larmes et de nos regrets, et que nous pouvons continuer d'entretenir une sorte de société touchante avec cette partie d'eux-mêmes qui vit encore?

Aux extrémités de l'Orient, il est un peuple qui place sur les tombeaux différens mets pour la nourriture des morts; chez le Péruvien idolâtre, les femmes et les enfans des Incas s'offroient à la mort pour honorer leurs funérailles, et les accompagner dans un autre monde. Ossian, ou celui qui a chanté sous son nom, fait errer les ombres de ses guerriers chasseurs dans les nuages, et les suppose sensibles aux chants que les bardes consacrent à leur gloire. Tout cela n'a-t-il pas une liaison manifeste avec la doctrine de la vie future? Mais

quel charme invincible plaçons-nous ainsi la

vie jusque dans le séjour de la mort? C'est ici, dit un écrivain célèbre (1), que « la nature humaine » se montre supérieure au reste de la création, et » déclare ses hautes destinées. La bête connoît-elle » le cercueil, et s'inquiète-t-elle de ses cendres? » Que lui font les ossemens de son père? ou plu- » tôt sait-elle qui est son père, après que les be- » soins de l'enfance sont passés? Parmi tous les » êtres créés, l'homme seul recueille la cendre de » son semblable, et lui porte un respect religieux: » à nos yeux, le domaine de la mort a quelque » chose de sacré. D'où nous vient donc la puis- » sante idée que nous avons du trépas? Quelques » grains de poussière mériteroient-ils nos hom- » mages? Non sans doute : nous respectons la cen- » dre de nos ancêtres, parce qu'une voix secrète » nous dit que tout n'est pas éteint en eux, et c'est » cette voix qui consacre le culte funèbre chez » tous les peuples de la terre. Tous sont également » persuadés que le sommeil n'est pas durable, » même au tombeau, et que la mort n'est qu'une » transfiguration glorieuse. »

Oui, la religion des tombeaux tient au sentiment de l'immortalité, et ici l'expérience vient à l'appui de la raison. Jamais en effet on n'a vu la cendre des morts plus indignement profanée qu'à cette époque où le matérialisme le plus brutal avoit prévalu parmi nous. Lorsque, dans l'homme qui meurt, on ne voit qu'une machine qui se décon-

(1) Chateaubriant, *Génie du Christ.* L. VI, c. III.

certe, ou une plante qui se décompose; lorsqu'on croit qu'il ne reste de lui qu'une hideuse dépouille, quelle vénération peut-on lui porter? N'est-on pas alors tenté de le traiter comme le cadavre du plus immonde animal? Si quatorze siècles de pieuse vénération ne purent sauver de l'outrage les mortels débris de la patronne de cette capitale; si l'on vit, pendant quelque temps, les os de Turenne reposer à côté de la dépouille de l'éléphant et du crocodile; si tant d'illustres morts furent chassés de leur dernière demeure, c'est qu'alors la religion elle-même n'avoit plus d'asile, et que les doctrines perverses avoient presque effacé le sentiment de l'immortalité. C'est le sacrilège matérialisme qui avoit profané les tombeaux, c'est la croyance de la vie future qui les rend vénérables.

Voilà donc, Messieurs, comme, en réfléchissant sur la spiritualité de notre ame, sur ses sentimens les plus intimes, ses désirs les plus ardens, ses croyances les plus enracinées, nous découvrons en nous-mêmes les germes et les gages de notre immortalité. Voyons si nous ne puiserons pas des considérations plus décisives encore dans la connoissance de Dieu et de ses perfections.

OSER dire qu'il n'y a point de Dieu, c'est une extrémité monstrueuse dans laquelle l'esprit de l'homme ne se repose jamais sans trouble et sans inquiétude. Et quel est l'athée qui ait la conviction intime de son athéisme? Ses blasphèmes eux-mêmes trahissent la foi cachée dans le fond de son

cœur; ses discours éloquens contre la Divinité décèlent la terreur qu'elle lui inspire. Montesquieu a dit: « L'homme pieux et l'athée parlent toujours » de religion; l'un parle de ce qu'il aime, l'autre » de ce qu'il craint. » Non, Messieurs, l'athéisme n'est pas une opinion, c'est un délire, une fureur.

Reconnoître un Dieu sans providence, c'est une inconséquence grossière; c'est faire de Dieu un roi sans sujets, un maître sans autorité, un père sans bonté, un législateur sans vues et sans sagesse, qui abandonne son ouvrage et ses lois aux caprices du hasard.

Il est donc un Dieu qui gouverne le genre humain., et qui préside à ses destinées avec autant de justice que de sagesse; et cependant comment reconnoître dans ce monde le Dieu juste et sage, si ce monde n'étoit pas lié avec un monde à venir?

Et d'abord que demande la justice divine? La raison nous dit que Dieu, juste appréciateur des choses, ne sauroit voir du même œil le parricide et l'enfant soumis, l'ami fidèle et l'ami perfide, l'avare impitoyable et le cœur généreux, l'affreux homicide et le sauveur de son semblable. Penser autrement, ce seroit supposer Dieu moins parfait que l'homme. Oui, malgré les défauts de sa nature, l'homme ne peut se défendre d'une horreur secrète du vice, lors même qu'il a la foiblesse de s'y livrer, ni d'un amour secret pour la vertu, lors même qu'il n'a pas le courage de la pratiquer. Oui, je trouve au fond de ma conscience que la vertu est estimable, digne d'éloges et de récom-

pense; que le vice est méprisable, digne d'opprobre et de châtiment : tel est le cri de la nature, telle est la notion de justice imprimée dans nos ames. Ainsi, par une suite d'idées enchaînées les unes aux autres, je suis conduit à penser qu'il n'y a pas de Dieu sans justice, ni de justice sans récompenses pour la vertu, sans châtimens pour le vice.

Or c'est en vain que vous chercheriez sur la terre cet ordre de choses, seul conforme à la rigoureuse équité. Il est vrai que, pour encourager les bons et effrayer les méchans, pour avertir plus sensiblement les hommes que sa providence veille sur eux, et leur faire pressentir ce qui les attend, Dieu fait quelquefois éclater sa justice envers l'homme de bien par les prospérités dont il le comble, et envers le coupable par des coups si effrayans et si visibles, qu'il est impossible de la méconnoître. Plus d'une fois des infirmités humiliantes et cruelles, des déplaisirs mortels, des chagrins dévorans, une ruine subite et totale, font sentir aux coupables la main vengeresse qui s'appesantit sur leur tête. Mais il faut en convenir, malgré les exemples de ce genre, si la vie présente n'étoit pas liée à un autre ordre de choses, ce monde ne seroit qu'un chaos, qu'une énigme inconcevable, qu'un perpétuel désordre qui accuseroit la Providence et sa justice. Dans tous les temps et chez tous les peuples, que nous présente l'histoire? Bien souvent des vertus méconnues, des vices honorés, des forfaits échappés au glaive de

la justice humaine, des familles ruinées par la mauvaise foi, des victimes infortunées de la haine et de l'envie, des prisons où gémit l'innocence, des échafauds où périt la vertu. Ces désordres sont si choquans, que les esprits foibles, impatiens, en ont pris occasion de blasphémer contre la Providence, de la regarder comme étrangère au gouvernement des choses humaines, de croire ainsi perdus les efforts de l'homme de bien, et de s'écrier comme ce Romain succombant aux champs de Philippe : *O vertu, tu n'es donc qu'un fantôme!* Sans doute, Messieurs, une telle impiété sera toujours loin de notre bouche, et plus loin encore de notre cœur. Ces désordres, qui éclatent de toutes parts sous nos yeux, doivent nous rappeler l'ordre éternel dont Dieu est la source. Je sais qu'il a dans les trésors de sa puissance de quoi réparer tout ce qu'il y a de déréglé dans le monde présent. Je m'élance dans le sein de son éternité; c'est de là qu'abaissant mes regards sur la terre, je la vois dans son véritable point de vue : je reconnois que ce qu'il y a de plus discordant rentre dans l'harmonie universelle, par sa liaison avec les desseins infinis de celui qui vit et règne au-delà des temps. Les souffrances de l'homme vertueux sont, à mes yeux, non des injustices, mais des épreuves, mais des combats qui mènent à la gloire; et, quand je compare ce qu'il souffre avec la couronne qui lui est réservée, je ne vois plus dans ses afflictions que les angoisses d'une ame en travail de son immortalité. Voilà ce qu'a voulu

nous dire le Sage par ces graves paroles (1) : « J'ai » vu sous le soleil l'impiété au lieu du jugement, » et l'iniquité au lieu de la justice ; et j'ai dit » dans mon cœur : Dieu jugera le juste et l'injuste, » et alors ce sera le temps du rétablissement de » toutes choses. »

Mais, dira-t-on peut-être, pourquoi recourir à l'autre vie, pour justifier la Providence ? Vous cherchez des récompenses pour la vertu, elles sont dans la paix et le témoignage d'une bonne conscience ; vous voulez des châtimens pour le vice, ils sont dans le remords qui en est inséparable.

Ce n'est là qu'un vain système, par lequel il est impossible d'absoudre la justice divine, et dont nous allons faire sentir toute la futilité. Il n'en est pas de Dieu comme des hommes ; sa justice est infinie ainsi que sa puissance. Il est digne de celui qui connoît et peut tout de récompenser tout ce qui est bien, de punir tout ce qui est mal, de destiner à la vertu des récompenses, et au vice des peines qui soient toujours assurées, suffisantes, décernées avec mesure et proportion. Or ce ne seroit pas leur caractère, si tout se bornoit à la paix de l'ame pour les justes, et au remords pour les coupables.

Et d'abord vous voulez que la paix de l'ame soit la seule récompense de la vertu ; mais cette paix n'en est pas toujours inséparable : il est des cœurs vertueux qui vivent au sein des alarmes ;

(1) Eccles. III, 17.

timides jusqu'à l'excès, ils craignent là où rien n'est à craindre. La délicatesse de leur conscience fait leur tourment; l'imagination les effraie de ses fantômes; elle leur peint de légers défauts sous les couleurs des vices les plus noirs; elle convertit en mal ce qui est bien. Or, au milieu de ces orages d'une ame agitée, la paix s'est évanouie, et avec elle ce que vous croyez être la seule récompense de la vertu. Ce n'est pas tout; il faut que la récompense se mesure sur le mérite, et pourtant, dans le monde présent, cette règle d'équité se trouve perpétuellement violée. En effet, cette paix de la conscience accompagne aussi des vertus qui, d'ailleurs très-solides, sont moins pénibles à la nature; et je demande où sera la récompense de ces vertus plus fortes, plus difficiles? Je m'explique. Cet homme est né avec d'heureux penchans; par tempérament, il est doux, modéré, maître de lui-même; la vertu lui est naturellement facile. Cet autre est agité par des passions violentes; il faut qu'il soit patient malgré les saillies d'un caractère fougueux, continent malgré l'impétuosité de ses désirs, modeste au milieu de tout le bruit de la renommée la plus éclatante. Si l'un et l'autre sont vertueux, la paix de l'ame est également leur partage sur la terre; mais le second a bien plus d'obstacles à vaincre, plus de victoires à remporter sur lui-même; sa fidélité est bien plus difficile : sa vertu est donc plus méritoire et digne d'une plus grande récompense; et cependant la récompense seroit la même, si elle ne consistoit

que dans la paix du cœur. Mais voici une nouvelle considération du plus grand poids : lorsque l'homme de bien meurt pour son devoir, qu'il sacrific ses jours plutôt que sa conscience, c'est alors surtout qu'il se rend agréable à son Créateur, et qu'il est digne de ses faveurs; et pourtant, s'il n'est d'autre prix de sa vertu que le repos de sa conscience, où sera le salaire de son héroïsme? Cette paix de l'ame descendra-t-elle avec lui dans le tombeau? Vous êtes, je le suppose, placé entre la prévarication et la mort : Dieu vous commande de mourir pour lui plaire; ce dernier acte de votre vie met le comble à tous les autres; de tous, c'est le plus méritoire, et il faudra que vous le fassiez sans l'espoir d'aucun dédommagement! quoi de plus injuste? Non, ou Dieu ne vous commande pas de mourir pour votre devoir, ou bien il doit vous récompenser pour l'obéissance que vous lui témoignez en mourant : et encore une fois, où sera la récompense, si tout se termine à la mort?

On n'est pas mieux fondé à ne reconnoître d'autre châtiment du vice que le remords. Je conviens que le coupable trouve son premier châtiment dans sa conscience qui l'accuse et qui le condamne : mais, si le remords est son unique peine, les plus coupables seront bien souvent les moins punis, parce qu'ils sauront mieux que les autres étouffer leur conscience sous le poids de leurs crimes entassés. Oui, la première faute est celle qui est suivie du remords le plus cuisant; il n'arrive que trop qu'on se familiarise avec le vice; le re-

mords s'affoiblit à mesure qu'on s'y livre; on finit, suivant le langage des livres saints, par avaler l'iniquité comme l'eau : en sorte que, si le remords est la seule peine, il n'y aura plus de proportion entre le délit et le châtiment. Même, il faut le dire, le remords, après tout, ne seroit qu'un préjugé ridicule dont il faudroit se dépouiller, si rien n'étoit à craindre au-delà du tombeau. Tant qu'une ame est pénétrée de la crainte d'un Dieu vengeur, je conçois en elle le remords; mais, si cette crainte s'affoiblit et s'éteint, on verra le remords s'affoiblir et s'éteindre avec elle. Aussi les grands coupables ont-ils un secret penchant vers ces doctrines de fatalisme qui, en présentant leurs crimes comme nécessaires, tendent à les délivrer de tout remords; et vers ces doctrines de matérialisme qui, en faisant mourir ensemble l'ame et le corps, leur promettent l'impunité. Débarrassés de toute terreur d'une vie future, ils pourront bien craindre le supplice ou l'opprobre, ils ne connoîtront pas le remords. Ne sait-on pas d'ailleurs que le coupable se déguise plus d'une fois à lui-même l'injustice et la noirceur de ses actions; que les crimes heureux cessent, à ses yeux, d'être des crimes; que les excès les plus révoltans ne paroissent plus des excès, quand on les voit à travers les prestiges de la gloire? Et, de bonne foi, pense-t-on que quelques légers remords soient une peine suffisante pour des actions qui peuvent être le fléau des familles, des générations, des nations entières?

Enfin, dans le système que je combats, il est,

un genre de crime, en particulier, qui resteroit toujours impuni ; je veux parler de ce crime autrefois rare, aujourd'hui très-commun, l'effroi de la société et le scandale de nos mœurs, le suicide. Cet homme se doit à la société, qui l'a nourri dans son sein, qui a veillé à la conservation de ses jours ; à sa famille, avec laquelle il a contracté des engagemens ; dans tous les cas, à Dieu qui lui a donné la vie, et qui seul a le droit de la reprendre : n'importe, au mépris de toutes les obligations divines et humaines, il s'arrache la vie. S'il n'est pas égaré par une aliénation mentale, s'il conserve son libre arbitre, ce dernier attentat a mis peut-être le sceau à une vie toute criminelle. Où en sera le châtiment, s'il n'en existe d'autre que le remords? Vous prétendez que son ame ne vit plus, et comment le remords s'attacheroit-il à ce qui n'est qu'un néant? Disons donc, Messieurs, que la paix qui d'un côté console le juste, que le remords qui de l'autre déchire le méchant, commencent dans ce monde le discernement qui doit être fait un jour avec plus d'éclat et d'exactitude : c'est le prélude, et non la mesure de la justice divine ; en sorte que les consolations de la vertu, et les amertumes du vice dans la vie présente, établissent plutôt qu'elles n'ébranlent la doctrine de la vie future.

Et ne disons pas que la justice divine seroit satisfaite par l'anéantissement du coupable ; vain subterfuge : la justice divine doit s'exercer de manière à pouvoir intimider l'homme, à le contenir

dans le devoir ou à l'y ramener. Or les méchans seroient sans crainte, si le partage du néant, tout misérable qu'il est, leur étoit assuré. Ne faut-il pas d'ailleurs que les peines soient décernées avec équité; qu'elles soient graduées sur le nombre, la nature, la grièveté des fautes; qu'il y ait différence dans le châtiment là où il y a différence dans les délits? La suprême justice pourroit-elle confondre un simple vol avec le parricide? Et cependant, si l'anéantissement étoit la peine commune de toutes les fautes, elles seroient toutes également punies.

Ici, Messieurs, approfondissons encore un moment et le cœur humain, et les idées que nous devons nous former de la Providence, dans le gouvernement de ce monde. L'espérance et la crainte sont comme les deux pôles du monde moral; tout porte et roule sur ce double sentiment : c'est par lui que s'établissent, que se perpétuent la subordination et l'ordre dans la société comme dans les familles, dans les armées comme dans les cités. Le cœur de l'homme est en même temps plein de désirs et de foiblesses; il a besoin d'être aiguillonné par l'espérance, et contenu par la crainte. Montrez-lui le prix de la vertu, si vous voulez qu'il la pratique; et le châtiment du vice, si vous voulez qu'il l'évite. Que penseroit-on d'un capitaine qui traiteroit également le soldat timide et le soldat valeureux; d'un législateur qui, après avoir publié un code de lois, les abandonneroit aux caprices de chacun, ne présenteroit aucun motif puissant d'y être fidèle, ne sauroit ni encourager les observa-

teurs par ses promesses, ni intimider les infracteurs par ses menaces? Alors les lois, destituées de leur sanction nécessaire, ne resteroient-elles pas aussi sans force et sans autorité? Et l'on voudroit que Dieu, législateur suprême, abandonnât ses lois à la volonté de chacun, qu'il fermât les yeux sur la fidélité et la révolte, qu'elles fussent gardées par les uns inutilement, et violées impunément par les autres! S'il en étoit ainsi, il n'auroit rien fait pour assurer leur empire, et son ouvrage seroit indigne de sa sagesse comme de sa justice.

Je sais bien qu'un amour effréné d'indépendance fait que nous sommes ennemis de toute règle, et que nous voudrions pouvoir en secouer le joug. Assujettissant la Providence à nos désirs, nous lui permettons bien de préparer des récompenses à la vertu; mais nous nous révoltons à l'idée du châtiment : nous voulons tout espérer de sa bonté, et ne rien craindre de sa justice. Mais sa justice et sa sagesse ne l'abandonnent jamais; elles ont leurs droits comme sa bonté : il faut qu'elles éclatent dans ses ouvrages, qu'elles assurent l'exécution des lois et des obligations que Dieu nous impose; et, je l'ai établi, la sagesse et la justice divine seroient violées, si le néant étoit la seule peine des méchans.

Il est donc vrai, Messieurs, que le tombeau n'est pas le terme de la vie humaine, que ce qui pense et vit en nous ne meurt pas, que ce cœur qui soupire après le bonheur, que cette intelligence qui soupire après la vérité, seront enfin satis-

faits. Oui, loin de nous ce matérialisme qui tient l'homme courbé vers la terre, cette terre que nous ne touchons que de l'extrémité du corps, comme pour nous apprendre à la dédaigner. Qu'elles sont consolantes, qu'elles sont sublimes ces destinées de l'homme appelé à vivre au-delà de tous les temps! Il ne s'agit pas ici de cette immortalité, accordée sur la terre à la mémoire de ceux qu'ont illustrés leur génie et leurs travaux : ce n'est là qu'une vaine image de cette véritable immortalité qui doit être le partage de la vertu. Dans son enthousiasme lyrique, le poète romain, épris de la beauté de ses ouvrages, osoit s'écrier(1) : « Je viens » d'élever un monument plus durable que l'airain; » non, je ne mourrai pas tout entier, » *non omnis moriar*. Messieurs, il disoit vrai; son nom vit encore dans la mémoire des hommes : mais que font à son bonheur les éloges de la postérité? Il se promettoit une gloire dont il ne devoit pas jouir : et nous, nous annonçons à celui qui pratiquera la vertu une gloire dont il doit être l'immortel possesseur. Comme cette pensée fait voir les choses humaines sous un jour tout nouveau! Par cette lumière en effet, je découvre que ce monde n'est pas un spectacle de machines organisées pour un temps, qui doivent être brisées pour toujours, et dont le Créateur se feroit un divertissement et un jeu. Je vois, au contraire, que l'Être infini s'est proposé des fins dignes de son infinité, que les

(1) Hor. *Carm.* lib. III, Od. 30.

dons qu'il a faits à nos ames sont sans repentance, et qu'après leur avoir donné le pouvoir de le connoître et de le glorifier, il veut réellement être connu et glorifié par elles à jamais. L'antiquité profane avoit imaginé un sage qu'elle n'a jamais vu, qui seroit immobile au milieu des ruines de l'univers (1); mais cette imagination devient une réalité dans le juste que soutient et qu'anime l'espoir de la bienheureuse immortalité. Alors que mille secousses diverses agitent la terre, que tout s'ébranle et tombe autour de lui, debout sur les choses créées, il contemple les choses éternelles. Ce qui peut lui arriver de plus extrême, c'est de mourir; et que lui importe la mort, si son ame est immortelle? Ainsi, avec le dogme de l'immortalité de l'ame, le malheur est consolé, la vertu encouragée, le vice réprimé, la Providence justifiée, l'homme et le monde moral expliqués. C'est là comme une chaîne mystérieuse qui descend du trône du Créateur jusqu'à nous, pour lier la terre au ciel, l'homme à son Dieu, le temps à l'éternité.

(1) Hor. *Carm.* lib. III, Od. 3.



DU CULTE EN GÉNÉRAL.

Rien n'est plus commun, aujourd'hui, que de rencontrer des hommes qui vivent comme sans religion et sans Dieu, soit qu'ils affectent d'être mécréans par système, soit qu'ils s'endorment dans une insouciance douce en apparence, et si funeste en réalité. Athées pratiques, ils contemplent les merveilles de la nature, sans jamais s'élever jusqu'à leur auteur; ils jouissent de tous les bienfaits de la création, sans les faire remonter vers leur source par la reconnoissance; et, comme s'ils étoient hors de l'empire du souverain Arbitre de toutes choses, ils ne prennent pour règle de leurs sentimens et de leurs actions que le penchant qui les domine. Dans les hommages de l'esprit et du cœur rendus à la Divinité, dans le culte intérieur, ils ne voient qu'une chose inutile; dans les hommages extérieurs et publics, dans les rites sacrés et les fêtes religieuses, ils ne voient que des pratiques puériles et des superstitions populaires.

Malheureusement l'impiété trouvera toujours un appui secret et puissant dans l'orgueil de l'esprit et la dépravation du cœur. L'homme veut être indé-

pendant; et la pensée d'un Dieu rappelle un maître qui commande, et qui veut être obéi : l'homme voudroit vivre au gré de ses désirs; et les doctrines religieuses l'irritent, parce qu'elles gênent ses penchans. Toujours les passions murmurent contre le frein de l'autorité divine; indociles, impatientes, elles cherchent à le briser. L'orgueil ne veut pas de supérieur, pas même d'égal. Le même esprit de rébellion qui soulève quelquefois le sujet contre le monarque, le fils contre le père, le serviteur contre le maître, soulève l'homme contre Dieu. Il est des hommes irréligieux, par la même raison qu'il est des sujets rebelles, des fils ingrats. Par orgueil, l'homme se contemple lui-même avec une complaisance secrète; il ne voit que lui dans cet univers; il se préfère à tout, et même à Dieu : et voilà pourquoi l'orgueil est une sorte d'athéisme commencé. Oh ! qu'il faut que les doctrines religieuses et morales tiennent au cœur de l'homme par de profondes racines, pour qu'elles aient pu résister aux passions toujours liguées pour les détruire! Rien peut-être ne prouve mieux leur empire et leur nécessité que le petit nombre d'impies qui, de loin à loin, ont osé les combattre.

Il paroîtroit d'abord que l'impiété devroit être reléguée dans les dernières classes du peuple. Ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur, qui ne mangent qu'un pain détrempé de leurs sueurs et de leurs larmes, devroient, ce me semble, être seuls tentés de méconnoître un Dieu, père commun de tous les hommes, et de lui refuser les hom-

mages de la reconnoissance. Cependant ce n'est pas au sein de l'indigence qu'est née l'incrédulité; si aujourd'hui elle n'y est pas inconnue, c'est qu'elle y est descendue de plus haut. Souvent elle est le dernier excès d'un esprit corrompu par l'orgueil de la science, et qui se perd dans le raffinement de ses pensées. Oui, le premier cri d'impiété est sorti de la bouche des heureux du monde, des grands, des riches, des savans, des beaux esprits : ainsi les plus favorisés se sont montrés les moins reconnoissans. Mon dessein aujourd'hui, Messieurs, c'est de les retirer de ce fatal oubli de la Divinité, de réveiller dans les ames ces sentimens religieux qui sont plutôt assoupis qu'entièrement éteints; c'est de combattre les sophismes par lesquels on voudroit justifier cette habitude véritablement monstrueuse, de vivre sans rendre aucun hommage à la suprême Majesté. Pour cela, je vais établir les deux propositions suivantes : la première, que l'homme doit un culte à la Divinité; la seconde, que ce culte doit être extérieur et public. A mesure que, dans cette matière, j'établirai la saine doctrine par le raisonnement, je ferai remarquer combien elle se trouve confirmée, perfectionnée par le christianisme. Ce sera tout le sujet de cette Conférence sur le culte religieux.

Oui, Messieurs, nous avons des devoirs à remplir envers la Divinité; nous devons lui rendre des hommages, un culte en un mot; et, pour en sentir l'obligation, nous n'avons qu'à consulter,

soit les premières notions de Dieu et de l'homme, que déjà nous avons développées dans nos discours précédens, soit les intérêts les plus chers et les plus sacrés de l'humanité. Écoutons la raison. Un Dieu créateur, qui, possédant la plénitude de l'être et la source de la vie, a communiqué l'existence à tout ce qui compose cet univers; un Dieu conservateur, qui gouverne tout par sa sagesse, après avoir tout fait par sa puissance; embrassant tous les êtres dans les soins de sa providence universelle, depuis les mondes étoilés jusqu'à la fleur des champs, sans être ni plus grand dans les moindres choses, ni plus petit dans les plus grandes; un Dieu législateur suprême, qui, commandant tout ce qui est bien, et défendant tout ce qui est mal, manifeste aux hommes ses volontés saintes par le ministère de la conscience; un Dieu enfin, juge souverain de tous les hommes, qui, dans la vie future, doit rendre à chacun selon ses œuvres, en décernant des châtimens au vice et des prix à la vertu : voilà, Messieurs, une doctrine avouée par la raison la plus pure, dont la connoissance, quoique en des degrés bien différens sans doute, est aussi universelle que le genre humain; que l'on trouve dans sa pureté chez les Hébreux, plus développée encore chez les chrétiens; qui a bien pu être obscurcie par les superstitions païennes, *jamais anéantie* chez aucun peuple de la terre. Voilà des points de croyance qui sont indépendans des vaines opinions des hommes et des argumens des sophistes, *et que* nous avons d'ailleurs d'autant plus le droit

de supposer en ce moment, que déjà plusieurs discours ont été consacrés à les établir.

Or comment ne pas voir que de ces notions de la Divinité découlent des devoirs religieux envers elle? Qui ne sentira que la raison, en nous découvrant ce que Dieu est par rapport à nous, nous montre par là même ce que nous devons être par rapport à lui? S'il est notre créateur, ne faut-il pas que nous lui fassions hommage de l'être que nous avons reçu de sa bonté toute-puissante? S'il nous conserve une vie dont il est l'arbitre, et qu'à tout moment il pourroit nous ravir, chaque instant où je continue de vivre est un nouveau bienfait qui demande un nouveau sentiment de reconnoissance. S'il est notre législateur, nous devons obéir à ses lois, les prendre pour règle de nos affections et de notre conduite. Enfin, s'il doit être un jour notre juge, ne faut-il pas que nous travaillions à paroître sans reproche devant son tribunal, et à ne pas tomber coupables dans les mains de sa justice?

Je suppose, pour un moment, que nous fussions les enfans du hasard, le résultat des combinaisons fortuites de la matière; que nous eussions été jetés sur la terre sans but et sans dessein : alors, sans doute, nous serions dans cette indépendance absolue de la Divinité, que prêche l'athéisme; tout lien religieux ne seroit qu'une chaîne honteuse, avilissante, qu'il faudroit se hâter de briser; alors, Dieu n'étant rien pour nous, je conçois comment nous ne devrions être rien par rapport à lui. Mais, dans

la doctrine contraire d'un Dieu notre créateur et notre conservateur, l'homme doit tenir une conduite bien différente. Dans ces deux croyances opposées, nos devoirs ne sauroient être les mêmes: quand les principes sont en contradiction, les conséquences doivent y être également, et par cela même que, dans l'absurde, la chimérique supposition de l'athéisme, l'homme devroit être sans religion, il faut que, dans la doctrine de la croyance d'un Dieu, l'homme soit religieux.

Je suppose encore que nous fussions semblables aux animaux, et, comme eux, incapables de connoître Dieu, de l'admirer dans ses ouvrages, de nous pénétrer de la pensée et du sentiment de ses bienfaits, alors, comme les animaux, nous ne pourrions rendre aucun hommage au Créateur. Mais si nous sommes doués de cette raison sublime qui nous élève jusqu'à lui, qui nous apprend que nous sommes sortis de sa main puissante, que nous lui devons tout ce que nous sommes, et en particulier cette prééminence qui fait de l'homme le roi des animaux, comme du reste des créatures de notre globe, quelle indignité de vouloir que nous soyons aussi indifférens envers la Divinité que l'animal qui rumine, ou la plante qui végète! C'est vouloir que nous joignions à l'insensibilité de la brute pour les bienfaits du Créateur la honte et le crime de l'ingratitude, dont l'être intelligent est seul capable.

Sans doute, Messieurs, Dieu trouvant en lui-même son bonheur n'a pas besoin de ses créatures;

il n'est ni plus heureux par nos hommages, ni plus malheureux par nos révoltes; il n'est pas comme les princes de la terre, qui éprouvent des sentimens intérieurs et véritables de plaisir ou de peine, par la fidélité ou la désobéissance de leurs sujets, et dont la destinée dépend toujours plus ou moins des passions et des caprices des peuples. Si affermies, si élevées que soient les puissances de la terre, elles peuvent tomber et périr: tout ce qui est fait de main d'homme ne dure pas contre le temps. Il n'en est pas ainsi de Dieu, qui est éternel. Notre indifférence ne sauroit altérer sa félicité; les blasphèmes et les révoltes des nations liguées ne sauroient obscurcir sa gloire ni ébranler le trône de sa grandeur. Non, ce n'est pas pour en être plus heureux, qu'il veut être honoré de ses créatures : mais enfin Dieu est la sagesse et l'équité même; il est essentiellement le Dieu de l'ordre; il veut, il approuve, il commande tout ce qui est conforme à la souveraine raison; il condamne tout ce qui s'en écarte. Or il est dans la nature des choses que la créature dépende du Créateur, que Dieu soit la fin de tout, comme il en est le principe; et, s'il ne peut se dépouiller lui-même de sa qualité de maître suprême, il ne peut nous dépouiller de notre qualité de sujets. Nous sommes l'ouvrage de ses mains; son domaine sur nous est inaliénable; il se doit à lui-même de ne pas se dessaisir de son empire, parce qu'il ne peut cesser d'être Dieu. Non, ce n'est pas un sentiment d'orgueil exalté, c'est un sentiment vrai et

profond, soit des perfections divines, soit de notre dépendance, qui nous persuade que Dieu veut être honoré par sa créature. Aussi il est écrit que le Seigneur a fait pour lui tout ce qu'il a fait : *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus* (1).

Sans doute encore Dieu est infiniment grand : mais n'allons pas croire pour cela qu'il ne daigne pas abaisser ses regards jusqu'à nous, ou bien que nos vœux, nos supplications et nos hommages ne sauroient arriver jusqu'à lui, à travers l'intervalle immense qui nous sépare du trône de son éternité. Ce seroient là des idées grossières qui viendroient des bornes de notre esprit, des illusions des sens, du penchant que nous avons à transporter à l'Être infini, au Roi immortel des siècles, des pensées qui ne peuvent regarder que des hommes et les puissances de la terre. Et pourquoi Dieu seroit-il indifférent à nos hommages? Si, malgré sa grandeur infinie, il n'a pas dédaigné de nous créer, d'où vient qu'il dédaigneroit de s'occuper de nous? Ce second bienfait est la suite naturelle du premier. En nous communiquant quelque chose de sa vie, de son intelligence, de sa liberté, il nous a faits à son image; nous lui sommes chers comme l'ouvrage est cher à l'ouvrier, qui se plaît à y voir l'expression sensible de sa pensée. Oui le Créateur aime en nous les dons mêmes qu'il nous a faits : s'il nous a donné un esprit capable de le connoître, un cœur capable de l'aimer, il est im-

(1) Proverb. XVI, 4.

possible qu'il n'agrée pas l'hommage de ces facultés que nous tenons de sa divine bonté.

Ne croyons pas non plus que la Divinité soit comme accablée, importunée de la multitude, de la prodigieuse variété de nos vœux et de nos offrandes. Ces idées sont bien applicables, même à ce qu'il peut y avoir sur la terre de plus grand par le génie comme par la puissance, parce que là aussi se trouve la foiblesse humaine; mais tout cela est étranger à Dieu, qui, d'une seule vue, d'une pensée unique, embrasse l'univers avec l'immensité de ses détails. Dieu, dit-on, est infiniment grand, et c'est par cela même que rien ne fatigue sa puissance sans bornes; sa force est dans sa volonté : il a dit, et tout a été fait. Les plus grands monarques du monde seront toujours bornés dans leurs actions comme dans leurs lumières; ils ne sauroient connoître les demandes et les besoins de tous les individus d'un empire immense; mais, devant Dieu, le genre humain est tout entier comme un seul homme; à ses yeux, l'univers est comme s'il n'étoit pas.

Je sais bien que, comparé à son Dieu, l'homme est moins qu'un atome; mais, pour ne rien exagérer, n'oublions pas que nous sommes créés à la ressemblance même du Créateur, qu'il a gravé en nous l'empreinte de ses perfections, et qu'ainsi, par ses communications ineffables, il a rapproché de lui ce qui en étoit aussi éloigné que le néant. Loin de nous cette puérile idée, que Dieu estime les objets par leurs masses et leurs dimensions. Que

sont tous les soleils, tous les astres, avec leur éclat et leur magnificence; que sont-ils devant un seul être intelligent qui les connoît, mesure leurs orbites et leurs distances, se connoît lui-même, et peut connoître l'auteur de tant de merveilles? Eh quoi! si Dieu lui-même m'a doué du pouvoir sublime de m'élever jusqu'à lui, de me présenter devant le trône de sa majesté, d'être auprès d'elle comme l'ambassadeur et l'interprète des créatures inanimées; si c'est par l'instinct de ma nature que je porte à ses pieds le tribut de ma dépendance et celui du reste de la création, pourroit-il le rejeter, et n'y voir qu'une folle audace digne de ses mépris et de son courroux? Non, non, ce n'est pas ici l'insulte d'un téméraire; c'est l'hommage d'un fils reconnoissant et d'un sujet fidèle envers le plus tendre des pères et le souverain monarque qui a pour trône la justice et la bonté. C'est ainsi qu'en consultant la raison, je découvre des rapports essentiels entre la créature et le Créateur; rapports qui nous imposent des devoirs, si bien que l'homme ne peut être raisonnable sans être religieux.

Mais, pour sentir encore davantage combien le culte religieux tient au fond même de la nature raisonnable, consultons un moment l'intérêt le plus cher et le plus sacré de l'humanité. Ce qui doit nous frapper vivement, c'est que la croyance d'un Dieu, d'une providence qui préside au gouvernement de cet univers, qui embrasse le monde moral comme le monde visible, qui n'est pas étrangère

aux choses humaines, a été regardée dans tous les temps et chez tous les peuples comme la plus salutaire, comme intimement liée à la civilisation, à la conservation, au bonheur des sociétés. C'est sur cette base éternelle que tous les législateurs ont élevé leurs institutions et placé l'édifice social. Or, je vous le demande, comment cette foi en un Dieu, en une providence qui gouverne tout, et qui est l'arbitre de nos destinées; comment cette foi est-elle si éminemment utile, sinon parce qu'elle se lie aux sentimens, aux actions, à la conduite des hommes; qu'elle est faite pour être la règle de nos devoirs; qu'en nous inspirant tour à tour des sentimens de crainte et d'espérance, elle nous fournit le motif le plus puissant de remplir nos obligations, et de faire les sacrifices qu'elles peuvent exiger de nous?

Qu'importe en effet de placer au haut des cieux une divinité oisive, insensible aux hommages de celui qui l'adore, comme aux blasphèmes de celui qui l'outrage; que je ne dois ni craindre, ni aimer, ni adorer, ni invoquer; qui est pour moi comme si elle n'existoit pas? Qu'importe une connoissance spéculative de la Divinité, si nous sommes dispensés de tout devoir envers elle; si elle est aussi étrangère à nos affections, à notre conduite, que ces personnages historiques dont nous reconnoissons, il est vrai, l'existence, mais à qui nous ne devons absolument rien? C'est bien alors que Dieu ne seroit qu'une abstraction, un être métaphysique, dont le genre humain pourroit se passer.

Oui, séparez la croyance en Dieu de toute obligation envers lui, de tout hommage religieux, et vous n'aurez plus que l'athéisme en action, c'est-à-dire, le fléau le plus destructeur de toute morale et de toute société. Voilà comment ceux qui, sans combattre ouvertement le dogme de l'existence de la Divinité, brisent néanmoins les liens qui nous unissent à elle, sont plus inconséquens, et non moins ennemis des hommes que les athées systématiques. Ainsi notre intérêt, comme notre raison, nous presse de rendre à la Divinité des hommages d'amour et d'adoration. Et ne devrions-nous pas lui en payer sans cesse le tribut? Sa puissance, sa sagesse, sa bonté, nous enveloppent de toutes parts. Nous avons dans lui l'être et la vie; et c'est ici le cas de s'écrier avec un prophète : « Où irai-je, Seigneur, pour fuir vos regards? » Si je monte dans les cieux, vous y êtes; si je » descends dans les abîmes, vous y êtes encore; si » dès le matin je prends des ailes pour voler jus- » qu'à l'extrémité des mers, c'est votre main » même qui me soutiendra. Alors j'ai dit : Peut- » être que les ténèbres me cacheront; mais non, » la nuit devient toute lumineuse pour me décou- » vrir; pour vous, les ténèbres sont comme les clar- » tés du jour. Je vous louerai donc, Seigneur, » parce que votre immensité éclate d'une manière » étonnante; vos œuvres sont admirables, et mon » ame est toute pénétrée de votre présence (1). »

(1) Ps. CXXXVIII, 7 et seq.

Il nous reste à examiner si, outre le culte intérieur, nous devons encore à la Divinité un culte extérieur et public.

Je sais, Messieurs, que la substance de tout culte légitime se trouve dans les hommages intérieurs de l'esprit et du cœur; que les dehors les plus pompeux, les fêtes les plus brillantes, le plus magnifique appareil du culte extérieur et public, ne seroient qu'un vain simulacre, sans les sentimens et les intentions pures qui en font le prix et le mérite; que la Divinité veut surtout régner dans le cœur, et que ce qui ne serviroit pas à y établir son empire ne seroit qu'une illusion. Les sages du paganisme n'ont pas ignoré ces vérités; témoin Zaleucus, quand il disoit, dans la fameuse préface de ses lois, qu'on doit présenter à la Divinité une ame exempte de souillures, et se persuader qu'elle est bien moins honorée par de pompeuses cérémonies que par la vertu; témoin Pline le Jeune dans son célèbre Panégyrique de Trajan, quand il dit qu'il vaut bien mieux arriver au temple avec une ame sainte et pure qu'avec des cantiques composés avec art. Cette doctrine étoit bien clairement enseignée chez les Juifs, ce peuple toutefois si enclin à placer une confiance excessive dans son temple et dans ses cérémonies. On sait avec quelle véhémence le prophète Isaïe s'élevoit contre ces fausses et trompeuses apparences. « Écou» tez, s'écrioit-il à ce sujet (1), prêtez l'oreille à la

(1) Isai. 1, 10 et seq.

» parole de votre Dieu : Qu'ai-je besoin, vous dit-
» il par ma bouche, de la multitude de vos vic-
» times? que me fait le sang des boucs et des tau-
» reaux? Votre encens, je l'ai en abomination;
» je hais vos fêtes et vos solennités : lorsque vous
» étendrez vers moi des mains suppliantes, je dé-
» tournerai mes regards. Avant tout, purifiez vos
» cœurs; ôtez de devant mes yeux la malice de
» vos pensées; assistez l'opprimé; faites justice à
» l'orphelin, et, après cela, présentez-vous avec
» confiance devant le Seigneur votre Dieu. » On sait bien, Messieurs, que le christianisme est venu perfectionner tout ce que la raison ou la loi mosaïque avoient sur cette matière de plus sage et de plus pur, et que sa fin essentielle est de former, au milieu de tous les peuples de la terre, un peuple d'adorateurs en esprit et en vérité. Mais enfin, pour éviter un excès, n'allons pas nous jeter dans un autre, qui ne seroit ni moins condamnable ni moins funeste. En vain de faux sages nous diroient qu'ils ne veulent d'autre culte que celui de la pensée, d'autre concert religieux que celui d'une vie consacrée à faire du bien aux hommes, d'autre temple que la nature. Ce n'est là qu'une vaine enflure de paroles, qu'une orgueilleuse exagération démentie par l'expérience, par la raison, par le sentiment.

Et d'abord que nous apprend l'expérience? C'est que tous les peuples anciens et modernes ont [illegible] plus ou moins religieux, et qu'ils ont été en[illegible]és, par la force des choses, à rendre un culte

extérieur quelconque à la Divinité. Des temples érigés en son honneur, des victimes immolées au pied de ses autels, des hymnes pour célébrer ses louanges, des prières pour solliciter ses bienfaits, des fêtes solennelles en action de grâces, enfin des sacrifices expiatoires : voilà ce que l'on trouve en général chez toutes les nations, dans le monde ancien et dans le nouveau. Or tout cela ne suppose-t-il pas la croyance d'un Dieu dont il faut adorer la grandeur, bénir la bonté, implorer la clémence, désarmer la justice? et tout cela, pris dans son ensemble et dans ses dehors, ne compose-t-il pas précisément ce culte extérieur et public dont nous prétendons établir la nécessité? Où est le peuple civilisé qui se soit borné au seul culte de la pensée, à ces hommages invisibles de l'esprit et du cœur? Ici les détails et les réflexions seroient inutiles, parce que cette matière rentre dans ce qui a fait l'objet de quelques-unes de nos discussions précédentes.

Que nous dit la raison? C'est que l'homme doit faire à Dieu l'hommage de son être tout entier, de son corps comme de son esprit. Nous ne sommes pas de pures intelligences, indépendantes des choses sensibles, ne vivant que de sentimens et de pensées; nous avons un corps et des organes dont nous nous servons pour l'exercice même de nos facultés intellectuelles. N'est-ce donc que lorsqu'il s'agit de la Divinité et des hommages qui lui sont dus, que notre corps nous seroit comme étranger? ou plutôt n'est-il pas juste de le faire servir au

culte de son Créateur par ces actes extérieurs et sensibles, les seuls dont il soit capable? Il ne faut pas s'y tromper : il ne s'agit pas, pour relever la dignité de l'homme, de lui supposer une perfection chimérique, de le croire tellement dégagé des sens et de l'imagination, qu'il puisse aisément se passer de leur influence. Si vous bornez le culte de la Divinité à des hommages purement intérieurs, qu'arrivera-t-il? C'est que bientôt les sentimens de la piété s'affoibliront, jusqu'à ce qu'ils finissent par s'éteindre entièrement. Oui, s'ils ne sont éveillés, nourris, fortifiés par des pratiques extérieures, ils n'auront plus qu'un je ne sais quoi de froid, de vague et de superficiel. En vain la fausse délicatesse et le bel esprit dédaigneux affectent de voir des pratiques puériles et ridicules dans les rites sacrés, la pompe des cérémonies, les postures suppliantes, le chant religieux et les décorations des autels; l'expérience apprendra toujours que, si tout cela n'est pas la religion même, tout cela du moins en est l'aliment et le soutien; que, sans les dehors de la religion et ses pratiques saintes, bientôt les peuples en perdroient le goût et l'esprit; que la piété sincère habite, il est vrai, dans le cœur comme dans un sanctuaire impénétrable et connu de Dieu seul, mais qu'elle finiroit néanmoins par n'être qu'un vain fantôme, si elle n'étoit fixée, rappelée, inculquée et comme réalisée dans le culte extérieur. Tout ce prétendu culte de pensée se réduiroit à quelques idées métaphysiques sur la Divinité, qui ne règleroient ni les af-

fections ni la conduite. Ces philosophes religieux, qui voudroient une religion sans culte, ressemblent à ces philantropes qui prêcheroient l'amour des hommes sans faire aucun acte d'humanité, ou à ces politiques qui voudroient bien un corps social, mais sans aucun des liens extérieurs qui doivent rapprocher et unir entre eux les membres divers. Il faut prendre l'homme tel qu'il est : son esprit est si foible, son imagination si volage, son cœur si facile à s'égarer, qu'on ne doit négliger aucun des moyens qui peuvent fixer son inconstance, éveiller son attention, et nourrir dans son ame de pieux sentimens.

Ce n'est pas ici le lieu de développer toute l'excellence et tous les avantages du culte chrétien en particulier; nous en ferons un jour le sujet d'un discours à part. Je me borne donc à quelques réflexions générales. Supposez des temples, des assemblées religieuses, où tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, doit naturellement faire de salutaires impressions : là des chants graves et purs, des cérémonies touchantes, un auguste appareil, le recueillement et le silence pénètrent les ames, et les invitent à la méditation. Les passions s'apaisent, la pensée de la Divinité, en devenant plus vive, fait rougir le vice, ranime la vertu, console le malheur, dispose à des affections douces, à l'oubli des injures, à l'accomplissement des devoirs ordinaires de la vie. Si la religion garde la morale, on peut dire que le culte garde la religion, lui donne un corps, la rend sensible et populaire. Le

culte est l'expression visible de la croyance et des règles des mœurs; c'est une suite de tableaux exposés aux regards de tous, où tous, sans effort et sans travail, peuvent voir tracés la doctrine qu'ils doivent croire et les préceptes qu'ils doivent observer. Et pourquoi le déiste blâmeroit-il dans la religion ce qu'il approuve dans toutes les choses humaines? Je m'explique. Dans la société civile, s'est-on contenté de porter des lois, d'en faire sentir les avantages, d'en recommander la fidèle observance? Non, sans doute : on a senti que, pour leur donner plus de force et d'empire, il falloit entourer ceux qui en sont les dépositaires et les organes de ce qui peut attirer les regards et fixer les hommages de la multitude. Si l'on dépouilloit les lois et l'autorité publique de ces dehors imposans qui frappent l'imagination des peuples, semblent ajouter quelque chose à la réalité des objets, et par là même impriment plus de respect dans les ames, qu'en résulteroit-il? C'est qu'on verroit bientôt les liens de la dépendance et de la subordination se relâcher, les lois tomber dans le mépris, l'esprit d'audace et de révolte éclater de toutes parts. Ainsi en seroit-il de la religion, si elle étoit dépouillée de tout culte extérieur, et abandonnée à la pensée de chaque particulier; on la verroit s'affoiblir par degrés, perdre son ascendant sur les esprits, devenir étrangère aux habitudes, à la conduite des hommes, et s'effacer presque de leur souvenir. Voyez encore ce qui rive dans les sciences, les lettres et les arts. Que

d'efforts n'a-t-on pas faits de nos jours pour faciliter les moyens d'instruction, et rendre comme palpables les recherches et les connoissances de l'esprit humain! Non-seulement le burin a gravé la figure des plantes et des animaux dans un détail et une perfection qui étonnent; mais que n'a-t-on pas imaginé pour donner une forme visible aux connoissances historiques, géographiques, grammaticales! Que de tableaux pour peindre aux yeux ce qui sembloit ne devoir être saisi que par l'esprit! Et, quand il s'agit de la religion, on voudroit la dépouiller de tout ce qui parle aux sens et à l'imagination, de ce qui peut la faire pénétrer plus aisément, plus profondément dans les cœurs! Quelle inconséquence!

Et qui ne voit d'ailleurs que borner le culte de la Divinité aux hommages intérieurs, c'est méconnoître la nature de l'homme, c'est exiger de lui ce que repoussera toujours cet instinct, ce sentiment qui est plus fort que tous les sophismes, et qui domine l'espèce humaine toute entière? En effet, qui de nous ne sent très-bien qu'il se trouve une liaison intime entre les affections de l'ame et leur manifestation; qu'il est impossible à l'homme d'être vivement pénétré d'un sentiment, sans l'exprimer au dehors? Quel est l'homme compatissant, qui ne donne des preuves de sa pitié pour les malheureux? quel est le fils respectueux et tendre, qui ne fasse éclater sa piété filiale? quel peuple a jamais honoré ses magistrats, sans leur donner des témoignages visibles de considération et de respect? Et

l'on voudroit que les sentimens religieux de nos cœurs fussent sincères, sans qu'il en parût rien au dehors! Cela n'est pas dans la nature. Quoi! j'adore intérieurement Dieu comme mon créateur, comme l'arbitre de mes destinées; et je n'aimerois pas à lui payer extérieurement le tribut de ma dépendance! Mais tous les peuples ont si bien reconnu la légitimité d'un pareil hommage, qu'ils se sont empressés de lui offrir les productions de la terre, les prémices des moissons, et de tout ce qui étoit à leur usage : le faux zèle les égara même jusqu'à les porter à lui immoler des victimes humaines; zèle barbare, dont le christianisme seul a délivré les différentes régions de la terre à mesure qu'il y a pénétré, mais qui atteste combien l'homme sentoit que Dieu avoit sur lui, comme sur le reste des êtres, un domaine suprême. Quoi! dans le fond de mon cœur, il m'est impossible de ne pas reconnoître Dieu comme un bienfaiteur; les merveilles de la nature qui nous ravissent, ces fruits de la terre qui servent à nos besoins, ces animaux qui nous aident dans nos travaux, le jour qui nous éclaire, le pain qui nous nourrit, le vêtement qui nous couvre, ce corps avec des organes si bien adaptés à toutes les fonctions de la vie, cet esprit qui peut s'élever jusqu'à son créateur, voilà des dons que je tiens de sa libéralité; son amour m'environne de toutes parts; je suis comme plongé dans l'océan de sa bonté : je crois tout cela, je le sens intérieurement, et vous ne voulez pas que je célèbre ses bienfaits, que j'invite mes

semblables à partager mon admiration et ma reconnoissance! Ce seroit me condamner à l'ingratitude. Le Roi-Prophète ne faisoit que suivre les impressions de la nature, lorsqu'il s'écrioit dans son transport (1) : « O mon ame, rends grâces à » la bonté de ton Dieu; que toutes tes puissances » célèbrent à l'envi son nom et ses faveurs, » *benedic, anima mea, Domino; et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus!*

Il est une partie essentielle du culte religieux qui a été violemment attaquée par un sophiste moderne (2), imitateur en cela de quelques sophistes anciens, et que je dois justifier en particulier; c'est la prière. « J'adore Dieu, a dit l'incré» dule, je l'admire dans ses ouvrages, je m'attendris » de ses bienfaits; mais je ne le prie pas, je ne lui » demande rien : ce seroit douter de sa providence » et de sa bonté. » Homme orgueilleux autant que misérable, as-tu donc oublié ta dépendance et ton néant? Si Dieu est notre père, n'est-il pas aussi notre maître? et, si nous devons compter sur sa tendresse, ne devons-nous pas aussi reconnoître sa souveraineté sur nous, comme sur le reste de la création? Vois dans les places publiques cet indigent superbe qui, se croyant des droits à la générosité des passans, dédaigne de leur tendre la main pour implorer leur secours; s'il vient à périr d'inanition, ne doit-il pas en accuser son orgueil bien plus que

(1) Ps. CII, 1.
(2) J.-J. Rousseau.

l'indifférence de ses semblables? Fidèle image de celui qui refuse de prier son Créateur. La difficulté que propose ici l'incrédule a été discutée par deux des plus beaux génies de l'antiquité chrétienne, saint Jérôme et saint Augustin. « Si nous expo- » sons à Dieu nos besoins, a dit le premier (1), ce » n'est pas pour lui faire le récit de ce qu'il ignore, » mais pour implorer son assistance comme sup- » plians. » A cette raison, saint Augustin en ajoute une seconde bien digne de son cœur. « Nous prions, » dit-il (2), afin que nos désirs se réveillent, s'en- » flamment par la prière, et que notre cœur, » dilaté par elle, reçoive avec plus de plénitude » les biens que Dieu nous prépare. » Oui, Messieurs, prier est le premier besoin de notre foiblesse; c'est le premier cri de la douleur et de l'infortune. Nous avons, il est vrai, la raison pour nous conduire; mais n'est-elle pas souvent obscurcie par les préjugés, égarée par la passion? Nous avons la conscience; mais ne peut-elle pas être le jouet des plus funestes illusions? et n'avons-nous pas eu plus d'une fois à nous plaindre de nos fausses consciences, qui appellent bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien? Nous avons la liberté; mais par là même nous avons le malheureux pouvoir d'abandonner la route de la vertu; et, s'il en est ainsi, pourquoi, dans ces obscurités, l'homme ne s'adresseroit-il pas au Dieu des lumières; dans

(1) *Comment. in Matth.* cap. VI, lib. I.
(2) *Epist.* CXXX, *ad Probam*, n. 16, 17.

sa foiblesse au Dieu des vertus, pour être éclairé, fortifié par celui qui peut envoyer la force au foible et la lumière à l'ignorant?

Que si nous lui demandons quelque bienfait dans l'ordre temporel, comme la cessation d'une calamité, la santé, la paix, l'abondance, notre prière est un des plus beaux hommages que nous puissions rendre à ses perfections adorables. Le prier, c'est reconnoître qu'il est le maître souverain de toutes choses, qu'il embrasse tous les êtres dans les soins de sa providence, qu'il peut à son gré disposer de toutes les causes secondes, de tous les ressorts secrets de la nature, et les faire servir par d'invisibles moyens à remplir l'objet même de nos demandes. Il est beau de penser que Dieu, dans les desseins de sa providence, a lié le monde moral au monde physique, qu'il a voulu faire dépendre ses faveurs même temporelles de notre fidélité à les lui demander. Oui, du sein de son éternité, Dieu a tout prévu et tout disposé. Nous n'étions pas encore, que Dieu nous voyoit dans sa science infinie; nos supplications étoient déjà devant son trône, et lorsque dans le temps il les exauce, lorsqu'il fait concourir avec elles certains évènemens, il ne fait que développer l'ordre de ses desseins éternels, et nous ne faisons que remplir la condition à laquelle il avoit attaché ses dons. Avec des subtilités, il n'y a rien qu'on ne puisse obscurcir; mais heureusement l'auteur de la nature a mis en nous un je ne sais quoi, plus fort que tous les sophismes, qui tient le genre

humain inviolablement attaché à certaines vérités nécessaires à son bonheur. Oui, toujours, malgré les faux sages et leurs livres, la nature parlera à l'homme un langage que l'homme entendra; toujours le sentiment de la Divinité gravé dans les ames les entraînera à l'adorer, à la craindre, à l'aimer, à l'invoquer; toujours on verra des familles éplorées, autour d'un père qu'elles tremblent de perdre, demander sa conservation à celui qui est le maître de la vie et de la mort; toujours on verra les habitans des campagnes supplier le ciel de féconder leurs sillons, et d'écarter l'orage des fruits de leurs travaux; toujours des amis feront des vœux pour leurs amis absens. Et quel est l'impie qui, malgré lui, ne forme des vœux semblables; qui, sans y penser, ne rende ainsi un hommage involontaire, un culte à la Divinité? Ne sait-on pas qu'on vit plus d'une fois Jean-Jacques, dans nos temples, oublier ses froids argumens contre la prière, et, toujours inconséquent, prier lui-même avec l'effusion d'une ame attendrie?

Il est temps de mettre fin à ce discours sur le culte religieux. C'est ici notre douzième Conférence; et toutefois, Messieurs, de quoi vous avons-nous entretenus constamment? de ces vérités premières qu'il seroit honteux d'ignorer, et qu'il est plus honteux encore de combattre. Nous avons comme oublié que nous faisions entendre notre voix dans une assemblée chrétienne. Les ténèbres de l'incrédulité sont, pour les esprits de nos jours, qu'étoient autrefois, pour les peuples, les ténè-

bres du paganisme. La raison s'est corrompue ; toute vérité s'est altérée, et il faut que, dans la capitale du royaume très-chrétien, le ministre de Jésus-Christ parle le langage qu'auroit pu parler, il y a dix-huit siècles, un philosophe sensé dans Athènes ou dans Rome païenne. Au lieu de rappeler, de développer les sublimes, les touchans mystères du christianisme, nous sommes réduits à la déplorable nécessité d'exposer, de défendre ces principes sacrés qui sont le fondement de toute morale et de toute vertu. Dans ces saints jours (1), l'Église chrétienne a coutume de voiler les images pieuses qui décorent ses temples et ses autels, et cela en signe de deuil et de douleur, pour porter dans les ames une religieuse tristesse : et nous, nous sommes forcés, pour ainsi dire, de jeter un voile sur l'Évangile et sur la croix devenue une folie pour le chrétien, comme autrefois elle l'étoit pour le gentil; nous sommes en quelque sorte obligés de rougir de notre foi. Mais que dis-je, Messieurs? à Dieu ne plaise que nous rougissions de l'Évangile, *non erubesco Evangelium!* et malheur au peuple qui en auroit tellement abusé, qu'il ne seroit plus digne de l'entendre ! Ce n'est pas en rougir que de lui préparer les voies, que de disposer les cœurs à se laisser mieux pénétrer de ses divines leçons, en dissipant d'abord les prejugés dont ils pourroient être offusqués. Plus tard, quand le moment en sera venu, nous la montrerons à cet auditoire cette

(1) Ce discours a été prononcé le dimanche de la Passion.

croix qui a subjugué les sages comme le peuple, et nous la verrons entourée de tous les trophées de sa gloire, des victoires qu'elle a remportées depuis dix-huit siècles. Mais nous savons que l'apôtre même le plus ardent des mystères de la croix, que saint Paul savoit user de sages tempéramens; qu'il ne parla pas devant l'aréopage le langage qu'il auroit pu tenir dans l'assemblée des parfaits. Lorsque les secousses les plus violentes ont ébranlé les fondemens mêmes de l'édifice, ne faut-il pas, avant tout, travailler à les raffermir, si l'on ne veut le rebâtir en vain sur des cendres et sur des ruines?



LES

PRINCIPES RELIGIEUX

CONSIDÉRÉS COMME LE FONDEMENT

DE LA MORALE ET DE LA SOCIÉTÉ.

Si jamais il fut un dessein fécond en désastres, et capable de bouleverser le monde entier, c'étoit bien celui de briser tous les liens qui unissent l'homme à la Divinité, de chercher ailleurs que dans les principes religieux la source de la vertu et de l'ordre sur la terre, et de vouloir fonder une morale et une société sans religion. Auroit-on pu naturellement soupçonner que l'homme, dans ses égaremens, en viendroit jusqu'à cette étrange extrémité? Etoit-il donc besoin de si grands efforts d'esprit et de raison, pour comprendre qu'il faut un frein à ces penchans vicieux qui tendent toujours à franchir les bornes du devoir, que les lois étoient sans force là où les mœurs étoient énervées, et que les mœurs avoient peu d'empire là où la Divinité avoit perdu le sien; qu'effacer les sentimens religieux du cœur des peuples, c'étoit déchaîner

toutes les passions et tous les vices, et mettre dans le corps social le principe le plus actif de ruine et de dissolution?

Comment se fait-il que ces vérités élémentaires aient été méconnues, combattues même avec tous les argumens et toute la suite d'un système réfléchi? Oui, de faux sages, aussi minces philosophes que froids écrivains, nous ont laissé pour héritage des *Catéchismes de morale universelle*, où le nom de Dieu ne se trouve pas. Dans leur délire, ils n'ont pas craint de présenter la destruction entière de toute idée religieuse comme le plus beau triomphe de la raison et la source de la félicité publique. O égarement incompréhensible de l'esprit humain! Son intelligence peut donc tellement se corrompre, qu'elle ne goûte plus que le mensonge, qu'elle trouve le souverain bien précisément dans ce qui est le souverain mal, même pour la vie présente, dans l'athéisme.

Heureusement les systèmes de mensonge passent, et la vérité demeure. Il est une puissance invisible et secrète, qui maîtrise la malice des hommes, et tient les peuples attachés, en quelque sorte malgré eux, à un petit nombre de maximes nécessaires au bonheur et à la conservation du genre humain. C'est pour ranimer dans les ames l'amour de ces principes sacrés, que nous nous proposons de les présenter aujourd'hui comme le vrai fondement de la morale et de la société.

Trop souvent, je le sais, il est arrivé que les passions et l'ignorance ont dénaturé la religion par

des pratiques ou bizarres, ou cruelles, ou infâmes; et c'est là ce qu'on appelle superstition. Plus d'une fois aussi le faux zèle a fait servir la religion de prétexte à ses fureurs, armé les hommes contre les hommes, et commandé des crimes au nom du ciel; et c'est là ce qu'on appelle fanatisme. Sans doute ce n'est rien de tout cela qu'il s'agit de présenter comme avantageux à l'humanité. L'éternelle misère de l'homme est de mêler ses erreurs et ses vices à ce qu'il y a de plus salutaire et de plus auguste; et l'éternelle manie des sophistes est de combattre ce qu'il y a de plus universellement utile, par l'abus particulier que les hommes peuvent en faire : déclamateurs ridicules, qui devroient bien s'élever aussi contre l'usage de la parole, et souhaiter que l'espèce humaine fût muette, parce que bien souvent on abuse du langage pour répandre les poisons de la médisance ou de la calomnie. Je vous prie de le remarquer, Messieurs; mon dessein en ce moment n'est pas de faire valoir les avantages de la religion chrétienne en particulier; un jour je pourrai en faire la matière d'un discours à part. Aujourd'hui j'envisage la chose sous le point de vue le plus général. Professer publiquement certains dogmes fondamentaux, tels que ceux de l'existence de Dieu, d'une providence, de la vie future, de la liberté de l'ame, de la distinction du bien et du mal, et rendre à la Divinité des hommages graves et purs qui portent dans l'ame des sentimens louables et bons : voilà ce qu'on appelle en général religion. Lorsque tout est vrai dans la

croyance, pur dans les préceptes, saint dans le culte, alors c'est la religion véritable; c'est celle que nous avons le bonheur de professer. Que si, dans quelqu'une de ses parties, elle a quelque chose de répréhensible, alors ce n'est qu'une religion imparfaite et fausse. Mais toutes celles qu'on a professées sur la terre ont eu des points communs de croyance, plus ou moins sentis de tous les hommes, sur Dieu, la providence, la vie future, le vice et la vertu. Or ce sont ces principes religieux universellement professés avec plus ou moins de pureté, que je prétends être la véritable base de la morale et de la société; et c'est là ce qui va faire le sujet de cette Conférence.

Ces règles du bien et du mal qui doivent diriger nos affections, nos discours et notre conduite; cet ensemble de préceptes et de devoirs que nous avons à remplir pour être véritablement des hommes de bien, c'est ce que j'appelle la morale. Les raisons qui la rendent obligatoire pour nous, les motifs qui nous portent à la pratiquer, et à faire les sacrifices qu'elle exige, voilà ce qui en est le fondement. Or je soutiens que cette raison de nos devoirs, ces motifs de les remplir, il faut les chercher dans les principes religieux. En effet, Messieurs, c'est peu pour l'homme que de belles sentences, des règles sévères, des sentimens sublimes étalés dans les livres et dans les discours. L'autorité de la morale ne vient pas seulement de la beauté de ses préceptes; elle vient surtout de la persuasion intime

qu'elle est obligatoire, et de la force des motifs qui engagent à la pratiquer. Rien de plus commun que les belles maximes : on en débite sur les théâtres, on en sème dans les romans, on en fait parade jusque dans les cercles les plus frivoles et les plus dissolus. Mais je vous prie de le remarquer avec moi : c'est précisément la beauté, la pureté de la morale qui nous alarme et nous effraie. La morale n'est salutaire que par le joug qu'elle impose à nos penchans, et ce joug, nos penchans le trouvent incommode. La morale n'est utile que parce qu'elle est une règle, et toute règle est une gêne, et toute gêne nous importune. Vous me prêchez une probité incorruptible, une fidélité constante aux devoirs de mon état, ce désintéressement qui fait préférer l'indigence aux richesses acquises par l'injustice, ce courage qui fait sacrifier la vie plutôt que la conscience; vous me commandez toutes les vertus, vous ne me permettez aucun vice. Tout cela me paroît beau, et conforme à l'idée que je me suis faite de l'homme de bien; mais tout cela aussi me paroît sévère, tout cela me demande des efforts et des sacrifices pénibles : et, je l'avoue, je ne me trouve pas assez de philosophie pour pratiquer tant de vertus sans motifs. Ces motifs, je veux qu'ils soient puissans, parce que j'ai à vaincre des passions vives et fortes; ces motifs, je veux qu'ils soient universels, parce que la vertu est faite pour tous les hommes; ces motifs, je veux qu'ils soient permanens, parce que la vertu est pour tous les temps comme pour tous les lieux. Or des motifs

cro[illegible] tous ces caractères, il faut les cher-
cul[illegible] ailleurs que dans quelques considérations pu-
qu[illegible] humaines.
d[illegible] -vous que tout ici soit dans l'ordre?
c[illegible] -vous enflammer mon courage, m'élever au-dessus des craintes et des foiblesses de la nature? [illegible]-moi un Dieu législateur suprême, qui commande et qui veut être obéi; placez-moi sous les yeux toujours ouverts d'une Providence qui voit mes pensées comme mes actions, et qui, un jour, en sera le juge incorruptible, comme elle en est maintenant le témoin inévitable. Voilà un moyen de réprimer les vices, qui est de tous les âges, de tous les pays, de tous les instans; qui poursuit l'homme dans les ténèbres de la nuit comme dans les clartés du jour; qui n'est pas moins redoutable pour le puissant que pour le foible, pour le riche que pour le pauvre, pour l'homme public que pour l'homme privé. Cette doctrine d'un Dieu, d'une providence, d'une vie à venir avec des récompenses et des châtimens, est intelligible à tous, et le genre humain l'a toujours plus ou moins comprise. Ainsi, avec la religion qui m'élève jusqu'à Dieu, je trouve dans la volonté divine la règle suprême, la raison première de tous les devoirs. Ainsi je regarde la conscience comme la voix même de Dieu qui se fait entendre au fond du cœur; je vois dans ses remords comme le prélude de la céleste justice, dans son bon témoignage comme le gage de la récompense future; et, si je meurs pour mon devoir, je sais

où je trouverai le prix de mon sacrifice : dès-lors je sens que je dois obéir aux inspirations de la conscience. Mais si vous détachez l'homme de son Dieu, si la conscience n'est pas l'interprète des volontés divines, par cela seul vous affoiblissez étrangement son empire, et je pourrai bien finir par n'y voir qu'un préjugé, que le résultat de l'éducation, qu'un accusateur importun auquel il faut imposer silence. Ainsi, avec les principes religieux, je vis sous l'empire d'une loi qui ne règle pas seulement les dehors, mais qui descend jusque dans le cœur pour y attaquer le mal dans sa source, et qui, par l'ordre qu'elle met dans les pensées et les désirs, prépare celui des discours et des actions. Ainsi enfin, dans la religion bien conçue, la morale qu'il faut pratiquer a son appui dans les dogmes qu'il faut croire. Le vice des théories de beaucoup d'écrivains modernes, qui se sont érigés en réformateurs du genre humain, c'est d'avoir disserté sur la morale sans remonter au principe qui la rend obligatoire, sans lui donner une sanction suffisante. Vouloir une morale sans religion, c'est vouloir un édifice sans fondement, une législation sans législateur.

Je sais, Messieurs, ce que peuvent donner de force et de poids aux préceptes moraux l'amour de la gloire, l'honneur, l'intérêt, et ce qu'on appelle les lumières et la civilisation. Je suis loin de dédaigner ces appuis divers de la morale; mais, sans faire observer ici qu'ils ne règlent en rien l'intérieur de l'homme, qu'ils lui laissent toute la li-

berté de ses pensées et de ses désirs, qu'avec eux on n'a point de vertus pures et sans mélange, je me borne à montrer combien ils sont fragiles, insuffisans, et combien il importe qu'ils soient eux-mêmes soutenus par des considérations d'un ordre supérieur.

Et d'abord, voudroit-on contenir les hommes dans le devoir par l'amour de la gloire, par le sentiment de l'honneur? Mais, si la vertu est faite pour tous, la gloire n'est le partage que d'un petit nombre. Mais combien de fois une célébrité flatteuse sans être légitime n'a-t-elle pas accompagné des actions que la vertu désavoue! Mais l'amour de la gloire arma ces conquérans farouches, qui ne ravagèrent la terre que pour la remplir du bruit de leur nom; témoin cet Alexandre, qui tourmenta l'univers pour être loué des frivoles Athéniens. Mais ces devoirs obscurs de tous les jours, de tous les momens, que la plupart des hommes sont obligés de remplir en secret et loin des regards du public, que peut l'amour de la gloire pour en inspirer la généreuse pratique? Toutes les trompettes de la renommée sonneroient à la fois, que pas une ne sonneroit pour ces vertus ignorées.

Vous me parlez de l'honneur; mais ce sentiment n'a toute son énergie que dans quelques ames plus élevées, ou dans quelques circonstances plus éclatantes. Tous les hommes ne sont pas des Bayard ou des Crillon; tous ne sont pas placés sur un grand théâtre, ne se trouvent pas à la tête

des affaires publiques ou sur un champ de bataille : et puis, il faut le dire à la honte de l'espèce humaine, trop souvent le succès justifie tout à ses yeux ; en sorte que le déshonneur n'est que dans la maladresse ou l'infortune. Voudriez-vous faire craindre aux méchans le jugement de la postérité? quelle chimère! C'est bien ici surtout que paroît le néant de la fausse sagesse. La presque totalité du genre humain est condamnée à un éternel oubli ; et que lui importe ce tribunal si redoutable de la postérité, devant lequel elle ne doit jamais comparoître? Je l'avouerai sans peine; si vous supposez un homme animé de sentimens religieux, pénétré de cette sublime pensée, que son ame est immortelle, alors je ne sais quel espoir confus de jouir des suffrages de la postérité pourra bien l'affecter et l'émouvoir; mais, si vous le supposez imbu de la pensée que tout meurt avec le corps, croyez-vous qu'il sera bien touché des jugemens d'un avenir qui, après tout, ne doit être pour lui que le néant? Que lui font les censures des siècles futurs? il sait bien que ce vain bruit ne viendra pas troubler sa cendre au fond de son tombeau.

Je conviens que, dans la vie présente, la vertu devroit naturellement conduire à la considération, à l'estime, et procurer ainsi des avantages temporels qui fussent pour elle un puissant aiguillon : mais les hommes sont si changeans ; il entre tant d'injustice ou de caprice dans leurs suffrages ; il arrive si souvent au vice d'usurper les honneurs

dus à la vertu, et à la vertu d'essuyer les ignominies qui devroient être le partage du vice! Oh! que la vertu seroit à plaindre, si elle n'avoit pour appui que ce sable mouvant des opinions humaines! Je suppose d'ailleurs qu'un grand intérêt me pousse à une prévarication qui doit demeurer secrète; j'échappe au blâme, et je continue de jouir de l'estime de mes semblables. Je le dirai, Messieurs, et je manifesterai ma pensée toute entière pour l'instruction de ceux qui, jeunes encore, n'ont qu'une connoissance légère des hommes et des choses. Dans ce qui regarde les devoirs ordinaires de la vie civile, la fidélité à ses engagemens, les moyens de s'enrichir ou d'éviter des pertes funestes, souvent la vertu dont les hommes se glorifient le plus, la probité, est mise à des épreuves délicates et pénibles : malheur à ceux en qui elle n'est pas défendue par des barrières plus fortes que la crainte des jugemens publics! Croyez-moi, l'expérience pourra vous l'apprendre, il est plus difficile qu'on ne pense d'être constamment honnête homme, quand la probité n'est pas appuyée sur la religion; et Montesquieu a dit une parole souvent citée, mais très-véritable, surtout quand on l'applique à la masse de l'espèce humaine; c'est « qu'une religion, même fausse, » est encore le plus sûr garant de la vertu des » hommes. »

Maintenant voyons ce que peut, pour nous rendre bons et heureux, la culture de l'esprit, et ce qu'on appelle les lumières et la civilisation.

De nos jours, on a fait grand bruit de tous ces avantages ; et sans doute il ne s'agit ni de contester les progrès des sciences naturelles, ni de donner des regrets aux usages et à l'ignorance des temps barbares : mais gardons-nous d'un raffinement plus funeste encore que la barbarie, et n'allons pas nous livrer à un enthousiasme aussi dangereux que déraisonnable. Ne craignons pas de le dire, jusque devant cette assemblée si remarquable par les lumières de ceux qui la composent : Malheur à une nation qui mettroit la science avant la vertu, les connoissances avant les mœurs, les arts avant les devoirs ; qui, dans le soin d'élever la jeunesse, compteroit l'instruction pour tout, et l'éducation pour rien ; qui n'y feroit entrer la religion et la morale que comme on y fait entrer une leçon dans l'art de tracer un paysage, et qui se croiroit arrivée au faîte de la sagesse, parce qu'elle verroit se multiplier de toutes parts dans son sein des grammairiens, des rhéteurs et des artistes ! Les païens eux-mêmes avoient de bien plus hautes idées de la véritable sagesse ; témoin Cicéron, qui la définit, d'après les anciens philosophes, la *science des choses divines comme des choses humaines ;* témoin Marc-Aurèle, remerciant le ciel de lui avoir donné pour maîtres des hommes qui lui avoient appris à régler ses mœurs, et à pratiquer la vertu. Certes il ne séparoit pas la sagesse de la religion, ce siècle auquel un de nos plus grands rois a donné son nom, le plus beau des siècles modernes, et le plus beau peut-

être dont puisse s'honorer l'esprit humain. N'oublions pas que les lumières ne sont pas la vertu, et ne pensons pas que les mœurs soient toujours unies à la civilisation. Et qu'est-ce donc que les mœurs pour une nation? Elles ne consistent ni dans une politesse de manières, qui s'allie très-bien avec l'égoïsme et la bassesse, ni dans une grande variété de connoissances, qui n'exclut pas la mollesse et la frivolité. Les mœurs peuvent se trouver dans le hameau où tout est ignorance et rusticité, et manquer dans la cité où tout présente une face riante et polie. Lorsque autrefois l'ancienne Rome alloit chercher ses dictateurs à la charrue, elle étoit grossière, mais elle avoit des mœurs; plus tard elle fut polie, et les mœurs avoient disparu. Messieurs, dans les pères la vigilance, dans les enfans la piété filiale, dans les maîtres la justice, dans les serviteurs la fidélité, dans les riches l'humanité, dans les magistrats l'intégrité, dans tous la bonne foi, le désintéressement, la tempérance, l'obéissance aux lois, le zèle du bien public, l'amour du travail, l'amour de la patrie, les sentimens nobles et généreux : voilà ce que j'appelle les mœurs pour une nation ; voilà des vertus domestiques et civiles qui font prospérer les États comme les familles, et qui seront d'autant plus communes chez un peuple, que ce peuple lui-même sera plus profondément religieux. En vain, par l'héroïsme de ses guerriers, par l'étendue, la richesse et la population de son territoire, par le nombre et la magnificence de ses cités, de ses ports

et de ses canaux, par tout l'éclat des sciences et des arts; en vain, par tous ces avantages réunis, la France seroit appelée à être la première des nations civilisées, si, par nos pernicieuses doctrines, par notre insouciance sacrilège, par nos mauvaises mœurs qui en seroient la suite inévitable, nous travaillions nous-mêmes à ruiner les fondemens de l'édifice. Nous pouvons le dire hautement, sans craindre de nous tromper; si l'industrie peut donner la richesse, si la valeur et le génie peuvent donner la gloire, la religion seule peut nous régénérer en nous donnant des vertus.

La religion est donc le vrai fondement de la morale. J'ajoute, et cette proposition est comme la suite de la première, qu'elle est aussi le fondement de la société.

Combien n'étoient-ils pas aveugles tous ces réformateurs du dernier siècle qui voulurent fonder une société sans religion! Ils ne voyoient pas qu'ils avoient contre eux tout ce qui est capable de faire impression sur les esprits, l'autorité, l'expérience, la raison.

Je dis d'abord l'autorité. Quand une doctrine se trouve enseignée par tout ce qu'il y a jamais eu de plus beaux génies de toutes les religions, de tous les climats, de tous les siècles, il me semble qu'on devroit trembler de la contredire, se défier de ses idées particulières, et craindre, en les suivant, de prendre des illusions pour des réalités. Que, dans les sciences naturelles, des faits nouveaux,

des phénomènes qu'on n'avoit pas remarqués, apportent de nouvelles lumières, et viennent détruire des opinions accréditées par de grands noms, je le conçois, et cela doit être ainsi; mais dans ce qui regarde l'ordre social, fait pour tous les hommes, objet habituel de leurs pensées, nécessaire à leur bonheur, à leur perfection, s'élever contre ce que la terre a eu de plus grands hommes, de plus versés dans la politique, de plus habiles à policer et gouverner les peuples; quelle témérité! Or où trouverez-vous des législateurs qui aient eu la pensée de fonder une société sans religion? Cette pensée fut-elle celle de Solon à Athènes, de Lycurgue à Lacédémone, de Zaleucus chez les Locriens, de Numa dans l'ancienne Rome? On sait bien en particulier que Numa commença par faire de Rome la ville sacrée, pour en faire la ville éternelle. Où trouverez-vous des philosophes profondément versés dans la connoissance des hommes, soit par la force de leur génie, soit par l'habitude de manier les affaires publiques, qui aient écrit qu'on pouvoit dédaigner la religion, comme nuisible ou comme inutile? A-t-on lu quelque chose de semblable dans les livres de Platon, de Cicéron, de Marc-Aurèle? Dans le dernier siècle, il est quelques écrivains qui ont jeté parmi nous un éclat extraordinaire par leurs talens: quelle a été sur la question qui nous occupe leur manière de penser? Dans l'*Esprit des Lois*, Montesquieu a rendu les hommages les plus éclatans à l'heureuse influence

du christianisme, et, dans l'ouvrage le plus fortement pensé qui soit sorti de sa plume, il remarque que l'épicurisme qui s'étoit introduit dans la république romaine en avoit préparé la décadence. Que demandoit Jean-Jacques dans celui de ses écrits où il s'exprime en apôtre fougueux de la liberté la plus illimitée (1)? qu'on dressât une formule de foi civile, par laquelle tout citoyen feroit serment de professer le dogme de l'existence de Dieu, de la providence, de la vie future. Il vouloit que celui qui refuseroit d'y souscrire fût banni comme insociable, et même que celui qui, après l'avoir prêté, s'y montreroit infidèle, fût puni de mort. Certes, si ces paroles étoient sorties d'une plume ecclésiastique, on eût crié au fanatisme, à l'intolérance; mais c'étoit le citoyen de Genève, et l'on n'y vit qu'une saillie de sa sublime misanthropie.

A l'autorité vient se joindre l'expérience. L'homme est né avec des inclinations, des besoins et des facultés qui l'appellent à la vie sociale : aussi, quelque haut qu'on remonte dans l'antiquité, on trouve des sociétés, ou commencées, ou déjà avancées, ou même entièrement développées. Se pourroit-il que tous les peuples eussent ignoré les premiers élémens de la sociabilité, et que tous se fussent accordés à croire nécessaire ce qui n'étoit pas même utile? C'est bien en cette matière que l'expérience des nations et des siècles est d'un

(1) Le *Contrat social.*

très-grand poids. Or où a-t-on vu sur la terre un peuple policé qui fût complètement athée, qui subsistât sans aucune croyance religieuse? et ne sait-on pas que ceux en qui on en a découvert le moins de vestiges étoient en même temps les plus barbares, les plus voisins de l'état des animaux? Il est même un fait singulièrement remarquable, c'est que pas une seule nation ne s'est bornée à je ne sais quelles idées purement spirituelles et spéculatives de religion. Guidées par un instinct naturel plus sûr que le raisonnement, toutes ont senti que le déisme pur ne seroit qu'un athéisme déguisé; toutes ont professé une religion positive avec ses croyances, ses préceptes, son culte qui étoit l'expression vivante des sentimens communs à tous. Oui, plus puissante que la lyre fabuleuse qui, dit-on, amollissoit les tigres, la religion a présidé à la formation des sociétés humaines, adouci les humeurs farouches, épuré les mœurs, resserré les liens de la bienveillance et de la fraternité, cimenté dans toutes ses parties le corps politique. Que de merveilles surtout n'aurois-je pas ici à raconter du christianisme! Trop souvent on s'est donné le triste plaisir d'étaler les abus qu'on a pu faire de ses maximes, et l'on a gardé le silence sur les biens immenses dont il a été la source.

Enfin il est reconnu que les peuples les plus renommés de la terre, tels que les Romains, ont fait du serment le lien le plus fort des engagemens réciproques, et en particulier de la discipline militaire : et qui ne voit pas que la force du serment

vient des principes religieux, de telle sorte que, dans le langage ordinaire, on dit la *religion du serment?* Chose étrange, Messieurs! on a vu des penseurs modernes qui ne rêvoient que le perfectionnement de l'ordre social, qui dirigeoient vers ce but toutes leurs recherches et tous leurs efforts : ils auroient dû, ce semble, avoir sur cet objet des lumières plus pures que le reste des hommes, connoître beaucoup mieux les vrais fondemens de l'édifice qu'ils prétendoient reconstruire; et pourtant ils se sont montrés tellement étrangers à la connoissance du cœur humain, qu'ils n'ont pas senti que la religion lui étoit nécessaire, et que sans elle les lois et les institutions politiques manqueroient de stabilité! C'étoit bien là l'égarement d'un orgueil qui s'aveugle lui-même, et qui, pour avoir dédaigné les lumières de l'expérience, se précipite dans les plus honteuses ténèbres. Mais tel est l'empire de la vérité, qu'on l'a vue éclater jusque dans les circonstances les plus capables de l'étouffer et de l'anéantir. Faut-il rappeler un instant ces jours à jamais lamentables, et maintenant si loin de nous, où la puissance des ténèbres sembloit avoir prévalu? Alors la religion étoit muette, tous les temples fermés, toutes les ames glacées par la terreur, toutes les vertus érigées en crimes, et tous les crimes en vertus; et la France entière n'étoit qu'une arène immense couverte de victimes et de bourreaux. Eh bien! du milieu de ces incroyables excès, la vérité se fit entendre avec force, et les passions les plus effrénées rendirent un hommage éclatant

aux doctrines sacrées qui les condamnoient. Il fut dit hautement, il fut écrit sur nos édifices publics : LE PEUPLE FRANÇAIS RECONNOÎT L'ETRE SUPRÊME ET L'IMMORTALITÉ DE L'AME. Je le sais, Messieurs, on a pu ne voir dans cette étrange *déclaration* qu'une dérision blasphématoire : mais pourquoi ne pas y voir un trait de cette Providence qui se joue de ses ennemmis, arrache de leur bouche leur propre jugement, les fait servir d'instrument à ses desseins, et les brise ensuite, quand il lui plaît, dans sa justice? Oui, j'aime à voir ici la main de l'impie sous la conduite d'une main supérieure, forcée en quelque sorte de tracer elle-même sur le frontispice de nos temples en ruines la parole de consolation pour les bons et de terreur pour les méchans, et de graver jusque sur les débris entassés par l'anarchie les dogmes conservateurs de la morale et des sociétés humaines.

Après l'expérience et l'autorité, consultons la raison.

Que nous dit-elle? C'est que la religion est la sauvegarde de la morale, et que la morale à son tour est la sauvegarde des lois : vérité sentie par les bons esprits de tous les temps, même par ceux qui, oubliant la dignité de leur talent, n'ont que trop chanté les plaisirs et la volupté; témoin le poète romain, qui demande à quoi servent les lois sans les mœurs. Que nous dit encore la raison? C'est qu'il importe à la prospérité publique que les dépositaires de la puissance aient aux yeux des peuples un caractère auguste et sacré. Alors le res-

pect qu'on leur porte, en assurant l'obéissance, assure le repos des familles, prévient les révoltes et les mesures violentes qu'elles amènent toujours. Ce n'est pas assez pour l'autorité qu'elle fasse des lois, il faut que celles-ci soient respectées et chéries de ceux qui doivent les suivre : or d'où peut venir au pouvoir, à la loi, leur empire sur les cœurs? C'est principalement de la religion, qui présentera les puissances comme établies de Dieu pour l'harmonie sociale, et les lois comme des règles qui entrent dans les vues de la Providence pour diriger les actions des hommes. Que me dit enfin la raison? C'est que les lois humaines défendent plutôt les crimes qui troublent l'ordre public, qu'elles ne prescrivent des vertus; c'est que, règlant seulement les dehors de l'homme, elles ne pénètrent pas dans le cœur pour y couper le mal dans sa racine; qu'elles ne sont ni assez fortes, ni assez détaillées pour faire observer tous les devoirs de l'amitié, de la reconnoissance, de l'hospitalité, de l'humanité, de la piété filiale; devoirs qui néanmoins se lient si étroitement à la prospérité des familles particulières, et dès-lors au bien de la grande famille qui est la société. Que de vices et de délits, pourtant très-funestes, qui ne sont pas du ressort des lois! Ces vols et ces injustices qui se commettent dans l'ombre et sans témoins, ces fraudes si cachées et si communes dans le négoce, cette oisiveté qui *engendre tous les vices*, cet égoïsme qui est sans pitié pour le malheur, cette intempérance qui énerve à la fois l'ame et le corps, cette dé-

bauche qui porte dans la vie domestique l'opprobre avec la discorde, ces scandales qui corrompent les bonnes mœurs, ces rapports qui sèment la division, ces calomnies obscures qui noircissent l'homme de bien, ces désordres et tant d'autres semblables que les lois ignorent, ou que les lois ne punissent pas : voilà quelle est la plaie des familles; voilà le poison qui ronge lentement le cœur de la société, et qui en prépare la ruine. Or ici le remède le plus puissant, le plus universel, c'est la religion ; et vous verrez toujours ces désordres s'accroître, à mesure que s'affoiblira le frein religieux. Oui, la société la plus florissante en apparence, si elle n'étoit animée, soutenue par l'influence secrète de la religion, seroit semblable à ces édifices qui, malgré leurs dehors réguliers et pompeux, touchent à une ruine prochaine, parce que le temps a usé le ciment et les liens qui en unissoient les parties diverses.

Il semble, Messieurs, qu'instruits par l'expérience, désabusés des vains systèmes et des théories impraticables, les Français reviennent aujourd'hui à des doctrines plus saines, qu'ils portent plus de respect à la mémoire de leurs pères, et qu'ils n'ont plus l'extravagant orgueil de fouler aux pieds tout ce qui est consacré par les hommages des nations et des siècles. Nous avons compris qu'il étoit dangereux de rendre la multitude incrédule, et peut-être que ces écrivains qui ont fait le facile et bien triste métier de la corrompre rougiroient de leurs déplorables succès, s'ils vivoient encore. Toutefois,

si l'on sent généralement davantage le besoin de la religion, il est aussi une maxime très-commode pour ceux qui la professent, et malheureusement trop répandue parmi les beaux esprits et les riches voluptueux : c'est qu'il faut bien une religion au peuple, mais qu'elle n'est bonne que pour lui. Je ne dirai point tout ce que cette maxime a d'impie, cela n'entre pas dans le plan de ce discours ; mais je dirai que c'est là une de ces erreurs funestes contre lesquelles ne sauroient s'élever avec trop de force tout ce qu'il y a d'amis éclairés des mœurs et de la patrie. Certes, cette maxime n'étoit pas celle du publiciste célèbre qui a dit : « Quand il » seroit inutile que les sujets eussent une religion, » il ne le seroit pas que les princes en eussent, et » qu'ils blanchissent d'écume le seul frein que ceux » qui ne craignent point les lois humaines puis- » sent avoir (1). » Or ce qui est dit ici des princes n'est-il pas applicable, quoique dans un degré moins rigoureux, à tous les dépositaires du pouvoir, et en général aux premières classes de la société ? Nous dirons à l'homme public : Ce n'est pas pour vous que vous êtes élevé au-dessus du peuple, c'est pour lui ; toutes les charges dans l'ordre politique comme dans l'ordre religieux ne sont que d'honorables servitudes. Si vous croyez la religion nécessaire au bonheur du peuple, votre premier devoir est de la respecter pour qu'il la respecte lui-même davantage : et d'ailleurs, si le magistrat

(1) Montesquieu, *Esprit des Lois*, liv. XXIV, ch. II.

aime à trouver dans la religion des peuples le garant de leur soumission, les peuples à leur tour aiment à trouver dans la religion du magistrat le garant de sa justice et de son dévoûment à la chose publique. Nous dirons à tous, aux riches, aux puissans du siècle, à l'homme de lettres, au savant : N'est-ce pas au sein des conditions les plus élevées, que la volupté est plus raffinée, l'ambition plus ardente, la vengeance plus implacable, toutes les passions plus impérieuses, par les moyens même qu'elles ont de se satisfaire? Et vous voulez briser, pour ces classes de la société, le frein salutaire de la religion! C'est-à-dire que vous voulez rompre la digue, du côté où les eaux se portent avec le plus de violence, écarter le remède des lieux où la contagion fait le plus de ravages; c'est-à-dire que vous voudriez enlever les sentimens religieux précisément à ceux à qui ils sont le plus nécessaires. Avant tout, commencez par arracher l'orgueil du cœur de l'homme instruit, l'égoïsme du cœur du riche, la pusillanimité du cœur du magistrat, l'ambition du cœur des grands; en un mot, arrachez les passions du cœur de tout ce qui n'est pas peuple, et alors peut-être il vous sera permis de laisser la religion au peuple.

La religion n'est bonne que pour le peuple! Eh bien! vous qui tenez ce langage, répondez : d'où sont partis tous ces écrits funestes qui, circulant dans l'Europe entière, ont altéré partout les vrais principes des choses, relâché les liens de la société, contribué puissamment à la dissolution

universelle, et mis en honneur des systèmes dont peut-être vous et vos familles avez été les victimes? Je vous le demande; toutes ces productions sont-elles sorties de la main du peuple? Non, sans doute : fabriquées dans l'atelier du bel esprit, elles ont été ensuite accueillies dans la maison du riche et de l'homme puissant. Et cependant, si leurs auteurs comme leurs protecteurs avoient été sincèrement religieux, auroient-ils ainsi prostitué leur talent ou leur crédit au vice et au mensonge? La religion n'est bonne que pour le peuple! Eh bien! répondez de nouveau : encore de nos jours, d'où sortent ces romans, ces drames, ces poëmes, ces chansons, où l'obscénité le dispute au blasphème, qui corrompent à la fois l'esprit et le cœur, éveillent des passions prématurées, et font voir toute la corruption et toute la science du vice jusque dans l'âge de l'innocence? D'où partent ces doctrines de matérialisme qui dégradent la nature humaine, et qui, répandues jusqu'au sein des campagnes, y enfantent tout ce qu'il peut y avoir de plus hideux, l'impiété la plus brutale jointe à l'ignorance et à la misère? Tout cela vient précisément de cette classe d'hommes auxquels vous croyez la religion inutile : et pourtant, si la religion eût dirigé leurs pensées et leur plume, que de maux elle eût épargnés aux familles et à la société! La religion n'est bonne que pour le peuple! Juste ciel! que deviendroit la France, que deviendroit l'Europe, si cette funeste maxime venoit à prévaloir? Oui, si le peuple seul a de la religion, bientôt il n'en aura

plus; et l'on saura ce que c'est qu'un peuple sans religion. Le peuple aussi a son orgueil et sa dignité à sa manière; s'il s'aperçoit qu'on lui renvoie la religion comme une chose méprisable, il la méprisera. La religion n'est rien pour celui qui n'y croit pas; elle n'a d'empire sur le cœur que par la croyance de l'esprit : qu'importent en effet ses promesses ou ses menaces à ceux qui n'y voient que les chimères d'une imagination abusée? Et comment voulez-vous que le peuple ne cesse pas d'y croire, s'il remarque qu'elle est un objet de dérision pour ceux que leur naissance, leurs lumières, leurs emplois, élèvent au-dessus de lui? Le peuple est naturellement imitateur. L'impiété descendra du riche au pauvre, du savant à l'ignorant, du magistrat au villageois; elle deviendra populaire : et un peuple sans religion sera un peuple toujours tenté de briser le joug des lois, de renverser toutes les institutions sociales, de s'égaler à ceux qui seront placés sur sa tête; et toujours, au premier signal des factieux, on le verra se porter à tous les excès, abuser de sa force pour tout détruire, dévorer les puissances avec leurs titres, les riches avec leurs domaines, jusqu'à ce qu'enfin il se dévore lui-même dans ses propres fureurs : car voilà tôt ou tard l'inévitable effet du mépris des premières classes de la société pour la religion. Et puis, qu'elles viennent nous dire qu'il faut laisser la religion au peuple. Aveugles que nous sommes! à peine, par une suite de prodiges inouis, sommes-nous sortis de l'abîme, que, par notre insouciance

sacrilège, nous allons travailler à creuser pour nos descendans un abîme plus profond encore.

Mais non, il n'en sera pas ainsi; ce n'est pas en vain que l'expérience, brillant d'un éclat terrible, nous aura montré le néant des doctrines mensongères. Les malheurs des pères ne seront pas perdus pour leurs enfans. Formés à une école rude, mais salutaire, nous comprendrons plus que jamais que l'édifice social repose sur la base éternelle de la religion et de la morale. Oh! si ma voix, comme une trompette éclatante, pouvoit retentir dans toutes les parties de la France à la fois, j'aimerois à m'écrier : Français dignes de ce nom! Français de toutes les conditions et de tous les âges, pères vertueux, enfans dociles, magistrats intègres, administrateurs vigilans, guerriers valeureux, vous tous qui désirez de voir nos dissensions se terminer, les cœurs se rapprocher, la paix s'affermir, les bonnes mœurs refleurir au sein de la patrie, abjurez donc pour toujours les doctrines perverses qui ont fait nos malheurs, et ralliez-vous à ces doctrines sacrées qui seules peuvent nous régénérer. Si c'est par les mauvaises doctrines que tout fut renversé, c'est par les bonnes doctrines qu'il faut tout rétablir. Messieurs, je ne prétends pas donner ici des leçons de politique, ni convertir cette chaire en une tribune aux harangues; mais je suis Français, et mon cœur me dit qu'il aime son prince et sa patrie; je suis ministre de la religion, et une partie de ma mission, c'est d'en faire sentir la nécessité. A ce double titre, il m'ap-

partient d'inculquer une vérité, qu'il faut répéter sans cesse, parce que sans cesse on l'oublie : c'est qu'il n'est point de société sans lois, ni de lois sans morale, ni de morale sans religion ; et j'ajoute en finissant que, de toutes les religions de la terre, la plus capable de réprimer tous les vices et d'inspirer toutes les vertus, c'est la religion même que nous avons le bonheur de professer, c'est la religion de Jésus-Christ.



SUR

LE TÉMOIGNAGE.

Après avoir tâché d'affermir dans vos ames par le raisonnement ces vérités sacrées qui, nées avec le genre humain, se sont propagées avec lui, et conservées plus ou moins pures dans tous les siècles et dans toutes les contrées de la terre, je viens, Messieurs, considérer avec vous la révélation particulière que le Créateur en a faite, d'abord au peuple hébreu par Moïse, et ensuite à tous les peuples par Jésus-Christ. Ici une nouvelle carrière s'ouvre devant nous. La double révélation dont je parle se présente entourée de prodiges éclatans qu'elle donne comme les titres authentiques, irrécusables de sa céleste origine : ces prodiges, nous n'en avons pas été les témoins; nous ne les connoissons que par le témoignage des générations intermédiaires, qui se sont écoulées depuis l'époque même de l'évènement jusqu'à nos jours. Mais que faut-il penser de ce témoignage et de ces miracles? Telles sont les deux questions qu'il faut discuter avant tout. Nous nous bornerons aujourd'hui à la pre-

mière. Pour traiter la matière avec quelque étendue, et faire sentir les conséquences utiles qui en dérivent naturellement, nous établirons les deux propositions suivantes : la première, que la plupart de nos connoissances et de nos devoirs portent sur des faits que nous n'avons pas vus, et que pourtant nous croyons sur le témoignage d'autrui ; la seconde, que le témoignage humain, dans les choses de son ressort, est une règle aussi sûre de vérité, que peuvent l'être les sens et le raisonnement dans les choses auxquelles ils s'appliquent, et que, parmi les faits que nous n'avons pas eus sous les yeux, il en est d'aussi certains pour nous que les théorêmes de géométrie.

Cette matière est toute philosophique ; elle pourroit être discutée à la tribune d'une académie comme dans cette chaire : mais elle tient aux preuves fondamentales du christianisme; elle a été traitée par les plus habiles apologistes ; elle est d'une grande utilité pour éclairer et fortifier notre foi, et dès-lors elle ne sauroit être étrangère au genre de ministère que je remplis auprès de vous.

Je ne sais, Messieurs, si vous avez jamais approfondi cette idée, que presque toujours, dans le monde moral comme dans le monde physique, tout roule sur des faits que nous n'avons pas vus, et que nous croyons toutefois sur le témoignage de nos semblables. Oui, dans ce qui regarde les âges passés, les sciences, les lettres et les arts, la société domestique et civile, dans toutes les affaires hu-

maines qui nous occupent sur la terre, nos opinions, nos connoissances, nos devoirs mêmes, se lient à des faits placés à une époque ou à une distance plus ou moins éloignée de nous, et qui nous sont transmis par une suite, un accord de témoignages intermédiaires donnés de vive voix ou par écrit. Nous ne sommes qu'une portion du genre humain, nous ne vivons que dans un point du temps et de l'espace; mais notre existence présente a des rapports, des liaisons étroites avec le passé. Or ce passé, où se trouve-t-il? dans les témoignages successifs qui l'ont fait comme revivre de génération en génération jusqu'à nous.

Ainsi, que l'ancienne Rome, par un enchaînement prodigieux de conquêtes, fruit de la politique comme de la force, soit devenue la maîtresse du monde; que dans la suite l'empire romain, affoibli par son immense étendue, corrompu par tous les vices, ébranlé par les divisions sanglantes de ceux qui étoient appelés à le gouverner, ait ressenti ces déchiremens et ces secousses qui présageoient sa chute prochaine; qu'en effet aux quatrième et cinquième siècles ce colosse de puissance soit tombé sous les coups des peuples barbares, et que de ses débris se soient formés ces Etats européens, qui, après avoir subi les variations que le temps amène toujours, subsistent encore; qu'au septième siècle, Mahomet ait embrasé de vastes contrées des feux de son fanatisme, et que de conducteur de chameaux il soit devenu le fondateur d'un nouveau culte et d'un nouvel empire; que,

dans le neuvième âge, Charlemagne, un des plus grands hommes des temps modernes, ait gouverné avec gloire une des plus vastes monarchies qu'il y ait eu depuis celle des Romains; que, dans le douzième siècle, l'Occident, agité par un pieux enthousiasme, se soit comme renversé sur l'Orient pour écraser de son poids l'implacable ennemi de la civilisation et du christianisme : voilà des évènemens dont la critique peut contester quelques détails, mais qui, dans leur ensemble, passent pour indubitables dans le monde entier; auxquels se lient plus ou moins nos lois, nos usages, nos institutions, le régime sous lequel nous vivons. Or tous ces faits, comment les connoissons-nous? par la tradition, par des monumens, par l'histoire, en un mot par le témoignage des hommes.

Venons à ce qui regarde les sciences, les lettres et les arts. Je suppose qu'on nous dise : Hérodote est le père de l'histoire, Hippocrate de la médecine, Euclide de la géométrie; chez les Grecs, Homère composa l'*Iliade*, et chez les Latins Virgile a donné l'*Enéide*; au sixième siècle, Justinien fit rédiger un *Code* qui porte son nom; les siècles les plus brillans de l'esprit humain sont ceux d'Alexandre, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV; l'imprimerie, la boussole, le télescope, sont, du moins pour nous Européens, une invention de nos temps modernes; un Génois a découvert l'Amérique, et c'est un Florentin qui lui a donné son nom; Galilée soupçonna la pesanteur de l'air; Toricelli et

Pascal l'ont démontrée Copernic a fixé les savans sur le vrai système du monde planétaire; Kepler a trouvé les lois des révolutions des planètes; Descartes a le premier appliqué l'algèbre à la géométrie : voilà encore des faits qui se lient à toutes les connoissances humaines, et que tout le monde croit par la force du témoignage. Quel est le physicien, le chimiste, le naturaliste, le jurisconsulte, qui, dans l'enseignement public ou dans ses ouvrages, ne s'appuie sur des expériences, des observations, des faits qu'il n'a pas eus sous les yeux, et que néanmoins il regarde comme certains? En tout, l'homme le plus instruit et le plus capable seroit celui qui connoîtroit un plus grand nombre de faits, et qui sauroit en tirer les conséquences les plus utiles pour le bien de ses semblables. Eh! Messieurs, si tout à coup nous vènions à oublier entièrement les faits que nous croyons sur la foi d'autrui, si nous étions bornés aux seuls faits que nous avons vus, si par là même la connoissance de ce qui a précédé notre naissance s'effaçoit totalement de notre esprit, tout le système de nos idées et de notre instruction seroit anéanti, nos pensées seroient sans suite et sans appui : nous serions dans une sorte de délire; au lieu d'une chaîne dont tous les anneaux sont liés, nous n'aurions plus que des anneaux épars d'une chaîne brisée.

Chose plus digne encore d'attention! dans la société civile et domestique, tout porte sur des faits qui se sont passés loin de nos yeux. Ainsi, que nous soyons nés au sein de cette France que

...

nous habitons, que nous ayons avec un certain nombre de familles des rapports d'alliance et de parenté, qu'une loi ait été portée, qu'une loi ait été révoquée, que les puissances soient unies par des traités qui forment comme le droit public de l'Europe : ce sont là des faits que nous avons appris de nos semblables; et c'est ainsi que ce qui tient aux plus douces affections, ce qui rapproche les nations et les hommes, ce qui intéresse de plus près la tranquillité publique, suppose des faits connus uniquement par le témoignage des hommes.

Enfin, Messieurs, non-seulement nous croyons des faits que nous n'avons pas vus, et nous en faisons la règle de nos délibérations dans la conduite des affaires de la vie humaine; mais ils sont encore pour nous la base de la plupart des devoirs qui lient notre conscience. Je m'explique.

Obéir à la loi est un devoir; mais je n'étois pas présent quand elle a été portée, et comment puis-je m'assurer qu'elle est émanée du législateur? par le témoignage.

Respecter le magistrat est un devoir; mais je n'ai assisté ni à sa nomination, ni à son installation légale : comment puis-je m'assurer de la légitimité du pouvoir qu'il exerce? par le témoignage.

Acquitter une obligation contractée par ceux dont nous avons recueilli l'héritage est un devoir; mais nous n'avons pas vu instrumenter l'officier public qui en a dressé l'acte authentique : ici encore, comment réglerons-nous notre conduite? par le témoignage d'autrui.

L'auteur de la nature a mis en nous une inclination secrète à écouter ceux qui nous transmettent des faits, à croire à leur rapport; inclination qu'il ne faut pas suivre aveuglément, mais qui n'en est pas moins le véhicule nécessaire de l'instruction parmi les hommes. L'enfant croit à sa mère, le disciple à son maître; c'est par cette voie que les premières notions des hommes et des choses entrent dans son esprit, qu'il apprend à connoître les noms des objets qui l'entourent. Son ignorance devient le principe de sa docilité; il sent qu'il a besoin d'être conduit, il reçoit sans résistance les impressions qu'on lui donne; il croit avant de réfléchir : en ce sens la foi précède la raison. Otez le témoignage, et vous ne saurez plus ni quels sont vos parens, ni quel est le lieu de votre naissance, ni quel est l'héritage que vous tenez de vos ancêtres, ni quel roi gouvernoit la France au commencement du dix-septième siècle, ni quels sont les magistrats auxquels il faut obéir : vous seriez dans toutes les anxiétés du doute sur ce qui doit vous intéresser le plus, vous tomberiez dans la nuit d'une ignorance profonde.

De là, Messieurs, nous tirerons les trois conséquences suivantes : la première, qu'ils sont bien imprudens, bien irréfléchis, ceux qui cherchent à ébranler la certitude du témoignage humain, affectant un pyrrhonisme qu'à tout moment d'ailleurs ils démentent dans leur conduite; car, en même temps qu'ils font gloire de ne croire que ce qu'ils voient, ils parlent, ils se décident, ils agis-

sent forcément et sans cesse, d'après une multitude de faits qu'ils croient sans les avoir vus.

Une seconde conséquence, c'est que, puisque nos connoissances portent en très-grande partie sur des faits dont nous n'avons pas été nous-mêmes les témoins, il importe de nous faire des règles d'une sage critique qui nous sauvent de la crédulité et de la témérité, et nous fassent discerner le degré de confiance que mérite le témoignage. Il est une critique excessive qui ronge, ce semble, et dévore tout; avec elle, on ne croit rien: il est aussi une critique facile, complaisante, qui confond les vagues rumeurs avec une conviction éclairée, les conjectures avec les preuves; avec elle, on croit tout : or tout croire sur le rapport d'autrui seroit simplicité, mais aussi tout rejeter seroit folie. Entre ces deux extrêmes est la sagesse.

Une troisième et dernière conséquence, c'est que, presque tout parmi les hommes se réglant par des faits, et presque tous les devoirs de conscience se liant à des faits, la voie la plus humaine que le ciel pouvoit choisir, pour appuyer une religion et la perpétuer, c'étoit de la faire reposer sur des faits incontestables : et voilà aussi quel est le caractère éminent de la loi mosaïque et du christianisme, comme nous le verrons ailleurs.

Je viens à la seconde proposition, que le témoignage humain, dans les choses de son ressort, est une règle aussi sûre de vérité que peuvent l'être les sens et le raisonnement sur les choses auxquelles ils s'appliquent, et que, parmi les faits

que nous n'avons pas vus, il en est d'aussi certains pour nous que les théorêmes de géométrie.

Dans les recherches auxquelles peut se livrer l'esprit humain, pour découvrir la vérité, il est des illusions à éviter, et des précautions à prendre. On peut être égaré par les hommes, on peut l'être aussi par les sens, par le raisonnement; ce n'est pas la règle qui est fautive, c'est l'application faite par l'homme qui est fausse. S'il est des bruits populaires destitués de tout fondement, il est aussi des raisonnemens combattus par la saine raison, comme il est de prétendues expériences démenties par des expériences véritables. Que s'il n'est pas permis d'abandonner en tout le raisonnement, de se défier en tout du rapport des sens, parce que nous avons été séduits plus d'une fois par l'un et par l'autre, il n'est pas non plus permis de ne rien croire sur le témoignage d'autrui, par cette frivole considération, que plus d'une fois ce témoignage a été trompeur.

Sans doute le témoignage doit être revêtu de certains caractères pour mériter, pour obtenir une créance pleine et parfaite; il faut qu'il soit tel par l'ensemble des circonstances, qu'on ne puisse attribuer qu'à la vérité même du fait qu'il atteste. Remontons aux principes.

Le monde moral ne marche pas plus au hasard que le monde physique; il est des règles fixes, universelles, pour les esprits comme pour les corps; il est des lois qui régissent l'espèce humaine, qui

se manifestent, comme celles de la nature, par des phénomènes constans, et dont on peut prévoir et annoncer d'avance les résultats. Ainsi nous sommes faits de manière qu'un certain nombre d'hommes inconnus les uns aux autres, placés dans des situations diverses, opposés d'âge, de caractère, d'intérêts, de passions, de préjugés, et qu'on ne peut soupçonner d'une fraude concertée, ne se rencontreront point par hasard à se donner pour les témoins oculaires des mêmes faits; qu'ils ne seront pas méchans et fourbes sans motif; qu'ils ne sacrifieront pas leur conscience, l'amour naturel de la vérité, leurs intérêts présens et à venir, leurs passions les plus chères, au plaisir d'affirmer un mensonge. Plus on me fera observer que les hommes sont bizarres, capricieux, intéressés, passionnés, plus on me convaincra que leur accord fortuit sur le même fait devient impossible.

Maintenant, venons à l'application. Ou il s'agit de choses sur lesquelles on ne peut interroger des témoins oculaires, ou bien il s'agit de choses qui remontent au-delà des générations présentes.

Dans le premier cas, on peut fonder sa foi particulière sur la foi publique, sur une croyance tellement universelle, ferme, éclairée, qu'elle subjugue l'esprit, et qu'on est comme forcé d'y donner malgré soi son assentiment. Je vous le demande, Messieurs, dans ce qui concerne les diverses contrées du globe que nous n'avons pas visitées, les usages, les lois, le culte, le gouvernement des peuples qui y habitent, les productions de leur

sol, la température de leur climat, les fleuves qui les arrosent, les montagnes qui s'élèvent à leur surface, ne pouvons-nous pas avoir des connoissances plus ou moins étendues sur lesquelles nous avons le droit de nous reposer avec une entière sécurité? et, si sur ces divers objets quelques détails peuvent être fautifs, n'est-il pas vrai aussi que nous en avons des notions invariables, placées au-dessus de toute incertitude? Il se peut que, parmi mes auditeurs, il n'en soit pas un seul qui ait vu la ville de Constantinople; et cependant, en est-il un seul qui hésite à croire à l'existence de cette capitale de l'empire ottoman? Non sans doute; et pourquoi? parce que nous sommes tous invinciblement entraînés par l'autorité des voyageurs qui en ont fait la description, par la déposition orale des témoins nationaux ou étrangers qui l'ont vue de leurs yeux, par des relations sans cesse renaissantes de politique ou de commerce. Si j'osois vous dire du haut de cette chaire : *On raconte qu'il existe en Europe une ville appelée Constantinople; cela pourroit bien être, même cela est probable : mais enfin je n'ai pas vérifié le fait, et je reste dans le doute;* à ce langage, ne serois-je pas regardé comme un insensé? et quand on ne peut nier une chose sans passer pour un extravagant aux yeux de ses semblables, n'est-on pas forcé de convenir que l'on est arrivé au plus haut degré de certitude? Ce que je dis de l'existence de cette cité célèbre, on peut le dire aussi de ce qu'on rapporte de sa position, l'une des plus magnifiques de l'univers, de ses mos-

quées, de la peste qui désole quelquefois ses habitans, des incendies qui consument leurs demeures. Ici je n'ai pas besoin de discuter les qualités personnelles de chaque témoin, sa probité, sa véracité, ses opinions, ses intérêts, pour graduer la confiance qu'il mérite; je sors des considérations privées, pour m'élever à une considération générale, puisée dans le fond même de la nature humaine. Telle est la diversité, tel est le choc des sentimens, des passions, des intérêts, des rivalités des témoins qui ont vu Constantinople, et telle étoit aussi, de leur part, l'impossibilité de se tromper sur le fait, qu'on ne peut supposer ni erreur ni imposture; en sorte que je suis réellement aussi certain de l'existence de Constantinople que de l'égalité des rayons dans un cercle.

Je sais bien qu'il seroit possible que cette ville n'eût jamais été bâtie, comme il seroit possible que l'homme n'eût jamais tracé la figure du cercle : mais de même que, dans l'ordre actuel des choses matérielles, il existe des cercles, et que dans ces cercles les rayons sont égaux; de même, dans l'ordre actuel des choses humaines, Constantinople existe, et, d'après les preuves testimoniales de son existence, il est impossible qu'elle n'existe pas. Ecoutons un moment un des premiers géomètres qui aient jamais paru, et qui a été le premier de tous dans le dix-huitième siècle, le savant Euler (1).

(1) *Lettres à une princesse d'Allemagne*, lettres CXV et CXVI, tom. II.

« Toutes les vérités qui sont à la portée de notre » connoissance se rapportent à trois classes essen- » tiellement distinguées. La première renferme les » vérités des sens; la seconde, les vérités de l'en- » tendement; la troisième, les vérités de la foi. » Chacune de ces classes demande des preuves par- » ticulières pour nous prouver les vérités qui y » appartiennent; et c'est de ces trois classes que » toutes nos connoissances tirent leur origine.

» Les preuves de la première classe se réduisent » à nos sens, quand je puis dire : *Cette chose est* » *vraie, puisque je l'ai vue, ou que j'en suis con-* » *vaincu par mes sens.* C'est ainsi que je connois » que l'aimant attire le fer, puisque je le vois, et » que l'expérience me le prouve indubitablement. » Telles vérités sont nommées *sensuelles* (ou sen- » sibles), et fondées sur nos sens ou sur l'expé- » rience.

» Les preuves de la seconde classe sont renfer- » mées dans le raisonnement, quand je puis dire : » *Cette chose est vraie, puisque je la puis démontrer* » *par un raisonnement juste, ou par des syllogismes* » *légitimes*...... C'est ainsi que nous connoissons » que les trois angles d'un triangle rectiligne font » ensemble autant que deux angles droits... De » telles vérités sont nommées *intellectuelles;* et c'est » ici qu'il faut ranger toutes les vérités de la géo- » métrie et des autres sciences, en tant qu'on est » en état de les prouver par des démonstrations.

» Je passe à la troisième classe des vérités, celles » de la foi, que nous croyons parce que des per-

» sonnes dignes de foi nous les rapportent, ou » quand nous pouvons dire : *Cette chose est vraie,* » *puisqu'une ou plusieurs personnes dignes de foi nous* » *l'ont assurée.* Cette classe renferme donc toutes » les vérités *historiques.* V. A. croit sans doute » qu'il y eut autrefois un roi de Macédoine, » nommé Alexandre le Grand, qui s'est rendu » maître du royaume de Perse, quoiqu'elle ne l'ait » point vu, et qu'elle ne puisse pas démontrer » géométriquement que cet homme ait existé sur » la terre. Nous le croyons sur le rapport des au- » teurs qui ont écrit son histoire, et nous ne dou- » tons pas de leur fidélité. Mais ne seroit-il pas » possible que tous ces auteurs eussent fait le com- » plot de nous tromper? Nous avons raison de mé- » priser cette objection, et nous sommes aussi con- » vaincus de la vérité de ces faits, au moins d'une » grande partie, que des vérités de la première et » de la seconde classe.

» Il faut donc, pour les vérités de chacune de » ces trois classes, se contenter des preuves qui » conviennent à leur nature; et il seroit ridicule » de vouloir exiger une démonstration géomé- » trique des vérités d'expérience ou historiques. » C'est ordinairement le défaut des esprits-forts, » et de ceux qui abusent de leur pénétration dans » les vérités intellectuelles, de prétendre des dé- » monstrations géométriques pour prouver toutes » les vérités de la religion, qui appartiennent en » grande partie à la troisième classe. »

Je viens aux faits dont il n'existe plus de té-

moins que l'on puisse consulter : je puis les connoître par la tradition, par les monumens, par l'histoire.

J'appelle tradition un récit fait de vive voix par les témoins oculaires, transmis par eux aux générations contemporaines qui n'ont pas vu les faits, et par celles-ci aux suivantes d'âge en âge jusqu'au temps présent. Ainsi, par une suite de témoignages successifs, on peut savoir qu'après le règne de Louis XIV vint la régence du duc d'Orléans.

J'appelle monumens certains ouvrages, certaines institutions qui perpétuent le souvenir des évènemens auxquels ils doivent leur naissance: tels sont les médailles, les inscriptions, les obélisques, les tombeaux, les statues, les usages politiques et religieux, les fêtes et choses semblables. Ainsi le palais de Versailles est un monument qui parle aux yeux de la gloire de Louis le Grand; ainsi l'effigie de Louis XV sur une pièce de monnoie suffit pour attester que, dans le dix-huitième siècle, ce prince a régné sur les Français.

J'appelle histoire un récit fixé par l'écriture, comme les *Commentaires* de César, les *Décades* de Tite-Live, et les *Mémoires* de Comines. Je me borne à discuter l'autorité de l'histoire, ce dépôt précieux des âges passés. Sachons en cette matière éviter le scepticisme comme la crédulité.

Il est des historiens de tous les genres et de tous les caractères; il en est d'assez obscurs, d'une mince autorité, qui n'ont laissé après eux aucune

réputation de savoir et de talent ; il en est qui ont raconté des faits peu connus, d'un foible intérêt, difficiles à vérifier, et qui, s'ils étoient faux, étoient peu dans le cas de trouver des contradicteurs ; il en est qui ont écrit plusieurs siècles après l'évènement, moins d'après des historiens précédens que d'après des bruits vagues et confus ; il en est qui, loin d'être cités avec éloge, passent pour suspects et sont décriés parmi les savans : je conçois que tous ces écrivains doivent laisser des doutes dans l'esprit du lecteur. Il est aussi des historiens égarés par l'esprit de parti, par la haine ou par l'amour de la gloire nationale : alors, quand même ils mériteroient une créance entière pour le fond des choses, on sent combien il faut se défier du tour qu'ils aiment à donner aux évènemens, et de la manière dont ils présentent les personnages. Ainsi, que les historiens grecs et latins aient embelli les faits glorieux à leur patrie, et obscurci ceux qui pouvoient l'être à leurs ennemis ; qu'ils aient fait quelquefois leurs personnages plus grands que la réalité, cela peut être. Supposez un écrivain qui, en des temps orageux, ayant appartenu à une faction, laisse des mémoires sur des évènemens qu'il a dirigés, et dans lesquels il a joué un rôle important ; il pourra bien, par des exagérations, par des réticences affectées, déguiser les faits, et il ne devra être écouté qu'avec une certaine défiance. Enfin, il se trouve des historiens qui sèment leur récit de réflexions, étalent leurs vues politiques, prêtent à leurs per-

sonnages des plans de conduite, et veulent deviner la cause secrète de tous les évènemens; il est aisé de comprendre que tout cela est conjectural, et qu'au lieu d'une histoire, l'auteur pourra bien n'avoir donné qu'un roman.

Mais supposons des historiens célèbres, toujours cités avec éloge, honorés de leurs contemporains et dans les âges suivans, très-accrédités parmi les critiques les plus difficiles; des historiens dont les ouvrages portent une empreinte de vertu et de probité que l'art ne peut contrefaire, qui racontent des évènemens de la plus haute importance, dont ils pouvoient avoir aisément en main les preuves les plus authentiques : c'est alors qu'il est impossible de ne pas croire à leur témoignage ; et si leur récit se trouve lié à des évènemens postérieurs qui en supposent la vérité, s'il est soutenu par les traditions les plus suivies, les plus fermes, les plus universelles, s'il est gravé sur des monumens qui ont échappé aux ravages du temps, on est parvenu au plus haut degré de la certitude historique.

Donnons à cette matière le développement convenable. Que peut-on exiger d'un historien, pour qu'il soit digne de foi ? qu'il soit bien éclairé sur les faits qu'il raconte, et véridique dans ses récits : or très-souvent il peut se présenter à nous avec tout ce qu'il y a de plus propre à garantir ses lumières et sa véracité.

Est-il contemporain des évènemens ? il peut les connoître par la foi publique, ainsi que nous l'a-

vons expliqué. Si quelqu'un vouloit aujourd'hui écrire l'histoire de France depuis trente ans, manqueroit-il de moyens de bien connoître, sinon les détails, au moins le fond même des évènemens les plus mémorables de cette époque?

A-t-il à raconter des faits plus anciens? il peut être entouré d'une foule de monumens qui les rappellent. Si parmi nous un écrivain vouloit retracer les règnes de Henri IV, de François Ier, de Charlemagne, ne pourroit-il pas interroger les histoires, les mémoires, les documens de tout genre qui seroient relatifs à son entreprise? Les historiens contemporains ont été cités par ceux des âges suivans; ceux-ci l'ont été à leur tour : et voilà comment s'est formée une chaîne de témoignages parfaitement liés l'un à l'autre, qui se prolonge sans interruption jusqu'à nos jours.

Quant à la véracité, comprenons bien d'où l'histoire tire son autorité. Ce n'est pas seulement des qualités personnelles de celui qui l'écrit; c'est bien plutôt du suffrage de ses contemporains. En lisant un historien, c'est sa nation, c'est son siècle tout entier que je crois entendre. Et qui ne voit pas que, s'il étoit assez impudent pour vouloir tromper ses contemporains sur des faits d'un éclat, d'une publicité, d'une importance qui doivent éveiller l'attention publique, il s'éleveroit contre lui un cri d'indignation qui retentiroit dans la postérité, et le dénonceroit à tous les siècles comme le plus insigne des faussaires? Un exemple va éclaircir toute cette discussion.

Nous croyons que Charlemagne fut tout à la fois guerrier, législateur, homme de lettres et savant comme on l'étoit alors, protecteur zélé de la religion; et, pour sentir combien en cela notre foi est raisonnable, supposons, pour un moment, que les fameux personnages qui partagèrent la gloire de ce prince, les grands de sa cour, les guerriers, les magistrats, les pontifes, les hommes éclairés, nationaux ou étrangers, qui illustrèrent son règne, tout à coup sortis du tombeau, forment autour de nous un sénat auguste de témoins oculaires des actions de Charlemagne; ils nous redisent sa vie publique et privée, ses exploits depuis l'Ebre jusqu'au Danube, son goût pour les lettres, son activité prodigieuse, l'ordre qu'il mettoit dans son palais, la tenue des assemblées d'où sont émanés ces fameux *Capitulaires :* je demande s'il nous viendroit en pensée de suspecter la probité, la bonne foi de ces vénérables témoins? Ne serions-nous pas saisis, en leur présence, d'un respect religieux, et ne recueillerions-nous pas avec une pleine confiance ce qu'ils raconteroient à la gloire du héros qui seroit le sujet de leurs discours? Eh bien! s'il ne nous est pas donné d'entendre ces graves et fidèles témoins, il nous est donné d'entendre celui qui est leur organe : c'est Eginhard, qu'on a nommé le secrétaire de Charlemagne; son témoignage, parvenu jusqu'à nous sans contradiction, nous représente celui de son siècle. Comment supposer qu'il eût formé le projet de tromper ses contemporains et la postérité par un mensonge fabriqué de sang-

froid? N'auroit-il pas vu qu'il alloit se couvrir d'ignominie, que son imposture seroit découverte, qu'il ne lui resteroit que la honte de l'avoir tramée sans succès? Eût-il pu croire que, sur des faits plus éclatans que le soleil, liés aux destinées de l'Europe entière, il étoit assez puissant pour faire taire toutes les langues et toutes les plumes? Ce silence même, s'il eût pu l'obtenir, n'auroit eu qu'un temps; la vérité auroit fini par éclater, et le mensonge seroit demeuré à jamais confondu.

Maintenant nous sommes en état de comprendre comment un grand nombre de faits se conservent dans la mémoire des hommes, et se transmettent d'âge en âge par les voies les plus sûres, de manière à être aussi certains pour la postérité, qu'ils l'ont été pour les contemporains. Lorsqu'il se passe de grands évènemens au milieu d'une nation, une foule de personnes en sont les témoins oculaires; de ce premier témoignage se forme la foi publique: il arrive que des médailles, des inscriptions, des obélisques, des hymnes, en perpétuent le souvenir; surtout des écrivains en font le récit: s'il est faux, il excite des réclamations; s'il est fidèle, il se propage sans contradicteurs, et se conserve de génération en génération.

Veut-on sentir combien il seroit difficile que l'imposture prévalût sur un fait d'une haute importance? supposons qu'un historien anglais se fût avisé d'écrire très-sérieusement que les Français avoient été complètement battus dans les

champs de Fontenoi; qu'après cette mémorable journée, des partis avoient pénétré dans l'intérieur de nos provinces, et étoient venus insulter jusqu'aux murs de cette capitale : pensez-vous que les Français auroient souffert patiemment cette imposture? Les nations étrangères, qui n'avoient aucun intérêt à la querelle, le peuple anglais lui-même, n'auroient-ils pas fourni des écrivains assez véridiques pour s'élever contre ce récit fabuleux? et dès-lors, ou bien le mensonge eût été pour jamais étouffé, ou bien il ne seroit passé aux âges suivans qu'avec les réclamations qu'il auroit provoquées. Or ce que je dis de la bataille de Fontenoi, je le dirai de celle de Pharsale : il fut, il y a dix-huit siècles, tout aussi difficile de se tromper et de tromper sur le vainqueur de Pharsale, qu'il l'a été d'être trompeur ou trompé sur le vainqueur de Fontenoi. Sachons, dans les narrations historiques, distinguer la substance des faits, de leurs circonstances particulières. On n'ignore pas que des anecdotes privées sont plus faciles à imaginer, à altérer, que des évènemens publics; encore même, quand on n'a pas un motif légitime de se défier de l'historien dans les détails, il n'est pas juste de lui refuser sa foi. Que les Français et les Anglais ne soient pas d'accord sur les particularités de la journée de Fontenoi, comme sur le nombre des morts, les incertitudes de la victoire, la formation et la résistance de la fameuse colonne, les causes du gain de la bataille; que l'un en donne la gloire

au maréchal de Saxe, l'autre à la présence du roi et du dauphin, je conçois toutes ces variations dans le récit; mais elles ne font que rendre plus frappant l'accord de tous sur l'issue et le résultat de cette immortelle journée.

Un historien pourra bien composer une histoire fausse; mais où la placera-t-il? Quels seront les personnages, le lieu de la scène, la durée et les circonstances des évènemens? comment accorder ce roman avec la suite des autres faits bien connus? Tout se lie et s'enchaîne dans le corps social; et si, dans la succession des faits, vous voulez en insérer un qui soit faux, l'y faire entrer comme de vive force, dès-lors plus d'harmonie; ce seront des contradictions, des incohérences qui feront ressortir l'imposture. Qu'un écrivain, par exemple, voulût faire du duc de Bourgogne le successeur de Louis XIV, et nous donner une histoire de ce règne prétendu : comment s'y prendroit-il? Quelle violence ne feroit-il pas à toutes les dates, à tous les monumens, à toutes les traditions, à tous les historiens! Il faudroit tout défigurer, tout mutiler, tout mettre en pièces; ce seroit un vrai chaos. Or les hommes sont toujours les mêmes; il ne fut pas plus possible autrefois d'inventer une fable sur le successeur immédiat d'Auguste, qu'il ne le seroit, de nos jours, d'en fabriquer une sur le successeur de Louis XIV.

Je le sais; quand on voit les faits à travers les nuages du temps et des siècles, il semble qu'ils ont comme disparu, et qu'ils sont comme s'ils

n'avoient jamais été : toutefois, quelle que soit la distance qui les sépare de nous, ils n'en ont pas moins existé; l'intervalle du temps ne détruit pas plus réellement les objets que l'intervalle des lieux : la vérité ne vieillit pas; l'impression des faits anciens peut être moindre, et la conviction rester la même.

Un mathématicien écossais a fait un étrange calcul; il a imaginé de dire que le témoignage ne produit jamais qu'une *probabilité;* que celle-ci va toujours en décroissant à travers les générations successives; que le plus haut degré de probabilité est produit par le rapport de ceux qui ont vu les faits; le second, par la déposition de ceux qui les ont ouï raconter aux précédens, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la probabilité primitive soit comme effacée.

Il seroit donc seulement probable, pour moi qui n'ai jamais vu Rome, que cette ville existe; langage réprouvé par le sens commun, et contraire à la croyance bien ferme et bien intime de quiconque n'en est pas dépourvu. Quant à la diminution successive de la force du témoignage, nous répondrons avec un écrivain français :

« Les faits de César et d'Alexandre suffisent » pour démontrer la vanité des calculs du géo- » mètre anglais; car nous sommes aussi convain- » cus actuellement de l'existence de ces deux » grands capitaines, qu'on l'étoit il y a quatre » cents ans; et la raison en est bien simple, c'est » que nous avons la même preuve de ces faits

» qu'on avoit en ce temps-là. La succession qui se » fait dans les différentes générations de tous les » siècles ressemble à celle du corps humain, qui » possède toujours la même essence, la même » forme, quoique la matière qui le compose à » chaque instant se dissipe en partie, et à chaque » instant soit renouvelée par celle qui prend sa » place. Un homme est toujours un tel homme, » quelque changement imperceptible qui se soit » fait dans la substance de son corps, parce qu'il » n'éprouve point tout à la fois de changement » total : de même les différentes générations qui se » succèdent doivent être regardées comme étant » les mêmes, parce que le passage des unes aux » autres est imperceptible. C'est toujours la même » société d'hommes qui conserve la mémoire de » certains faits, comme un homme est aussi cer- » tain dans sa vieillesse de ce qu'il a vu d'éclatant » dans sa jeunesse, qu'il l'étoit deux ou trois » ans après cette action. Ainsi il n'y a pas plus de » différence entre les hommes qui forment la so- » ciété de tel et tel temps, qu'il y en a entre une » personne âgée de vingt ans, et cette même per- » sonne âgée de soixante; par conséquent le té- » moignage de différentes générations est aussi di- » gne de foi, et ne perd pas plus de sa force, que » celui d'un homme qui, à vingt ans, raconteroit » un fait qu'il vient de voir, et à soixante, le » même fait qu'il auroit vu quarante ans aupara- » vant. Si l'auteur anglais avoit voulu dire seule- » ment que l'impression que fait un évènement

» sur les esprits est d'autant plus vive et plus pro-
» fonde que le fait est plus récent, il n'auroit
» rien dit que de très-vrai. Qui ne sait qu'on est
» bien moins touché de ce qui se passe en récit,
» que de ce qui est exposé par la scène aux yeux
» des spectateurs? L'homme que son imagination
» servira le mieux à aider les acteurs à le tromper
» sur la réalité de l'action qu'on lui représente
» sera le plus touché et le plus vivement ému. La
» sanglante journée de la Saint-Barthélemi, ainsi
» que l'assassinat d'un de nos meilleurs rois, ne
» fait pas, à beaucoup près, la même impression
» sur nous, que ces deux évènemens en firent au-
» trefois sur nos ancêtres. Tout ce qui n'est que
» de sentiment passe avec l'objet qui l'excite, et
» s'il lui survit, c'est toujours en s'affoiblissant,
» jusqu'à ce qu'il vienne à s'épuiser tout entier;
» mais pour la conviction qui naît de la force des
» preuves, elle subsiste universellement. Un fait
» bien prouvé passe à travers l'espace immense
» des siècles, sans que la conviction perde l'em-
» pire qu'elle a sur notre esprit, quelque décrois-
» sement qu'il éprouve dans l'impression qu'il
» fait sur le cœur. Nous sommes, en effet, aussi
» certains du meurtre de Henri le Grand, que
» l'étoient ceux qui vivoient dans ce temps-là;
» mais nous n'en sommes pas si touchés. »

Convaincus de l'autorité du témoignage humain sur les faits, nous ferons l'application des principes que nous venons d'exposer à l'histoire de Moïse, et plus particulièrement à celle de Jé-

sus-Christ et des apôtres; nous y puiserons des preuves invincibles de leur mission divine, et nous sentirons toute la vérité de ces paroles de d'Aguesseau à son fils (1) : « Quiconque a bien » médité toutes ces preuves trouve qu'il est non- » seulement plus sûr, mais plus facile de croire » que de ne pas croire, et rend grâces à Dieu d'a- » voir bien voulu que la plus importante de » toutes les vérités fût aussi la plus certaine, et » qu'il ne fût pas plus possible de douter de la » vérité de la religion chrétienne, qu'il l'est de » douter s'il y a eu un César ou un Alexandre. »

(1) *Etudes propres à former un magistrat.* Œuvr. tom, I, pag. 262.



LES MIRACLES

EN GÉNÉRAL.

EXAMINER les fondemens de la révélation, qui comprend la loi de Moïse comme la loi de Jésus-Christ, et les venger des attaques d'une incrédulité armée plus d'une fois de haine et de calomnies, toujours de préjugés et de sophismes, tel est le but principal de nos instructions. Nous sommes tous nés dans le sein de l'Eglise chrétienne, héritière des promesses faites à la synagogue; nous avons tous reçu le caractère de ses enfans. Mais enfin que faut-il penser de cette religion que l'on voit tour à tour révérée par les uns et blasphémée par les autres? Faut-il la chérir comme le plus précieux héritage que nous ayons reçu de nos pères, et nous montrer jaloux de la transmettre à nos descendans; ou faut-il n'y voir qu'une croyance surannée, bonne tout au plus au temps de la simplicité de nos aïeux? Notre siècle est-il trop éclairé pour y croire, ou l'incrédulité moderne n'a-t-elle pas une autre source que les véritables lumières? Voilà ce qu'il s'agit de discuter et d'approfondir.

non que je vienne mettre la religion en problème, et la classer parmi les opinions incertaines, abandonnées aux vaines disputes des hommes; mais, à une époque où mille préjugés funestes se sont répandus sur son origine, son histoire et sa doctrine, il importe plus que jamais de se rendre compte à soi-même de sa croyance pour la ranimer. Celui qui ne croit pas a besoin d'être convaincu; celui qui chancelle doit être affermi, et celui qui croit verra toujours avec une douce et secrète satisfaction se dissiper devant lui tous les nuages que le mensonge cherche à élever autour de sa croyance.

Mais sur quoi porte-t-elle principalement, cette religion que nous avons le bonheur de professer? Elle porte sur un petit nombre de faits éclatans, qui sortent des lois ordinaires de la nature, et qui ont été opérés en sa faveur par la main toute-puissante du Maître de l'univers; en un mot, elle porte principalement sur des miracles. Je le sais, Messieurs, au seul nom de miracles, nos beaux esprits incrédules sourient de pitié; ils s'étonnent qu'il existe encore, au milieu d'une nation aussi éclairée que la nôtre, des hommes assez simples pour s'occuper sérieusement de miracles. Ils ne cessent de rappeler que l'ignorance a souvent mis au rang des prodiges des évènemens purement naturels; qu'il fut un temps de crédulité, où la fourberie dans les uns, la simplicité dans les autres, pouvoient aisément accréditer comme miraculeux ce qui ne l'étoit pas; que, dans tous les temps, des

hommes habiles ont su profiter du goût des peuples pour le merveilleux; que Mahomet prétendoit converser avec un ange, Numa avec la nymphe Egérie, et que Socrate avoit son démon familier: qu'ainsi, pour n'être pas dupe de l'imposture, le sage s'enveloppe du manteau de sa philosophie, laisse les miracles au vulgaire, et ne croit à d'autres merveilles qu'à celles de la nature. Vous voyez que nous ne prétendons pas dissimuler les argumens de l'incrédulité. Pour les résoudre, nous allons établir les quatre propositions suivantes: la première, que les miracles sont possibles; la seconde, qu'on peut très-bien discerner les miracles d'avec les faits naturels; la troisième, que les miracles sont un excellent moyen d'établir la vérité d'une religion; la quatrième, que les miracles que nous n'avons pas vus peuvent être constatés par le témoignage, comme les faits ordinaires. Tel est le sujet de cette Conférence. Je vous prie de ne prononcer sur le fond des choses qu'après l'avoir entendue toute entière, parce que ce n'est qu'à mésure que nous avancerons, que vous verrez successivement se dissiper les préventions et les difficultés.

J'APPELLE miracle un évènement contraire aux lois constantes de la nature. Ainsi, qu'un mort de quatre jours, déjà tombé en dissolution, sorte vivant de son tombeau; qu'à la voix, au simple commandement d'un homme, une tempête violente s'apaise soudainement, ou qu'un fleuve remonte

vers sa source : voilà des faits, des évènemens, qui sont une suspension manifeste des lois universelles et bien connues de ce monde physique; voilà des miracles. Or qui osera dire que de pareils prodiges sont impossibles à Dieu, qu'il ne peut les opérer par sa toute-puissance, ou, s'il lui plaît, par des agens qui parlent en son nom? Le bon sens dit à chacun que Dieu a établi librement les lois qui gouvernent ce monde visible, que ces lois sont l'effet de sa volonté toute-puissante; et comment seroit-il le maître suprême de la nature entière, comment en seroit-il le législateur indépendant, s'il ne pouvoit modifier, suspendre ses lois, suivant les desseins de son adorable sagesse? Pour donner plus de développement à ces pensées, remontons un moment à ces notions premières sur Dieu, auteur et conservateur de l'univers; notions si simples, si lumineuses pour tous ceux dont l'entendement n'est pas obscurci par les ténèbres de l'athéisme. La matière ne trouve dans son propre fonds ni la raison de son existence, ni la raison de la manière merveilleuse dont sont liées, ordonnées toutes ses parties. Le hasard n'est rien; la nécessité est un mot, et non pas une cause. C'est Dieu qui a fait les causes secondes, et qui leur a donné leurs propriétés, leur degré de force et d'activité; c'est lui qui, dans les cieux, a réglé la position et le cours des astres, comme il a déterminé sur la terre les différentes espèces de mouvemens, et la manière dont ils seroient communiqués. L'expérience nous a fait apercevoir certaines règles toujours observées,

d'après lesquelles on voit les êtres se conserver et se perpétuer, l'ordre et la marche de l'univers rester les mêmes. Or ces règles, c'est ce que nous appelons les lois de la nature. Je n'ignore pas que, dans le discours ordinaire, on présente la nature comme la législatrice des êtres qui composent ce monde : mais, ou l'on ne s'entend pas, ou bien il faut entendre par nature, ainsi que le dit Bossuet (1), « une sagesse profonde, qui développe » avec ordre, et selon de justes règles, tous les » mouvemens que nous voyons. » Oui, quiconque n'est pas athée souscrira volontiers à la belle définition que Buffon donne de la nature, en l'appelant « le système des lois établies par le Créateur » pour la conservation et la reproduction des êtres. » Mais, si ces lois sont l'ouvrage de Dieu, comment contester à Dieu le droit et le pouvoir de les suspendre? Rendons la chose sensible par un exemple particulier. De la semence confiée à la terre on voit une plante naître, croître et mûrir, et cela par l'action lente, successive de certains agens naturels, tels, je le suppose, que la terre, l'eau et le feu; voilà le cours ordinaire des choses : or c'est Dieu qui a donné à ces agens naturels la force de produire de tels effets dans une certaine succession de temps. Mais ce qu'il produit par l'action successive des causes naturelles, ne peut-il pas le produire sans elles et dans un instant? et, si cela arrivoit, ce seroit pourtant un vrai miracle. Dira-

(1) *Connoissance de Dieu et de soi-même*, ch. IV.

t-on qu'en donnant un tel pouvoir à ses créatures. Dieu s'en est dépouillé lui-même, ou bien qu'il s'est imposé la loi inviolable de ne jamais produire sans elles les effets qu'il produit par elles? Tout cela est absurde. Il est visible que celui qui a été assez puissant pour créer ces agens est à plus forte raison assez puissant pour s'en passer, quand il lui plaît.

Sans doute les lois de la nature sont sages, puisqu'elles sont l'ouvrage de la sagesse même; elles sont très-bien adaptées aux fins que Dieu se propose. Mais Dieu ne peut-il pas avoir des raisons de la plus haute sagesse d'y déroger quelquefois, et de manifester par ce moyen ses volontés suprêmes? La nature matérielle n'existe que pour la nature intelligente. Les créatures raisonnables, capables de connoître et d'adorer la Providence, sont l'objet principal de ses soins et de ses pensées; elles sont la plus noble, la plus essentielle partie de l'univers; et, soit pour les instruire quand elles s'égarent, soit pour les récompenser quand elles sont fidèles, soit pour les châtier quand elles sont rebelles, pourquoi Dieu ne pourroit-il pas suspendre quelquefois l'ordre accoutumé des choses physiques? Malheureusement les merveilles de la nature, par l'habitude même où nous sommes d'en jouir, ne font sur nous qu'une impression légère : familiarisés avec elles, nous les voyons avec indifférence; elles sont tombées dans une sorte d'avilissement. En vain l'univers étale à nos yeux ses ravissantes beautés, en vain toutes les créatures

nous invitent de concert à rendre gloire à leur auteur; notre cœur appesanti est à peine touché de ce spectacle. Il étoit digne de la sagesse et de la bonté de Dieu de faire éclater de temps en temps sa présence, par des traits capables de tirer l'homme de son indifférence et de sa léthargie. Que des grains de blé semés dans la terre se convertissent en moissons abondantes qui nourrissent des peuples entiers, voilà certes une étonnante merveille de cette bonté souveraine attentive à nos besoins : toutefois, comme elle est ordinaire, à peine en prenons-nous occasion de tourner nos regards vers le Père céleste, et de le remercier d'un si grand bienfait. Mais si, au milieu d'une famine cruelle qui désole une grande cité, une poignée de grains se multiplioit tout à coup au point de rassasier tout un peuple affamé, quels sentimens d'adoration, d'admiration, de reconnoissance, pénétreroient tous les cœurs! Les miracles sont comme des coups d'autorité divine, qui rendent plus sensibles la main puissante et le gouvernement suprême du Maître des hommes et de la nature.

Sans doute encore, les lois de la nature doivent avoir un caractère de stabilité : en Dieu il n'est ni caprice ni imprévoyance. Rien ne donne une plus haute idée de sa puissance et de sa sagesse, que cette perpétuité de lois toujours les mêmes, et toujours admirables dans leurs effets. Les lois physiques cesseroient de l'être, si elles étoient continuellement, universellement violées; l'ordre et l'harmonie du monde en seroient même troublés :

même des suspensions passagères et rares de ces lois sont loin d'avoir ces inconvéniens; elles ne servent qu'à faire éclater davantage l'indépendance du Créateur, et à montrer plus vivement l'empire qu'il conserve sur son ouvrage. Que de temps en temps un mort ressuscite, le monde ne roulera pas moins suivant sa marche accoutumée; le soleil ne cessera pas pour cela d'éclairer l'univers, ni la terre de se couvrir de fruits et de moissons, ni le reste du genre humain de naître, vivre et mourir suivant les lois ordinaires.

Sans doute enfin, Dieu est immuable; il ne change pas, ses pensées sont éternelles : mais combien n'est-il pas étrange de voir dans un miracle quelque chose de contraire à l'immutabilité de Dieu! Avant tous les temps, Dieu seul étoit, traçant le plan de cet univers, et préparant dans sa sagesse les lois qu'il devoit lui donner; sa science infinie embrassoit d'une seule pensée tous les évènemens qu'il feroit éclore dans la suite des temps. Lorsqu'il règla les lois de la nature, il règla aussi les exceptions qu'il vouloit y apporter : la suspension de la loi entroit dans ses desseins éternels, comme la loi elle-même; l'une et l'autre ont été décrétées à la fois. C'étoit lorsque Dieu condamnoit les hommes coupables à mourir pour ne pas revivre, qu'il arrêtoit que Lazare seroit excepté, et qu'il sortiroit vivant de son tombeau. Qu'un prince, en dictant une loi à ses sujets, prévoie un cas particulier dans lequel il déclare que sa loi n'aura pas son exécution, dira-t-on, le cas arri-

vant, que le prince est inconstant dans ses desseins? Non sans doute. L'application est sensible. Le même Dieu qui a réglé le cours de la nature en a ordonné la suspension dans des circonstances qu'il a prévues et déterminées. Le miracle n'est que l'exécution de ses décrets; et si, après avoir été décrété, il n'arrivoit pas, c'est précisément alors que Dieu ne seroit pas immuable. Ainsi, de quelque côté qu'on envisage le miracle, il ne présente rien qui ne s'accorde parfaitement avec les attributs de la Divinité, avec sa puissance, sa sagesse, son immutabilité. Il n'y aura jamais que des athées qui aient la pensée d'en contester la possibilité, et des athées ne sont pas, en ce genre, une autorité dont on puisse se prévaloir. Savez-vous ce que dit à ce sujet un écrivain qui ne doit pas paroître suspect, J.-J. Rousseau? Voici ses paroles, je n'y changerai rien. « Dieu peut-il faire » des miracles? c'est-à-dire, peut-il déroger aux » lois qu'il a établies? Cette question sérieusement » traitée seroit impie, si elle n'étoit absurde : ce » seroit faire trop d'honneur à celui qui la ré» soudroit négativement que de le punir; il fau» droit l'enfermer (1). » Ce langage, comme vous voyez, n'est pas d'un écrivain très-tolérant; si un théologien avoit écrit ces paroles, ont eût crié au fanatisme. Heureusement c'est *le citoyen de Genève*.

Les miracles sont donc possibles : j'ajoute qu'on peut très-bien les discerner d'avec les faits natu-

(1) Troisième *Lettre de la Montagne*.

Mais faut-il que je fasse gloire de résister à la vérité? Si je voyois le cours de la nature manifestement interrompu, si j'étois témoin d'un évènement qui dérogeât évidemment à une loi bien constante du monde physique, il ne seroit pas en mon pouvoir de n'y pas reconnoître un évènement miraculeux. Ainsi, sous nos yeux, un mort, que nous voyons dans le tombeau n'être plus qu'un cadavre tombé en dissolution, se ranime, et se montre en un instant plein de vie et de santé. Dans une grande plaine, un homme, entouré d'une foule immense, se dit l'envoyé de Dieu; et, pour le prouver, il prend quelques pains qui se multiplient dans ses mains de manière à nourrir huit mille personnes. J'étois, je le suppose, aveugle de naissance; jamais je n'avois vu la lumière : et tout à coup, sans aucun remède, sans aucun agent naturel, à la seule parole d'un homme, mes yeux s'ouvrent à la clarté du jour, et mon organe se trouve aussi net, aussi pur que si j'en avois eu le libre usage toute ma vie. Messieurs, si ces faits arrivoient, je l'avoue sans honte, et sans craindre le reproche de crédulité, je croirois au miracle; vainement j'affecterois le contraire, je mentirois à ma conscience, et mon cœur réclameroit contre mes paroles. Je suppose encore que le fleuve qui baigne cette capitale, frappé d'une simple baguette, ouvre son sein et s'élève des deux côtés en deux murailles d'eau, pour laisser le passage libre à une armée de cent mille hommes; qui de nous seroit assez stupide ou assez insensé pour

l'aimant, du fluide électrique, de la lumière, des combinaisons chimiques, n'ont rien de miraculeux. Je puis bien ignorer la liaison de ce que je vois avec la cause qui le produit; mais, quand je sais qu'une main cachée a tout dirigé pour le spectacle, je me contente d'admirer les effets de l'art des hommes et de leurs subtiles inventions.

Enfin je conviens que souvent il est difficile de distinguer le miraculeux du naturel; mais alors que fait-on? Ce que l'on doit faire dans les choses incertaines : on suspend son jugement, on ne prononce pas, on attend de nouvelles lumières; et c'est pour avoir jugé avec trop de précipitation, qu'on s'est trompé plus d'une fois. Ici l'ignorance et la simplicité peuvent être une source d'illusions. Qu'un homme ignorant et borné se laisse abuser par un imposteur; qu'il soit tenté, sur la foi d'un miracle prétendu, de se livrer à des pratiques superstitieuses, cela est possible; on peut être dupe d'un faux thaumaturge, comme d'un faux raisonneur; être ébloui de la fausse apparence d'un prodige, comme de la fausse lueur d'un sophisme. Dans la discussion des miracles, comme dans les discussions de tous les genres, l'homme peut se tromper, parce qu'il est homme; et sans doute, dans la matière présente, on doit plus que jamais se rappeler l'avertissement des livres saints : *Ne croyez pas à tout esprit; éprouvez tout, et retenez ce qui est bon* (1).

(1) I Joan. IV, 1; I Thess. V, 21.

le discerner de ce qui n'en a que les apparences, et que souvent le discernement ne demande que des yeux et les simples lumières du bon sens.

Je dis, en troisième lieu, que les miracles sont un excellent moyen de prouver la vérité d'une religion. Que Dieu puisse parler à l'homme par la révélation, comme il lui parle par la raison et la conscience; lui découvrir, par une lumière supérieure, des vérités auxquelles il n'auroit pu atteindre par ses lumières naturelles, ou bien développer à ses yeux, avec plus d'éclat et d'étendue, des vérités déjà connues; lui prescrire des règles de conduite plus parfaites et plus pures, un culte plus saint et plus digne de l'infinie Majesté; qu'ainsi Dieu puisse donner à sa créature une religion positive : voilà ce que dicte le bon sens. Et que sommes-nous pour vouloir mettre des bornes à la puissance et à la sagesse divine? Mais s'il lui plaît de parler à l'homme par le ministère des hommes, à quels traits pourra-t-on reconnoître ses envoyés, les discerner d'avec les imposteurs qui en usurperoient le titre? Quel sera le sceau divin de leur mission? Messieurs, il ne nous appartient pas de tracer à la Providence les voies qu'elle doit suivre; mais, si elle daigne communiquer à ses ambassadeurs le don des miracles, la raison m'apprend que ce sera un moyen très-efficace de les accréditer auprès des peuples. Oui, en même temps qu'il est très-digne de la suprême Majesté, je trouve que c'est un moyen

très-abrégé de prouver une doctrine, un moyen très populaire, un moyen très-puissant sur l'esprit des hommes.

Moyen digne de Dieu. Que les hommes dissertent pour appuyer leurs opinions, qu'ils établissent leurs assertions et leurs systèmes par une suite de raisonnemens, de principes et de conséquences, cela doit être; ils n'ont pas le droit de commander à l'intelligence d'autrui. Un philosophe, si éclairé qu'on le suppose, n'a pas le don de l'infaillibilité; ses lumières peuvent être un préjugé en faveur de sa doctrine, elles n'en sont pas la démonstration; et, malgré sa réputation de science et de génie, s'il veut convaincre ses semblables, il est réduit à raisonner avec eux. Mais, comme l'a très-bien remarqué un ancien apologiste, Lactance (1), il ne seroit pas convenable que Dieu parlât aux hommes en philosophe qui disserte; il doit plutôt parler en maître qui décide, et appuyer sa religion, non par des argumens, mais par des œuvres de sa toute-puissance. Sa parole est vérité; y obéir est le partage de l'homme. Et quoi de plus digne de Dieu que de lui commander l'obéissance par des actes visibles qui attestent l'obéissance que lui rend toute la nature?

Moyen très-abrégé. Il n'est besoin ici ni de longs raisonnemens, ni de discussions pénibles et savantes; il ne faut que des yeux et du bon sens. Je conçois très-bien que, s'il s'agit de per-

(1) *Divin. Instit.* lib. III, cap. 1.

suader une doctrine, un thaumaturge avanceroit plus avec la résurrection d'un mort bien constatée, qu'un prédicateur avec ses discours, ou qu'un savant avec ses livres.

Moyen très-populaire. La multitude ne fréquente pas les écoles des philosophes; ignorante et grossière, elle est incapable de savantes recherches; distraite par les travaux corporels et par les besoins de la vie, elle n'a pas le temps de se livrer à de longues études; on doit bien plus la conduire par l'autorité que par le raisonnement. Mais tous les hommes sont dans l'habitude de voir des faits, de les apprendre, de les raconter : or un miracle est un évènement, un fait sensible, ou que l'on peut voir, ou qu'on peut apprendre de ceux qui l'ont vu; et c'est ce qui faisoit dire à Origène, parlant de Jésus-Christ (1) : « Je con-
» viens que, si la multitude étoit capable d'étude,
» le raisonnement pourroit être la route de la vé-
» rité; mais, si les besoins de la vie et la foiblesse
» humaine rendent ce moyen impraticable, en
» pourroit-on imaginer un plus sûr que celui que
» Jésus a choisi? »

Enfin moyen très-efficace et très-puissant sur l'esprit des peuples. Qui pourroit se défendre de l'impression des miracles et de leur empire sur les esprits? On dit que tous les hommes ont du goût pour le merveilleux, que trop souvent les peuples se sont laissé abuser par des hommes à prodiges;

(1) *Contra Cels.* lib. I.

mais, si c'est une raison pour nous d'être difficiles et sévères dans l'examen, c'est aussi une preuve du penchant que la nature nous donne à croire à ceux qui opèrent des miracles. Nous sentons que celui qui se dit envoyé de Dieu, qui parle en son nom, et qui, pour le prouver, commande à la nature, a reçu sa mission de Dieu même. Ici les principes qui nous dirigent sont puisés dans les idées les plus pures que la raison nous donne de la Divinité. Dieu, nous dit-elle, est la bonté, la vérité, la sainteté, la sagesse même. Mais seroit-il le Dieu bon, s'il faisoit servir sa puissance à précipiter dans l'erreur sa créature qu'il aime? seroit-il saint et vrai, s'il faisoit servir sa puissance à accréditer le mensonge ou le vice? seroit-il le Dieu sage, s'il faisoit servir sa puissance à démentir ses autres perfections, sa véracité et sa sainteté? Je veux qu'il existe des esprits malfaisans, supérieurs à l'homme, ennemis de son bonheur, occupés à le tromper et à le séduire; jamais ce ne seront que des créatures subordonnées au Créateur, qui sait enchaîner ou borner leur malice, comme il lui plaît, qui ne permettroit pas que nous fussions tentés au-delà de nos forces, et qui nous fourniroit le moyen de reconnoître leurs pièges et d'y échapper. Un homme, je le suppose, s'élève au milieu de nous; il se dit l'envoyé de Dieu pour nous faire un commandement en son nom : je suis, je le suppose encore, frappé de la sagesse de ses discours, de la beauté de sa doctrine, de la pureté de sa conduite; mais enfin

il se peut que ce soit un enthousiaste habile, un homme abusé par ses propres pensées : nous lui refusons notre foi. Alors que fait-il pour vaincre notre résistance? Il appelle Dieu lui-même en témoignage de sa mission, et voilà qu'au nom du Dieu qu'il invoque, un mort ressuscite : pourrions-nous nous empêcher de voir dans ce miracle la preuve éclatante de la mission de celui qui l'opère, ses lettres authentiques de créance auprès des peuples, et pourrions-nous nous défendre de révérer en lui l'ambassadeur du Très-Haut?

Mais, si nous n'avons pas été témoins des miracles, comment pourrons-nous en être certains? par les mêmes voies qui constatent pour nous les faits naturels, par le témoignage ; c'est la quatrième et dernière proposition.

Quand nous opposons aux ennemis de *la* révélation les évènemens miraculeux consignés dans nos livres saints, qu'ont-ils à répondre? En contester la possibilité, c'est, nous l'avons établi, ne pas reconnoître Dieu pour auteur et conservateur de la nature, c'est se précipiter dans l'athéisme. Il ne reste aux déistes qu'une ressource; c'est de contester la réalité des prodiges que nous leur présentons comme le titre éclatant de la mission divine de Moïse et de Jésus-Christ. Divisés d'opinions, les uns ont avancé qu'on ne pouvoit jamais être pleinement certain des faits qu'on n'avoit pas vus de ses yeux; les autres, que, si le témoignage pouvoit nous donner une entière certitude des

faits naturels, il ne pouvoit nous la donner sur des faits surnaturels, sur des miracles; double assertion également fausse. Déjà nous savons à quoi nous en tenir sur la première; discutons la seconde.

Je vous prie de bien le remarquer; il ne s'agit pas de considérer le miracle dans la cause qui le produit, mais dans son existence même; le témoignage ne tombe pas sur la manière invisible et surnaturelle dont le prodige a été opéré, mais sur le résultat existant et mis sous les yeux. Si un mort ressuscitoit, l'action secrète du Tout-Puissant échapperoit à mes regards; mais qu'un mort soit dans la tombe, ou qu'il soit de nouveau vivant sous mes yeux, c'est toujours un objet sensible que je puis voir et toucher. En ce genre comme dans tout le reste, il peut se trouver des fourberies; mais tout n'est pas imposture, il est des morts qui sont bien morts : et qui de vous n'en a pas fait trop souvent la cruelle expérience? Si la résurrection est possible, elle peut arriver par la toute-puissance divine; si elle peut arriver, elle peut avoir des témoins, ces témoins peuvent la raconter; et ici, comme dans tous les faits, tout se réduit à savoir si leur témoignage est irrécusable, s'il est revêtu de tous les caractères qui en garantissent la fidélité. En vain on dira qu'il est contraire à l'expérience qu'un mort ressuscite, qu'il est physiquement certain qu'il n'est pas ressuscité. Que signifie ce langage? On ne prétend pas que cette résurrection soit l'effet des lois de la nature,

mais une dérogation à ces lois, opérée par l'auteur même de ces lois. Il est physiquement certain qu'elle n'est pas arrivée, tant qu'il a plu à Dieu de ne pas intervertir l'ordre accoutumé de la nature; mais ce qui est impossible aux forces de la nature est facile à Dieu; celui qui a donné la première vie peut en donner une seconde. Encore une fois, tout se réduit à savoir si la chose est arrivée.

Qu'a donc prétendu l'auteur des *Pensées philosophiques*, quand il a dit : « Tout Paris viendroit » me dire qu'un mort est ressuscité à Passy, je » n'en croirois rien; il est plus possible que tout » Paris se trompe, qu'il ne l'est qu'un mort res» suscite? » Ce n'est là qu'un sophisme, qu'un langage équivoque. Sans doute il n'est pas possible qu'un mort recouvre la vie par les seules forces de la nature. Sans doute il est *possible* que tout Paris adopte des bruits vagues et confus, qu'une fausse nouvelle s'y répande et s'y accrédite universellement, qu'ainsi tout Paris se trompe. Mais il faut supposer des témoins dans un cas où, après l'examen le plus réfléchi, il est évident qu'ils n'ont pas été trompés et qu'ils ne sont pas trompeurs. Je suppose, par exemple, que trois cents personnes de cette capitale se rendent dans un village voisin; on les mène sur les bords d'un tombeau où git un cadavre déjà tombé en pourriture; il est bien constant que c'est là un véritable mort : je suppose qu'à la voix d'un homme, qui se dit envoyé de Dieu, il sorte du tombeau; que ce

nouveau Lazare soit rendu à sa famille; que les trois cents témoins puissent le voir et le toucher; qu'il persévère dans cet état d'homme vivant, et faisant toutes ses fonctions ordinaires : je suppose qu'ensuite tous ces témoins, qui sont très-opposés d'âge, d'intérêts, de passions, d'éducation, de naissance, attestent constamment, uniformément, la réalité du prodige; ce seroit une folie de ne pas y croire: car, si vous dites qu'ils se trompent, il faut dire qu'ils sont tous maniaques, tous possédés à la fois du même délire; que tous, par la même illusion, ont cru voir ce qu'ils ne voyoient pas, toucher ce qu'ils ne touchoient pas. Dès-lors toutes les lois de la nature auroient été renversées; il y auroit autant de miracles que d'individus; et voilà comment, pour vouloir rejeter le miracle unique de la résurrection, on est forcé d'admettre trois cents miracles, tout autant que de témoins, c'est-à-dire que, pour ne pas être croyant, on tombe dans le dernier excès de crédulité. Que le miracle soit nouveau, qu'il soit ancien, peu importe dans la question présente. Le témoignage dont il est appuyé a-t-il tout ce qu'il faut pour ne laisser aucun soupçon raisonnable d'illusion ni d'imposture? c'est là tout ce qu'il importe de savoir.

On avoue l'autorité du témoignage sur un fait naturel; mais ce n'est qu'un fait naturel que tout Paris nous propose à croire, savoir, que cet homme est plein de vie. Il est vrai qu'une fois qu'on est assuré de sa mort, sa vie présente suppose une résurrection. Mais si l'on ne peut douter de la vie

de cet homme sur le témoignage de tout Paris, puisque c'est un fait naturel, on ne sauroit donc douter de sa résurrection; l'un est lié nécessairement avec l'autre. Le miracle se trouve enfermé entre deux faits naturels, savoir, la mort de cet homme et sa vie présente. Les témoins ne sont assurés du miracle de la résurrection que parce qu'ils sont assurés du fait naturel. Ainsi je puis dire que le miracle n'est qu'une conclusion de deux faits naturels. On peut s'assurer des faits naturels, le sceptique l'avoue; le miracle est une simple conséquence de deux faits dont on est sûr: ainsi le miracle que le sceptique me conteste se trouve, pour ainsi dire, composé de trois choses qu'il ne prétend point me disputer, savoir, de la certitude de deux faits naturels, la mort de cet homme et sa vie présente, et d'une conclusion métaphysique que le sceptique ne me conteste point; elle consiste à dire : Cet homme, qui vit maintenant, étoit mort il y a trois jours; il a donc été rendu de la mort à la vie.

C'est assez, Messieurs, sur la possibilité, la nature, l'autorité des miracles, et sur les moyens de nous assurer de leur existence. Maintenant il ne s'agit plus de rejeter avec un superbe dédain les miracles que rapportent les livres de l'ancien et du nouveau Testament, ni de les renvoyer au peuple ignorant: ils sont possibles; et si nous faisons voir plus tard qu'ils sont appuyés sur des témoignages irrécusables, qu'ils sont aussi bien prouvés qu'aucun de ces faits anciens dont personne ne doute,

la raison commandera impérieusement d'en reconnoître la vérité. En vain on fait observer que l'histoire de tous les peuples abonde en prodiges; les faux ne détruisent pas les véritables : c'est comme si l'on disoit qu'il n'est pas d'histoires fidèles, parce qu'il en est de fabuleuses; qu'il n'est pas de véritable monnoie, parce qu'il s'en trouve de fausse dans la circulation. Il seroit bien plus philosophique d'observer, avec Pascal, que le mensonge vient après la vérité; que l'imposture est une fausse imitation de ce qui a été, et que, si le Tout-Puissant n'avoit jamais opéré de miracles, les hommes n'auroient pas eu la pensée de les imiter. Je le sais, de nos jours, on est retenu par une fausse honte; on rougiroit, ce semble, d'avouer que l'on croit aux miracles évangéliques, et, par un contraste bizarre et bien humiliant pour la raison, on ne rougit pas de croire les absurdités du matérialisme. On craint de penser ici comme le peuple; mais quoi! parce que le peuple croit en Dieu, faut-il donc que le savant soit athée? Pour ne pas adopter certains préjugés de son ignorance, faut-il que le raffinement d'un faux savoir nous conduise à des erreurs non moins ridicules et plus funestes encore? La force d'esprit, ce n'est pas d'affecter l'irréligion dans un siècle irréligieux, c'est bien plutôt de lutter contre le torrent des mauvaises doctrines. Le crime de bien des écrivains du dernier siècle est d'avoir cherché la célébrité plutôt que la vérité. Malheur à nous, si énervés nous-mêmes par la mollesse des opinions

actuelles, nous avions pour elles de coupables ménagemens ! Il est écrit que *les lèvres du prêtre seront dépositaires de la science* (1); et, s'il restoit muet au milieu des clameurs de l'impiété, qui donc rappelleroit aux saines doctrines la jeunesse égarée? Non, même dans ces jours mauvais, tous les cœurs ne sont pas fermés à la vérité; elle y pénètre, pour éveiller des sentimens plutôt assoupis qu'éteints. Puisse-t-elle, par notre organe, en être entendue, les émouvoir, les convaincre et les ramener à cette religion sainte, si tendre dans ses invitations, si indulgente envers le repentir, si magnifique dans ses promesses, et qui ne cherche à triompher dans le temps que pour couronner dans l'éternité !

(1) Malach. II, 7.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

[illegible] [illegible]
3 vol.
[illegible]

